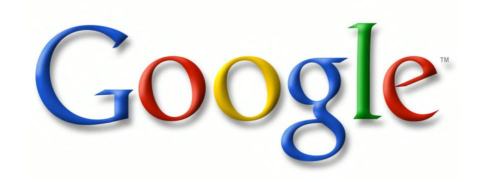
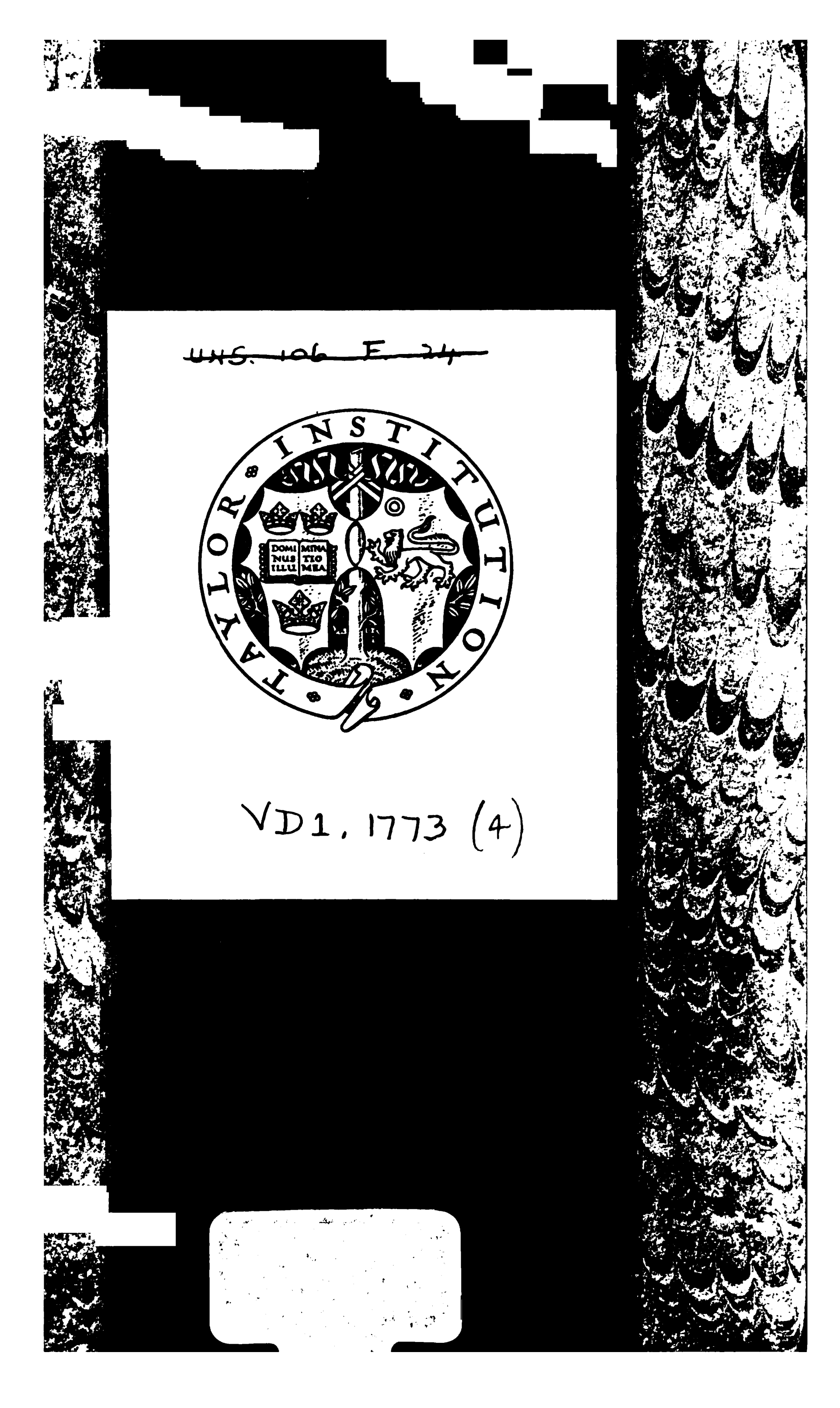
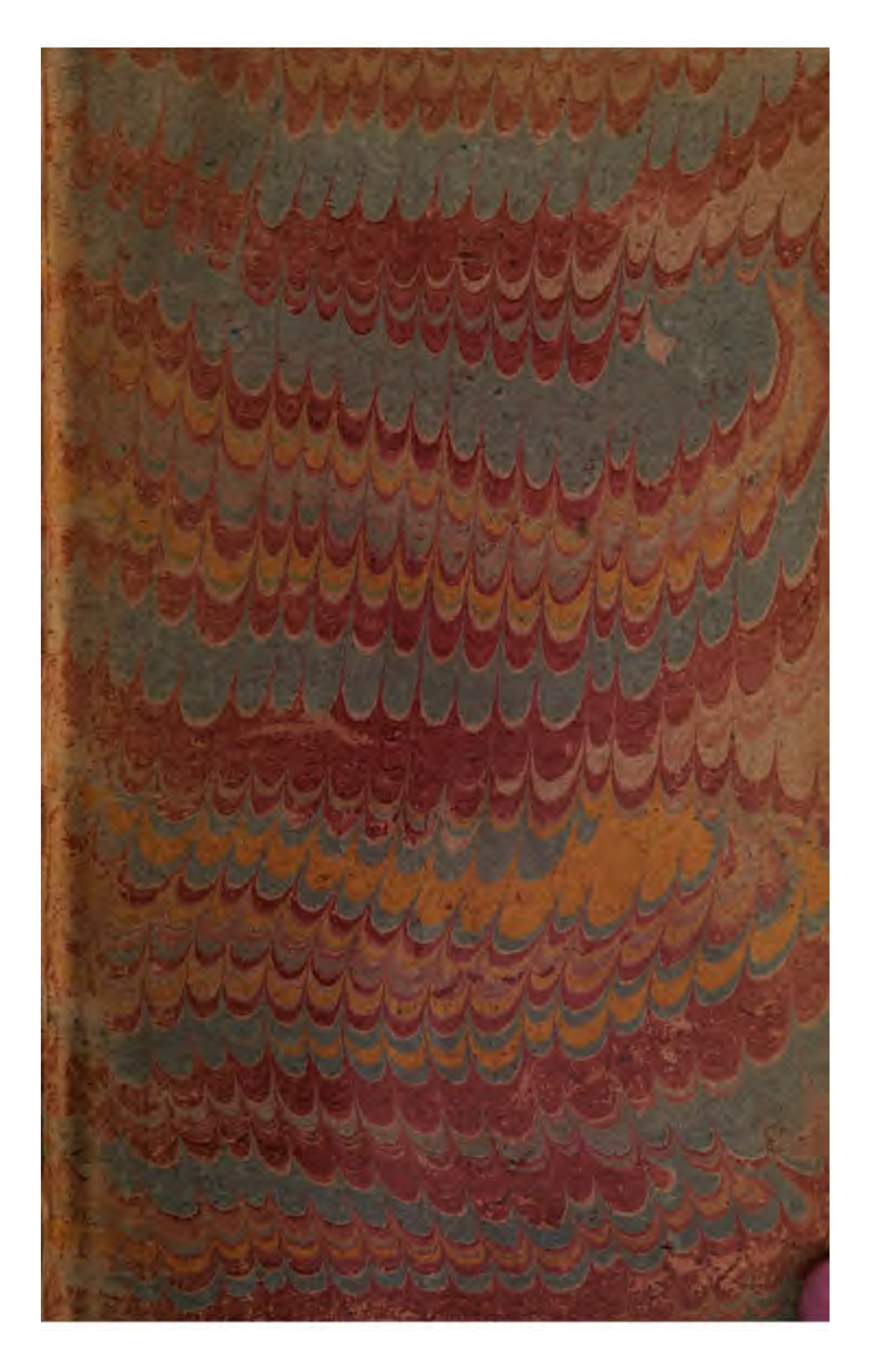



UNS. 106 E. 24
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VD1. 1773 (4)



No. 437 Wehlen

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME IV.

COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES DE M. DIDEROT.

TOME IV.



LONDRES.

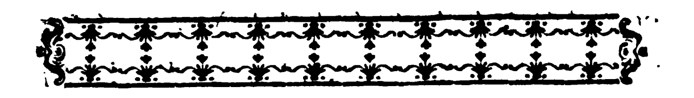
M. DCC. LXXIII.



LES

BIJOUX

INDISCRETS.



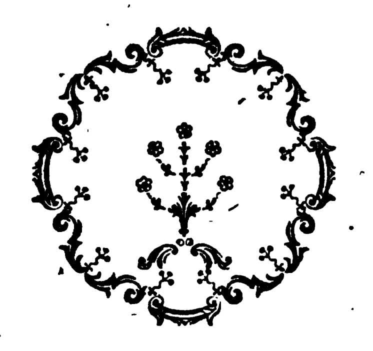
A ZIMA.

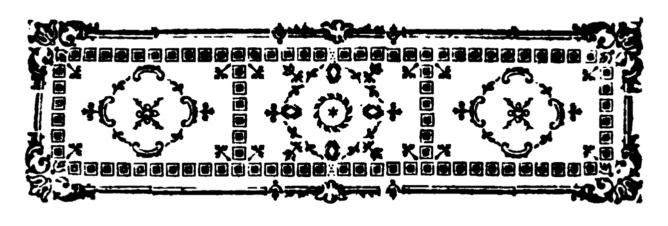
Z*IMA, profitez du moment. L'Aga Narkis entretient votre mere, & votre Gouvernante guette sur un balcon le retour de votre pere; prenez, lisez; ne craignez rien. Mais quand on surprendroit* les Bijoux indiscrets *derriere votre toilette, pensez vous qu'on s'en étonnât? Non, Zima, non : on sait que* le Sopha, le Tanzaï, *& les* Confessions *ont été sous votre oreiller.*

Vous hésitez encore? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'Ouvrage que vous rougissez d'accepter. » Aglaé, dites-vous, la sage Aglaé! « ... Elle-même. Tandis que Zima s'ennuyoit, ou s'égaroit peut-être avec le jeune Bonze Alléluia, Aglaé s'amusoit innocemment à m'instruire des Aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, &c. ... me fournissoit le peu de traits qui me plaisent dans l'Histoire de Mangogul, la revoyoit, & m'indiquoit les moyens de la rendre meilleure; car, si Aglaé est une des femmes les plus vertueuses & les moins édifiantes du Congo, c'est aussi une des moins jalouses de bel esprit & des plus spirituelles.

Zima croiroit-elle à présent avoir bonne

grace à faire la ſcrupuleuſe ? Encore une fois, Zima, prenez, liſez, & liſez tout. Je n'en excepte pas même les diſcours du Bijou Voyageur*, qu'on vous interprétera, ſans qu'il en coûte à votre vertu ; pourvu que l'Interprete ne ſoit ni votre Directeur, ni votre Amant.*





LES

BIJOUX INDISCRETS.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Mangogul.

HIAOUF-Zélès-Tanzaï regnoit depuis long-tems dans la grande Chéchianée, & ce Prince voluptueux continuoit d'en faire les délices. Acajou, Roi de Minutie, avoit eu le sort prédit par son pere. Zulmis avoit vécu. Le Comte De.... vivoit encore. Splendide, Angola, Misapouf & quelques autres Potentats des Indes & de l'Asie étoient morts subitement. Les peuples, lás d'obéir à des Souverains imbécilles, avoient secoué le joug de leur postérité, & les descendans de ces Monarques malheureux erroient inconnus, & presqu'ignorés dans les Provinces de leurs Empires. Le petit-fils de l'illustre Scheerazade s'étoit seul affermi sur le trône; & il étoit obéi dans le Mogol, sous le nom de Shach-baam,

lorsque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de plusieurs Souverains fut, comme on voit, l'époque funeste de sa naissance.

Erguebzed, son pere, n'appella point les Fées autour du berceau de son fils, parce qu'il avoit remarqué que la plupart des Princes de son tems, dont ces Intelligences femelles avoient fait l'éducation, n'avoient été que des sots. Il se contenta de commander son horoscope à un certain Codindo, personnage meilleur à peindre qu'à connoître.

Codindo étoit chef du College des Aruspices de Banza, anciennement la capitale de l'Empire. Erguebzed lui faisoit une grosse pension, & lui avoit accordé à lui & à ses descendans, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui étoit excellent cuisinier, un château magnifique sur les frontieres du Congo. Codindo étoit chargé d'observer le vol des oiseaux & l'état du ciel, & d'en faire son rapport à la Cour; ce dont il s'acquittoit assez mal. S'il est vrai qu'on avoit à Banza les meilleures pieces de théatre, & les salles de spectacles les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique, en revanche, on y avoit le plus beau college du monde, & les plus mauvaises prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui vouloit au Palais d'Erguebzed, partit fort embarrassé de sa personne; car le pauvre homme ne savoit non plus lire aux astres que vous & moi; on l'attendoit avec impatience. Les principaux Seigneurs de la Cour s'étoient rendus dans l'appartement de la grande Sultane. Ses femmes, parées magnifiquement, environnoient le berceau de l'enfant. Les courtisans s'empressoient à féliciter Erguebzeb sur les grandes choses qu'il alloit sans doute apprendre de son fils. Erguebzed étoit pere, & il

trouvoit tout naturel qu'on diſtinguât dans les traits informes d'un enfant, ce qu'il ſeroit un jour. Enfin, Codindo arriva. » Approchez, lui dit Er-
» guebzed : lorſque le ciel m'accorda le Prince
» que vous voyez, je fis prendre, avec ſoin,
» l'inſtant de ſa naiſſance, & l'on a dû vous en
» inſtruire. Parlez ſincérement à votre maître, &
» annoncez-lui hardiment les deſtinées que le ciel
» réſerve à ſon fils.

Très-magnanime Sultan, répondit Codindo, le Prince, né de parens non moins illuſtres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes & de fortunées ; mais j'en impoſerois à votre Hauteſſe, ſi je me parois devant elle d'une ſcience que je n'ai point. Les aſtres ſe levent & ſe couchent pour moi comme pour les autres ; & je n'en ſuis pas plus éclairé ſur l'avenir, que le plus ignorant de vos ſujets.

» Mais, reprit le Sultan, n'êtes-vous pas Aſ-
» trologue ? » Magnanime Prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

» Eh ! que diable êtes-vous donc, lui repliqua
» le vieux, mais bouillant Erguebzed ? Aruſpice.
» Oh ! parbleu, je n'imaginois pas que vous en
» euſſiez eu la penſée. Croyez-moi, Seigneur Co-
» dindo, laiſſez manger en repos vos poulets ;
» & prononcez ſur le ſort de mon fils, comme
» vous fites derniérement ſur le rhume de la per-
» ruche de ma femme.

A l'inſtant Codindo tira de ſa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ſes yeux, tourna & retourna ſes beſicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, & prononça : » que le regne du jeune Prince ſeroit heu-
» reux, s'il étoit long.

» Je vous entends, reprit Erguebzed : mon fils

» exécutera les plus belles choses du monde, s'il
» en a le tems. Mais, morbleu, ce que je veux
» qu'on me dise, c'est s'il en aura le tems. Que
» m'importe à moi, lorsqu'il sera mort, qu'il eût
» été le plus grand Prince du monde, s'il eût vé-
» cu. Je vous appelle pour avoir l'horoscope de
» mon fils, & vous me faites son oraison funè-
» bre.

Codindo répondit au Prince, qu'il étoit fâché de n'en pas savoir davantage; mais qu'il supplioit sa Hautesse de considérer que c'en étoit bien assez pour le peu de tems qu'il étoit Devin. En effet, le moment d'auparavant, qu'étoit Codindo ?

CHAPITRE II.

Éducation de Mangogul.

Je passerai légérement sur les premieres années de Mangogul. L'enfance des Princes est la même que celle des autres hommes, à cela près, qu'il est donné aux Princes de dire une infinité de jolies choses avant que de savoir parler. Aussi le fils d'Erguebzed avoit à peine quatre ans, qu'il avoit fourni la matiere d'un Mangogulana. Erguebzed, qui étoit homme de sens, & qui ne vouloit pas que l'éducation de son fils fût aussi négligée que la sienne l'avoit été, appella de bonne heure auprès de lui, & retint à sa Cour, par des pensions considérables, ce qu'il y avoit de grands hommes en tout genre dans le Congo, Peintres, Philosophes, Poëtes, Musiciens, Architectes, Maîtres de danse, de Mathématiques, d'Histoire, Maîtres en fait d'armes, &c. Grace aux heureuses

dispositions de Mangogul & aux leçons continuelles de ses Maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un jeune Prince a coutume d'apprendre dans les quinze premieres années de sa vie, & sut à l'âge de vingt ans, boire, manger & dormir aussi parfaitement qu'aucun Potentat de son âge.

Erguebzed, à qui le poids des années commençoit à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'Empire, effrayé des troubles qui le menaçoient, plein de confiance dans les qualités supérieures de Mangogul, & pressé par des sentimens de religion, pronostics certains de la mort prochaine ou de l'imbécillité des Grands, descendit du trône pour y placer son fils; & ce bon Prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'administration la plus juste, dont il fût mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut donc l'an du monde 1500000003200001, de l'Empire du Congo le 3900000700o, que commença le regne de Mangogul, le 1234500 de sa race, en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ses Ministres, des guerres à soutenir, & le maniement des affaires, l'instruisirent en fort peu de tems de ce qui lui restoit à savoir au sortir des mains de ses Pédagogues; & c'étoit quelque chose.

Cependant Mangogul acquit, en moins de dix années, la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des Villes, agrandit son Empire, pacifia ses Provinces, répara le désordre de ses Finances, fit refleurir les Sciences & les Arts, éleva des Édifices, s'immortalisa par d'utiles établissemens, raffermit & corrigea la Législation, institua même des Académies; &, ce que son Université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans son Serrail, que grand sur le Trône. Il ne s'avisa point de regler sa conduite sur les usages ridicules de son pays. Il brisa les portes du Palais habité par ses femmes; il en chassa ces gardes injurieux de leur vertu; il s'en fia prudemment à elles-mêmes de leur fidélité: on entroit aussi librement dans leurs appartemens que dans aucun Couvent de Chanoinesses de Flandres, & on y étoit sans doute aussi sage. Le bon Sultan que ce fut! Il n'eut jamais de pareil que dans quelque roman François. Il étoit doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaisirs, fait pour eux, & renfermoit dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avoit eu dans celles de tous ses prédécesseurs ensemble.

On juge bien qu'avec un si rare mérite, beaucoup de femmes aspirerent à sa conquête: quelques-unes réussirent. Celles qui manquerent son cœur, tâcherent de s'en consoler avec les Grands de sa Cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premieres. Je ne m'amuserai point à détailler les qualités & les charmes de Mirzoza: l'ouvrage seroit sans fin; & je veux que cette Histoire en ait une.

CHAPITRE III.

Qu'on peut regarder comme le premier de cette Histoire.

MIRZOZA fixoit Mangogul depuis plusieurs années. Ces amans s'étoient dit & répeté mille fois tout ce qu'une passion violente suggere aux personnes qui ont le plus d'esprit. Ils en étoient ve-

nus aux confidences, & ils se seroient fait un crime de se dérober la circonstance de leur vie la plus minutieuse. Ces suppositions singulieres : » Si le » ciel, qui m'a placé sur le trône, m'eût fait naître » dans un état obscur, eussiez-vous daigné descen» dre jusqu'à moi, Mirzoza m'eût-elle couronné ? » Si Mirzoza venoit à perdre le peu de charmes » qu'on lui trouve, Mangogul l'aimeroit-il tou» jours « ? Ces suppositions, dis-je, qui exercent les amans ingénieux, brouillent quelquefois les amans délicats, & font mentir si souvent les amans les plus sinceres, étoient usées pour eux.

La Favorite, qui possédoit au souverain degré le talent si néçessaire & si rare de bien narrer, avoit épuisé l'histoire sçandaleuse de Banza. Comme elle avoit peu de tempérament, elle n'étoit pas toujours disposée à recevoir les caresses du Sultan, ni le Sultan toujours d'humeur à lui en proposer. Enfin, il y avoit des jours où Mangogul & Mirzoza avoient peu de choses à dire, presque rien à faire, & où, sans s'aimer moins, ils ne s'amusoient guere. Ces jours étoient rares ; mais il y en avoit, & il en vint un.

Le Sultan étoit étendu nonchalamment sur une Duchesse, vis-àvis de la Favorite, qui faisoit des nœuds sans dire mot. Le tems ne permettoit pas de se promener. Mangogul n'osoit proposer un piquet, & il y avoit près d'un quart-d'heure que cette situation maussade duroit, lorsque le Sultan dit en bâillant, à plusieurs reprises : » Il faut avouer que Geliotte a chanté comme un Ange. » Et que votre Hautesse s'ennuie à périr, ajouta la Favorite. » Non, Madame, reprit Mangogul, en » bâillant à demi, le moment où l'on vous voit » n'est jamais celui de l'ennui. » Il ne tenoit qu'à vous que cela fût galant, repliqua Mirzoza : mais

vous rêvez, vous êtes distrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous? » Je ne sais, dit le Sultan. « Et moi, je devine, continua la Favorite. J'avois dix-huit ans, lorsque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit & quatre font vingt-deux. Me voilà bien vieille. Mangogul sourit de ce calcul. Mais si je ne vaux plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très-bonne pour le conseil. La variété des amusemens qui vous suivent, n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà Prince, votre maladie. » Je ne con» viens pas que vous ayez rencontré, dit Mango» gul; mais en cas que cela fût, y sauriez-vous » quelque remede » ? Mirzoza répondit au Sultan, après avoir rêvé un moment, que sa Hautesse lui avoit paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisoit des aventures galantes de la Ville, qu'elle regrettoit de n'en plus avoir à lui raconter, ou de n'être pas mieux instruite de celles de sa Cour; qu'elle auroit essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux. » Je le crois bon, » dit Mangogul; mais qui sait les histoires de tou» tes ces folles; & quand on les sauroit, qui me » les réciteroit comme vous » ? Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce soit qui vous les raconte, je suis sûre que votre Hautesse gagnera plus par le fonds, qu'elle ne perdra par la forme. » J'imaginerai avec vous, si vous voulez, les aven» tures des femmes de ma Cour, fort plaisantes, » dit Mangogul; mais le fussent-elles cent fois » davantage, qu'importe, s'il est impossible de les » apprendre » ? Il pourroit y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza; mais je pense que c'est tout. Le Génie Cucufa, votre parent & votre ami, a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez-vous ?

» Ah, joie, de mon cœur, s'écria le Sultan! vous » êtes admirable. Je ne doute point que le Génie » n'emploie tout son pouvoir en ma faveur. Je » vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet, & » l'évoquer ».

Alors Mangogul se leva, baisa la Favorite sur l'œil gauche, selon la coutume du Congo, & partit.

CHAPITRE IV.

Évocation du Génie.

LE Génie Cucufa est un vieil hypocondriaque, qui, craignant que les embarras du monde & le commerce des autres Génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vuide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande Pagode, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager & crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps cousu dans un sac, les flancs serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, & la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrêmité de sa barbe. Il dort; mais on croiroit qu'il contemple. Il n'a, pour toute compagnie, qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, & des chauve-souris qui voltigent autour de sa tête. On l'évoque, en récitant, au son d'une cloche, le premier verset de l'office nocturne des Bramines; alors il releve son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, & part. Figurez-vous un vieux Camaldule, porté dans les airs par deux gros chats-huants, qu'il tiendroit par les pattes. Ce fut dans cette équipage que Cucufa apparut au Sul-

tan. »Que la bénédiction de Brama soit céans, dit-il,
» en s'abattant «. *Amen*, répondit le Prince. » Que
» voulez-vous, mon fils? « Une chose fort simple, dit Mangogul, me procurer quelque plaisir aux dépens des femmes de ma Cour. » Eh! mon
» fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous seul
» plus d'appétit que tout un Couvent de Brami-
» nes. Que prétendez-vous faire de ce troupeau
» de folles? « Savoir d'elles les aventures qu'elles ont, & qu'elles ont eues; & puis c'est tout. » Mais
» cela est impossible, dit le Génie. Vouloir que
» des femmes confessent leurs aventures; cela n'a
» jamais été, & ne sera jamais. « Il faut pourtant que cela soit, ajouta le Sultan. A ces mots le Génie se grattant l'oreille, & peignant, par distraction, sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver. Sa méditation fut courte. » Mon fils, dit-il
» à Mangogul, je vous aime; vous serez satisfait". A l'instant il plongea sa main droite dans une poche profonde, pratiquée sous son aisselle, au côté gauche de sa robe, & en tira, avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de saint Hubert. » Vous voyez bien cet anneau, dit-il au
» Sultan. Mettez-le à votre doigt, mon fils. Tou-
» tes les femmes sur lesquelles vous en tourne-
» rez le châton, raconteront leurs intrigues à
» voix haute, claire, & intelligible. Mais n'allez
» pas croire au moins que c'est par la bouche
» qu'elles parleront «. Et par où donc, ventre-saint-gris, s'écria Mangogul, parleront-elles donc?
» Par la partie la plus franche qui soit en elles,
» & la mieux instruite des choses que vous desi-
» rez savoir, dit Cucufa; par leurs Bijoux «. Par leurs Bijoux! reprit le Sultan, en s'éclatant de

rire : en voilà bien d'une autre. Des Bijoux parlants ! Cela est d'une extravagance inouie. » Mon » fils, dit le Génie, j'ai bien fait d'autres prodi» ges en faveur de votre grand-pere ; comptez » donc sur ma parole. Allez, & que Brama vous » bénisse. Faites un bon usage de votre secret, » & songez qu'il est des curiosités mal placées «. Cela dit, le Cafard hochant de la tête, se raffubla de son capuchon, reprit ses chats-huants par les pattes, & disparut dans les airs.

CHAPITRE V.

Dangereuse Tentation de Mangogul.

A PEINE Mangogul fut-il en possession de l'Anneau mystérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier essai sur la Favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les Bijoux des femmes sur lesquelles on en tournoit le châton, il avoit encore celle de rendre invisible la personne qui le portoit au petit doigt. Ainsi Mangogul pouvoit se transporter, en un clin d'œil, en cent endroits où il n'étoit point attendu, & voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoin. Il n'avoit qu'à mettre sa bague, & dire je veux être là ; à l'instant il y étoit. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza, qui n'attendoit plus le Sultan, s'étoit fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de son oreiller, & s'apperçut, à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle étoit assoupie. Bon, » dit-il, elle dort. Changeons vîte l'Anneau de » doigt, reprenons notre forme, tournons le châ-

» ton sur cette belle dormeuse, & réveillons un
» peu son Bijou .... Mais, qu'est-ce qui m'arrê-
» te ? .... Je tremble ..... Se pourroit-il que
» Mirzoza... Non, cela n'est pas possible, Mirzoza
» m'est fidelle. Eloignez-vous, soupçons inju-
» rieux ; je ne veux point, je ne dois point vous
» écouter «. Il dit & porta ses doigts sur l'anneau ; mais les en écartant aussi promptement que s'il eût été de feu, il s'écria en lui-même. » Que fais-
» je, malheureux ! Je brave les conseils de Cu-
» cufa. Pour satisfaire une sotte curiosité, je vais
» m'exposer à perdre ma Maîtresse & la vie ...
» Si son Bijou s'avisoit d'extravaguer, je ne la
» verrois plus, & j'en mourrois de douleur. Et
» qui sait ce qu'un Bijou peut avoir dans l'ame « ? L'agitation de Mangogul ne lui permettoit guere de s'observer : il prononça ces dernieres paroles un peu haut, & la Favorite s'éveilla ... » Ah !
» Prince, lui dit-elle, moins surprise que char-
» mée de sa présence, vous voilà. Pourquoi ne
» vous a-t-on point annoncé ? Est-ce à vous d'at-
» tendre mon réveil « ?

Mangogul répondit à la Favorite en lui communiquant le succès de l'entrevue de Cucufa, lui montra l'anneau qu'il en avoit reçu, & ne lui cacha rien de ses propriétés. » Ah ! quel secret dia-
» bolique vous a-t-il donné là, s'écria Mirzoza ?
» Mais, Prince, comptez-vous en faire quelque
» usage « ? Comment, ventre-bleu, dit le Sultan, si j'en veux faire usage ? Je commence par vous, si vous me raisonnez. La Favorite, à ces terribles mots, pâlit, trembla, se remit, & conjura le Sultan par Brama & par toutes les Pagodes des Indes & du Congo, de ne point éprouver sur elle un secret qui marquoit peu de confiance en sa fidélité. » Si j'ai toujours été sage, continua-t-elle,
» mon

» mon Bijou ne dira mot, & vous m'aurez fait » une injure que je ne vous pardonnerai jamais. » S'il vient à parler, je perdrai votre estime & » votre cœur, & vous en serez au désespoir. Jus- » qu'à présent vous vous êtes, ce me semble, » assez bien trouvé de notre liaison ; pourquoi » s'exposer à la rompre ? Prince, croyez-moi. » Profitez des avis du Génie, il a de l'expérience, » & les avis de Génies sont toujours bons à sui- » vre.... «

C'est ce que je me disois à moi-même, lui répondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée. Cependant, si vous eussiez dormi deux minutes de plus, je ne sais ce qui en seroit arrivé.

» Ce qui en seroit arrivé, dit Mirzoza, c'est » que mon Bijou ne vous auroit rien appris, & » que vous m'auriez perdue pour toujours «.

Cela peut être, reprit Mangogul ; mais à présent que je vois tout le danger que j'ai couru, je vous jure, par la Pagode éternelle, que vous serez exceptée du nombre de celles sur lesquelles je tournerai ma Bague.

Mirzoza prit alors un air assuré, & se mit à plaisanter d'avance aux dépens des Bijoux que le Prince alloit mettre à la question. » Le Bijou de » Cydalyse, disoit-elle, a bien des choses à ra- » conter ; & s'il est aussi indiscret que sa Maîtresse, » il ne s'en fera guere prier. Celui d'Haria n'est » plus de ce monde, & votre Hautesse n'en ap- » prendra que des contes de ma grand'mere. » Pour celui de Glaucé, je le crois bon à consul- » ter. Elle est coquette & jolie «. Et c'est justement par cette raison, repliqua le Sultan, que son Bijou sera muet. » Adressez-vous donc, repartit » la Sultane, à celui de Phédime, elle est galante » & laide... « Oui, continua le Sultan ; & si lai-

de, qu'il faut être aussi méchante que vous pour l'accuser d'être galante. Phédime est sage: c'est moi qui vous le dis, & qui en sais quelque chose.
» Sage tant qu'il vous plaira, reprit la Favorite;
» mais elle a de certains yeux gris, qui disent le
» contraire «. Ses yeux en ont menti, répondit brusquement le Sultan. Vous m'impatientez avec votre Phédime. Ne diroit-on pas qu'il n'y ait que ce Bijou à questionner? » Mais peut-on, sans of-
» fenser votre Hautesse, ajouta Mirzoza, lui de-
» mander quel est celui qu'elle honorera de son
» choix «? Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'est ainsi qu'on appelle dans le Congo la grande Sultane). Nous n'en manquerons pas si-tôt; & lorsque nous serons ennuyés des Bijoux de ma Cour, nous pourrons faire un tour à Banza. Peut-être trouverons-nous ceux des Bourgeoises plus raisonnables que ceux des Duchesses. » Prince, dit Mirzoza, je
» connois un peu les premieres, & je peux vous
» assurer qu'elles ne sont que plus circonspectes «.
Bientôt nous en saurons des nouvelles: mais je ne peux m'empêcher de rire, continua Mangogul, quand je me figure l'embarras & la surprise de ces femmes aux premiers mots de leurs Bijoux, ah, ah, ah. Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande Sultane, & que je ne ferai point usage de mon Anneau, que vous n'y soyez. » Prince, au moins, dit Mirzoza, je
» compte sur la parole que vous m'avez donnée «.
Mangogul sourit de ses allarmes, lui réitéra ses promesses, y joignit quelques caresses, & se retira.

CHAPITRE VI.

Premier Essai de l'Anneau.

ALCINE.

MANGOGUL se rendit le premier chez la grande Sultane; il y trouva toutes les femmes occupées d'un Cavagnol. Il parcourut des yeux celles dont la réputation étoit faite, résolu d'essayer son anneau sur une d'elles, & il ne fut embarrassé que du choix. Il étoit incertain par qui commencer, lorsqu'il apperçut dans une croisée une jeune Dame du Palais de la Manimonbanda. Elle badinoit avec son époux, ce qui parut singulier au Sultan; car il y avoit plus de huit jours qu'ils étoient mariés : ils s'étoient montrés dans la même loge à l'Opéra, & dans la même caleche au petit Cours, ou au Bois de Boulogne; ils avoient achevé leurs visites, & l'usage les dispensoit de s'aimer, & même de se rencontrer. » Si ce Bijou, » disoit Mangogul en lui-même, est aussi fou que » sa Maîtresse, nous allons voir un monologue » réjouissant «. Il en étoit là du sien, quand la Favorite parut. » Soyez la bien venue, lui dit le » Sultan à l'oreille. J'ai jetté mon plomb en vous » attendant «. Et sur qui, lui demanda Mirzoza ? » Sur ces gens que vous voyez folâtrer dans cette » croisée, lui répondit Mangogul du coin de » l'œil «. Bien débuté, répondit la Favorite.

Alcine, c'est le nom de la jeune Dame, étoit vive & jolie. La Cour du Sultan n'avoit guere de femme plus aimable, & n'en avoit aucune de plus galante. Un Emir du Sultan s'en étoit entêté. On

ne lui laissa point ignorer ce que la chronique avoit publié d'Alcine; il en fut allarmé, mais il suivit l'usage: il consulta sa Maîtresse sur ce qu'il en devoit penser. Alcine lui jura que ces calomnies étoient les discours de quelques fats qui se seroient tus, s'ils avoient eu des raisons de parler; qu'au reste, il n'y avoit rien de fait, & qu'il étoit le maître d'en croire tout ce qu'il jugeroit à propos. Cette réponse assurée convainquit l'Emir amoureux de l'innocence de sa Maîtresse. Il conclut, & prit le titre d'époux d'Alcine avec toutes ses prérogatives.

Le Sultan tourna sa bague sur elle. Un grand éclat de rire, qui étoit échappé à Alcine, à propos de quelques discours saugrenus que lui tenoit son époux, fut brusquement syncopé par l'opération de l'Anneau, & l'on entendit aussi-tôt murmurer sous ses jupes. » Me voilà donc titré. Vraiment, j'en suis fort aise. Il n'est rien tel que d'avoir un rang. Si l'on eût écouté mes premiers avis, on m'eût trouvé mieux qu'un Emir; mais un Emir vaut encore mieux que rien «. A ces mots, toutes les femmes quitterent le jeu, pour chercher d'où partoit la voix. Ce mouvement fit un grand bruit. » Silence, dit Mangogul, ceci mérite attention «. On se tut, & le Bijou continua. » Il faut qu'un époux soit un hôte bien important, à en juger par les précautions que l'on prend pour le recevoir. Que de préparatifs! Quelle profusion d'eau de myrte! Encore une quinzaine de ce régime, & c'étoit fait de moi. Je disparoissois, & Monsieur l'Emir n'avoit qu'à chercher gîte ailleurs, ou qu'à m'embarquer pour l'Isle Jonquille «. Ici mon Auteur dit, que toutes les femmes pâlirent, se regarderent sans mot dire, & tinrent un sérieux, qu'il attribue à la crainte que

la conversation ne s'engageât & ne devînt générale. » Cependant, continua le Bijou d'Alcine, il m'a semblé que l'Emir n'avoit pas besoin qu'on y fît tant de façon ; mais je reconnois ici la prudence de ma Maîtresse. Elle mit les choses au pis-aller, & je fus traité pour Monsieur comme pour son petit Ecuyer «.

Le Bijou alloit continuer ses extravagances, lorsque le Sultan s'appercevant que cette scène étrange scandalisoit la pudique Manimonbanda, interrompit l'orateur en retournant sa bague. L'Emir avoit disparu aux premiers mots du Bijou de sa femme. Alcine, sans se déconcerter, simula quelque tems un assoupissement : cependant, les femmes chuchetoient qu'elle avoit des vapeurs. » Eh oui, dit un petit-Maître, des vapeurs ! Cicogne les nomme histériques ; c'est comme qui diroit, des choses qui viennent de la région inférieure. Il a pour cela un élixir divin : c'est un principe, principiant, principié, qui ravive.... qui.... Je le proposerai à Madame «. On sourit de ce persifflage, & notre Cynique reprit : » Rien n'est plus vrai, Mesdames. J'en ai usé, moi qui vous parle, pour une déperdition de substance «. Une déperdition de substance, Monsieur le Marquis ! reprit une jeune personne ; & qu'est-ce que cela ? » Madame, répondit le Marquis, c'est un de ces petits accidens fortuits qui arrivent.... Eh ! mais tout le monde connoît cela «.

Cependant, l'assoupissement simulé finit. Alcine se mit au jeu aussi intrépidement, que si son Bijou n'eût rien dit, ou que s'il eût dit les plus belles choses du monde. Elle fut même la seule qui joua sans distraction. Cette séance lui valut des sommes considérables. Les autres ne savoient ce qu'elles faisoient, ne reconnoissoient plus leurs

figures ; oublioient leurs numéros, négligeoient leurs avantages, arrosoient à contre-tems, & commettoient cent autres bévues, dont Alcine profitoit. Enfin le jeu finit, & chacun se retira.

Cette aventure fit grand bruit à la Cour, à la Ville, & dans tout le Congo. Il en courut des épigrammes. Le discours du Bijou d'Alcine fut publié, revu, corrigé, augmenté, & commenté, par les agréables de la Cour. On chansonna l'Emir : sa femme fut immortalisée. On se la montroit aux Spectacles. Elle étoit courue dans les promenades. On s'attroupoit autour d'elle, & elle entendoit bourdonner à ses côtés ; » Oui, la voilà ; c'est elle-même : son Bijou a parlé pendant plus de deux heures de suite «. Alcine soutint sa réputation nouvelle avec un sens froid admirable. Elle écouta tous ces propos & beaucoup d'autres, avec une tranquillité que les autres femmes n'avoient point. Elles s'attendoient à tout moment à quelque indiscrétion de la part de leurs Bijoux ; mais l'aventure du chapitre suivant acheva de les troubler.

Lorsque le cercle s'étoit séparé, Mangogul avoit donné la main à la Favorite, & l'avoit remise dans son appartement. Il s'en manquoit beaucoup qu'elle eût cet air vif & enjoué, qui ne l'abandonnoit guere. Elle avoit perdu considérablement au jeu, & l'effet du terrible Anneau l'avoit jettée dans une rêverie dont elle n'étoit pas encore bien revenue. Elle connoissoit la curiosité du Sultan, & elle ne comptoit pas assez sur les promesses d'un homme moins amoureux que despotique, pour être libre de toute inquiétude. » Qu'avez-vous, délices de mon cœur, lui dit Mangogul ? Je vous trouve rêveuse". J'ai joué, lui répondit Mirzoza, d'un guignon qui n'a point d'exem-

ple. J'ai perdu la possibilité. J'avois douze tableaux, je ne crois pas qu'ils aient marqué trois fois. » Cela est désolant, répondit Mangogul; mais que pensez-vous de mon secret « ? Prince, lui dit la Favorite, je persiste à le tenir pour diabolique. Il vous amusera sans doute; mais cet amusement aura des suites funestes. Vous allez jetter le trouble dans toutes les maisons, détromper des maris, désespérer des amans, perdre des femmes, déshonorer des filles, & faire cent autres vacarmes. Ah! Prince, je vous conjure... » Eh, jour de Dieu, dit Mangogul, vous moralisez comme Nicole! Je voudrois bien savoir à propos de quoi l'intérêt de votre prochain vous touche aujourd'hui si vivement. Non, Madame, non; je conserverai mon Anneau. Et que m'importe, à moi, ces maris détrompés, ces amans désespérés, ces femmes perdues, ces filles déshonnorées, pourvu que je m'amuse? Suis-je donc Sultan pout rien? A demain, Madame; il faut espérer que les scenes qui suivront seront plus comiques que la premiere, & qu'insensiblement vous y prendrez goût «. Je n'en crois rien, Seigneur, reprit Mirzoza. » Et moi, je vous réponds que vous trouverez des Bijoux plaisans, & si plaisans, que vous ne pourrez vous défendre de leur donner audience. Et où en seriez-vous donc, si je vous les députois en qualité d'Ambassadeurs? Je vous sauverai, si vous voulez, l'ennui de leurs harangues; mais pour le récit de leurs aventures, vous l'entendrez de leur bouche ou de la mienne. C'est une chose décidée; je n'en peux rien rabattre. Prenez sur vous de vous familiariser avec ces nouveaux Discoureurs «. A ces mots, il l'embrassa, & passa dans son cabinet, réfléchissant

ſur l'épreuve qu'il venoit de faire, & remerciant dévotieuſement le Génie Cucufa.

CHAPITRE VII.

Second Eſſai de l'Anneau.

LES AUTELS.

Il y avoit pour le lendemain un petit ſouper chez Mirzoza. Les perſonnes nommées s'aſſemblerent de bonne-heure dans ſon appartement. Avant le prodige de la veille, on s'y rendoit par goût ; ce ſoir on n'y vint que par bienſéance. Toutes les femmes eurent un air contraint, & ne parlerent qu'en monoſyllabes. Elles étoient aux aguets, & s'attendoient à tout moment que quelque Bijou ſe mêleroit de la converſation. Malgré la démangeaiſon qu'elles avoient de mettre ſur le tapis la mésaventure d'Alcine, aucune n'oſa prendre ſur ſoi d'en entamer le propos. Ce n'eſt pas qu'on fût retenu par ſa préſence : quoique compriſe dans la liſte du ſouper, elle ne parut point ; on devina qu'elle avoit la migraine. Cependant, ſoit qu'on redoutât moins le danger, parce que de toute la journée on n'avoit entendu parler que des bouches, ſoit qu'on feignît de s'enhardir, la converſation qui languiſſoit s'anima, les femmes ſuſpectes compoſerent leur maintien, jouerent l'aſſurance, & Mirzoza demanda au courtiſan Zégris, s'il n'y avoit rien d'intéreſſant. » Madame, répondit Zégris, on vous avoit fait part du prochain mariage de l'Aga Chazour avec la jeune Sibérine : je vous annonce que tout eſt

rompu«. A quel propos, interrompit la Favorite? » A propos d'une voix étrange, continua Zégris, que Chazour dit avoir entendue à la toilette de la Princesse. Depuis hier, la Cour du Sultan est pleine de gens qui vont prêtant l'oreille, dans l'espérance de surprendre, je ne sais comment, des aveux qu'assurément on n'a nulle envie de leur faire«.

Mais cela est fou, repliqua la Favorite. Le malheur d'Alcine, si c'en est un, n'est rien moins qu'avéré. On n'a point encore approfondi. . . . .

» Madame, interrompit Zelmaïde, je l'ai entendue très-distinctement. Elle a parlé sans ouvrir la bouche. Les faits ont été bien articulés; & il n'étoit pas trop difficile de deviner d'où partoit ce son extraordinaire. Je vous avoue que j'en serois morte à sa place«.

»Morte! reprit Zégris: on survit à d'autres accidens. Comment! s'écria Zelmaïde, en est-il un plus terrible que l'indiscrétion d'un Bijou? Il n'y a donc plus de milieu. Il faut, ou renoncer à la galanterie, ou se résoudre à passer pour galante«.

En effet, Mirzoza, l'alternative est cruelle. Non, Madame, non, reprit une autre, vous verrez que les femmes prendront leur parti. On laissera parler les Bijoux tant qu'ils voudront, & l'on ira son train sans s'embarrasser du qu'en-dira-t-on. Et qu'importe, après tout, que ce soit le Bijou d'une femme, ou son Amant qui soit indiscret? En sait-on moins les choses«.

Tout bien considéré, continua une troisieme, si les aventures d'une femme doivent être divulguées, il vaut mieux que ce soit par son Bijou, que par son Amant.

L'idée est singuliere, dit la Favorite: & vraie, reprit celle qui l'avoit hasardée: car prenez garde,

que, pour l'ordinaire, un Amant eſt mécontent, avant que de devenir indiſcret, & dès-lors tenté de ſe venger en outrant les choſes ; au lieu qu'un Bijou parle ſans paſſion, & n'ajoute rien à la vérité.

» Pour moi, reprit Zelmaïde, je ne ſuis point de cet avis. C'eſt moins ici l'importance des dépoſitions qui perd le coupable, que la force du témoignage. Un Amant qui déshonore par ſes diſcours l'Autel ſur lequel il a ſacrifié, eſt une eſpece d'impie, qui ne mérite aucune croyance ; mais, ſi l'Autel éleve la voix, que répondre «.

Que l'Autel ne ſait ce qu'il dit, repliqua la ſeconde. Monima rompit le ſilence qu'elle avoit gardé juſques-là, pour dire d'un ton traîné & d'un air nonchalant: » Ah! que mon Autel, puiſqu'Autel il y a, parle ou ſe taiſe ; je ne crains rien de ſes diſcours «.

Mangogul entroit à l'inſtant, & les dernieres paroles de Monima ne lui échapperent point. Il tourna ſa Bague ſur elle, & l'on entendit ſon Bijou s'écrier : » N'en croyez rien, elle ment «. Ses voiſines, s'entreregarderent, ſe demanderent à qui appartenoit le Bijou qui venoit de répondre. Ce n'eſt pas le mien, dit Zelmaïde ; ni le mien, dit Monima ; ni le mien, dit le Sultan. Chacune, & la Favorite comme les autres, ſe tint ſur la négative.

Le Sultan profitant de cette incertitude, & s'adreſſant aux Dames : » Vous avez donc des Autels, leur dit-il ? Eh bien, comment ſont-ils fêtés » ? Tout en parlant, il tourna ſucceſſivement, mais avec promptitude, ſa bague ſur toutes les femmes, à l'exception de Mirzoza. Chaque Bijou répondant à ſon tour, on entendit ſur différens tons : » Je ſuis fréquenté, délabré, délaiſſé, parfumé,

fatigué, mal fervi, ennuyé, &c. Tous dirent leur mot, mais si brusquement, qu'on n'en put faire au juste l'application. Leur jargon, tantôt sourd & tantôt glapissant, accompagné des éclats de rire de Mangogul & de ses Courtisans, fit un bruit d'une espece nouvelle. Les femmes convinrent, avec un air très-sérieux, que cela étoit fort plaisant. » Comment, dit le Sultan; mais nous sommes trop heureux que les Bijoux veuillent bien parler notre langue, & faire la moitié des frais de la conversation. La Société ne peut que gagner infiniment à cette duplication d'organes. Nous parlerons aussi peut-être, nous autres hommes, par ailleurs que par la bouche. Que sait-on? Ce qui s'accorde si bien avec les Bijoux pourroit être destiné à les interroger & à leur répondre: cependant mon Anatomiste pense autrement «.

CHAPITRE VIII.

Troisieme Essai de l'Anneau.

LE PETIT SOUPER.

ON servit, on soupa; on s'amusa d'abord aux dépens de Monima: toutes les femmes accusoient unanimement son Bijou d'avoir parlé le premier; & elle auroit succombé sous cette ligue, si le Sultan n'eût pris sa défense. » Je ne prétends point, » disoit-il, que Monima soit moins galante que » Zelmaïde; mais je crois son Bijou plus discret. » D'ailleurs, lorsque la bouche & le Bijou d'une » femme se contredisent, lequel croire «? Seigneur, répondit un Courtisan, j'ignore ce que les Bijoux diront par la suite; mais, jusqu'à présent,

ils ne se sont expliqués que sur un chapitre qui leur est très-familier. Tant qu'ils auront la prudence de ne parler que de ce qu'ils entendent, je les croirai comme des oracles. » On pourroit, dit Mirzoza, » en consulter de plus sûrs «. Madame, reprit Mangogul, quel intérêt auroient ceux-ci de déguiser la vérité? Il n'y auroit qu'une chimere d'honneur qui pût les y porter; mais un Bijou n'a point de ces chimeres; ce n'est pas là le lieu des préjugés. » Une chimere d'honneur, dit Mirzoza! Des » préjugés! Si votre Hautesse étoit exposée aux » mêmes inconvéniens que nous, elle sentiroit » que ce qui intéresse la vertu n'est rien moins » que chimérique «. Toutes les Dames, enhardies par la réponse de la Sultane, soutinrent qu'il étoit superflu de les mettre à de certaines épreuves; & Mangogul, qu'au moins ces épreuves étoient presque toujours dangereuses.

Ces propos conduisirent au vin de Champagne; on s'y livra, on se mit en pointe, & les Bijoux s'échaufferent : c'étoit l'instant où Mangogul s'étoit proposé de recommencer ses malices. Il tourna sa bague sur une jeune femme, fort enjouée, assise assez proche de lui, & placée en face de son époux; & l'on entendit s'élever de dessous la table un bruit plaintif, une voix foible & languissante, qui disoit : » Ah que je suis harrassé! je n'en puis plus, » je suis sur les dents «. Comment, de par la Pagode Pongo Sabiam, s'écria Hussein, le Bijou de ma femme parle, & que peut-il dire?........ Nous allons entendre, répondit le Sultan..... » Prince, » vous me permettrez de n'être pas du nombre » de ses auditeurs, répliqua Hussein; & s'il lui » échappoit quelques sottises, votre Hautesse » pense-t-elle.... « Je pense que vous êtes fou, répondit le Sultan, de vous allarmer pour le ca-

quet d'un Bijou. Ne ſait-on pas une bonne partie de ce qu'il pourra dire, & ne devine-t-on pas le reſte ? Aſſeyez-vous donc, & tâchez de vous amuſer.

Huſſeim s'aſſit, & le Bijou de ſa femme ſe mit à jaſer comme une pie. » Aurai-je toujours ce » grand Flandrin de Valanto, s'écria-t-il ? J'en ai » vu qui finiſſoient ; mais celui-ci . . . . . . « A ces mots Huſſeim ſe leva comme un furieux, ſe ſaiſit d'un coûteau, s'élança à l'autre bord de la table, & perçoit le ſein de ſa femme, ſi ſes voiſins ne l'euſſent retenu. » Huſſeim, lui dit le Sultan, vous » faites trop de bruit ; on n'entend rien. Ne di- » roit-on pas que le Bijou de votre femme ſoit le » ſeul qui n'ait pas le ſens commun ? Et où en ſe- » roient ces Dames, ſi leurs maris étoient de vo- » tre humeur ? Comment ! vous voilà déſeſpéré » pour une miſérable petite aventure d'un Va- » lanto qui ne finiſſoit pas. Remettez-vous à vo- » tre place ; prenez votre parti en galant homme. » Songez à vous obſerver, & à ne pas manquer » une ſeconde fois à un Prince qui vous admet » à ſes plaiſirs «.

Tandis qu'Huſſeim, diſſimulant ſa rage, s'appuyoit ſur le dos d'une chaiſe ; les yeux fermés, & la main appliquée ſur le front ; le Sultan tournoit ſubtilement ſon Anneau, & le Bijou continuoit : » Je m'accommoderois aſſez du jeune Page de Va- » lanto ; mais je ne ſais quand il commencera. En » attendant que l'un commence, & que l'autre » finiſſe, je prends patience avec le Bramine Egon. » Il eſt hideux, il faut en convenir ; mais ſon ta- » lent eſt de finir & de recommencer. Oh qu'un » Bramine eſt un grand homme « !

Le Bijou en étoit à cette exclamation, lorſqu'Huſſeim rougit de s'affliger pour une femme

qui n'en valoit pas la peine, & se mit à rire avec le reste de la compagnie; mais il la gardoit bonne à son épouse. Le souper fini, chacun reprit la route de son hôtel, excepté Husseim, qui conduisit sa femme dans une maison de Filles voilées, & l'y renferma. Mangogul instruit de sa disgrace, la visita. Il trouva toute la maison occupée à la consoler, mais plus encore à lui tirer le sujet de son exil. » C'est pour une vétille, leur disoit-elle, que » je suis ici. Hier, à souper, chez le Sultan, on » avoit fouetté le Champagne, sablé le Tocay; » on ne savoit plus guere ce que l'on disoit, lors- » que mon Bijou s'est avisé de babiller. Je ne sais » quels ont été ses propos; mais mon époux en » a pris de l'humeur «.

Assurément, Madame, il a tort, lui répondoient les Nonains; on ne se fâche point ainsi pour des bagatelles..... Comment, votre Bijou a parlé! Mais parle-t-il encore? Ah! que nous serions charmées de l'entendre! Il ne peut s'exprimer qu'avec esprit & grace. Elles furent satisfaites, car le Sultan tourna son Anneau sur la pauvre Recluse, & son Bijou les remercia de leurs politesses; leur protestant au demeurant, que, quelque charmé qu'il fût de leur compagnie, il s'accommoderoit mieux de celle d'un Bramine.

Le Sultan profita de l'occasion, pour apprendre quelques particularités de la vie de ces filles. Sa Bague interrogea le Bijoux d'une jeune Recluse, nommée Cléanthis, & le Bijou prétendu virginal confessa deux Jardiniers, un Bramine & trois Cavaliers; & raconta comme quoi, à l'aide d'une médecine & de deux saignées, elle avoit évité de donner du scandale. Zéphirine avoua, par l'organe de son Bijou, qu'elle devoit au petit commissionnaire de la maison, le titre honorable de

mere. Mais une chose qui étonna le Sultan, c'est que, quoique ces Bijoux séquestrés s'expliquassent en termes fort indécens, les vierges à qui ils appartenoient, les écoutoient sans rougir; ce qui lui fit conjecturer, que si l'on manquoit d'exercice dans ces retraites, on y avoit, en revanche, beaucoup de spéculation.

Pour s'en éclaircir, il tourna son Anneau sur une Novice de quinze à seize ans. » Flora, répondit son Bijou, a lorgné plus d'une fois, à travers la grille, un jeune Officier. Je suis sûr qu'elle avoit du goût pour lui. Son petit doigt me l'a dit «. Mal en prit à Flora. Les anciennes la condamnerent à deux mois de silence & de discipline, & ordonnerent des prieres pour que les Bijoux de la Communauté demeurassent muets.

CHAPITRE IX.

État de l'Académie des Sciences de Banza.

MANGOGUL avoit à peine abandonné les Recluses, entre lesquelles je l'avois laissé, qu'il se répandit à Banza, que toutes les filles de la Congrégation du Coccix de Brama parloient par le Bijou. Ce bruit, que le procédé violent d'Hussein accréditoit, piqua la curiosité des Savans. Le phénomene fut constaté, & les esprits-forts commencerent à chercher dans les propriétés de la matiere l'explication d'un fait qu'ils avoient d'abord traité d'impossible. Le caquet des Bijoux produisit une infinité d'excellens ouvrages; & ce sujet important enfla les recueils des Académies de plusieurs Mémoires, qu'on peut regarder comme les derniers efforts de l'esprit humain.

Pour former & perpétuer celle des Sciences de Banza, on avoit appellé, & l'on appelloit, sans cesse, ce qu'il y avoit d'hommes éclairés dans le Congo, le Monoémugi, le Béléguanze & les Royaumes circonvoisins. Elle embrassoit, sous différens titres, toutes les personnes distinguées dans l'Histoire Naturelle, la Physique, les Mathématiques, & la plupart de celles qui promettoient de s'y distinguer un jour. Cet essaim d'abeilles infatigables travailloit, sans relâche, à la recherche de la vérité, & chaque année le Public recueilloit, dans un volume rempli de découvertes, les fruits de leurs travaux.

Elle étoit alors divisée en deux factions, l'une composée de Vorticoses, & l'autre des Attractionnaires. Olibri, habile Géometre & grand Physicien, fonda la secte des Vorticoses. Circino, habile Physicien & grand Géometre, fut le premier Attractionnaire. Olibri & Circino se proposerent l'un & l'autre d'expliquer la Nature. Les principes d'Olibri ont, au premier coup d'œil, une simplicité qui séduit : ils satisfont en gros aux principaux phénomenes; mais ils se démentent dans les détails. Quant à Circino, il semble partir d'une absurdité; mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux, qui ruinent le systême d'Olibri, affermissent le sien. Il suit une route obscure à l'entrée, mais qui s'éclaire à mesure qu'on avance; celle, au contraire, d'Olibri, éclaire à l'entrée, va toujours en s'obscurcissant. La philosophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être disciple de l'autre, sans avoir beaucoup d'intelligence & d'étude. On entre sans préparation dans l'école d'Olibri, tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'est ouverte qu'aux premiers Géometres. Les

tourbillons

tourbillons d'Olibri sont à la portée de tous les esprits. Les forces centrales de Circino ne sont faites que pour les Algébristes du premier ordre. Il y aura donc toujours cent Vorticoses contre un Attractionnaire, & un Attractionnaire vaudra toujours cent Vorticoses. Tel étoit aussi l'état de l'Académie des Sciences de Banza, lorsqu'elle agita la matiere des Bijoux indiscrets.

Ce phénomene donnoit peu de prise : il échappoit à l'attraction ; la matiere subtile n'y venoit guere. Le Directeur avoit beau sommer ceux qui avoient quelques idées de les communiquer, un silence profond regnoit dans l'assemblée ; enfin, le Vorticose Persiflo, dont on avoit des traités sur une infinité de sujets qu'il n'avoit point entendus, se leva, & dit : » Le fait, Messieurs, pourroit bien » tenir au systême du monde : je le soupçonnerois » d'avoir en gros la même cause que les marées : » en effet, remarquez que nous sommes aujour» d'hui dans la pleine Lune de l'Equinoxe ; mais » avant que de compter sur ma conjecture, il faut » entendre ce que les Bijoux diront le mois pro» chain «.

On haussa les épaules. On n'osa pas lui représenter qu'il raisonnoit comme un Bijou ; mais comme il a de la pénétration, il s'apperçut tout d'un coup qu'on le pensoit.

L'Attractionnaire Réciproquo prit la parole, & ajouta : » Messieurs, j'ai des tables déduites d'une » théorie sur la hauteur des marées dans tous les » ports du Royaume. Il est vrai que les obser» vations donnent un peu le démenti à mes cal» culs ; mais j'espere que cet inconvénient sera » réparé par l'utilité qu'on en retirera, si le ca» quet des Bijoux continue de quadrer avec les » phénomenes du flux & reflux «.

Un troisieme se leva, s'approcha de la planche, traça sa figure, & dit : Soit un Bijou A. B. &c......

Ici l'ignorance des Traducteurs nous a frustré d'une démonstration que l'Auteur Africain nous avoit conservée sans doute. A la suite d'une lacune de deux pages ou environ, on lit : Le raisonnement de Réciproquo parut démonstratif, & l'on convint, sur les essais qu'on avoit de sa Dialectique, qu'il parviendroit un jour à déduire que les femmes doivent parler aujourd'hui par le Bijou, de ce qu'elles ont entendu de tout tems par l'oreille.

Le Docteur Orcotome, de la tribu des Anatomistes, dit ensuite : » Messieurs, j'estime qu'il se-
» roit plus à propos d'abandonner un phénome-
» ne, que d'en chercher la cause dans des hypo-
» theses en l'air. Quant à moi, je me serois tu,
» si je n'avois eu que des conjectures futiles à
» vous proposer; mais j'ai examiné, étudié, ré-
» fléchi. J'ai vu des Bijoux dans le Paroxisme, &
» je suis parvenu, à l'aide de la connoissance des
» parties & de l'expérience, à m'assurer que celle
» que nous appellons en Grec le *Delphus*, a tou-
» tes les propriétés de la Trachée, & qu'il y a
» des sujets qui peuvent parler aussi-bien par le
» Bijou que par la bouche. Oui, Messieurs, le
» *Delphus* est un instrument à corde & à vent,
» mais beaucoup plus à corde qu'à vent. L'air ex-
» térieur qui s'y porte, fait proprement l'office
» d'un archet sur les fibres tendineuses des aîles,
» que j'appellerai ruban ou cordes vocales. C'est
» la douce collision de cet air & des cordes vo-
» cales, qui les oblige à frémir; & c'est par leurs
» vibrations, plus ou moins promptes, qu'elles
» rendent différens sons. La personne modifie ces
» sons à discrétion, parle, & pourroit même
» chanter.

» Comme il n'y a que deux rubans ou cordes » vocales, & qu'elles sont sensiblement de la mê» me longueur, on me demandera, sans doute, » comment elles suffisent pour donner la multi» tude des tons graves & aigus, forts & foibles, » dont la voix humaine est capable. Je réponds, » en suivant la comparaison de cet organe aux » instrumens de musique, que leur allongement » & accourcissement suffisent pour produire ces » effets.

» Que ces parties soient capables de distention » & de contraction, c'est ce qu'il est inutile de dé» montrer dans une assemblée de Savans de votre » ordre : mais qu'en conséquence de cette disten» tion & contraction, le *Delphus* puisse rendre des » sons plus ou moins aigus, en un mot, toutes les » inflexions de la voix & les tons du chant ; c'est » un fait que je me flatte de mettre hors de doute. » C'est à l'expérience que j'en appellerai. Oui, Mes» sieurs, je m'engage à faire raisonner, parler, & » même chanter devant vous, & *Delphus* & Bi» joux «.

Ainsi harangua Orcotome, ne se promettant pas moins que d'élever les Bijoux au niveau des trachées d'un de ses confreres, dont la jalousie avoit attaqué vainement les succès.

CHAPITRE X.

Moins savant & moins ennuyeux que le précédent. Suite de la Séance Académique.

Il parut aux difficultés qu'on proposa à Orcotome, en attendant ses expériences, qu'on trouvoit ses idées moins solides qu'ingénieuses. » Si les

Bijoux ont la faculté naturelle de parler, pourquoi, lui dit-on, ont-ils tant attendu pour en faire usage ? S'il étoit de la bonté de Brama, à qui il a plu d'inspirer aux femmes un si violent desir de parler, de doubler en elles les organes de la parole, il est bien étrange qu'elles aient ignoré ou négligé si long-tems ce don précieux de la Nature. Pourquoi le même Bijou n'a-t-il parlé qu'une fois ? Pourquoi n'ont-ils parlé tous que sur la même matiere ? Par quel méchanisme se fait-il qu'une des bouches se tait forcément, tandis que l'autre parle ? D'ailleurs, ajoutoit-on, à juger du caquet des Bijoux par les circonstances dans lesquelles la plupart d'entr'eux ont parlé, & par les choses qu'ils ont dites, il y a tout lieu de croire qu'il est involontaire, & que ces parties auroient continué d'être muettes, s'il eût été dans la puissance de celles qui les portoient, de leur imposer silence «.

Orcotome se mit en devoir de satisfaire à ces objections, & soutint que les Bijoux ont parlé de tout tems ; mais si bas, que ce qu'ils disoient étoit quelquefois à peine entendu, même de celles à qui ils appartenoient ; qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient haussé le ton, de nos jours ; qu'on a poussé la liberté de la conversation au point qu'on peut, sans impudence & sans indiscrétion, s'entretenir des choses qui leur sont les plus familieres ; que s'ils n'ont parlé haut qu'une fois, il ne faut pas en conclure que cette fois sera la seule ; qu'il y a bien de la différence entre être muet & garder le silence ; que s'ils n'ont tous parlé que de la même matiere, c'est qu'apparemment c'est la seule dont ils aient des idées ; que ceux qui n'ont point encore parlé, parleront ; que s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à dire, ou qu'ils sont mal conformés, ou qu'ils manquent d'idées ou de termes.

En un mot, continua-t-il, prétendre qu'il étoit de la bonté de Brama d'accorder aux femmes le moyen de satisfaire le desir violent qu'elles ont de parler, en multipliant en elles les organes de la parole ; c'est convenir que si ce bienfait entraînoit à sa suite des inconvéniens, il étoit de sa sagesse de les prévenir, & c'est ce qu'il a fait, en contraignant une des bouches à garder le silence, tandis que l'autre parle. Il n'est déja que trop incommode pour nous, que les femmes changent d'avis d'une instant à l'autre : qu'eût-ce donc été, si Brama leur eût laissé la facilité d'être de deux sentimens contradictoires en même tems ? D'ailleurs, il n'a été donné de parler que pour se faire entendre : or, comment les femmes qui ont bien de la peine à s'entendre avec une seule bouche, se seroient-elles entendues en parlant avec deux ?

Orcotome venoit de répondre à beaucoup de choses ; mais il croyoit avoir satisfait à tout : il se trompoit. On le pressa, & il étoit prêt à succomber, lorsque le Physicien Cimonaze le secourut. Alors, la dispute devint tumultueuse. On s'écarta de la question, on se perdit, on revint, on se perdit encore, on s'aigrit, on cria, on passa des cris aux injures, & la séance académique finit.

CHAPITRE XI.

Quatrieme Essai de l'Anneau.

L'ÉCHO.

TANDIS que le caquet des Bijoux occupoit l'Académie, il devint dans les cercles la nouvelle

du jour, & la matiere du lendemain, & de plusieurs autres jours. C'étoit un texte inépuisable. Aux faits véritables, on en ajoutoit de faux; tout passoit : le prodige avoit rendu tout croyable. On vécut dans les conversations plus de six mois là-dessus.

Le Sultan n'avoit éprouvé que trois fois son Anneau : cependant, on débita dans un cercle de Dames, qui avoient le tabouret chez la Manimonbanda, le discours du Bijou d'une Présidente, puis celui d'une Marquise; ensuite on releva les pieux secrets d'une Dévote; enfin ceux de bien des femmes qui n'étoient pas là; & Dieu sait les propos qu'on fit tenir à leurs Bijoux. Les gravelures n'y furent pas épargnées. Des faits on en vint aux réflexions. » Il faut avouer, dit une des Dames, que ce sortilege (car c'en est un jetté sur les Bijoux) nous tient dans un état cruel. Comment! être toujours en appréhension d'entendre sortir de soi une voix impertinente « ! Mais, Madame, lui répondit une autre, cette frayeur nous étonne de votre part. Quand un Bijou n'a rien de ridicule à dire, qu'importe qu'il se taise ou qu'il parle ? » Il importe tant, reprit la premiere, que je donnerois sans regret la moitié de mes pierreries, pour être assurée que le mien se taira ». En vérité, lui répliqua la seconde, il faut avoir de bonnes raisons de ménager les gens, pour acheter si cher leur discrétion. » Je n'en ai pas de meilleures qu'une autre, repartit Céphise : cependant, je ne m'en dédis pas. Vingt mille écus pour être tranquille, ce n'est pas trop : car je vous dirai franchement, que je ne suis pas plus sûre de mon Bijou, que de ma bouche : or, il m'est échappé bien des sottises en ma vie. J'entends tous les jours tant d'aventures incroyables dévoilées, attestées, détaillées, par des

Bijoux, qu'en en retranchant les trois quarts, le reste suffiroit pour déshonorer. Si le mien étoit seulement la moitié aussi menteur que tous ceux-là, je serois perdue. N'étoit-ce donc pas assez que notre conduite fût en la puissance de nos Bijoux, sans que notre réputation dépendît encore de leurs discours « ? Quant à moi, répondit vivement Ismene, sans m'embarquer dans des raisonnemens sans fin, je laisse aller les choses leur train. Si c'est Brama qui fait parler les Bijoux, comme mon Bramine me l'a prouvé, il ne souffrira point qu'ils *mentent*. Il y auroit de l'impiété à assurer le contraire. Mon Bijou peut donc parler quand & tant qu'il voudra. Que dira-t-il, après tout ?

On entendit alors une voix sourde, qui sembloit sortir de dessous terre, & qui répondit comme par écho : » *Bien des choses* ». Ismene ne s'imaginant point d'où venoit la réponse, s'emporta, apostropha ses voisines, & fit durer l'amusement du cercle. Le Sultan, ravi de ce qu'elle prenoit le change, quitta son Ministre, avec qui il conféroit à l'écart, s'approcha d'elle, & lui dit : » Prenez garde, Madame, que vous n'ayez admis autrefois dans votre confidence quelqu'une de ces Dames, & que leurs Bijoux n'aient la malice de rappeller des histoires dont le vôtre auroit perdu le souvenir «.

En même tems, tournant & retournant sa bague à propos, Mangogul établit entre la Dame & son Bijou, un dialogue assez singulier. Ismene, qui avoit toujours assez bien mené ses petites affaires, & qui n'avoit jamais eu de confidente, répondit au Sultan, que tout l'art des médisans seroit ici superflu. » *Peut-être*, répondit la voix inconnue «. Comment ! peut-être, reprit Ismene, piquée de ce doute injurieux..... Qu'aurai-je à

craindre d'eux ? .... *Tout, s'ils en savoient autant que moi* «. Et que savez-vous ? *Bien des choses, vous dis-je,* » Bien des choses ! Cela annonce beaucoup, & ne signifie rien. Pourriez-vous en détailler quelques-unes ? *Sans doute* «. Et dans quel genre, encore ? Ai-je eu des affaires de Cour ? » *Non* «. Des intrigues ? Des aventures. » *Tout justement* «. Et avec qui, s'il vous plait ? Avec des Petits-Maîtres, des Militaires, des Sénateurs ? *Non.* Des Comédiens ? » *Non* «. Vous verrez que ce sera avec mes Pages, mes Laquais, mon Directeur, ou l'Aumônier de mon mari. » *Non* «, Monsieur l'imposteur, vous voilà donc à bout ? *Pas tout-à fait.* » Cependant, je ne vois plus personne avec qui l'on puisse avoir des aventures. Est-ce avant, est-ce après mon mariage ? Répondez donc, impertinent » ? *Ah Madame, tréve d'invectives, s'il vous plaît. Ne forcez point le meilleur de vos amis à quelques mauvais procédés* ». Parlez, mon cher ; dites, dites tout. J'estime aussi peu vos services, que je crains peu votre indiscrétion. Expliquez-vous, je vous le permets, je vous en somme. » *A quoi me réduisez-vous, Ismene ?* ajouta le Bijou, en poussant un profond soupir ? » A rendre justice à la vertu «. *Eh bien, vertueuse Ismene, ne vous souvient-il plus du jeune Osmin, du Sangiac Zégris, de votre Maître de danse Alaziel, de votre Maître de Musique Almoura* « ? Ah ! quelle horreur, s'écria Ismene ! J'avois une mere trop vigilante pour m'exposer à de pareils désordres ; & mon mari, s'il étoit ici, attesteroit qu'il m'a trouvée telle qu'il me desiroit. *Eh oui*, reprit le Bijou, *grace au secret d'* [illegible] *lcine votre intime* «.

Cela est d'un ridicule si extravagant & si grossier, répondit Ismene, qu'on est dispensée de le repousser. Je ne sais, continua-t-elle, quel est le

Bijou de ces Dames qui se prétend si bien instruit de mes affaires : mais il vient de raconter des choses dont le mien ignore jusqu'au premier mot.
» Madame, lui répondit Céphise, je puis vous » assurer que le mien s'est contenté d'écouter «. Les autres femmes en dirent autant ; & l'on se mit au jeu, sans connoître précisément l'interlocuteur de la conversation que je viens de rapporter.



CHAPITRE XII.

Cinquieme Essai de l'Anneau.

LE JEU.

LA plupart des femmes qui faisoient la partie de la Manimonbanda jouoient avec acharnement, & il ne falloit point avoir la sagacité de Mangogul pour s'en appercevoir. La passion du jeu est une des moins dissimulées. Elle se manifeste, soit dans le gain, soit dans la perte, par des symptômes frappans. » Mais d'où leur vient cette fureur, se disoit-il en lui-même ? Comment peuvent-elles se résoudre à passer les nuits autour d'une table de Pharaon, à trembler dans l'attente d'un as ou d'un sept ? Cette frénésie altere leur santé, & leur beauté, quand elles en ont, sans compter les désordres où je suis sûr qu'elle les précipite. J'aurois bien envie, dit-il tout bas à Mirzoza, de faire encore ici un coup de ma tête.
» Et quel est ce coup de tête que vous méditez,
» lui demanda la Favorite ? Ce seroit, lui répon-
» dit Mangogul, de tourner mon Anneau sur la

» plus effrénée de ces Brelandieres, de question-
» ner son Bijou, & de transmettre par cet orga-
» ne un bon avis à tous ces maris imbécilles qui
» laissent risquer à leurs femmes l'honneur & la
» fortune de leur maison sur une carte ou sur
» un dez «.

Je goûte fort cette idée, lui repliqua Mirzoza ; mais sachez, Prince, que la Manimonbanda vient de jurer, par ses Pagodes, qu'il n'y auroit plus de cercle chez elle, si elle se trouvoit encore une fois exposée à l'impudence des Engastrimuthes. » Comment avez-vous dit, délices de mon ame, interrompit le Sultan « ? J'ai dit, lui répondit la Favorite, le nom que la pudique Manimonbanda donne à toutes celles dont les Bijoux savent parler. » Il est de l'invention de son sot de Bramine, qui se pique de savoir le Grec ; & d'ignorer le Congeois, repliqua le Sultan. Cependant, n'en déplaise à la Manimonbanda & à son Chapelain, je desirerois interroger le Bijou de Manille : & il seroit à propos que l'interrogatoire se fît ici, pour l'édification du prochain. » Prince, si vous m'en croyez, dit Mirzoza, vous épargnerez ce désagrément à la grande Sultane : vous le pouvez, sans que votre curiosité ni la mienne y perdent. Que ne vous transportez-vous chez Manille ? « J'irai, puisque vous le voulez, dit Mangogul. » Mais, à quelle heure, lui demanda la Sultane ? » Sur le minuit, répondit le Sultan. A minuit elle joue, dit la Favorite. » J'attendrai donc jusqu'à deux heures, reprit Mangogul «. Prince, vous n'y pensez pas, repliqua Mirzoza ; c'est la plus belle heure du jour pour les joueuses. Si votre Hautesse m'en croit, elle prendra Manille dans son premier somme, entre sept & huit.

Mangogul suivit le conseil de Mirzoza, & visita

Manille sur les sept heures. Ses femmes alloient la mettre au lit. Il jugea, à la tristesse qui regnoit sur son visage, qu'elle avoit joué de malheur. Elle alloit, venoit, s'arrêtoit, levoit les yeux au Ciel, frappoit du pied, s'appuyoit les poings sur les yeux, & marmottoit entre ses dents quelque chose que le Sultan ne put entendre. Ses femmes qui la déshabilloient, suivoient en tremblant tous ses mouvemens ; & si elles parvinrent à la coucher, ce ne fut pas sans en avoir essuyé des brusqueries, & même pis. Voilà donc Manille au lit, n'ayant fait pour toute priere du soir, que quelques imprécations contre un maudit as, venu sept fois de suite en perte. Elle eut à peine les yeux fermés que Mangogul tourna sa bague sur elle. A l'instant son Bijou s'écria : » Pour le coup je suis repic & capot «. Le Sultan sourit de ce que chez Manille tout parloit jeu, jusqu'à son Bijou. » Non, continua le Bijou, je ne jouerai jamais contre Abidul : il ne fait que tricher. Qu'on ne me parle plus de Darès, on risque avec lui des coups de malheur. Ismal est assez beau joueur, mais ne l'a pas qui veut. C'étoit un trésor que Mazulim, avant que d'avoir passé par les mains de Crissa. Je ne connois point de joueur plus capricieux que Zulmis. Rica l'est moins, mais le pauvre garçon est à sec. Que faire de Lazuli ? La plus jolie femme de Banza ne lui feroit pas jouer gros. Le mince joueur que Molli ! En vérité, la désolation s'est mise parmi les joueurs, & bientôt l'on ne saura plus avec qui faire sa partie «.

Après cette jérémiade, le Bijou se jetta sur les coups singuliers dont il avoit été témoin, & s'épuisa sur la constance & les ressources de sa Maîtresse dans les revers. » Sans moi, dit-il, Manille se seroit ruinée vingt fois. Tous les trésors du Sultan n'auroient point acquitté les dettes que j'ai

payées. En une séance au Breland, elle perdit contre un Financier & un Abbé plus de dix mille ducats. Il ne lui restoit que ses pierreries ; mais il y avoit trop peu de tems que son mari les avoit dégagées, pour oser les risquer. Cependant elle avoit pris des cartes, & il lui étoit venu un de ces jeux séduisans que la fortune vous envoie, lorsqu'elle est sur le point de vous égorger. On la pressoit de parler. Manille regardoit ses cartes, mettoit la main dans sa bourse, d'où elle étoit bien certaine de ne rien tirer, revenoit à son jeu, l'examinoit encore, & ne décidoit rien. » Madame, va-t-elle enfin, lui dit le Financier «. Oui, va, dit-elle . . . va . . . mon Bijou. Pour combien, reprit Turcarès ? » Pour cent ducats, dit Manille «. L'Abbé se retira : le Bijou lui parut trop cher. Turcarès topa : Manille perdit, & paya.

La sotte vanité de posséder un Bijou titré piqua Turcarès. Il s'offrit de fournir au jeu de ma Maîtresse, à condition que je servirois à ses plaisirs. Ce fut aussi-tôt une affaire arrangée. Mais comme Manille jouoit gros, & que son Financier n'étoit pas inépuisable, nous vîmes bientôt le fond de ses coffres.

Ma Maîtresse avoit apprêté le Pharaon le plus brillant. Tout son monde étoit invité. On ne devoit ponter qu'aux ducats. Nous comptions sur la bourse de Turcarès. Mais, le matin de ce grand jour, ce faquin nous écrivit qu'il n'avoit pas un sol, & nous laissa dans le dernier des embarras. Il falloit s'en tirer, & il n'y avoit pas un moment à perdre. Nous nous rabattîmes sur un vieux Chef de Bramines, à qui nous vendîmes bien cher quelques complaisances qu'il sollicitoit depuis un siecle. Cette séance lui coûta deux fois le revenu de son bénéfice.

Cependant, Turcarès revint au bout de quelques jours. Il étoit déſeſperé, diſoit-il, que Madame l'eût pris au dépourvu. Il comptoit toujours ſur ſes bontés ; mais, vous comptez mal, mon cher, lui répondit Manille : décemment, je ne peux plus vous recevoir. Quand vous étiez en état de prêter, on ſavoit dans le monde pourquoi je vous ſouffrois. Mais, à préſent, que vous n'êtes bon à rien, vous me perdriez d'honneur.

Turcarès fut piqué de ce diſcours, & moi auſſi ; car c'étoit peut-être le meilleur garçon de Banza. Il ſortit de ſon aſſiette ordinaire, pour faire entendre à Manille qu'elle lui coûtoit plus que trois filles d'Opéra, qui l'auroient amuſé davantage. Ah ! s'écrioit-il douloureuſement, que ne m'en tenois-je à ma petite Lingere ! Cela m'aimoit comme une folle. Je la faiſois ſi aiſe avec un taffetas ! Manille, qui ne goûtoit pas les comparaiſons, l'interrompit d'un ton à le faire trembler, & lui ordonna de ſortir ſur le champ. Turcarès la connoiſſoit, & il aima mieux s'en retourner paiſiblement par l'eſcalier, que de paſſer par les fenêtres.

Manille emprunta dans la ſuite d'un autre Bramine, qui venoit, diſoit-elle, la conſoler dans ſes malheurs. L'homme ſaint ſuccéda au Financier, & nous le rembourſâmes de ſes conſolations en même monnoie. Elle me perdit encore d'autres fois, & l'on ſait que les dettes du jeu ſont les ſeules qu'on paie dans le monde.

S'il arrive à Manille de jouer heureuſement, c'eſt la femme du Congo la plus réguliere. A ſon jeu près, elle met dans ſa conduite une réforme qui ſurprend ; on ne l'entend point jurer ; elle fait bonne chere, paie ſa Marchande de mode & ſes gens, donne à ſes femmes, dégage quelquefois ſes nipes, & careſſe ſon Danois & ſon époux : mais

elle hasarde trente fois par mois ces heureuses dispositions & son argent sur un as de pique. Voilà la vie qu'elle a menée, qu'elle menera; & Dieu sait combien de fois encore je serai mis en gage«.

Ici le Bijou se tut, & Mangogul alla se reposer. On l'éveilla sur les cinq heures du soir, & il se rendit à l'Opéra, où il avoit promis à la Favorite de se trouver.

CHAPITRE XIII.

DE L'OPÉRA DE BANZA.

Sixieme Essai de l'Anneau.

De tous les Spectacles de Banza, il n'y avoit que l'Opéra qui se soutînt. Utmiutsol, & Uremifasolasiututut, Musiciens célebres, dont l'un commençoit à vieillir, & l'autre ne faisoit que de naître, occupoient alternativement la scene lyrique. Ces deux auteurs originaux avoient chacun leurs partisans. Les ignorans & les barbons tenoient tous pour Utmiutsol: la jeunesse & les Virtuoses étoient pour Uremifasolasiututut; & les gens de goût, tant jeunes que barbons, faisoient grand cas de tous les deux.

Uremifasolasiututut, disoient ces derniers, est excellent lorsqu'il est bon; mais il dort de tems en tems; & à qui cela n'arrive-t-il pas? Utmiutsol est plus soutenu, plus égal. Il est rempli de beautés: cependant, il n'en a point dont on ne trouve des exemples, & même plus frappans, dans son rival, en qui l'on remarque des traits qui lui sont propres, & qu'on ne rencontre que dans ses ou-

vrages. Le vieux Utmiutſol eſt ſimple, naturel, uni, trop uni quelquefois ; & c'eſt ſa faute. Le jeune Uremifaſolaſiututut eſt ſingulier, brillant, compoſé, ſavant, trop ſavant quelquefois ; mais c'eſt peut-être la faute de ſon Auditeur. L'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de toutes ſes pieces. L'autre a fait autant d'ouvertures que de pieces, & toutes paſſent pour des chefs-d'œuvre. La Nature conduiſoit Utmiutſol dans les voies de la mélodie : l'étude & l'expérience ont découvert à Uremifaſolaſiututut les ſources de l'harmonie. Qui ſut déclamer, & qui récitera jamais, comme l'ancien ? Qui nous fera des ariettes légeres, des airs voluptueux, & des ſymphonies de caractere, comme le moderne ? Utmiutſol a ſeul entendu le dialogue. Avant Uremifaſolaſiututut perſonne n'avoit diſtingué les nuances délicates qui ſéparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du paſſionné, le paſſionné du laſcif. Quelques partiſans de ce dernier prétendent même, que ſi le dialogue d'Utmiutſol eſt ſupérieur au ſien, c'eſt moins à l'inégalité de leurs talens qu'il faut s'en prendre, qu'à la différence des Poëtes qu'ils ont employés. » Liſez, liſez, s'écrient-ils, la ſcene de Dardanus, & vous ſerez convaincu, que ſi l'on donne de bonnes paroles à Uremifaſolaſiututut, les ſcenes charmantes d'Utmiutſol renaîtront «. Quoi qu'il en ſoit, de mon tems, toute la ville couroit aux Tragédies de celui-ci, & l'on s'étouffoit aux Balets de celui-là.

On donnoit alors à Banza un excellent ouvrage d'Uremifaſolaſiututut, qu'on n'auroit jamais repréſenté qu'en bonnet de nuit, ſi la Sultane Favorite n'eût eu la curioſité de le voir. Encore l'indiſpoſition périodique des Bijoux favoriſa-

t-elle la jalousie des petits-violons, & fit-elle manquer l'Actrice principale. Celle qui la doubloit, avoit la voix moins belle; mais comme elle dédommageoit par son jeu, rien n'empêcha le Sultan & la Favorite d'honorer ce spectacle de leur présence.

Mirzoza étoit arrivée; Mangogul arrive; la toile se leve, on commence. Tout alloit à merveille: la Chevalier avoit fait oublier la le Maure, & l'on en étoit au IVe. Acte, lorsque le Sultan s'avisa dans le milieu d'un Chœur qui duroit trop à son gré, & qui avoit déja fait bâiller deux fois la Favorite, de tourner sa bague sur toutes les Chanteuses. On ne vit jamais sur la scene un tableau d'un comique plus singulier. Trente filles resterent muettes tout-à-coup: elles ouvroient de grandes bouches, & gardoient les attitudes théatrales qu'elles avoient auparavant. Cependant, leurs Bijoux s'égosilloient à force de chanter, celui-ci un Pont-neuf, celui-là un Vaudeville polisson, un autre une Parodie fort indécente, & tous des extravagances relatives à leurs caracteres. On entendoit d'un côté: *Oh vraiment ma commere oui*; de l'autre, *Quoi, douze fois!* Ici, *Qui me baise, est-ce Blaise?* Là, *Rien, Pere Cyprien, ne vous retient.* Tous enfin se monterent sur un ton si haut, si barroque, & si fou, qu'ils formerent le Chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant, & le plus ridicule, qu'on eût entendu devant & depuis celui des . . . no . . . d. . . on . . .

Le Manuscrit s'est trouvé corrompu dans cet endroit.

Cependant, l'Orchestre alloit toujours son train; & les ris du Parterre, de l'Amphithéatre, & des Loges, se joignirent au bruit des instrumens & aux chants des Bijoux, pour combler la cacophonie.

Quelques-unes

Quelques-unes des Actrices, craignant que leurs Bijoux, las de fredonner des sottises, ne prissent le parti d'en dire, se jetterent dans les coulisses; mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul, persuadé que le public n'en apprendroit rien de nouveau, retourna sa bague. Aussitôt les Bijoux se turent, les ris cesserent, le spectacle se calma, la piece reprit, & s'acheva paisiblement. La toile tomba, la Sultane & le Sultan disparurent, & les Bijoux de nos Actrices se rendirent où ils étoient attendus, pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en rioient, les femmes s'en alarmoient, les Bonzes s'en scandalisoient, & la tête en tournoit aux Académiciens. Mais, qu'en disoit Orcotome? Orcotome triomphoit. Il avoit annoncé, dans un de ses Mémoires, que les Bijoux chanteroient infailliblement: ils venoient de chanter; & ce phénomene, qui déroutoit ses Confreres, étoit un nouveau trait de lumiere pour lui, & achevoit de confirmer son systême.

CHAPITRE XIV.

Expériences d'Orcotome.

C'ÉTOIT le quinze de la lune de .... qu'Orcotome avoit lu son Mémoire à l'Académie, & communiqué ses idées sur le caquet des Bijoux. Comme il y annonçoit, de la maniere la plus assurée, des expériences infaillibles, répétées plusieurs fois, & toujours avec succès, le grand nombre en fut ébloui. Le public conserva quelque

tems les impressions favorables qu'il avoit reçues, & Orcotome passa pendant six semaines entieres pour avoir fait d'assez belles découvertes.

Il n'étoit question, pour achever son triomphe, que de répéter, en présence de l'Académie, les fameuses expériences qu'il avoit tant prônées. L'assemblée convoquée à ce sujet fut des plus brillantes. Les Ministres s'y rendirent : le Sultan même ne dédaigna pas de s'y trouver ; mais il garda l'invisible.

Comme Mangogul étoit grand faiseur de monologues, & que la futilité des conversations de son tems l'avoit entiché de l'habitude du Soliloque : » Il faut, disoit-il en lui-même, qu'Orcotome soit un fiéfé Charlatan, ou le Génie mon protecteur, un grand sot. Si l'Académicien, qui n'est assurément pas un sorcier, peut rendre la parole à des Bijoux morts, le Génie qui me protege avoit grand tort de faire un pacte, & de donner son ame au diable, pour la communiquer à des Bijoux pleins de vie «.

Mangogul s'embarrassoit dans ces réflexions, lorsqu'il se trouva dans le milieu de son Académie. Orcotome eut, comme on voit, pour Spectateurs, tout ce qu'il y avoit à Banza de gens éclairés sur la matiere des Bijoux. Pour être content de son auditoire il ne lui manqua que de le contenter : mais le succès de ses expériences fut des plus malheureux : Orcotome prenoit un Bijou, y appliquoit la bouche, souffloit à perte d'haleine, le quittoit, le reprenoit, en essayoit un autre ; car il en avoit apporté de tout âge, de toute grandeur, de tout état, de toute couleur ; mais, il avoit beau souffler, on n'entendoit que des sons inarticulés, & fort différens de ceux qu'il promettoit.

Il se fit alors un murmure qui le déconcerta pour un moment : mais il se remit, & allégua que de pareilles expériences ne se faisoient pas aisément devant un si grand nombre de personnes, & il avoit raison.

Mangogul indigné se leva, partit, & reparut en un clin d'œil, chez la Sultane favorite. » Eh bien, Prince, lui dit-elle en l'appercevant, qui l'emporte de vous ou d'Orcotome ? Car ses Bijoux ont fait merveilles : il n'en faut pas douter «. Le Sultan fit quelques tours en long & en large sans lui répondre. » Mais, reprit la Favorite, votre Hautesse me paroît mécontente «. Ah ! Madame, repliqua le Sultan, la hardiesse de cet Orcotome est incomparable. Qu'on ne m'en parle plus. . . . Que direz-vous, races futures, lorsque vous apprendrez que le grand Mangogul faisoit cent mille écus de pension à de pareilles gens, tandis que de braves Officiers, qui avoient arrosé de leur sang les lauriers qui lui ceignoient le front, en étoient réduits à quatre cents livres de rente ? . . Ah ! ventrebleu, j'enrage. J'ai pris de l'humeur pour un mois «.

En cet endroit, Mangogul se tut, & continua de se promener dans l'appartement de la Favorite. Il avoit la tête baissée : il alloit, venoit, s'arrêtoit, & frappoit de tems en tems du pied. Il s'assit un instant, se leva brusquement, prit congé de Mirzoza, oublia de la baiser, & se retira dans son appartement.

L'Auteur Africain, qui s'est immortalisé par l'histoire des hauts & merveilleux faits d'Erguebzeb & de Mangogul, continue en ces termes.

A la mauvaise humeur de Mangogul, on crut qu'il alloit bannir tous les Savans de son Royaume. Point du tout. Le lendemain, il se leva gai,

fit une course de bague dans la matinée, soupa le soir avec ses favoris & la Mirzoza, sous une magnifique tente dressée dans les jardins du Serrail, & ne parut jamais moins occupé d'affaires d'Etat.

Les esprits chagrins, les frondeurs du Congo, & les nouvellistes de Banza, ne manquerent pas de reprendre cette conduite. Et que ne reprennent pas ces gens-là?.. Est-ce là, disoient-ils, dans les promenades & les Caffés, est-ce-là gouverner un Etat? Avoir la lance au poing tout le jour, & passer les nuits à table. Ah! si j'étois Sultan, s'écrioit un petit Sénateur, ruiné par le jeu, séparé d'avec sa femme, & dont les enfans avoient la plus mauvaise éducation du monde; si j'étois Sultan, je rendrois le Congo bien autrement florissant. Je voudrois être la terreur de mes ennemis, & l'amour de mes sujets. En moins de six mois, je remettrois en vigueur la Police, les Loix, l'Art militaire, & la Marine. J'aurois cent vaisseaux de haut bord. Nos Landes seroient bientôt défrichées, & nos grands chemins réparés. J'abolirois, ou du moins je diminuerois de moitié les impôts. Pour les pensions, Messieurs les beaux esprits, vous n'en tâteriez, ma foi, que d'une dent. De bons Officiers, Pongo Sabiam! de bons Officiers, de vieux Soldats, des Magistrats comme nous autres, qui consacrons nos travaux & nos veilles à rendre aux peuples la justice: voilà les hommes sur qui je répandrois mes bienfaits.

Ne vous souvient-il plus, Messieurs, ajoutoit d'un ton capable un vieux politique édenté, en cheveux plats, en pourpoint percé par le coude, & en manchettes déchirées, de notre grand Empereur Abdelmaleck, de la Dynastie des Abyssins, qui regnoit il y a deux mille trois cents octante & cinq ans? Ne vous souvient-il plus, comme

quoi il fit empaler deux Astronomes, pour s'être mécomptés de trois minutes dans la prédiction d'une éclipse; & disséquer tout vifs son Chirurgien & son premier Médecin, pour lui avoir ordonné de la manne à contre-tems ?

Et puis je vous demande, continuoit un autre, à quoi bon tous ces Bramines oisifs, cette vermine qu'on engraisse de notre sang ? Les richesses immenses dont ils regorgent, ne conviendroient-elles pas mieux à d'honnêtes gens comme nous « ?

On entendoit d'un autre côté : » Connoissoit-on, il y a 40 ans, la nouvelle cuisine & les liqueurs de Lorraine ? On s'est précipité dans un luxe qui annonce la destruction prochaine de l'Empire, suite nécessaire du mépris des Pagodes & de la dissolution des mœurs. Dans le tems qu'on ne mangeoit à la table du grand Kanoglou que de grosses viandes, & que l'on n'y buvoit que du Sorbet, quel cas auroit-on fait des découpures, des vernis de Martin, & de la musique de Rameau ? Les filles d'Opéra n'étoient pas plus inhumaines que de nos jours; mais on les avoit à bien meilleur prix. Le Prince, voyez-vous, gâte bien des choses. Ah ! si j'étois Sultan «.

Si tu étois Sultan, répondit vivement un vieux Militaire, qui étoit échappé aux dangers de la bataille de Fontenoy, & qui avoit perdu un bras à côté de son Prince à la journée de Laufelt, tu ferois plus de sottises encore que tu n'en débites. Eh ! mon ami, tu ne peux modérer ta langue, & tu veux régir un Empire : tu n'as pas l'esprit de gouverner ta famille, & tu te mêles de régler l'Etat ! Tais-toi, malheureux! Respecte les Puissances de la Terre, & remercie les Dieux, de t'avoir donné la naissance dans l'Empire, & sous le regne d'un Prince, dont la prudence éclaire ses

Ministres, & dont le Soldat admire la valeur, qui s'est fait redouter de ses ennemis, & chérir de ses peuples, & à qui l'on ne peut reprocher que la modération avec laquelle tes semblables sont traités sous son gouvernement.

CHAPITRE XV.

Les Bramines.

LORSQUE les Savans se furent épuisés sur les Bijoux, les Bramines s'en emparerent. La Religion revendiqua leur caquet comme une matiere de sa compétence, & ses Ministres prétendirent que le doigt de Brama se manifestoit dans cette œuvre.

Il y eut une assemblée générale des Pontifes; & il fut décidé, qu'on chargeroit les meilleures plumes de prouver en forme, que l'événement étoit surnaturel; & qu'en attendant l'impression de leurs Ouvrages, on le soutiendroit dans les theses, dans les conversations particulieres, dans la direction des ames, & dans les harangues publiques.

Mais ils convinrent unanimement, que l'événement étoit surnaturel; cependant, comme on admettoit dans le Congo deux principes, & qu'on y professoit une espece de Manichéisme, ils se diviserent entr'eux sur celui des deux principes à qui l'on devoit rapporter le caquet des Bijoux.

Ceux qui n'étoient guere sortis de leurs cellules, & qui n'avoient jamais feuilleté que leurs livres, attribuerent le prodige à Brama. » Il n'y

a que lui, disoient-ils, qui puisse interrompre l'ordre de la Nature ; & les tems feront voir qu'il a en tout ceci des vues très-profondes «.

Ceux, au contraire, qui fréquentoient les alcoves, & qu'on surprenoit plus souvent dans une ruelle qu'on ne les trouvoit dans leurs cabinets ; craignant que quelques Bijoux indiscrets ne dévoilassent leur hypocrisie, accuserent de leur caquet Cadabra, Divinité malfaisante, ennemie jurée de Brama & de ses serviteurs.

Ce dernier systême souffroit de terribles objections, & ne tendoit pas si directement à la réformation des mœurs. Ses défenseurs mêmes ne s'en imposoient point là-dessus. Mais il s'agissoit de se mettre à couvert ; & pour en venir à bout, la Religion n'avoit point de Ministre qui n'eût sacrifié cent fois les Pagodes & leurs autels.

Mangogul & Mirzoza assistoient réguliérement au service des Religieux de Brama, & tout l'Empire en étoit informé par la Gazette. Ils s'étoient rendus dans la grande Mosquée un jour qu'on y célébroit une des solemnités principales. Le Bramine chargé d'expliquer la loi, monta dans la Tribune aux harangues, débita au Sultan & à la Favorite des phrases, des complimens & de l'ennui ; & pérora fort éloquemment sur la maniere de s'asseoir orthodoxement dans les compagnies. Il en avoit démontré la nécessité par des autorités sans nombre, quand, saisi tout-à-coup d'un saint enthousiasme, il prononça cette Tirade, qui fit d'autant plus d'effet, qu'on ne s'y attendoit point.

» Qu'entends-je dans tous les cercles ? Un murmure confus, un bruit inoui vient frapper mes oreilles. Tout est perverti, & l'usage de la parole, que la bonté de Brama avoit jusqu'à présent affecté à la langue, est, par un effet de sa vengean-

ce, transporté à d'autres organes. Et quels organes? Vous le savez, Messieurs. Falloit-il encore un prodige, pour te réveiller de ton assoupissement, peuple ingrat; & tes crimes n'avoient-ils pas assez de témoins, sans que leurs principaux instrumens élevassent la voix? Sans doute leur mesure est comblée, puisque le courroux du Ciel a cherché des châtimens nouveaux. En vain tu t'enveloppois dans les ténebres; tu choisissois en vain des complices muets: les entends-tu maintenant? Ils ont de toutes parts déposé contre toi, révélé ta turpitude à l'univers. O toi qui les gouvernes par ta sagesse! O Brama! tes jugemens sont équitables. Ta loi condamne le larcin, le parjure, le mensonge & l'adultere: elle proscrit, & les noirceurs de la calomnie, & les brigues de l'ambition, & les fureurs de la haine, & les artifices de la mauvaise foi. Tes fideles Ministres n'ont cessé d'annoncer ces vérités à tes enfans; & de les menacer des châtimens que tu réservois dans ta juste colere aux prévaricateurs; mais en vain. Les insensés se sont livrés à la fougue de leurs passions; ils en ont suivi le torrent; ils ont méprisé nos avis; ils ont ri de nos menaces; ils ont traité nos anathemes de vains: leurs vices se sont accrus, fortifiés, multipliés; la voix de leur impiété est montée jusqu'à toi, & nous n'avons pu prévenir le fléau redoutable dont tu les as frappés. Après avoir long-tems imploré ta miséricorde, louons maintenant ta justice. Accablés sous tes coups, sans doute ils reviendront à toi, & reconnoîtront la main qui s'est appesantie sur eux. Mais, ô prodige de dureté! ô comble de l'aveuglement! Ils ont imputé l'effet de ta puissance au méchanisme aveugle de la nature. Ils ont dit dans leurs cœurs: Brama n'est point. Toutes les pro-

priétés de la matiere ne nous sont pas connues, & la nouvelle preuve de son existence n'en est qu'une de l'ignorance & de la crédulité de ceux qui nous l'opposent. Sur ce fondement, ils ont élevé des systêmes, imaginé des hypotheses, tenté des expériences : mais, du haut de sa demeure éternelle, Brama a ri de leurs vains projets. Il a confondu la science audacieuse, & les Bijoux ont brisé, comme le verre, le frein impuissant qu'on opposoit à leur loquacité : qu'ils confessent donc, ces vers orgueilleux, la foiblesse de leur raison, & la vanité de leurs efforts ; qu'ils cessent de nier l'existence de Brama, ou de fixer des limites à sa puissance. Brama est ; il est tout-puissant ; & il ne se montre pas moins clairement à nous dans ses terribles fléaux, que dans ses faveurs ineffables.

Mais, qui les a attirées sur cette malheureuse contrée, ces fléaux ? Ne sont-ce pas tes injustices, homme avide & sans foi ? Tes galanteries & tes folles amours, femme mondaine & sans pudeur ? Tes excès & tes débordemens honteux, voluptueux infame ? Ta dureté pour nos Monasteres, avare ? Tes injustices, Magistrat vendu à la faveur ? Tes usures, Négociant insatiable ? Ta mollesse & ton irréligion, Courtisan impie & efféminé ?

Et vous, sur qui cette plaie s'est particuliérement répandue, femmes & filles plongées dans le désordre ; quand, renonçant aux devoirs de notre état, nous garderions un silence profond sur vos déréglemens, vous portez avec vous une voix plus importune que la nôtre ; elle vous suit, & par-tout elle vous reprochera vos desirs impurs, vos attachemens équivoques, vos liaisons criminelles, tant de soins pour plaire, tant d'artifices pour engager, tant d'adresse pour fixer, & l'im-

pétuosité de vos transports, & les fureurs de votre jalousie. Qu'attendez-vous donc pour secouer le joug de Cadabra, & rentrer sous les douces loix de Brama ? Mais revenons à notre sujet. Je vous disois donc, que les mondains s'asseyent hérétiquement pour neuf raisons : la premiere, &c.

Ce discours fit des impressions fort différentes. Mangogul & la Sultane, qui seuls savoient le secret de l'Anneau, trouverent que le Bramine avoit aussi heureusement expliqué le caquet des Bijoux par le secours de la Religion, qu'Orcotome par les lumieres de la Raison. Les femmes & les petits-maîtres de la Cour dirent, que le sermon étoit séditieux, & le Prédicateur un visionnaire. Le reste de l'Auditoire le regarda comme un Prophete, versa des larmes, se mit en prieres, se flagella même, & ne changea point de vie.

Il en fut bruit jusques dans les Cafés. Un bel esprit décida, que le Bramine n'avoit qu'effleuré la question, & que sa piece n'étoit qu'une déclamation froide & maussade ; mais au jugement des dévotes & des illuminés, c'étoit le morceau d'éloquence le plus solide qu'on eût prononcé dans les Temples depuis un siecle. Au mien, le bel esprit & les dévotes avoient raison.

CHAPITRE XVI.

Les Muselieres.

TANDIS que les Bramines faisoient parler Brama, promenoient les Pagodes, & exhortoient les peuples à la pénitence, d'autres songeoient à tirer parti du caquet des Bijoux.

Les grandes Villes fourmillent de gens que la misere rend industrieux. Ils ne volent, ni ne filoutent; mais ils sont aux filoux ce que les filoux sont aux fripons. Ils savent tout, ils font tout, ils ont des secrets pour tout. Ils vont & viennent, ils s'insinuent. On les trouve à la Cour, à la Ville, au Palais, à l'Eglise, à la Comédie, chez les Courtisannes, au Café, au Bal, à l'Opéra, dans les Académies. Ils sont tout ce qu'il vous plaira qu'ils soient. Sollicitez-vous une pension? ils ont l'oreille du Ministre. Avez-vous un procès? ils solliciteront pour vous. Aimez-vous le jeu? ils sont croupiers; la table? ils sont chefs de loge; les femmes? ils vous introduiront chez Amine, ou chez Acaris. De laquelle des deux vous plaît-il d'acheter la mauvaise santé? Choisissez: lorsque vous l'aurez prise, ils se chargeront de votre guérison. Leur occupation principale est d'épier les ridicules des particuliers, & de profiter de la sottise du public. C'est de leur part qu'on distribue, aux coins des rues, à la porte des Temples, à l'entrée des Spectacles, à la sortie des promenades, des papiers, par lesquels on vous avertit gratis, qu'un tel, demeurant au Louvre, dans Saint Jean, au Temple, ou dans l'Abbaye, à telle enseigne, à tel étage, dupe chez lui, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, & le reste du jour en Ville.

Les Bijoux commençoient à peine à parler, qu'un de ces Intrigans remplit les maisons de Banza, d'un petit Imprimé, dont voici la forme & le contenu. On lisoit au titre, en gros caracteres: Avis aux Dames. Au dessous, en petit italique, par permission de Monseigneur le Grand Sénéchal, & avec l'approbation de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences. Et plus bas

Le ſieur Eolipile, de l'Académie Royale de Banza, Membre de la Société Royale du Monoémugi, de l'Académie Impériale de Biafra, de l'Académie des Curieux de Loango, de la Société de Camur au Monomotapa, de l'Inſtitut d'Erecco, & des Académies Royales de Béléguanze & d'Angola, qui fait, depuis pluſieurs années, des cours de babioles, avec les applaudiſſemens de la Cour, de la Ville & de la Province, a inventé, en faveur du beau ſexe, des Muſelieres ou Bâillons portatifs, qui ôtent aux Bijoux l'uſage de la parole, ſans gêner leurs fonctions naturelles. Ils ſont propres & commodes. Il en a de toute grandeur, pour tout âge, & à tout prix; & il a eu l'honneur d'en fournir aux perſonnes de la premiere diſtinction.

Il n'eſt rien tel que d'être d'un corps. Quelque ridicule que ſoit un Ouvrage, on le prône, & il réuſſit. C'eſt ainſi que l'invention d'Eolipile fit fortune. On courut en foule chez lui. Les femmes galantes y allerent dans leur équipage, les femmes raiſonnables s'y rendirent en fiacre, les dévotes y envoyerent leur Confeſſeur ou leur laquais: on y vit même arriver des Tourieres. Toutes vouloient avoir une Muſeliere; & depuis la Ducheſſe jusqu'à la Bourgeoiſe, il n'y eut femme qui n'eût la ſienne, ou par air, ou pour cauſe.

Les Bramines, qui avoient annoncé le caquet des Bijoux comme une punition divine, & qui s'en étoient promis de la réforme dans les mœurs, & d'autres avantages, ne virent point ſans frémir une machine qui trompoit la vengeance du Ciel & leurs eſpérances. Ils étoient à peine deſcendus de leurs chaires, qu'ils y remontent, tonnent, éclatent, font parler les Oracles, & prononcent que la Muſeliere eſt une machine infer-

male, & qu'il n'y a point de salut pour qui s'en servira. » Femmes mondaines, quittez vos Muselieres : soumettez-vous, s'écrient-ils, à la volonté de Brama. Laissez, à la voix de vos Bijoux, réveiller celle de vos consciences ; & ne rougissez point d'avouer des crimes, que vous n'avez point eu honte de commettre «.

Mais, ils eurent beau crier, il en fut des Muselieres comme il en avoit été des robes sans manches & des pelisses piquées. Pour cette fois, on les laissa s'enrhumer dans leurs Temples. On prit des bâillons, & on ne les quitta que quand on en eut reconnu l'inutilité, ou qu'on en fut las.

CHAPITRE XVII.

Les deux Dévotes.

Le Sultan laissoit depuis quelque jours les Bijoux en repos. Des affaires importantes, dont il étoit occupé, suspendoient les effets de sa Bague. Ce fut dans cet intervalle, que deux femmes de Banza apprêterent à rire à toute la Ville.

Elles étoient dévotes de profession. Elles avoient conduit leurs intrigues avec toute la discrétion possible, & jouissoient d'une réputation que la malignité même de leurs semblables avoit respectée. Il n'étoit bruit dans les Mosquées, que de leur vertu. Les meres les proposoient en exemple à leurs filles ; & les maris, à leurs femmes. Elles tenoient l'une & l'autre, pour maxime principale, que le scandale est le plus grand de tous les péchés. Cette conformité de sentimens, mais sur-tout la difficulté d'édifier, à peu de frais, un

prochain clair-voyant & malin, l'avoient emporté sur la différence de leurs caracteres, & elles étoient très-bonnes amies.

Zélide recevoit le Bramine de Sophie : c'étoit chez Sophie que Zélide conféroit avec son directeur ; & en s'examinant un peu, l'une ne pouvoit guere ignorer ce qui concernoit le Bijou de l'autre ; mais l'indiscrétion bizarre de ces Bijoux les tenoit toutes deux dans de cruelles alarmes. Elles se voyoient à la veille d'être démasquées, & de perdre cette réputation de vertu, qui leur avoit coûté quinze ans de dissimulation & de manege, & dont elles étoient alors fort embarrassées.

Il y avoit des momens où elles auroient donné leur vie, du moins Zélide, pour être aussi décriées que la plus grande partie de leurs connoissances. » Que dira le monde ? Que fera mon mari ?... Quoi ! cette femme si réservée, si modeste, si vertueuse, cette Zélide, est comme les autres.... Ah ! cette idée me désespere !... Oui, je voudrois n'en avoir point, n'en avoir jamais eu, s'écrioit brusquement Zélide «.

Elle étoit alors avec son amie, que les mêmes réflexions occupoient, mais qui n'en étoit pas autant agitée. Les dernières paroles de Zélide la firent sourire. » Riez, Madame, ne vous contraignez point. Eclatez, lui dit Zélide dépitée. » Il y a vraiment de quoi «. Je connois, comme vous, lui répondit froidement Sophie, tout le danger qui nous menace ; mais, le moyen de s'y soustraire ? car, vous conviendrez avec moi, qu'il n'y a pas d'apparence que votre souhait s'accomplisse.

» Imaginez donc un expédient, repartit Zélide «. Oh ! reprit Sophie, je suis lasse de me creuser : je n'imagine rien.... S'aller confiner dans

le fond d'une Province est un parti ; mais, laisser à Banza les plaisirs, & renoncer à la vie, c'est ce que je ne ferai point. Je sens que mon Bijou ne s'accommodera jamais de cela. » Que faire donc « ! .. Que faire ? Abandonner tout à la Providence, & rire, à mon exemple, du qu'en dirat-on. J'ai tout tenté pour concilier la réputation & les plaisirs. Mais, puisqu'il est dit qu'il faut renoncer à la réputation, conservons au moins les plaisirs. Nous étions uniques. Eh bien, ma chere, nous ressemblerons à cent mille autres. Cela vous paroît-il donc si dur ?

» Oui, sans doute, repliqua Zélide : il me paroît dur de ressembler à celles pour qui l'on avoit affecté un mépris souverain. Pour éviter cette mortification, je m'enfuirois, je crois, au bout du monde «.

Partez, ma chere, continua Sophie ; pour moi, je reste .... Mais, à propos, je vous conseille de vous pourvoir de quelque secret, pour empêcher votre Bijou de babiller en route.

» En vérité, reprit Zélide, la plaisanterie est ici de bien mauvaise grace, & votre intrépidité.... «

Vous vous trompez, Zélide, il n'y a point d'intrépidité dans mon fait. Laisser prendre aux choses un train dont on ne peut les détourner, c'est résignation. Je vois, qu'il faut être déshonorée. Eh bien, déshonorée pour déshonorée, je m'épargnerai du moins de l'inquiétude le plus que je pourrai.

» Déshonorée ! reprit Zélide, fondant en larmes. Déshonorée ! .. Quel coup ! Je n'y puis résister.... Ah ! maudit Bonze, c'est toi qui m'as perdue. J'aimois mon époux. J'étois née vertueuse ; je l'aimerois encore, si tu n'avois abusé de

ton ministere & de ma confiance. Déshonorée ! chere Sophie !

Elle ne put achever. Les sanglots lui couperent la parole, & elle tomba sur un canapé, presque désespérée. Zélide ne reprit l'usage de la voix, que pour s'écrier douloureusement : » Ah ! ma chere Sophie, j'en mourrai !... Il faut que j'en meure « !.. Non, je ne survivrai jamais à ma réputation «....

Mais Zélide, ma chere Zélide, ne vous pressez pourtant pas de mourir : peut-être que, lui dit Sophie... » Il n'y a peut-être qui tienne, il faut que j'en meure «...... Mais peut-être qu'on pourroit.... » On ne pourra rien, vous dis-je... Mais parlez, ma chere, que pourroit-on « ? Peut-être qu'on pourroit empêcher un Bijou de parler... » Ah ! Sophie, vous cherchez à me soulager par de fausses espérances, vous me trompez «. Non, non, non, je ne vous trompe point : écoutez-moi seulement, au lieu de vous désespérer comme une folle. J'ai entendu parler de Frénicol, d'Eolipile, de bâillons, & de muselieres. » Eh, qu'ont de commun Frénicol, Eolipile, & les muselieres, avec le danger qui nous menace ? Qu'a à faire ici mon Bijoutier, & qu'est-ce qu'une museliere ?

Le voici, ma chere. Une museliere est une machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'Académie, & perfectionnée par Eolipile, qui se fait toutefois les honneurs de l'invention.

» Eh bien, cette machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'Académie, & perfectionnée par ce benêt d'Eolipile « ?..... Oh ! vous êtes d'une vivacité qui passe l'imagination. Eh bien, cette machine s'applique, & rend un Bijou discret, malgré qu'il en ait... » Seroit-il bien vrai,

ma

ma chere « ? On le dit. » Il faut ſavoir cela, reprit Zélide, & ſur le champ «.

Elle ſonna, une de ſes femmes parut, & elle envoya chercher Frénicol. » Pourquoi pas Eolipile, dit Sophie ? « Frénicol marque moins, répondit Zélide.

Le Bijoutier ne ſe fit pas attendre. » Ah ! Frénicol, vous voilà, lui dit Zélide : ſoyez le bien venu. Dépêchez-vous, mon cher, de tirer deux femmes d'un embarras cruel «..... De quoi s'agit-il, Meſdames ?... Vous faudroit-il quelques rares Bijoux ? » Non ; mais, nous en avons deux, & nous voudrions bien...... Vous en défaire, n'eſt-ce pas ? Eh bien, Meſdames, il faut les voir. Je les prendrai, ou nous ferons un échange.... » Vous n'y êtes pas, Monſieur Frénicol : nous n'avons rien à troquer «...... Ah ! je vous entends, c'eſt quelques boucles d'oreilles que vous auriez envie de perdre, de maniere que vos époux les retrouvaſſent chez moi.... » Point du tout. Sophie, dites-lui donc de quoi il eſt queſtion. Frénicol, continua Sophie, nous avons beſoin de deux.... Quoi ! vous n'entendez pas « ?...... Non, Madame, comment voulez-vous que j'entende ? vous ne me dites rien...... » C'eſt, répondit Sophie, que quand une femme a de la pudeur, elle ſouffre à s'exprimer ſur certaines choſes.... » Mais, reprit Frénicol, encore faut-il qu'elle s'explique. Je ſuis Bijoutier, & non pas Devin.... » Il faut pourtant que vous nous deviniez « ... Ma foi, Meſdames, plus je vous enviſage, & moins je vous comprends. Quand on eſt jeunes, riches & jolies comme vous, on n'en eſt point réduites à l'artifice : d'ailleurs, je vous dirai ſincérement que je n'en vends plus. J'ai laiſſé

le commerce de ces babioles à ceux de mes Confreres qui commencent.

Nos dévotes trouverent l'erreur du Bijoutier si ridicule, qu'elles firent toutes deux en même-tems un éclat de rire qui le déconcerta.... » Souffrez, Mesdames, leur dit-il, que je vous fasse la révérence, & que je me retire. Vous pouviez vous dispenser de m'appeller d'une lieue, pour plaisanter à mes dépens «. Arrêtez, mon cher, arrêtez, lui dit Zélide, en continuant de rire; ce n'étoit point notre dessein. Mais, faute de nous entendre, il vous est venu des idées si burlesques..... » Il ne tient qu'à vous, Mesdames, que j'en aie de plus justes. De quoi s'agit-il « ? Oh! Monsieur Frénicol, souffrez que je rie tout à mon aise, avant de vous répondre «.

Zélide rit à s'étouffer. Le Bijoutier songeoit, en lui-même, qu'elle avoit des vapeurs, ou qu'elle étoit folle, & prenoit patience. Enfin, Zélide cessa..... » Eh bien, lui dit-elle, il est question de nos Bijoux; des nôtres, entendez-vous, Monsieur Frénicol? Vous savez apparemment que, depuis quelque tems, il y en a plusieurs qui se sont mis à jaser comme des pies: or, nous voudrions bien que les nôtres ne suivissent point ce mauvais exemple «. Ah! j'y suis maintenant. C'est-à-dire, reprit Frénicol, qu'il vous faut une Museliere.... » Fort bien, vous y êtes en effet. On m'avoit bien dit que Monsieur Frénicol n'étoit pas un sot «.... Madame, vous avez bien de la bonté. Quant à ce que vous me demandez, j'en ai de toutes sortes; &, de ce pas, je vais vous en chercher «.

Frénicol partit. Cependant Zélide embrassoit son amie, & la remercioit de son expédient; & moi, dit l'Auteur Africain, j'allai me reposer, en attendant qu'il revînt.

CHAPITRE XVIII.

Retour du Bijoutier.

LE Bijoutier revint, & présenta à nos dévotes deux Muselieres, des mieux conditionnées...... » Ah! miséricorde! s'écria Zélide. Quelles Muselieres! Quelles énormes Muselieres sont-ce là! Et qui sont les malheureuses à qui cela servira? Cela a une toise de long. Il faut, en vérité, mon ami, que vous ayez pris mesure sur la Jument du Sultan «..... Oui, dit nonchalamment Sophie, après les avoir considérées, & compassées avec les doigts, vous avez raison, & il n'y a que la Jument du Sultan, ou la vieille Rimosa, à qui elles puissent convenir..... » Je vous jure, Mesdames, reprit Frénicol, que c'est la grandeur ordinaire, & que Zelmaïde, Zyrphile, Amiane, Zulique & cent autres, en ont pris de pareilles «...... Cela est impossible, repliqua Zélide........ » Cela est pourtant, repartit Frénicol; mais toutes ont dit comme vous; & comme elles, si vous vouliez vous détromper, vous le pouvez à l'essai «. Monsieur Frénicol en dira tout ce qu'il voudra; mais il ne me persuadera jamais que cela me convienne, dit Zélide, ni à moi, dit Sophie. Qu'il nous en montre d'autres, s'il en a «.

Frénicol, qui avoit éprouvé plusieurs fois qu'on ne convertissoit pas les femmes sur cet article, leur présenta des Muselieres de treize ans. » Ah! voilà ce qu'il nous faut, s'écrierent-elles toutes deux en même tems «. Je le souhaite, répondit tout bas Frénicol. » Combien les vendez-vous, dit Zélide «?... Madame, ce n'est que dix ducats.....

» Dix ducats ! vous n'y penſez pas, Frénicol « ... Madame, c'eſt en conſcience... » Vous nous faites payer la nouveauté « ... Je vous jure, Meſdames, que c'eſt argent troqué..... Il eſt vrai qu'elles ſont joliment travaillées; mais dix ducats, c'eſt une ſomme »..... Je n'en rabattrai rien... » Nous irons chez Eolipile « .... Vous le pouvez, Meſdames ; mais il y a Ouvrier & Ouvrier, Muſelieres & Muſelieres «. Frénicol tint ferme, & Zélide en paſſa par-là. Elle paya les deux Muſelieres, & le Bijoutier s'en retourna, bien perſuadé qu'elles leur ſeroient trop courtes, & qu'elles ne tarderoient pas à lui revenir pour le quart de ce qu'il les avoit vendues. Il ſe trompa. Mangogul ne s'étant point trouvé à portée de tourner ſa bague ſur ces deux femmes, il ne prit aucune envie à leurs Bijoux de parler plus haut qu'à l'ordinaire : heureuſement pour elles ; car Zélide ayant eſſayé ſa Muſeliere, la trouva de moitié trop petite. Cependant elle ne s'en défit pas, imaginant preſqu'autant d'inconvénient à la changer qu'à ne s'en point ſervir.

On a ſu ces circonſtances d'une de ſes femmes, qui les dit en confidence à ſon Amant, qui les redit en confidence à d'autres, qui les confierent, ſous le ſecret, à tout Banza. Frénicol parla de ſon côté. L'aventure de nos dévotes devint publique, & occupa quelque tems les médiſans de Congo.

Zélide en fut inconſolable. Cette femme, plus à plaindre qu'à blâmer, prit ſon Bramine en averſion, quitta ſon époux, & s'enferma dans un Couvent. Pour Sophie, elle leva le maſque, brava les diſcours, mit du rouge & des mouches, ſe répandit dans le grand monde, & eût des aventures.

CHAPITRE XIX.

Septieme Essai de l'Anneau.

LE BIJOU SUFFOQUÉ.

QUOIQUE les Bourgeoises de Banza se doutassent que les Bijoux de leur espece n'auroient pas l'honneur de parler, toutes cependant se munirent de Muselieres. On eut à Banza sa Museliere, comme on prend ici le deuil de Cour.

En cet endroit, l'Auteur Africain remarque, avec étonnement, que la modicité du prix, & la roture des Muselieres n'en firent point cesser la mode au Serrail. » Pour cette fois, dit-il, l'utilité l'emporta sur le préjugé «. Une réflexion aussi commune ne valoit pas la peine qu'il se répétât; mais il m'a semblé que c'étoit le défaut de tous les anciens Auteurs de Congo de tomber dans des redites; soit qu'ils se fussent proposés de donner ainsi un air de vraisemblance & de facilité à leurs productions, soit qu'ils n'eussent pas, à beaucoup près, autant de fécondité que leurs admirateurs le supposent.

Quoi qu'il en soit, un jour Mangogul se promenant dans ses jardins, accompagné de toute sa Cour, s'avisa de tourner sa bague sur Zélaïs. Elle étoit jolie, & soupçonnée de plusieurs aventures; cependant son Bijou ne fit que bégayer, & ne proféra que quelques mots entrecoupés, qui ne signifioient rien, & que les Persiffleurs interpréterent comme ils voulurent...... » Ouais, dit le Sultan, voici un Bijou qui a la parole bien mal aisée. Il faut qu'il y ait ici quelque chose qui lui gêne la

prononciation«. Il appliqua donc plus fortement son Anneau. Le Bijou fit un second effort pour s'exprimer; & surmontant, en partie, l'obstacle qui lui fermoit la bouche, on entendit très-distinctement, » Ahi . . . Ahi . . . J'ét. . . J'ét. . . . J'étouffe. Je n'en puis plus. . . . . Ahi, Ahi . . . . J'étouffe«.

Zélaïs se sentit aussi-tôt suffoquer: son visage pâlit, sa gorge s'enfla, & elle tomba, les yeux fermés & la bouche entr'ouverte, entre les bras de ceux qui l'environnoient.

Par-tout ailleurs, Zélaïs eût été promptement soulagée. Il ne s'agissoit que de la débarrasser de sa Museliere, & de rendre à son Bijou la respiration; mais le moyen de lui porter une main secourable en présence de Mangogul. » Vîte, vîte, des Médecins, s'écrioit le Sultan, Zélaïs se meurt«.

Des Pages coururent au Palais, & revinrent, les Docteurs s'avançant gravement sur leurs traces. Orcotome étoit à leur tête: les uns opinerent pour la saignée; les autres pour le Kermès; mais le pénétrant Orcotome fit transporter Zélaïs dans un cabinet voisin, la visita, & coupa les courroies de son caveçon. Ce Bijou emmuselé fut un de ceux qu'il se vanta d'avoir vu dans le Paroxisme.

Cependant le gonflement étoit excessif, & Zélaïs eût continué de souffrir, si le Sultan n'eût eu pitié de son état. Il tourna sa bague, les humeurs se remirent en équilibre, Zélaïs revint, & Orcotome s'attribua le miracle de cette cure.

L'accident de Zélaïs, & l'indiscrétion de son Médecin, décréditerent beaucoup les Muselieres. Orcotome, sans égard pour les intérêts d'Eolipile, se proposa d'élever sa fortune sur les débris de la sienne; il se fit annoncer pour Médecin att-

tré des Bijoux enrhumés ; & l'on voit encore son affiche dans les rues détournées. Il commença par gagner de l'argent, & finit par être méprisé. Le Sultan s'étoit fait un plaisir de rabattre la présomption de l'Empirique. Orcotome se vantoit-il d'avoir réduit au silence quelque Bijou qui n'avoit jamais soufflé le mot ? Mangogul avoit la cruauté de le faire parler. On en vint jusqu'à remarquer, que tout Bijou qui s'ennuyoit de se taire, n'avoit qu'à recevoir deux ou trois visites d'Orcotome. Bientôt on le mit avec Eolipile dans la classe des Charlatans, & tous deux y demeureront, jusqu'à ce qu'il plaise à Brama de les en tirer.

On préféra la honte à l'apoplexie. » On meurt de celle-ci, disoit-on «. On renonça donc aux Muselieres : on laissa parler les Bijoux, & personne n'en mourut.

CHAPITRE XX.

Huitieme Essai de l'Anneau.

LES VAPEURS.

IL y eut un tems, comme on voit, que les femmes qui craignoient que leurs Bijoux ne parlassent, étoient suffoquées, se mouroient ; mais il en vint un autre, qu'elles se mirent au dessus de cette frayeur, se défirent des Muselieres, & n'eurent plus que des Vapeurs.

La Favorite avoit, entre ses complaisantes, une fille singuliere. Son humeur étoit charmante, quoiqu'inégale. Elle changeoit de visage dix fois par jour ; mais quel que fût celui qu'elle prît, il plaisoit. Unique dans sa mélancolie, ainsi que

dans sa gaieté, il lui échappoit, dans ses momens les plus extravagans, des propos d'un sens exquis; & il lui venoit, dans les accès de sa tristesse, des extravagances très-réjouissantes.

Mirzoza s'étoit si bien faite à Callirhoé, c'étoit le nom de cette jeune folle, qu'elle ne pouvoit presque s'en passer. Une fois que le Sultan se plaignoit à la Favorite de je ne sais quoi d'inquiet & de froid qu'il lui remarquoit: » Prince, lui dit-elle, embarrassée de ses reproches; sans mes trois bêtes, mon Serin, ma Chartreuse & Callirhoé, je ne vaux rien; & vous voyez bien que la derniere me manque «. Eh pourquoi n'est-elle pas ici, lui demanda Mangogul? ... » Je ne sais, répondit Mirzoza; mais il y a quelques mois qu'elle m'annonça que si Mazul faisoit la campagne, elle ne pourroit se dispenser d'avoir des Vapeurs; & Mazul partit hier « .... Passe encore pour celle-là, repliqua le Sultan. Voilà ce qui s'appelle des Vapeurs bien fondées. Mais vis-à-vis de quoi s'avisent d'en avoir cent autres, dont les maris sont tout jeunes, & qui ne se laissent pas manquer d'amans? » Prince, répondit un Courtisan, c'est une maladie à la mode. C'est un air à une femme que d'avoir des Vapeurs. Sans amant & sans Vapeurs, on n'a aucun usage du monde, & il n'y a pas une Bourgeoise à Banza qui ne s'en donne «.

Mangogul sourit, & se détermina, sur le champ, à visiter quelques-unes de ces Vaporeuses. Il alla droit chez Salica: il la trouva couchée, la gorge découverte, les yeux allumés, la tête échevelée, & à son chevet le petit Médecin begue & bossu Farfadi, qui lui faisoit des contes. Cependant elle allongeoit un bras, puis un autre, bâilloit, soupiroit, se portoit la main sur le front, & s'écrioit douloureusement: Ahi....... Je n'en puis

plus. . . . Ouvrez les fenêtres. . . . . Donnez-moi de l'air. . . . Je n'en puis plus, je me meurs.

Mangogul prit le moment que ses femmes troublées aidoient Farfadi à alléger ses couvertures, pour tourner sa bague sur elle, & l'on entendit à l'instant : Oh! que je m'ennuie de ce train! Voilà-t-il pas que Madame s'est mis en tête d'avoir des Vapeurs? Cela durera la huitaine; & je veux mourir, si je sais à propos de quoi : car, après les efforts de Farfadi pour déraciner ce mal, il me semble qu'il a tort de persister «. . . . Bon, dit le Sultan, en retournant sa bague : j'entends. Celle-ci a des Vapeurs en faveur de son Médecin. Voyons ailleurs. . . . .

Il passa de l'Hôtel de Salica dans celui d'Arsinoé, qui n'en est pas éloigné. Il entendit, dès l'entrée de son appartement, de grands éclats de rire, & s'avança, comptant la trouver en compagnie; cependant elle étoit seule, & Mangogul n'en fut pas trop surpris. » Une femme se donnant des Vapeurs, elle se les donne apparemment, dit-il, tristes ou gaies, selon qu'il est à propos «.

Il tourna sa bague sur elle, & sur le champ son Bijou se mit à rire à gorge déployée. Il passa brusquement de ces ris immodérés, à des lamentations ridicules sur l'absence de Narcès, à qui il conseilloit, en bon ami, de hâter son retour; & continua, sur nouveaux frais, à sangloter, pleurer, gémir, soupirer, se désespérer, comme s'il eût enterré tous les siens.

Le Sultan, se contenant à peine, d'une affliction si bizarre, retourna sa bague, & partit, laissant Arsinoé & son Bijou se lamenter tout à leur aise, & concluant, en lui-même, la fausseté du proverbe.

CHAPITRE XXI.

Neuvieme Essai de l'Anneau.

DES CHOSES PERDUES ET RETROUVÉES.

Pour servir de supplément au savant Traité de Pancirolle, & aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

MANGOGUL s'en revenoit dans son Palais, occupé des ridicules que les femmes se donnent, lorsqu'il se trouva, soit distraction de sa part, soit méprise de son Anneau, sous les portiques du somptueux édifice que Thélis a décoré des riches dépouilles de ses amans. Il profita de l'occasion pour interroger son Bijou.

Thélis étoit femme de l'Emir Sambuco, dont les ancêtres avoient regné dans la Guinée. Sambuco s'étoit acquis de la considération dans le Congo, par cinq ou six victoires célebres qu'il avoit remportées sur les ennemis d'Erguebzed. Non moins habile Négociateur que grand Capitaine, il avoit été chargé des Ambassades les plus distinguées, & s'en étoit tiré supérieurement. Il vit Thélis au retour de Loango, & il en fut épris. Il touchoit alors à la cinquantaine, & Thélis ne passoit pas vingt-cinq ans. Elle avoit plus d'agrémens que de beauté : les femmes disoient qu'elle étoit très-bien, & les hommes la trouvoient adorable. De puissans partis l'avoient recherchée ; mais, soit qu'elle eût déja ses vues, soit qu'il y eût entr'elle & ses soupirans disproportion de fortune, ils avoient tous été refusés. Sambuco la

vit, mit à ses pieds des richesses immenses, un nom, des lauriers, & des titres qui ne le cédoient qu'à ceux des Souverains, & l'obtint.

Thélis fut ou parut vertueuse pendant six semaines entieres après son mariage. Mais un Bijou né voluptueux, se dompte rarement de lui-même ; & un mari quinquagénaire, quelque héros qu'il soit d'ailleurs, est un insensé, s'il se promet de vaincre cet ennemi. Quoique Thélis mît dans sa conduite de la prudence, ses premieres aventures ne furent point ignorées. C'en fut assez, dans la suite, pour lui en supposer de secrettes ; & Mangogul, curieux de ces vérités, se hâta de passer, du vestibule de son Palais, dans son appartement.

On étoit alors au milieu de l'été. Il faisoit une chaleur extrême ; & Thélis, après le dîner, s'étoit jettée sur un lit de repos, dans un arriere-cabinet, orné de glaces & de peintures. Elle dormoit, & sa main étoit encore appuyée sur un recueil de Contes Persans qui l'avoient assoupie.

Mangogul la contempla quelque tems, convint qu'elle avoit des graces, & tourna sa bague sur elle. » Je m'en souviens encore comme si j'y étois, dit incontinent le Bijou de Thélis : neuf preuves d'amour en quatre heures. Ah ! quels momens ! Que Zermounzaïd est un homme divin ! Ce n'est point-là le vieux & glacé Sambuco. Cher Zermounzaïd, j'avois ignoré les vrais plaisirs, le bien réel : c'est toi qui me l'as fait connoître «.

Mangogul, qui desiroit s'instruire des particularités du commerce de Thélis avec Zermounzaïd que le Bijou lui déroboit, en ne s'attachant qu'à ce qui frappe le plus un Bijou, frotta quelque tems le châton de sa Bague contre sa veste, & l'appliqua sur Thélis, tout étincelant de lumiere.

L'effet en parvint bientôt jusqu'à son Bijou, qui, mieux instruit de ce qu'on lui demandoit, reprit d'un ton plus historique.

Sambuco commandoit l'armée du Monoémugi, & je le suivois en campagne. Zermounzaïd servoit sous lui en qualité de Colonel; & le Général, qui l'honoroit de sa confiance, nous avoit mis sous son escorte. Le zélé Zermounzaïd ne désempara pas de son poste: il lui parut trop doux, pour le céder à quelqu'autre; & le danger de le perdre fut le seul qu'il craignit de toute la campagne.

Pendant le quartier d'hiver, je reçus quelques nouveaux hôtes; Cacil, Jékia, Almamun, Jasub, Sélim, Manzora, Néreskim, tous Militaires, que Zermounzaïd avoit mis à la mode, mais qui ne le valoient pas. Le crédule Sambuco s'en reposoit de la vertu de sa femme sur elle-même, & sur les soins de Zermounzaïd; & tout occupé des détails immenses de la guerre, & des grandes opérations qu'il méditoit pour la gloire du Congo, il n'eut jamais le moindre soupçon que Zermounzaïd le trahît, & que Thélis lui fût infidelle.

La guerre continua, les armées rentrerent en campagne, & nous reprîmes nos litieres. Comme elles alloient très-lentement, insensiblement le corps de l'armée gagna de l'avance sur nous, & nous nous trouvâmes à l'arrière-garde. Zermounzaïd la commandoit. Ce brave garçon, que la vue des plus grands périls n'avoit jamais écarté du chemin de la gloire, ne put résister à celle du plaisir. Il abandonna à un subalterne le soin de veiller aux mouvemens de l'ennemi qui nous harceloit, & passa dans notre litiere: mais, à peine y fut-il, que nous entendîmes un bruit confus d'armes & de cris. Zermounzaïd, laissant son ouvrage à demi,

veut ſortir ; mais il eſt étendu par terre, & nous reſtons au pouvoir du vainqueur.

Je commençai donc par engloutir l'honneur & les ſervices d'un Officier, qui pouvoit attendre de ſa bravoure & de ſon mérite les premiers emplois de la guerre, s'il n'eût jamais connu la femme de ſon Général. Plus de trois mille hommes périrent en cette occaſion. C'eſt encore autant de bons ſujets que nous avons ravis à l'Etat «.

Qu'on imagine la ſurpriſe de Mangogul à ce diſcours ! Il avoit entendu l'Oraiſon funebre de Zermounzaïd, & il ne le reconnoiſſoit point à ces traits. Erguebzed ſon pere avoit regretté cet Officier : les nouvelles à la main, après avoir prodigué les dernieres éloges à ſa belle retraite, avoient attribué ſa défaite & ſa mort à la ſupériorité des ennemis, qui, diſoient-elles, s'étoient trouvés ſix contre un. Tout le Congo avoit plaint un homme qui avoit ſi bien fait ſon devoir. Sa femme avoit obtenu une penſion : on avoit accordé ſon régiment à ſon fils aîné; & l'on promettoit un bénéfice au cadet.

Que d'horreurs ! s'écria tout bas Mangogul. Un époux déshonoré, l'Etat trahi, des Citoyens ſacrifiés ; ces forfaits récompenſés même comme des vertus : & tout cela, à propos d'un Bijou !

Le Bijou de Thélis, qui s'étoit interrompu pour reprendre haleine, continua. » Me voilà donc abandonné à la diſcrétion de l'ennemi. Un régiment de Dragons étoit prêt à fondre ſur nous. Thélis en parut éplorée, & ne ſouhaita rien tant : mais les charmes de la proie ſemerent la diſcorde entre les prédateurs. On tira les cimeterres, & trente à quarante hommes furent maſſacrés en un clin d'œil. Le bruit de ce déſordre parvint juſqu'à l'Officier général. Il accourut, calma ces furieux,

& nous mit en sequestre sous une tente, où nous n'avions pas eu le tems de nous reconnoître, qu'il vint solliciter le prix de ses services. Malheur aux vaincus! s'écria Thélis, en se renversant sur un lit, & toute la nuit fut employée à ressentir son infortune.

Nous nous trouvâmes le lendemain sur le rivage du Niger. Une Saïque nous y attendoit, & nous partîmes, ma Maîtresse & moi, pour être présentés à l'Empereur de Benin. Dans ce voyage de vingt-quatre heures, le Capitaine du bâtiment s'offrit à Thélis, fut accepté; & je connus, par expérience, que le service de mer étoit infiniment plus vif que celui de terre.

Nous vîmes l'Empereur de Benin. Il étoit jeune, ardent, voluptueux. Thélis fit encore sa conquête; mais celles de son mari l'effrayerent. Il demanda la paix; & il ne lui en coûta pour l'obtenir que trois provinces & ma rançon.

Autre tems, autres fatigues. Sambuco apprit, je ne sais comment, la raison des malheurs de la campagne précédente; & pendant celle-ci, il me mit en dépôt sur la frontiere chez un chef de Bramines de ses amis. L'homme saint ne se défendit guere : il succomba aux agaceries de Thélis; &, en moins de six mois, j'engloutis ses revenus immenses, trois étangs & deux bois de haute futaie ».

Miséricorde! s'écria Mangogul; trois étangs & deux bois! Quel appétit pour un Bijou.

» C'est une bagatelle, reprit celui-ci. La paix se fit, & Thélis suivit son époux en ambassade au Monomotapa. Elle jouoit & perdoit fort bien cent mille séquins en un jour, que je regagnois en une heure. Un Ministre dont les affaires de son Maître ne remplissoit pas tous les momens, me

tomba sous la dent ; & je lui dévorai en trois ou quatre mois une fort belle Terre, le Château tout meublé, le Parc, & un Equipage avec les petits chevaux pies. Une faveur de quatre minutes, mais bien filée, nous valoit des fêtes, des présens, des pierreries : & l'aveugle ou politique Sambuco ne nous tracassoit point.

Je ne mettrai point en ligne de compte, ajouta le Bijou, les Marquisats, les Comtés, les Titres, les Armoiries, &c. qui se sont éclipsés devant moi. Adressez-vous à mon Secrétaire, qui vous dira ce qu'ils sont devenus. J'ai fort écorné le Domaine du Biafara, & je possede une Province entiere du Béléguanze. Erguebzed me proposa sur la fin de ses jours ».... A ces mots, Mangogul retourna sa bague, & fit taire le gouffre ; il respectoit la mémoire de son pere, & ne voulut rien entendre qui pût ternir dans son esprit l'éclat des grandes qualités qu'il lui reconnoissoit.

De retour dans son Serrail, il entretint la Favorite des Vaporeuses & de l'essai de son Anneau sur Thélis. » Vous admettez, lui dit-il, cette femme à votre familiarité ; mais vous ne la connoissez pas apparemment aussi-bien que moi » ... Je vous entends, Seigneur, répondit la Sultane. » Son Bijou vous aura sottement conté ses aventures avec le Général Micokof, l'Emir Féridour, le Sénateur Marsupha, & le grand Bramine Ramanadanutio. Eh ! qui ne sait qu'elle soutient le jeune Alamir, & que le vieux Sambuco, qui ne dit rien, en est aussi bien informé que vous « ?

Vous n'y êtes pas, reprit Mangogul. Je viens de faire rendre gorge à son Bijou. » Vous avoit-il enlevé quelque chose, répondit Mirzoza « ? Non pas à moi, dit le Sultan ; mais bien à mes sujets,

aux Grands de mon Empire, aux Potentats mes voisins, des Terres, des Provinces, des Châteaux, des Etangs, des bois, des Diamans, & des Equipages, avec les petits chevaux pies. » Sans compter, Seigneur, ajouta Mirzoza, la réputation & les vertus. Je ne sais quel avantage vous apportera votre Bague; mais plus vous en multipliez les essais, plus mon sexe me devient odieux; celles même à qui je croyois devoir quelque considération, n'en sont pas exceptées. Je suis contr'elles d'une humeur à laquelle je demande à votre Hautesse de m'abandonner pour quelques momens«. Mangogul, qui connoissoit la Favorite pour ennemie de toute contrainte, lui baisa trois fois l'oreille droite, & se retira.

CHAPITRE XXII.

Echantillon de la Morale de Mangogul.

MANGOGUL, impatient de revoir la Favorite, dormit peu, se leva plus matin qu'à l'ordinaire, & parut chez elle au petit jour. Elle avoit déja sonné : on venoit d'ouvrir ses rideaux; & ses femmes se disposoient à la lever. Le Sultan regarda beaucoup autour d'elle; & ne lui voyant point de chien, il lui demanda la raison de cette singularité.

» C'est, lui répondit Mirzoza, que vous supposez que je suis singuliere en cela, & qu'il n'en est rien «. Je vous assure, repliqua le Sultan, que je vois des chiens à toutes les femmes de ma Cour, & que vous m'obligeriez de m'apprendre pourquoi vous n'en avez point. La plupart d'entr'elles

les en ont même plusieurs, & il n'y en a pas une qui ne prodigue au sien des caresses qu'elle semble n'accorder qu'avec peine à son amant. Par où ces bêtes méritent-elles la préférence ? Qu'en fait-on ?

Mirzoza ne savoit que répondre à ces questions. » Mais, lui disoit-elle, on a un chien comme un perroquet ou un serin. Il est peut-être ridicule de s'attacher aux animaux ; mais il n'est pas étrange qu'on en ait : ils amusent quelquefois, & ne nuisent jamais. Si on leur fait des caresses, c'est qu'elles sont sans conséquence. D'ailleurs, croyez-vous, Prince, qu'un amant se contentât d'un baiser, tel qu'une femme le donne à son gredin « ? Sans doute, je le crois, dit le Sultan. Il faudroit, parbleu, qu'il fût bien difficile, s'il n'en étoit pas satisfait.

Une des femmes de Mirzoza, qui avoit gagné l'affection du Sultan & de la Favorite par de la douceur, des talens, & du zele, dit : » Ces animaux sont incommodes & mal-propres ; ils tachent les habits, gâtent les meubles, arrachenr les dentelles, & font en un quart-d'heure plus de dégât, qu'il n'en faudroit pour attirer la disgrace de la femme de chambre la plus fidelle ; cependant, on les garde «.

Quoique, selon Madame, ils ne soient bons qu'à cela, ajouta le Sultan.

» Prince, répondit Mirzoza, nous tenons à » nos fantaisies ; & il faut que d'avoir un gredin, c'en soit une ; telle que nous en avons beaucoup d'autres, qui ne seroient plus des fantaisies, si l'on en pouvoit rendre raison. Le regne des Singes est passé ; les Perruches se soutiennent encore : les chiens étoient tombés ; les voilà qui se relevent. Les écureuils ont eu leur tems, & il en est des animaux,

comme il en a été ſucceſſivement de l'Italien, de l'Anglois, de la Géométrie, des Pretintailles, & des Falbalas «.

» Mirzoza, repliqua le Sultan, en ſecouant la tête, n'a pas là-deſſus toutes les lumieres poſſibles; & les Bijoux « ....

» Votre Hauteſſe ne va-t-elle pas s'imaginer, dit la Favorite, qu'elle apprendra du Bijou d'Haria pourquoi cette femme qui a vu mourir ſon fils, une de ſes filles, & ſon époux, ſans verſer une larme, a pleuré pendant quinze jours la perte de ſon doguin « ?

» Pourquoi non ? répondit Mangogul «.

» Vraiment, dit Mirzoza, ſi nos Bijoux pouvoient expliquer toutes nos fantaiſies, ils ſeroient plus ſavans que nous-mêmes «.

» Et qui vous le diſpute ? repartit le Sultan. Auſſi crois-je que le Bijou fait faire à une femme cent choſes, ſans qu'elle s'en apperçoive; & j'ai remarqué, dans plus d'une occaſion, que telle qui croyoit ſuivre ſa tête, obéiſſoit à ſon Bijou. Un grand Philoſophe plaçoit l'ame, la nôtre s'entend, dans la glande pinéale. Si j'en accordois une aux femmes, je ſais bien, moi, où je la placerois «.

» Je vous diſpenſe de m'en inſtruire, reprit auſſi-tôt Mirzoza «.

» Mais vous me permettrez au moins, dit Mangogul, de vous communiquer quelques idées que mon Anneau m'a ſuggérées dans les femmes, dans la ſuppoſition qu'elles ont une ame. Les épreuves que j'ai faites de ma Bague, m'ont rendu grand moraliſte. Je n'ai, ni l'eſprit de la Bruyere, ni la Logique de Port-Royal, ni l'imagination de Montagne, ni la ſageſſe de Charron : mais j'ai recueilli des faits, qui leur manquoient peut-être «.

» Parlez, Prince, répondit ironiquement Mirzo-

za : je vous écouterai de toutes mes oreilles. Ce doit être quelque chose de curieux, que les Essais de morale d'un Sultan de votre âge «.

» Le systême d'Orcotome est extravagant, n'en déplaise au célebre Hiragu, son confrere : cependant, je trouve du sens dans les réponses qu'il a faites aux objections qui lui ont été proposées. Si j'accordois une ame aux femmes, je supposerois volontiers avec lui, que les Bijoux ont parlé de tout tems, bas à la vérité, & que l'effet de l'Anneau du Génie Cucufa se réduit à leur hausser le ton. Cela posé, rien ne seroit plus facile que de vous définir toutes tant que vous êtes.

La femme sage, par exemple, seroit celle dont le Bijou est muet, ou n'en est pas écouté.

La prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son Bijou.

La galante, celle à qui le Bijou demande beaucoup, & qui lui accorde trop.

La voluptueuse, celle qui écoute son Bijou avec complaisance.

La courtisanne, celle à qui son Bijou demande à tout moment, & qui ne lui refuse rien.

La coquette, celle dont le Bijou est muet, ou n'en est point écouté ; mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son Bijou parlera quelque jour, & qu'elle pourra ne pas faire la sourde oreille.

Eh bien, délices de mon ame, que pensez-vous de mes définitions ? «

» Je pense, dit la Favorite, que votre Hautesse a oublié la femme tendre «.

» Si je n'en ai point parlé, répondit le Sultan, c'est que je ne sais pas encore bien ce que c'est ; & que d'habiles gens prétendent, que le mot tendre, pris sans aucun rapport au Bijou, est vuide de sens «.

» Comment ! vuide de sens, s'écria Mirzoza. Quoi ! il n'y a point de milieu : il faut absolument qu'une femme soit prude, galante, coquette, voluptueuse, ou libertine « ?

» Délices de mon ame, dit le Sultan, je suis prêt à convenir de l'inexactitude de mon énumération ; & j'ajouterai la femme tendre aux caracteres précédens ; mais, à condition que vous m'en donnerez une définition qui ne retombe dans aucune des miennes «.

» Très-volontiers, dit Mirzoza. Je compte en venir à bout sans sortir de votre systême «.

Voyons, ajouta Mangogul.

» Eh bien, reprit la Favorite..... La femme tendre est celle....

Courage, Mirzoza, dit Mangogul.

» Oh ! ne me troublez point, s'il vous plaît. La femme tendre est celle.... qui a aimé sans que son Bijou parlât, ou.... dont le Bijou n'a jamais parlé, qu'en faveur du seul homme qu'elle aimoit «.

Il n'eût pas été galant au Sultan de chicaner la Favorite, & de lui demander ce qu'elle entendoit par aimer : aussi n'en fit-il rien. La Mirzoza prit son silence pour un aveu ; & ajouta, toute fiere de s'être tirée d'un pas qui lui paroissoit difficile : » Vous croyez, vous autres hommes, parce que nous n'argumentons pas, que nous ne raisonnons point. Apprenez une bonne fois, que nous trouverions aussi facilement le faux de vos paradoxes, que vous celui de nos raisons, si nous voulions nous en donner la peine. Si votre Hautesse étoit moins pressée de satisfaire sa curiosité sur les gredins, je lui donnerois, à mon tour, un petit échantillon de ma philosophie. Mais elle n'y perdra rien : ce sera pour quelqu'un de ces

jours, qu'elle aura plus de tems à m'accorder «.

Mangogul lui répondit, qu'il n'avoit rien de mieux à faire, que de profiter de ses idées philosophiques; que la métaphysique d'une Sultane de vingt-deux ans ne devoit pas être moins singuliere, que la morale d'un Sultan de son âge.

Mais Mirzoza, appréhendant qu'il n'y eût de la complaisance de la part de Mangogul, lui demanda quelque tems pour se préparer, & fournit ainsi au Sultan un prétexte pour voler où son impatience pouvoit l'appeller.

CHAPITRE XXIII.

Dixieme Essai de l'Anneau.

LES GREDINS.

MANGOGUL se transporta sur le champ chez Haria; & comme il parloit très-volontiers seul, il disoit en soi-même: » Cette femme ne se couche point sans ses quatre mâtins, & les Bijoux ne savent rien de ces animaux, ou le sien m'en dira quelque chose: car, Dieu merci, on n'ignore point qu'elle aime ses chiens à l'adoration «. Il se trouva dans l'anti-chambre d'Haria, sur la fin de ce monologue, & pressentit de loin que Madame reposoit avec sa compagnie ordinaire. C'étoit un petit Gredin, une Danoise, & deux Doguins. Le Sultan tira sa tabatiere, se précautionna de deux prises de son d'Espagne, & s'approcha d'Haria. Elle dormoit; mais la meute qui avoit l'oreille au guet, entendant quelque bruit, se mit à aboyer, & la réveilla. » Taisez-vous, mes enfans, leur

dit-elle, d'un ton si doux, qu'on ne pouvoit la soupçonner de parler à ses filles : dormez, dormez, & ne troublez point mon repos ni le vôtre «.

Jadis Haria fut jeune & jolie. Elle eut des amans de son rang; mais ils s'éclipserent plus vîte encore que ses graces. Pour se consoler de cet abandon, elle donna dans une espece de faste bizarre, & ses laquais étoient les mieux tournés de Banza. Elle vieillit de plus en plus : les années la jetterent dans la réforme : elle se restraignit à quatre Chiens & à deux Bramines, & devint un modele d'édification. En effet, la satyre la plus envenimée n'avoit pas là de quoi mordre ; & Haria jouissoit en paix, depuis plus de dix ans, d'une haute réputation de vertu & de ces animaux. On savoit même sa tendresse si décidée pour les Gredins, qu'on ne soupçonnoit plus les Bramines de la partager.

Haria réitéra sa priere à ses bêtes, & elles eurent la complaisance d'obéir. Alors Mangogul porta la main sur son Anneau, & le Bijou suranné se mit à raconter la derniere de ses aventures. Il y avoit si long-tems que les premieres s'étoient passées, qu'il en avoit presque perdu la mémoire. » Retire-toi, Médor, dit-il d'une voix enrouée, tu me fatigues. J'aime mieux Lisette, je la trouve plus douce «. Médor à qui la voix du Bijou étoit inconnue, alloit toujours son train; mais Haria se réveillant, continua : » Ote-toi donc, petit fripon, tu m'empêches de reposer. Cela est bon quelquefois; mais trop est trop «. Médor se retira, Lisette prit sa place, & Haria se rendormit.

Mangogul, qui avoit suspendu l'effet de son Anneau, le retourna, & le très-antique Bijou, poussant un soupir profond, se mit à radoter, & dit : » Ah ! que je suis fâché de la mort de la grande Levrette, c'étoit bien la meilleure petite femme,

la créature la plus careſſante : elle ne ceſſoit de m'amuſer ; c'étoit tout eſprit & tout gentilleſſe : vous n'êtes que des bêtes en comparaiſon. Ce vilain Monſieur l'a tuée.... la pauvre Zinzoline : je n'y penſe jamais, ſans avoir la larme à l'œil... Je crus que ma Maîtreſſe en mourroit. Elle paſſa deux jours ſans boire & ſans manger : la cervelle lui en tournoit. Jugez de ſa douleur ; ſon directeur, ſes amis, ſes gredins même ne m'approcherent pas. Ordre à ſes femmes de refuſer l'entrée de ſon appartement à Monſieur, ſous peine d'être chaſſées.. Ce monſtre m'a ravi ma chere Zinzoline, s'écrioit-elle : qu'il ne paroiſſe pas, je ne veux le voir de ma vie «.

Mangogul, curieux des circonſtances de la mort de Zinzoline, ranima la force électrique de ſon Anneau, en le frottant contre la baſque de ſon habit, le dirigea ſur Haria, & le Bijou reprit : » Haria, veuve de Ramadec, ſe coëffa de Sindor. Ce jeune homme avoit de la naiſſance, peu de bien, mais un mérite qui plaît aux femmes, & qui faiſoit, après les gredins, le goût dominant d'Haria. L'indigence vainquit la répugnance de Sindor pour les années & pour les chiens d'Haria. Vingt mille écus de rente déroberent à ſes yeux les rides de ma Maîtreſſe & l'incommodité des gredins, & il épouſa «.

» Il s'étoit flatté de l'emporter ſur nos bêtes, par ſes talens & ſes complaiſances, & de les diſgracier dès le commencement de ſon regne ; mais il ſe trompa. Au bout de quelques mois qu'il crut avoir bien mérité de nous, il s'aviſa de remontrer à Madame que ſes chiens n'étoient pas au lit auſſi bonne compagnie pour lui que pour elle ; qu'il étoit ridicule d'en avoir plus de trois ; & que c'étoit faire de la couche nuptiale un chenil, que

d'y en admettre plus d'un, à tour de rôle «.

» Je vous conseille, répondit Haria, d'un ton courroucé, de m'adresser de pareils discours. Vraiment il sied bien à un misérable Cadet de Gascogne, que j'ai tiré d'un galetas qui n'étoit pas assez bon pour mes chiens, de faire ici le délicat! On parfumoit apparemment vos draps, mon petit Seigneur, quand vous logiez en chambre garnie. Sachez une bonne fois pour toujours, que mes chiens étoient long-tems avant vous en possession de mon lit; & que vous pouvez en sortir, ou vous résoudre à le partager avec eux.

La déclaration étoit précise, & nos chiens resterent maîtres de leur poste. Mais une nuit que nous reposions tous, Sindor, en se retournant, frappa malheureusement du pied Zinzoline. La Levrette qui n'étoit point faite à ces traitemens, lui mordit le gras de la jambe, & Madame fut aussitôt réveillée par les cris de Sindor «. » Qu'avez-vous donc, Monsieur? lui dit-elle, il semble qu'on vous égorge: rêvez-vous «? » Ce sont vos chiens, Madame, lui répondit Sindor, qui me dévorent; & votre Levrette vient de m'emporter un morceau de la jambe «. » N'est-ce que cela? dit Haria, en se retournant; vous faites bien du bruit pour rien «.

» Sindor, piqué de ce discours, sortit du lit, jurant de n'y point remettre le pied que la meute n'en fût bannie. Il employa des amis communs pour obtenir l'exil des chiens. Mais tous échouerent dans cette négociation importante. Haria leur répondit que Sindor étoit un freluquet; qu'elle l'avoit tiré d'un grenier qu'il partagoit avec des souris & des rats; qu'il ne lui convenoit point de faire tant le difficile, & qu'il dormoit toute la nuit; qu'elle aimoit ses chiens; qu'ils l'amusoient; qu'elle

avoit pris goût à leurs careſſes, dès ſa plus tendre enfance, & qu'elle étoit réſolue de ne s'en ſéparer qu'à ſa mort. » Encore dites-lui, continua-t-elle en s'adreſſant aux médiateurs, que s'il ne ſe ſoumet humblement à mes volontés, il s'en repentira toute ſa vie ; que je rétracterai la donation que je lui ai faite ; & que je l'ajouterai aux ſommes que je laiſſe par mon teſtament, pour la ſubſiſtance & l'entretien de mes chers enfans «.

» Entre nous, ajoutoit le Bijou, il falloit que Sindor fût un grand ſot d'eſpérer qu'on feroit pour lui ce que n'avoient pu obtenir vingt amans, un Directeur, un Confeſſeur, avec une kyrielle de Bramines, qui tous y avoient perdu leur latin. Cependant toutes les fois que Sindor rencontroit nos animaux, il lui prenoit des impatiences qu'il avoit peine à contenir. Un jour, l'infortunée Zinzoline lui tomba ſous la main. Il la ſaiſit par le col, & la jetta par la fenêtre. La pauvre bête mourut de ſa chûte. Ce fut alors qu'il ſe fit un beau bruit. Haria, le viſage enflammé, les yeux baignés de pleurs « . . . .

Le Bijou alloit reprendre ce qu'il avoit déja dit ; car les Bijoux tombent volontiers dans des répétitions : mais Mangogul lui coupa la parole. Son ſilence ne fut pas de longue durée. Lorſque le Prince crut avoir dérouté ce Bijou radoteur, il lui rendit la liberté de parler ; & le babillard éclatant de rire, reprit, comme par réminiſcence : » Mais, à propos, j'oubliois de vous raconter ce qui ſe paſſa la premiere nuit des nôces d'Haria. J'ai bien vu des choſes ridicules en ma vie ; mais jamais aucune qui le fût tant. Après un grand ſouper, les époux ſont conduits à leur appartement. Tout le monde ſe retire, à l'exception des femmes de Madame, qui la déshabillent : la voilà

déshabillée ; on la met au lit, & Sindor reste seul avec elle. S'appercevant que, plus alertes que lui, les gredins, les doguins, les levrettes s'emparoient de son épouse : Permettez, Madame, lui dit-il, que j'écarte un peu ces rivaux. Mon cher, faites ce que vous pourrez, lui dit Haria : pour moi, je n'ai pas le courage de les chasser. Ces petits animaux me sont attachés, & il y a si long-tems que je n'ai d'autre compagnie .... Ils auront peut-être, reprit Sindor, la politesse de me céder aujourd'hui une place que je dois occuper. Voyez, Monsieur, lui répondit Haria.

Sindor employa d'abord les voies de douceur, & supplia Zinzoline de se retirer dans un coin. Mais l'animal indocile se mit à gronder ; l'allarme se répandit parmi le reste de la troupe ; & le doguin & les gredins aboyerent, comme si on eût égorgé leur maîtresse. Impatienté de ce bruit, Sindor culbute le doguin, écarte un des gredins, & saisit Médor par la patte. Médor, le fidele Médor, abandonné de ses alliés, avoit tenté de réparer cette perte par les avantages du poste. Collé sur les cuisses de sa Maîtresse, les yeux enflammés, le poil hérissé, & la gueule béante, il fronçoit le musle, & présentoit à l'ennemi deux rangs de dents des plus aiguës. Sindor lui livra plus d'un assaut ; & plus d'une fois Médor le repoussa, les doigts pincés, & les manchettes déchirées. L'action avoit duré plus d'un quart-d'heure, avec une opiniâtreté qui n'amusoit qu'Haria, lorsque Sindor recourut au stratagême contre un ennemi qu'il désespéroit de vaincre par la force. Il agaça Médor de la main droite. Médor, attentif à ce mouvement, n'apperçut point celui de la gauche, & fut pris par le col. Il fit, pour se dégager, des efforts inouis, mais inutiles. Il fallut aban-

donner le champ de bataille, & céder Haria. Sindor s'en empara, mais non ſans effuſion de ſang. Haria avoit apparemment réſolu que la premiere nuit de ſes nôces fût ſanglante. Ses animaux firent une fort belle défenſe, & ne tromperent point ſon attente «.

Voilà, dit Mangogul, un Bijou qui écriroit la gazette mieux que mon Secrétaire. Sachant alors à quoi s'en tenir ſur les gredins, il revint chez la Favorite. » Apprêtez-vous, lui dit-il, du plus loin qu'il l'apperçut, à entendre les choſes du monde les plus extravagantes. C'eſt bien pis que les Magots de Palabria. Pourrez-vous croire que les quatre chiens d'Haria ont été les rivaux, & les rivaux préférés de ſon mari; & que la mort d'une levrette a brouillé ces gens-là à n'en jamais revenir « ?

» Que dites-vous, reprit la Favorite, de rivaux & de chiens ? Je n'entends rien à cela. Je ſais qu'Haria aime éperdument les gredins; mais auſſi je connois Sindor pour un homme vif, qui peut-être n'aura pas eu toutes les complaiſances qu'exigent d'ordinaire les femmes à qui l'on doit ſa fortune. Du reſte, quelle qu'ait été ſa conduite, je ne conçois pas qu'elle ait pu lui attirer des rivaux. Haria eſt ſi vénérable, que je voudrois bien que Votre Hauteſſe daignât s'expliquer plus intelligiblement «.

» Ecoutez, lui répondit Mangogul, & convenez que les femmes ont des goûts bizarres à l'excès, pour ne rien dire de pis «. Il lui fit tout de ſuite l'hiſtoire d'Haria mot pour mot, comme le Bijou l'avoit racontée. Mirzoza ne put s'empêcher de rire du combat de la premiere nuit. Cependant, reprenant un air ſérieux : » Je ne ſais, dit-elle à Mangogul, quelle indignation s'empare de moi.

Je vais prendre en averſion ces animaux, & toutes celles qui en auront; & déclarer à mes femmes que je chaſſerai la premiere qui ſera ſoupçonnée de nourrir un gredin «.

» Eh pourquoi, lui répondit le Sultan, étendre ainſi les haines ? Vous voilà bien, vous autres femmes, toujours dans les extrêmes. Ces animaux ſont bons pour la chaſſe, ſont néceſſaires dans les campagnes, & ont je ne ſais combien d'autres uſages, ſans compter celui qu'en fait Haria «.

» En vérité, dit Mirzoza, je commence à croire que votre Hauteſſe aura peine à trouver une femme ſage «.

» Je vous l'avois bien dit, répondi Mangogul; mais ne précipitons rien : vous pourriez un jour me reprocher de tenir de votre impatience un aveu que je prétends devoir uniquement aux eſſais de ma Bague. J'en médite qui vous étonneront. Tous les ſecrets ne ſont pas dévoilés : & je compte arracher des choſes plus importantes aux Bijoux qui me reſtent à conſulter «.

Mirzoza craignoit toujours pour le ſien. Le diſcours de Mangogul la jetta dans un trouble, qu'elle ne fut pas la maîtreſſe de lui dérober : mais le Sultan qui s'étoit lié par un ferment, & qui avoit de la religion dans le fond de l'ame, la raſſura de ſon mieux, lui donna quelques baiſers fort tendres, & ſe rendit à ſon Conſeil, où des affaires de conſéquence l'appelloient.

CHAPITRE XXIV.

Onzieme Essai de l'Anneau.

LES PENSIONS.

LE Congo avoit été troublé par des guerres sanglantes, sous les regnes de Kanoglou & d'Erguebzed: & ces deux Monarques s'étoient immortalisés par les conquêtes qu'ils avoient faites sur leurs voisins. Les Empereurs d'Abex & d'Angote regarderent la jeunesse de Mangogul & le commencement de son regne, comme des conjonctures favorables pour reprendre les Provinces qu'on leur avoit enlevées. Ils déclarerent donc la guerre au Congo, & l'attaquerent de toutes parts. Le Conseil de Mangogul étoit le meilleur qu'il y eût en Afrique: & le vieux Sambuco & l'Emir Mirzala, qui avoient vu les anciennes guerres, furent mis à la tête des troupes, remporterent victoires sur victoires, & formerent des Généraux capables de les remplacer; avantage plus important encore que leurs succès.

Grace à l'activité du Conseil, & à la bonne conduite des Généraux, l'ennemi qui s'étoit promis d'envahir l'Empire, n'approcha pas de nos frontieres, défendit mal les siennes, & vit ses Places & ses Provinces ravagées. Mais, malgré des succès si constans & si glorieux, le Congo s'affoiblissoit en s'aggrandissant: les fréquentes levées de troupes avoient dépeuplé les Villes & les Campagnes, & les finances étoient épuisées. Les sieges & les combats avoient été fort meur-

triers : le Grand-Visir, peu ménager du sang de ses Soldats, étoit accusé d'avoir risqué des batailles qui ne menoient à rien. Toutes les familles étoient dans le deuil ; il n'y en avoit aucune où l'on ne pleurât un pere, un frere, un ami. Le nombre des Officiers tués avoit été prodigieux, & ne pouvoit être comparé qu'à celui de leurs veuves, qui sollicitoient des pensions. Les cabinets des Ministres en étoient assaillis. Elles accabloient le Sultan même de placets, où le mérite & les services des morts, la douleur des veuves, la triste situation des enfans, & les autres motifs touchans n'étoient pas oubliés. Rien ne paroissoit plus juste que leurs demandes : mais sur quoi asseoir des pensions qui montoient à des millions ?

Les Ministres, après avoir épuisé les belles paroles, & quelquefois l'humeur & les brusqueries, en étoient venus à des délibérations sur les moyens de finir cette affaire ; mais il y avoit une excellente raison pour ne rien conclure. On n'avoit pas un sol.

Mangogul ennuyé des faux raisonnemens de ses Ministres, & des lamentations des veuves, rencontra l'expédient qu'on cherchoit depuis si longtems. » Messieurs, dit-il à son Conseil, il me semble qu'avant d'accorder des pensions, il seroit à propos d'examiner si elles sont légitimement dues... Ce examen, répondit le grand Sénéchal, sera immense & d'une discussion prodigieuse. Cependant, comment résister aux cris & à la poursuite de ces femmes, dont vous êtes, Seigneur, le premier excédé. » Cela ne sera pas aussi difficile que vous pensez, Monsieur le Sénéchal, repliqua le Sultan ; & je vous promets que demain à midi tout sera terminé, selon les loix de l'équité la plus exacte. Faites-les seulement entrer à mon audience, à neuf heures «.

On ſortit du Conſeil : le Sénéchal rentra dans ſon bureau, rêva profondément, & minuta le placard ſuivant, qui fut, trois heures après, imprimé, publié à ſon de trompe, & affiché dans tous les carrefours de Banza.

DE PAR LE SULTAN,
Et Monſeigneur le Grand Sénéchal.

NOUS, Bec d'Oiſon, Grand-Sénéchal du Congo, Viſir du premier Banc, Porte-Queue de la Grande Manimonbanda, Chef & Surintendant des Balayeurs du Divan; ſavoir faiſons, que demain, à neuf heures du matin, le magnanime Sultan donnera audience aux Veuves des Officiers tués à ſon ſervice, pour, ſur le vu de leurs demandes, ordonner ce que de raiſon. En notre *Sénéchallerie*, le douze de la Lune de Rébeg, l'an 147200000009.

Toutes les Déſolées du Congo, & il y en avoit beaucoup, ne manquerent pas de lire l'Affiche, ou de l'envoyer lire par leurs laquais; & moins encore de ſe trouver à l'heure marquée, dans l'antichambre de la Salle du Trône. » Pour éviter le tumulte, qu'on ne faſſe entrer, dit le Sultan, que ſix de ces Dames à la fois. Quand nous les aurons écoutées, on leur ouvrira la porte du fond, qui donne ſur mes cours extérieures. Vous, Meſſieurs, ſoyez attentifs; & prononcez ſur leurs demandes «.

Cela dit, il fit ſigne au premier Huiſſier Audiancier; & les ſix qui ſe trouverent les plus voiſines de la porte, furent introduites. Elles en-

trerent en long habit de deuil, & saluerent profondément sa Hautesse : Mangogul s'adressa à la plus jeune & la plus jolie. Elle se nommoit Isec; » Madame, lui dit-il, y a-t-il long-tems que vous avez perdu votre mari » ? Il y a trois mois, Seigneur, répondit Isec en pleurant. Il étoit Lieutenant-Général au service de votre Hautesse. Il a été tué à la derniere Bataille, & six enfans sont tout ce qui me reste de lui.... De lui ? interrompit une voix, qui, pour venir d'Isec, n'avoit pas tout-à-fait le même son que la sienne ? Madame sait mieux qu'elle ne dit. Ils ont tous été commencés & terminés par un jeune Bramine, qui la venoit consoler, tandis que Monsieur étoit en campagne ».

On devine aisément d'où partoit la voix indiscrete, qui prononça cette réponse. La pauvre Isec, décontenancée, pâlit, chancela, se pâma. » Madame est sujette aux vapeurs, dit tranquillement Mangogul; qu'on la transporte dans un appartement du Serrail, & qu'on la secoure » Puis, s'adressant tout de suite à Phénice : » Madame, lui demanda-t-il, votre mari n'étoit-il pas Pacha » ? Oui, Seigneur, répondit Phénice, d'une voix tremblante. » Et comment l'avez-vous perdu » ?... Seigneur, il est mort dans son lit, épuisé des fatigues de la derniere campagne.... » Des fatigues de la derniere campagne ! reprit le Bijou de Phénice. Allez, Madame, votre mari a rapporté du camp une santé ferme & vigoureuse; & il en jouiroit encore, si deux ou trois Baladins, vous m'entendez, & songez à vous. Ecrivez, dit le Sultan, que Phénice demande une pension, pour les bons services qu'elle a rendus à l'Etat & à son époux.

Une troisieme fut interrogée sur l'âge & le nom

de

de ſon mari, qu'on diſoit mort à l'Armée, de la petite vérole... » De la petite vérole ! dit le Bijou : en voilà bien d'un autre. Dites, Madame, de deux bons coups de cimeterre, qu'il a reçus du Sangiac Cavagli, parce qu'il trouvoit mauvais que l'on dît que ſon fils aîné reſſembloit au Sangiac comme deux gouttes d'eau : & Madame ſait auſſi-bien que moi, ajouta le Bijou, que jamais reſſemblance ne fut mieux fondée «.

La quatrieme alloit parler ſans que Mangogul l'interrogeât, lorſqu'on entendit, par ſon Bijou, s'écrier, que, depuis dix ans que la guerre duroit, elle avoit aſſez bien employé ſon tems ; que deux Pages, & un grand coquin de laquais avoient ſuppléé à ſon mari ; & qu'elle deſtinoit ſans doute la penſion qu'elle ſollicitoit, à l'entretien d'un Acteur de l'Opéra-Comique.

Une cinquieme s'avança avec intrépidité, & demanda, d'un ton aſſuré, la récompenſe des ſervices de feu Monſieur ſon époux, Aga des Janiſſaires, qui avoit laiſſé la vie ſous les murs de Matatras. Le Sultan tourna ſa bague ſur elle, mais inutilement. Son Bijou fut muet. Il faut avouer, dit l'Auteur Africain qui l'avoit vue, qu'elle étoit ſi laide, qu'on eût été fort étonné que ſon Bijou eût eu quelque choſe à dire.

Mangogul en étoit à la ſixieme, & voici les propres mots de ſon Bijou : » Vraiment, Madame a bonne grace, dit-il, en parlant de celle dont le Bijou avoit obſtinément gardé le ſilence, de ſolliciter des penſions, tandis qu'elle vit de la Poule ; qu'elle tient chez elle un breland, qui lui donne plus de trois mille ſequins par an ; qu'on y fait de petits ſoupers aux dépens des joueurs ; & qu'elle a reçu ſix cents ſequins d'Oſman, pour

m'attirer à un de ces ſoupers, où le traître d'Oſman.... «

On fera droit ſur vos demandes, Meſdames, leur dit le Sultan : vous pouvez ſortir à préſent. Puis, adreſſant la parole à ſes Conſeillers, il leur demanda s'ils ne trouveroient pas ridicule d'accorder des penſions à une foule de petits bâtards de Bramines & d'autres, & à des femmes qui s'étoient occupées à déshonorer de braves gens qui étoient allés chercher de la gloire à ſon ſervice, aux dépens de leur vie.

Le Sénéchal ſe leva, répondit, pérora, réſuma, & opina obſcurément, à ſon ordinaire. Tandis qu'il parloit, Iſec, revenue de ſon évanouiſſement, & furieuſe de ſon aventure ; mais qui, n'attendant point de penſion, eût été déſeſpérée qu'une autre en obtînt une, ce qui ſeroit arrivé, ſelon toute apparence, rentra dans l'anti-chambre, gliſſa dans l'oreille à deux ou trois de ſes amies, qu'on ne les avoit raſſemblées que pour entendre à l'aiſe jaſer leurs Bijoux ; qu'elle-même, dans la ſalle d'audience, en avoit oui un débiter des horreurs ; qu'elle ſe garderoit bien de le nommer ; mais qu'il faudroit être folle pour s'expoſer au même danger.

Cet avis paſſa de main en main, & diſperſa la foule des Veuves. Lorſque l'Huiſſier ouvrit la porte pour la ſeconde fois, il ne s'en trouva plus. » Eh bien, Sénéchal, me croirez-vous une autre fois, dit Mangogul, inſtruit de la déſertion, à ce bon homme, en lui frappant ſur l'épaule ? Je vous avois promis de vous délivrer de toutes ces pleureuſes, & vous en voilà quitte. Elles étoient pourtant très-aſſidues à vous faire leur cour, malgré vos quatre-vingts ans ſonnés. Mais quelques prétentions que vous y puiſſiez avoir, car je

connois la facilité que vous aviez d'en former vis-à-vis de ces Dames, je compte que vous me saurez gré de leur évasion. Elles vous donnoient plus d'embarras que de plaisir «.

L'Auteur Africain nous apprend, que la mémoire de cet essai s'est conservée dans le Congo; & que c'est par cette raison que le Gouvernement y est si réservé à accorder des pensions. Mais ce ne fut pas le seul bon effet de l'Anneau de Cucufa, comme on va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XXV.

Douzieme Essai de l'Anneau.

QUESTION DE DROIT.

LE Viol étoit sévérement puni dans le Congo; or, il en arriva un très-célebre sous le regne de Mangogul. Ce Prince, à son avénement à la Couronne, avoit juré, comme tous ses prédécesseurs, de ne point accorder de pardon pour ce crime: mais quelque séveres que soient les Loix, elles n'arrêtent guere ceux qu'un grand intérêt pousse à les enfreindre. Le coupable étoit condamné à perdre la partie de lui-même par laquelle il avoit péché: opération cruelle, dont il périssoit ordinairement; celui qui la faisoit, y prenant moins de précaution que Petit.

Kersael, jeune-homme de naissance, languissoit depuis six mois au fond d'un cachot, dans l'attente de ce supplice. Fatmé, femme jeune & jolie, étoit sa Lucrece & son accusatrice. Ils

avoient été fort bien ensemble ; personne ne l'ignoroit : l'indulgent époux de Fatmé n'y trouvoit point à redire. Ainsi, le Public auroit eu mauvaise grace de se mêler de leurs affaires.

Après deux ans d'un commerce tranquille, soit inconstance, soit dégoût, Kersael s'attacha à une Danseuse de l'Opéra de Banza, & négligea Fatmé, sans toutefois rompre ouvertement avec elle. Il vouloit que sa retraite fût décente, ce qui l'obligeoit à fréquenter encore dans la maison. Fatmé, de cet abandon, médita sa vengeance, & profita de ce reste d'assiduité pour perdre son infidele.

Un jour que le commode époux les avoit laissés seuls, & que Kersael, ayant déceint son cimeterre, tâchoit d'assoupir les soupçons de Fatmé par ces protestations qui ne coûtent rien aux Amans, mais qui ne surprennent jamais la crédulité d'une femme allarmée ; celle-ci, les yeux égarés, & mettant en cinq ou six coups de main le désordre dans sa parure, poussa des cris effrayans, & appella à son secours son époux & ses domestiques, qui accoururent, & devinrent les témoins de l'offense que Fatmé disoit avoir reçue de Kersael, en montrant le cimeterre, » que l'infame a levé dix fois sur ma tête, ajoutoit-elle, pour me soumettre à ses desirs «.

Le jeune homme, interdit de la noirceur de l'accusation, n'eut, ni la force de répondre, ni celle de s'enfuir. On le saisit, & il fut conduit en prison, & abandonné aux poursuites de la Justice & du Cadilesker.

Les Loix ordonnoient que Fatmé seroit visitée. Elle le fut donc, & le rapport des Matrones se trouva très-défavorable à l'accusé. Elles avoient un Protocole pour constater l'état d'une femme violée, & toutes les conditions requises concou-

rurent contre Kersael. Les Juges l'interrogerent; Fatmé lui fut confrontée, on entendit les témoins. Il avoit beau protester de son inocence, nier le fait, & démontrer, par le commerce qu'il avoit entretenu plus de deux ans avec son accusatrice, que ce n'étoit pas une femme qu'on violât. La circonstance du cimeterre, la solitude du tête-à-tête, les cris de Fatmé, l'embarras de Kersael à la vue de l'époux & des domestiques, toutes ces choses formoient, selon les Juges, des présomptions violentes. De son côté, Fatmé, loin d'avouer des faveurs accordées, ne convenoit pas même d'avoir donné des lueurs d'espérance, & soutenoit que l'attachement opiniâtre à son devoir, dont elle ne s'étoit jamais relâchée, avoit sans doute poussé Kersael à lui arracher de force ce qu'il avoit désespéré d'obtenir par séduction. Le Procès-verbal des Duegnes étoit encore une piece terrible. Il ne falloit que le parcourir, & le comparer avec les dispositions du Code criminel, pour y lire la condamnation du malheureux Kersael. Il n'attendoit son salut, ni de ses défenses, ni du crédit de sa famille, & les Magistrats avoient fixé le Jugement définitif de son Procès au treize de la Lune de Rébeg. On l'avoit même annoncé au Peuple à son de trompe, selon la coutume.

Cet événement fut le sujet des conversations, & partagea long-tems les esprits. Quelques vieilles bégueules, qui n'avoient jamais eu à redouter le viol, alloient criant que l'attentat de Kersael étoit énorme; que, si l'on n'en faisoit un exemple sévere, l'innocence ne seroit plus en sûreté; & qu'une honnête femme risqueroit d'être insultée jusqu'aux pieds des Autels. Puis, elles citoient des occasions où de petits audacieux avoient osé attaquer la vertu de plusieurs Dames

respectables: les détails ne laissoient aucun doute que les Dames respectables dont elles parloient, n'étoient elles-mêmes; & tous ces propos se tenoient avec des Bramines moins innocens que Kersael, & par des Dévotes aussi sages que Fatmé, par forme d'entretiens édifians.

Les Petits-Maîtres, au contraire, & même quelques Petites-Maîtresses avançoient que le viol étoit une chimere; qu'on ne se rendoit jamais que par capitulation; & que, pour peu qu'une place fût défendue, il étoit de toute impossibilité de l'emporter de vive force. Les exemples venoient à l'appui des raisonnemens: les femmes en connoissoient, les Petits-Maîtres en créoient, & l'on ne finissoit point de citer des femmes qui n'avoient point été violées. » Le pauvre Kersael! disoit-on: de quoi diable s'est-il avisé, d'en vouloir à la petite Bimbreloque? c'étoit le nom de la Danseuse; que ne s'en tenoit-il à Fatmé? Ils étoient au mieux, & l'époux les laissoit aller leur chemin, que c'étoit une bénédiction.... Les Sorcieres de Matrones ont mal mis leurs lunettes, ajoutoit-on, & n'y ont vu goutte; car, qui est-ce qui voit clair là? Et puis Messieurs les Sénateurs vont le priver de sa joie, pour avoir enfoncé une porte ouverte. Le pauvre garçon en mourra; cela n'est pas douteux. Et voyez, après cela, à quoi les femmes mécontentes ne seront point autorisées..... Si cette exécution a lieu, interrompoit un autre, je me fais Fri-Maçon «.

Mirzoza, naturellement compatissante, représenta à Mangogul, qui plaisantoit de l'état futur de Kersael, que si les Loix parloient contre Kersael, le bon sens déposoit contre Fatmé. » Il est inoui, d'ailleurs, ajoutoit-elle, que, dans un Gouvernement sage, on s'arrête tellement à la

lettre des Loix, que la simple allégation d'une accusatrice suffise pour mettre en péril la vie d'un Citoyen. La réalité d'un viol ne sauroit être trop bien constatée; & vous conviendrez, Seigneur, que ce fait est du moins autant de la compétence de votre Anneau, que de vos Sénateurs. Il seroit assez singulier que les Matrones en sussent sur cet article plus que les Bijoux mêmes. Jusqu'à présent, Seigneur, la Bague de votre Hautesse n'a presque servi qu'à satisfaire votre curiosité. Le Génie, dont vous la tenez, ne se seroit-il point proposé de fin plus importante? Si vous l'employiez à la découverte de la vérité, & au bonheur de vos Sujets, croyez-vous que Cucufa s'en offensât? Essayez. Vous avez en main un moyen infaillible de tirer de Fatmé l'aveu de son crime, ou la preuve de son innocence «. Vous avez raison, reprit Mangogul, & vous allez être satisfaite «.

Le Sultan partit sur le champ; il n'y avoit pas de tems à perdre, car c'étoit le 12 au soir de la Lune de Rébeg, & le Sénat devoit prononcer le 13. Fatmé venoit de se mettre au lit, ses rideaux étoient entr'ouverts. Une bougie de nuit jettoit sur son visage une lueur sombre. Elle parut belle au Sultan, malgré l'agitation violente qui la défiguroit. La compassion & la haine, la douleur & la vengeance, l'audace & la honte, se peignoient dans ses yeux, à mesure qu'elles se succédoient dans son cœur, Elle poussoit de profonds soupirs, versoit des larmes, les essuyoit, en répandoit de nouvelles, restoit quelques momens la tête abattue & les yeux baissés, les relevoit brusquement, & lançoit vers le Ciel des regards furieux. Cependant, que faisoit Mangogul? Il se parloit à lui-même, & se disoit tout bas: » voilà tous les symp-

tômes du désespoir. Son ancienne tendresse pour Kersael s'est réveillée dans toute sa violence. Elle a perdu de vue l'offense qu'on lui a faite ; & elle n'envisage plus que le supplice réservé à son Amant. » En achevant ces mots, il tourna sur Fatmé le fatal Anneau, & son Bijou s'écria vivement.

» Encore douze heures, & nous serons vengés. . . . Il périra, le traître, l'ingrat, & son sang versé « . . . . Fatmé, effrayée du mouvement extraordinaire qui se passoit en elle, & frappée de la voix sourde de son Bijou, y porta les deux mains, & se mit en devoir de lui couper la parole. Mais l'Anneau puissant continuoit d'agir ; & l'indocile Bijou, repoussant tout obstacle, ajouta : » Oui, nous serons vengés. O toi qui qui m'as trahie, malheureux Kersael, meurs ! & toi, qu'il m'a préférée, Bimbreloque, désespere-toi. . . Encore douze heures ! Ah ! que ce tems va me paroître long. Hâtez-vous, doux momens, où je verrai le traître, l'ingrat Kersael sous le fer des bourreaux, son sang couler. . . Ah ! malheureuse, qu'ai-je dit ? . . . Je verrois sans frémir, périr l'objet que j'ai le plus aimé. Je verrois le coûteau funeste levé. . . . . . Ah ! loin de moi cette cruelle idée. . . Il me hait, il est vrai : il m'a quitté pour Bimbreloque ; mais, peut-être qu'un jour. . . que dis-je, peut-être ? . . . . l'amour le ramenera sans doute sous ma loi. Cette petite Bimbreloque est une fantaisie qui lui passera : il faut qu'il reconnoisse tôt ou tard l'injustice de sa préférence, & le ridicule de son nouveau choix. Console-toi, Fatmé, tu reverras ton Kersael. Oui, tu le reverras. Leve-toi promptement, cours, vole détourner l'affreux péril qui le menace. Ne trembles-tu point d'arriver trop tard ? . . . Mais, où courai-je, lâche que je suis ! Les mépris de Kersael ne m'an-

noncent-ils pas qu'il m'a quittée ſans retour. Bimbreloque le poſſede, & c'eſt pour elle que je le conſervois. Ah ! qu'il périſſe plutôt de mille morts ! S'il ne vit plus pour moi, que m'importe qu'il meure ? .. Oui, je le ſens, mon courroux eſt juſte. L'ingrat Kerſael a mérité toute ma haine. Je ne me répens plus de rien. J'avois tout fait pour le conſerver, je ferai tout pour le perdre. Cependant, un jour plus tard, & ma vengeance étoit trompée. Mais ſon mauvais Génie me l'a livré au moment même qu'il m'échappoit. Il eſt tombé dans le piege que je lui préparois. Je le tiens. Le rendez-vous où je ſçus t'attirer, étoit le dernier que tu me deſtinois : mais, tu n'en perdras pas ſitôt la mémoire... Avec quelle adreſſe tu ſus l'amener où tu le voulois, Fatmé ! Que ton déſordre fut bien préparé ! Tes cris, ta douleur, tes larmes, ton embarras, tout, juſqu'à ton ſilence, a proſcrit Kerſael. Rien ne peut le ſouſtraire au deſtin qui l'attend. Kerſael eſt mort... Tu pleures, malheureuſe ! Il en aimoit une autre, que t'importe qu'il vive « ?

Mangogul fut pénétré d'horreur à ce diſcours : il retourna ſa bague ; & tandis que Fatmé reprenoit ſes eſprits, il revola chez la Sultane. » Eh bien, Seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous entendu ? Kerſael eſt-il toujours coupable, & la chaſte Fatmé « ?.... » Diſpenſez-moi, je vous prie, répondit le Sultan, de vous répéter les forfaits que je viens d'entendre. Qu'une femme irritée eſt à craindre ! Qui croiroit qu'un corps formé par les Graces, renfermât quelquefois un cœur pêtri par les Furies ? Mais le Soleil ne ſe couchera pas demain ſur mes Etats, qu'ils ne ſoient purgés d'un monſtre plus dangereux que ceux qui naiſſent dans mes déſerts «.

Le Sultan fit appeller aussi-tôt le grand Sénéchal, & lui ordonna de saisir Fatmé, de transférer Kersael dans un des appartemens du Serrail, & d'annoncer au Sénat que sa Hautesse se réservoit la connoissance de son affaire. Ses ordres furent exécutés dans la nuit même.

Le lendemain, au point du jour, le Sultan, accompagné du Sénéchal & d'un Effendi, se rendit à l'appartement de Mirzoza, & y fit amener Fatmé. Cette infortunée se précipita aux pieds de Mangogul, avoua son crime avec toutes ses circonstances, & conjura Mirzoza de s'intéresser pour elle. Dans ces entrefaites, on introduisit Kersael. Il n'attendoit que la mort : il parut néanmoins avec cette assurance que l'innocence seule peut donner. Quelques mauvais plaisans dirent, qu'il eût été plus consterné, si ce qu'il étoit menacé de perdre en eût valu la peine. Les femmes furent curieuses de savoir ce qui en étoit. Il se prosterna respectueusement devant sa Hautesse. Mangogul lui fit signe de se relever ; &, lui tendant la main : » Vous êtes innocent, lui dit-il ; soyez libre. Rendez graces à Brama de votre salut. Pour vous dédommager des maux que vous avez soufferts, je vous accorde deux mille sequins de pension sur mon trésor, & la premiere Commanderie vacante dans l'Ordre de Crocodile «.

Plus on répandoit de graces sur Kersael, plus Fatmé craignoit le supplice. Le grand Sénéchal opinoit à la mort par la Loi, *Si fœmina ff. vi C. calumniatrix*. Le Sultan inclinoit pour la prison perpétuelle. Mirzoza, trouvant trop de rigueur dans l'un de ces jugemens, & trop d'indulgence dans l'autre, condamna le Bijou de Fatmé au cadenat. L'instrument Florentin lui fut appliqué publiquement, & sur l'échaffaud même dressé pour

l'exécution de Kerſael. Elle paſſa delà dans une maiſon de force, avec les matrones qui avoient décidé dans cette affaire avec tant d'intelligence.



CHAPITRE XXVI.

Métaphyſique de Mirzoza.

LES AMES.

TANDIS que Mangogul interrogeoit les Bijoux d'Haria, des Veuves & de Fatmé, Mirzoza avoit eu tout le tems de préparer ſa leçon de Philoſophie. Une ſoirée, que la Manimonbanda faiſoit ſes dévotions, qu'il n'y avoit, ni tables de jeu, ni cercle chez elle, & que la Favorite étoit preſque ſûre de la viſite du Sultan, elle prit deux jupons noirs, en mit un à l'ordinaire, & l'autre ſur ſes épaules, paſſa ſes deux bras par les fentes, ſe coeffa de la perruque du Sénéchal de Mangogul, & du bonnet quarré de ſon Chapelain; & ſe crut habillée en Philoſophe, lorſqu'elle ſe fut déguiſée en chauve-ſouris.

Sous cet équipage, elle ſe promenoit en long & en large dans ſes appartemens, comme un Profeſſeur du College-Royal, qui attend des Auditeurs. Elle affectoit juſqu'à la phyſionomie ſombre & réfléchie d'un Savant qui médite. Mirzoza ne conſerva pas long-tems ce ſérieux forcé. Le Sultan entra avec quelques-uns de ſes Courtiſans, & fit une révérence profonde au nouveau Philoſophe, dont la gravité déconcerta celle de ſon Auditoire, & fut, à ſon tour, déconcertée par les éclats de rire qu'elle avoit excités. »Madame, lui dit Man-

gogul, n'aviez-vous pas assez d'avantage du côté de l'esprit & de la figure, sans emprunter celui de la robe ? Vos paroles auroient eu, sans elle, tout le poids que vous leur eussiez desiré«. Il me paroît, Seigneur, répondit Mirzoza, que vous ne la respectez guere cette robe, & qu'un Disciple doit plus d'égards à ce qui fait au moins la moitié du mérite de son maître. »Je m'apperçois, repliqua le Sultan, que vous avez déja l'esprit & le ton de votre nouvel état. Je ne fais à présent nul doute, que votre capacité ne réponde à la dignité de votre ajustement, & j'en attends la preuve avec impatience«.... Vous serez fatisfait dans la minute, répondit Mirzoza, en s'asseyant au milieu d'un grand canapé. Le Sultan & les Courtisans se placerent autour d'elle, & elle commença.

» Les Philosophes de Monoémugi, qui ont présidé à l'éducation de votre Hautesse, ne l'ont-elle jamais entretenue de la nature de l'Ame« ? Oh, très-souvent, répondit Mangogul; mais tous leurs systêmes n'ont abouti qu'à m'en donner des notions incertaines; & sans un sentiment intérieur, qui semble me suggérer que c'est une substance différente de la matiere, ou j'en aurois nié l'existence, ou je l'aurois confondue avec le corps. Entreprendriez-vous de nous débrouiller ce chaos « ?

» Je n'ai garde, reprit Mirzoza, & j'avoue que je ne suis pas plus avancée, de ce côté-là, que vos Pédagogues. La seule différence qu'il y ait entre eux & moi, c'est que je suppose l'existence d'une substance différente de la matiere, & qu'ils la tiennent pour démontrée; mais cette substance, si elle existe, doit être nichée quelque part. Ne vous ont-ils pas encore débité là-dessus bien des extravagances « ?

» Non, dit Mangogul, tous convenoient assez

généralement qu'elle réside dans la tête, & cette opinion m'a paru vraisemblable. C'est la tête qui pense, imagine, réfléchit, juge, dispose, ordonne; & l'on dit tous les jours d'un homme qui ne pense pas, qu'il n'a point de cervelle, ou qu'il manque de tête «.

» Voilà donc, reprit la Sultane, où se réduisent vos longues études & toute votre Philosophie, à supposer un fait, & à l'appuyer sur des expressions populaires. Prince, que diriez-vous de votre premier Géographe, si, présentant à votre Hautesse la Carte de ses Etats, il avoit mis l'Orient à l'Occident, ou le Nord au Midi « ?

» C'est une erreur trop grossiere, répondit Mangogul, & jamais Géographe n'en a commis une pareille «.

» Cela peut être, continua la Favorite; & en ce cas, vos Philosophes ont été plus mal-adroits que le Géographe le plus mal-adroit ne peut l'être. Ils n'avoient point un vaste Empire à lever : il ne s'agissoit point de fixer les limites des quatre parties du monde; il n'étoit question que de descendre en eux-mêmes, & d'y marquer le vrai lieu de leur Ame. Cependant ils ont mis l'Est à l'Ouest, ou le Sud au Nord. Ils ont prononcé que l'Ame est dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent, sans qu'elle ait habité ce séjour, & que sa premiere résidence est dans les pieds «.

» Dans les pieds! interrompit le Sultan; voilà bien l'idée la plus creuse que j'aie jamais entendue".

» Oui, dans les pieds, reprit Mirzoza; & ce sentiment, qui vous paroît si fou, n'a besoin que d'être approfondi pour devenir sensé; au contraire, de tous ceux que vous admettez comme vrais, & qu'on reconnoît pour faux en les approfondissant. Votre Hautesse convenoit avec moi,

tout-à-l'heure, que l'existence de notre Ame n'étoit fondée que sur le témoignage intérieur qu'elle s'en rendoit à elle-même; & je vais lui démontrer que toutes les preuves imaginables de sentiment concourent à fixer l'Ame dans le lieu que je lui assigne «.

C'est où nous vous attendons, dit Mangogul. »Je ne demande point de graces, continua-t-elle, & je vous invite tous à me proposer vos difficultés. Je vous disois donc que l'Ame fait sa premiere résidence dans les pieds; que c'est-là qu'elle commence à exister, & que c'est par les pieds qu'elle s'avance dans le corps. C'est à l'expérience que j'en appellerai de ce fait, & je vais peut-être jetter les premiers fondemens d'une Métaphysique expérimentale «.

»Nous avons tous éprouvé, dans l'enfance, que l'Ame assoupie reste, des mois entiers, dans un état d'engourdissement. Alors les yeux s'ouvrent sans voir, la bouche sans parler, & les oreilles sans entendre. C'est ailleurs que l'Ame cherche à se détendre, & à se réveiller : c'est dans d'autres membres qu'elle exerce ses premieres fonctions; c'est avec ses pieds qu'un enfant annonce sa formation. Son corps, sa tête & ses bras sont immobiles dans le sein de sa mere; mais ses pieds s'allongent, se replient, & manifestent son existence & ses besoins peut-être. Est-il sur le point de naître, que deviendroient la tête, le corps & les bras? Ils ne sortiroient jamais de leur prison, s'ils n'étoient aidés par les pieds; ce sont ici les pieds qui jouent le rôle principal, & qui chassent devant eux le reste du corps. Tel est l'ordre de la Nature; & lorsque quelque membre veut se mêler de commander, & que la tête, par exemple, prend la place des pieds, alors tout s'exécute de travers, & Dieu sait ce

qui en arrive quelquefois à la mere & à l'enfant «.

» L'enfant eſt-il né ? c'eſt encore dans les pieds que ſe font les principaux mouvemens. On eſt contraint de les aſſujettir, & ce n'eſt jamais ſans quelque indocilité de leur part. La tête eſt un bloc, dont on fait tout ce qu'on veut; mais les pieds ſentent, ſecouent le joug, & ſemblent jaloux de la liberté qu'on leur ôte «.

» L'enfant eſt-il en état de ſe ſoutenir ? les pieds font mille efforts pour ſe mouvoir; ils mettent tout en action; ils commandent aux autres membres; & les mains obéiſſantes, vont s'appuyer contre les murs, & ſe portent en avant pour prévenir les chûtes, & faciliter l'action des pieds «.

» Où ſe tournent toutes les penſées d'un enfant, & quels ſont ſes plaiſirs, lorſqu'affermi ſur ſes jambes, ſes pieds ont acquis l'habitude de ſe mouvoir ? c'eſt de les exercer, d'aller, de venir, de courir, de ſauter, de bondir. Cette turbulence nous plaît; c'eſt pour nous une marque d'eſprit; & nous augurons qu'un enfant ne ſera qu'un ſtupide, lorſque nous le voyons indolent & morne. Voulez-vous contriſter un enfant de quatre ans ? Aſſeyez-le pour un quart-d'heure, ou tenez-le emprisonné entre quatre chaiſes, l'humeur & le dépit le ſaiſiront. Auſſi ne ſont-ce pas ſeulement ſes jambes que vous privez d'exercice, c'eſt ſon Ame que vous tenez captive «.

» L'Ame reſte dans les pieds juſqu'à l'âge de deux ou trois ans : elle habite les jambes à quatre : elle gagne les genoux & les cuiſſes à quinze. Alors on aime la danſe, les armes, les courſes, & les autres violens exercices du corps. C'eſt la paſſion dominante de tous les jeunes gens, & c'eſt la fureur de quelques-uns. Quoi ! l'Ame ne réſideroit pas

dans les lieux où elle se manifeste presque uniquement, & où elle éprouve ses sensations les plus agréables? Mais si sa résidence varie dans l'enfance & dans la jeunesse, pourquoi ne varieroit-elle pas pendant toute la vie«?

Mirzoza avoit prononcé cette tirade avec une rapidité qui l'avoit essoufflée. Selim, un des Favoris du Sultan, profita du moment qu'elle reprenoit haleine, & lui dit: »Madame, je vais user de la liberté que vous avez accordée de vous proposer ses difficultés. Votre systême est ingénieux, & vous l'avez présenté avec autant de grace que de netteté; mais je n'en suis pas séduit au point de le croire démontré. Il me semble qu'on pourroit vous dire, que, dans l'enfance même, c'est la tête qui commande aux pieds, & que c'est delà que partent les esprits, qui, se répandant par le moyen des nerfs dans tous les autres membres, les arrêtent ou les meuvent, au gré de l'Ame assise sur la glande pinéale, ainsi qu'on voit émaner de la sublime Porte les ordres de sa Hautesse, qui font agir tous ses sujets«.

»Sans doute, repliqua Mirzoza; mais on me diroit une chose assez obscure, à laquelle je ne répondrois que par un fait d'expérience. On n'a, dans l'enfance, aucune certitude que la tête pense; & vous-même, Seigneur, qui l'avez si bonne, & qui, dans vos plus tendres années, passiez pour un prodige de raison, vous souvient-il d'avoir pensé pour lors? Mais vous pourriez bien assurer, que quand vous gambadiez comme un petit démon, jusqu'à désespérer vos Gouvernantes, c'étoit alors les pieds qui gouvernoient la tête«.

» Cela ne conclut rien, dit le Sultan. Sélim étoit vif, & mille enfans le sont de même. Ils ne réfléchissent point; mais ils pensent; le tems s'écoule, la

la mémoire des choſes s'efface, & ils ne ſe ſouviennent plus d'avoir penſé «.

» Mais par où penſoient-ils? repliqua Mirzoza; car c'eſt-là le point de la queſtion «.

» Par la tête, répondit Sélim «....

» Et toujours cette tête où l'on ne voit goutte, repliqua la Sultane. Laiſſez-là votre lanterne ſourde, dans laquelle vous ſuppoſez une lumiere qui n'apparoît qu'à celui qui la porte : écoutez mon expérience, & convenez de la vérité de mon hypotheſe. Il eſt ſi conſtant que l'Ame commence par les pieds ſon progrès dans le corps, qu'il y a des hommes & des femmes en qui elle n'a jamais monté plus haut. Seigneur, vous avez admiré mille fois la légéreté de Nini & le vol de Saligo : répondez-moi donc ſincérement. Croyez-vous que ces créatures aient l'Ame ailleurs que dans les jambes? Et n'avez-vous pas remarqué que dans Volucer & Zélindor, la tête eſt ſoumiſe aux pieds? La tentation continuelle d'un danſeur, c'eſt de ſe conſidérer les jambes. Dans tous ſes pas, l'œil attentif ſuit la trace du pied, & la tête s'incline reſpectueuſement devant les pieds, ainſi que devant ſa Hauteſſe ſes invincibles Pachas «.

» Je conviens de l'obſervation, dit Sélim; mais je nie qu'elle ſoit générale «.

» Auſſi ne prétends-je pas, repliqua Mirzoza, que l'ame ſe fixe toujours dans les pieds. Elle s'avance, elle voyage, elle quitte une partie, elle y revient pour la qüitter encore; mais je ſoutiens que les autres membres ſont toujours ſubordonnés à celui qu'elle habite. Cela varie ſelon l'âge, le tempérament, les conjonctures; & delà naiſſent la différence des goûts, la diverſité des inclinations, & celle des caracteres. N'admirez-vous pas la fécondité de mon principe? Et la multitude

des phénomenes auxquels il s'étend, ne prouve-t-elle pas sa certitude ?«

» Madame, lui répondit Sélim, si vous en faisiez l'application à quelques-uns, nous en recevrions peut-être un degré de conviction que nous attendons encore. «

» Très-volontiers, repliqua Mirzoza, qui commençoit à sentir ses avantages. Vous allez être satisfait : suivez seulement le fil de mes idées. Je ne me pique pas d'argumenter. Je parle sentiment : c'est notre philosophie, à nous autres femmes ; & vous l'entendez presqu'aussi-bien que nous. Il est assez vraisemblable, ajouta-t-elle, que jusqu'à huit ou dix ans, l'ame occupe les pieds & les jambes ; mais alors, ou même un peu plus tard, elle abandonne ce logis, ou de son propre mouvement, ou par force. Par force, quand un Précepteur emploie des machines pour la chasser de son pays natal, & la conduire dans le cerveau où elle se métamorphose communément en mémoire, & presque jamais en jugement. C'est le sort des enfans de College. Pareillement, s'il arrive qu'une Gouvernante imbécille se travaille à former une jeune personne, lui farcisse l'esprit de connoissances, & néglige le cœur & les mœurs, l'ame vole rapidement vers la tête, s'arrête sur la langue, ou se fixe dans les yeux ; & son éleve n'est qu'une babillarde ennuyeuse, ou qu'une coquette. Ainsi, la femme voluptueuse est celle dont l'ame occupe le Bijou, & ne s'en écarte jamais.

La femme galante, celle dont l'ame est tantôt dans le Bijou, & tantôt dans les yeux.

La femme tendre, celle dont l'ame est habituellement dans le cœur ; mais quelquefois aussi dans le Bijou.

La femme vertueuse, celle dont l'ame est tan-

tôt dans la tête, tantôt dans le cœur; mais jamais ailleurs.

Si l'ame se fixe dans le cœur, elle formera les caracteres sensibles, compatissans, vrais, généreux. Si quittant le cœur, pour n'y plus revenir, elle se relegue dans la tête, alors elle constituera ceux que nous traitons d'hommes durs, ingrats, fourbes & cruels.

La classe de ceux en qui l'ame ne visite la tête que comme une maison de campagne où son séjour n'est pas long, est très-nombreuse. Elle est composée des Petits-Maîtres, des Coquettes, des Musiciens, des Poëtes, des Romanciers, des Courtisans, & de tout ce qu'on appelle les jolies femmes. Ecoutez raisonner ces êtres, & vous connoîtrez sur le champ des ames vagabondes, qui se ressentent des différens climats qu'elles habitent.«

» S'il est ainsi, dit Sélim, la nature a fait bien des inutilités. Nos Sages tiennent toutefois pour constant, qu'elle n'a rien produit en vain«.

» Laissons-là vos Sages & leurs grands mots, répondit Mirzoza; & quant à la nature, ne la considérons qu'avec les yeux de l'expérience, & nous en apprendrons qu'elle a placé l'ame dans le corps de l'homme, comme dans un vaste palais, dont elle n'occupe pas toujours le plus bel appartement. La tête & le cœur lui sont principalement destinés, comme le centre des vertus & le séjour de la vérité; mais le plus souvent, elle s'arrête en chemin, & préfere un galetas, un lieu suspect, une misérable auberge, où elle s'endort dans une ivresse perpétuelle. Ah! s'il m'étoit donné seulement pour vingt-quatre heures d'arranger le monde à ma fantaisie, je vous divertirois, par un spectacle bien étrange: en un moment, j'ôterois à chaque ame les parties de sa demeure qui lui sont

ſuperflues, & vous verriez chaque perſonne caractériſée par celle qui lui reſteroit. Ainſi, les Danſeurs ſeroient réduits à deux pieds, ou à deux jambes tout au plus; les Chanteurs à un goſier; la plupart des femmes à un Bijou; les Héros & les Spadaſſins à une main armée; certains Savans à un crâne ſans cervelle : il ne reſteroit à une Joueuſe, que deux bouts de mains, qui agiteroient ſans ceſſe des cartes; à un Glouton, que deux mâchoires toujours en mouvement; à une Coquette, que deux yeux; à un Débauché, que le ſeul inſtrument de ſes paſſions : les Ignorans & les Pareſſeux ſeroient réduits à rien «.

» Pour peu que vous laiſſaſſiez de mains aux femmes, interrompit le Sultan, ceux que vous réduiriez au ſeul inſtrument de leurs paſſions, ſeroient courus. Ce ſeroit une chaſſe plaiſante à voir; & ſi l'on étoit par-tout ailleurs auſſi avide de ces oiſeaux que dans le Congo, bientôt l'eſpece en ſeroit éteinte.«

» Mais les perſonnes tendres & ſenſibles, les amans conſtans & fideles, de quoi les compoſeriez-vous? demanda Sélim à la Favorite «.

» D'un cœur, répondit Mirzoza; & je ſais bien, ajouta-t-elle, en regardant tendrement Mangogul, quel eſt celui à qui le mien chercheroit à s'unir. Le Sultan ne put réſiſter à ce diſcours : il s'élança de ſon fauteuil vers la Favorite. Ses Courtiſans diſparurent, & la chaire du nouveau Philoſophe devint le théatre de leurs plaiſirs : il lui témoigna, à pluſieurs repriſes, qu'il n'étoit pas moins enchanté de ſes ſentimens, que de ſes diſcours; & l'équipage philoſophique en fut mis en déſordre. Mirzoza rendit à ſes femmes les jupons noirs, renvoya au Lord Sénéchal ſon énorme perruque, & à M. l'Abbé ſon bonnet quarré, avec

assurance qu'il seroit sur la feuille, à la nomination prochaine. A quoi ne fût-il point parvenu, s'il eût été bel esprit? Une place à l'Académie étoit la moindre récompense qu'il pouvoit espérer; mais malheureusement, il ne savoit que deux ou trois cents mots, & n'avoit jamais pu parvenir à en composer deux Ritournelles.

CHAPITRE XXVII.

Suite de la Conversation précédente.

MANGOGUL étoit le seul qui eût écouté la leçon de philosophie de Mirzoza sans l'avoir interrompue. Comme il contredisoit assez volontiers, elle en fut étonnée. » Le Sultan admettoit-il mon systême d'un bout à l'autre? se disoit-elle à elle-même. Non, il n'y a pas de vraisemblance à cela. L'auroit-il trouvé trop mauvais, pour daigner le combattre? Cela pourroit être. Mes idées ne sont pas les plus justes qu'on ait eues jusqu'à présent, d'accord; mais ce ne sont pas non plus les plus fausses; & je pense qu'on a quelquefois imaginé plus mal «.

Pour sortir de ce doute, la Favorite se détermina à questionner Mangogul. » Eh bien, Prince, lui dit-elle, que pensez-vous de mon systême«? Il est admirable, lui répondit le Sultan. Je n'y trouve qu'un seul défaut. » Et quel est ce défaut? lui demanda la Favorite «. C'est, dit Mangogul, qu'il est faux de toute fausseté. Il faudroit, en suivant vos idées, que nous eussions tous des ames: or, voyez donc, délices de mon cœur, qu'il n'y a pas le sens commun dans cette supposi-

tion. J'ai une ame : voilà un animal qui se conduit, la plupart du tems, comme s'il n'en avoit point ; & peut-être encore n'en a-t-il point, lors même qu'il agit comme s'il en avoit une. Mais il a un nez fait comme le mien ; je sens que j'ai une ame, & que je pense ; donc cet animal a une ame, & pense aussi de son côté. Il y a mille ans qu'on fait ce raisonnement, & il y en a tout autant qu'il est impertinent «.

» J'avoue, dit la Favorite, qu'il n'est pas toujours évident que les autres pensent «. Et ajoutez, reprit Mangogul, qu'en cent occasions il est évident qu'ils ne pensent pas. Mais ce seroit, ce me semble, aller bien vîte, reprit Mirzoza, que d'en conclure, qu'ils n'ont jamais pensé, ni ne penseront jamais. On n'est point toujours une bête, pour l'avoir été quelquefois ; & Votre Hautesse ..... «.

Mirzoza craignant d'offenser le Sultan, s'arrêta-là tout court. » Achevez, Madame, lui dit Mangogul, je vous entends, & ma Hautesse n'a-t-elle jamais fait la bête, voulez-vous dire, n'est-ce pas ? Je vous répondrai, que je l'ai faite quelquefois, & que je pardonnois même alors aux autres de me prendre pour telle ; car vous vous doutez bien qu'ils n'y manquoient pas, quoiqu'ils n'osassent pas me le dire «. Ah ! Prince, s'écria la Favorite, si les hommes refusoient une ame au plus grand Monarque du monde, à qui en pourroient-ils accorder une « ?

» Treve de complimens, dit Mangogul. J'ai déposé, pour un moment, la Couronne & le Sceptre. J'ai cessé d'être Sultan pour être Philosophe ; & je puis entendre & dire la vérité. Je vous ai, je crois, donné des preuves de l'un ; & vous m'avez insinué, sans m'offenser, & tout à votre aise,

que je n'avois été quelquefois qu'une bête. Souffrez que j'acheve de remplir les devoirs de mon nouveau caractere «.

» Loin de convenir avec vous, continua-t-il, que tout ce qui porte des pieds, des bras, des mains, des yeux & des oreilles, comme j'en ai, possede une ame comme moi; je vous déclare que je suis persuadé, à n'en jamais démordre, que les trois quarts des hommes & toutes les femmes ne sont que des automates «.

» Il pourroit bien y avoir dans ce que vous dites-là, répondit la Favorite, autant de vérité que de politesse «.

» Oh! dit le Sultan, voilà-t-il pas que Madame se fâche! Et de quoi diable vous avisez-vous de philosopher, si vous ne voulez pas qu'on vous parle vrai? Est-ce dans les écoles qu'il faut chercher la politesse? Je vous ai laissé vos coudées franches: que j'aie les miennes libres, s'il vous plaît. Je vous disois donc, que vous êtes toutes des bêtes «.

» Oui, Prince; & c'est ce qui vous restoit à prouver, ajouta Mirzoza «.

» C'est le plus aisé, répondit le Sultan «. Alors, il se mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites & redites, avec le moins d'esprit & de légéreté qu'il est possible, contre un sexe qui possede au souverain degré ces deux qualités. Jamais la patience de Mirzoza ne fut mise à une plus forte épreuve; & vous ne vous seriez jamais ennuyé de votre vie, si je vous rapportois tous les raisonnemens de Mangogul. Ce Prince, qui ne manquoit pas de bon sens, fut ce jour-là d'une absurdité qui ne se conçoit pas. Vous en allez juger. » Il est si vrai, morbleu, disoit-il, que la femme n'est qu'un animal, que je gage, qu'en tour-

nant l'Anneau de Cucufa sur ma jument, je la fais parler comme une femme «.

» Voilà, sans contredit, lui répondit Mirzoza, l'argument le plus fort qu'on ait fait, & qu'on fera jamais contre nous «. Puis elle se mit à rire comme une folle. Mangogul, dépité de ce que ses ris ne finissoient point, sortit brusquement, résolu de tenter la bizarre expérience, qui s'étoit présentée à son imagination.

CHAPITRE XXVIII.

Treizieme Essai de l'Anneau.

LA PETITE JUMENT.

Je ne suis pas grand faiseur de portraits. J'ai épargné au Lecteur celui de la Sultane Favorite; mais je ne me résoudrai jamais à lui faire grace de celui de la jument du Sultan. Sa taille étoit médiocre: elle se tenoit assez bien; on lui reprochoit seulement de laisser un peu tomber sa tête en devant. Elle avoit le poil blond, l'œil bleu, le pied petit, la jambe seche, le jarret ferme, & la croupe légere. On lui avoit appris long-tems à danser, & elle faisoit la révérence comme un Président à la messe-rouge. C'étoit en somme une assez jolie bête, douce sur-tout: on la montoit aisément; mais il falloit être excellent Ecuyer, pour n'en être pas désarçonné. Elle avoit appartenu au Sénateur Aaron; mais un beau soir, voilà la petite Quinteuse qui prend le mord aux dents, jette Monsieur le Rapporteur les quatre fers en l'air, & s'enfuit à toute bride dans les haras du Sultan,

emportant sur son dos, selle, bride, harnois, housses, & caparassons de prix, qui lui alloient si bien, qu'on ne jugea pas à propos de les renvoyer.

Mangogul descendit dans ses écuries, accompagné de son premier Secrétaire Ziguezague. » Ecoutez attentivement, lui dit-il, & écrivez «. A l'instant, il tourna sa bague sur la jument, qui se mit à sauter, caraccoller, ruer, volter, en hennissant sous queue.... » A quoi pensez-vous ? dit le Prince à son Secrétaire : écrivez donc « ... Sultan, répondit Ziguezague, j'attends que Votre Hautesse commence.... » Ma jument, dit Mangogul, vous dictera pour cette fois : écrivez «.

Ziguezague, que cet ordre humilioit trop, à son avis, prit la liberté de représenter au Sultan, qu'il se tiendroit toujours fort honoré d'être son Secrétaire ; mais non celui de sa jument... » Ecrivez, vous dis-je, lui réitéra le Sultan «. Prince, je ne puis, repliqua Ziguezague ; je ne sais point l'orthographe de ces sortes de mots.... Ecrivez toujours, dit encore le Sultan.... » Je suis au désespoir de désobéir à Votre Hautesse, ajouta Ziguezague. Mais... » Mais vous êtes un faquin, interrompit Mangogul, irrité d'un refus si déplacé ; sortez de mon Palais, & n'y reparoissez pas «.

Le pauvre Ziguezague disparut, instruit par son expérience qu'un homme de cœur ne doit point entrer chez la plupart des Grands, ou doit laisser ses sentimens à la porte. On appella son second. C'étoit un Provençal, franc, honnête, mais sur-tout désintéressé. Il vola où il crut que son devoir & sa fortune l'appelloient, fit un profond salut au Sultan, un plus profond à sa jument, & écrivit tout ce qu'il plut à la Cavale de dicter.

On trouvera bon que je renvoie ceux qui seront curieux de son discours, aux Archives du

Congo. Ce Prince en fit distribuer sur le champ des copies à tous ses Interpretes & Professeurs en langues étrangeres, tant anciennes que modernes. L'un dit que c'étoit une scene de quelques vieilles Tragédies Grecques, qui lui paroissoit fort touchante; un autre parvint, à force de tête, à découvrir que c'étoit un fragment important de la Théologie des Egyptiens; celui-ci prétendoit que c'étoit l'exorde de l'Oraison funebre d'Annibal en Carthaginois; celui-là assura que la Piece étoit écrite en Chinois, & que c'étoit une priere fort dévote à Confucius.

Tandis que les érudits impatientoient le Sultan avec leurs savantes conjectures, il se rappella le voyage de Gulliver, & ne douta point qu'un homme qui avoit séjourné aussi long-tems que cet Anglois dans une isle où les chevaux ont un Gouvernement, des Loix, des Rois, des Dieux, des Prêtres, une Religion, des Temples & des Autels, & qui paroissoit si parfaitement instruit de leurs moeurs & de leurs coutumes, n'eût une intelligence parfaite de leur langue. En effet, Gulliver lut & interpréta tout courant le discours de la jument, malgré les fautes d'écriture dont il fourmilloit. C'est même la seule bonne traduction qu'on ait dans tout le Congo. Mangogul apprit, à sa propre satisfaction, & à l'honneur de son systême, que c'étoit un abrégé historique des Amours d'un vieux Pacha à trois queues avec une petite jument, qui avoit été saillie par une multitude innombrable de baudets, avant lui; anecdote singuliere; mais dont la vérité n'étoit ignorée ni du Sultan, ni d'aucun autre, à la Cour, à Banza, & dans le reste de l'Empire.

CHAPITRE XXIX.

Le meilleur peut-être, & le moins lu de cette Histoire.

Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la Région des Hypotheſes.

Ah ! dit Mangogul, en bâillant & ſe frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais philoſophie. Ces converſations ſont malſaines. Hier, je me couchai ſur des idées creuſes ; & au lieu de dormir en Sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes Miniſtres ne travailleront en un an. Vous riez ; mais pour vous convaincre que je n'exagere point, & me venger de la mauvaiſe nuit que vos raiſonnemens m'ont procurée, vous allez eſſuyer mon rêve tout du long.

Je commençois à m'aſſoupir, & mon imagination à prendre ſon eſſor, lorſque je vis bondir, à mes côtés, un animal ſingulier. Il avoit la tête de l'Aigle, les pieds du Griffon, le corps du Cheval, & la queue du Lion. Je le ſaiſis, malgré ſes caracoles ; & m'attachant à ſa criniere, je ſautai légérement ſur ſon dos. Auſſi-tôt il déploya de longues aîles qui partoient de ſes flancs, & je me ſentis porter dans les airs avec une vîteſſe incroyable.

Notre courſe avoit été longue, lorſque j'apperçus dans le vague de l'eſpace un édifice ſuſpendu comme par enchantement. Il étoit vaſte. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondemens, car il ne portoit ſur rien. Ses colonnes, qui n'avoient

pas un demi-pied de diametre, s'élevoient à perte de vue, & soutenoient des voûtes qu'on ne distinguoit qu'à la faveur des jours dont elles étoient symmétriquement percées.

C'est à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre ; car je trouvois moins de hasard à voltiger sur mon Hyppogrife, qu'à me promener sous ce Portique. Cependant, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitoient, & par une sécurité remarquable qui regnoit sur tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule, & je considere ceux qui la faisoient.

C'étoient des vieillards ou bouffis, ou fluets, sans embonpoint & sans force, & presque tous contrefaits. L'un avoit la tête trop petite, l'autre les bras trop courts. Celui-ci péchoit par le corps; celui-là manquoit par les jambes. La plupart n'avoient point de pieds, & n'alloient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisoit tomber, & ils demeuroient à terre, jusqu'à ce qu'il prît envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaisoient au premier coup d'œil. Ils avoient dans la physionomie je ne sais quoi d'intéressant & de hardi. Ils étoient presque nuds; car tout leur vêtement consistoit en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvroit pas la centieme partie de leur corps.

Je continue de fendre la presse, & je parviens au pied d'une Tribune à laquelle une grande toile d'araignée servoit de dais. Du reste, sa hardiesse répondoit à celle de l'édifice. Elle me parut posée comme sur la pointe d'une aiguille, & s'y soutenir en équilibre. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupoit. C'étoit un Vieillard à longue barbe, aussi sec & plus nud qu'aucun de ses

Disciples. Il trempoit dans une coupe pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portoit à sa bouche, & souffloit des bulles à une foule de Spectateurs qui l'environnoient, & qui travailloient à les porter jusqu'aux nues.

» Où suis-je ? me dis-je à moi-même, confus de ces puérilités. Que veut dire ce souffleur avec ses bulles, & tous ces enfans décrépits, occupés à les faire voler ? Qui me développera ces choses . . . . » ? Les petits échantillons d'étoffes m'avoient encore frappé, & j'avois observé que plus ils étoient grands, moins ceux qui les portoient s'intéressoient aux bulles. Cette remarque singuliere m'encouragea à aborder celui qui me paroîtroit le moins déshabillé.

J'en vis un dont les épaules étoient à moitié couvertes de lambeaux si bien rapprochés, que l'art déroboit aux yeux les coutures. Il alloit & venoit dans la foule, s'embarrassant assez peu de ce qui s'y passoit. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux, & j'allai droit à lui. » Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Et qui sont tous ces gens ? lui demandai-je sans façon « . . . Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypotheses, & ces gens-là sont des systématiques. » Mais par quel hazard, lui repliquai-je, le divin Platon se trouve-t-il ici, & que fait-il parmi ces insensés « ? . . . . Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit Sanctuaire, où je conduis ceux qui reviennent des systemes. » Et à quoi les occupez-vous « ? . . . A connoître l'homme, à pratiquer la vertu, & à sacrifier aux Graces . . . . » Ces occupations sont belles : mais que signifient tous ces petits lambeaux d'étoffes, par lesquels vous ressemblez mieux à des gueux qu'à des Philoso-

phes « ? Que me demandez-vous là, dit-il, en soupirant, & quel souvenir me rappellez-vous ? Ce Temple fut autrefois celui de la Philosophie. Hélas ! que ces lieux sont changés ! La chaire de Socrate étoit dans cet endroit... » Quoi donc ! lui dis-je en l'interrompant, Socrate avoit-il un chalumeau, & souffloit-il aussi des bulles « ?... Non, non, me répondit Platon : ce n'est pas ainsi qu'il mérita des Dieux le nom du plus sage des hommes. C'est à faire des têtes, c'est à former des cœurs qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Socrate mourut, & les beaux jours de la Philosophie passerent. Ces pieces d'étoffes que ces systématiques mêmes se font honneur de porter, sont des lambeaux de son habit. Il avoit à peine les yeux fermés, que ceux qui aspiroient au titre de Philosophe, se jetterent sur sa robe, & la déchirerent. » J'entends, repris-je ; & ces pieces leur ont servi d'étiquette à eux & à leur longue postérité «.... Qui rassemblera ces morceaux, continua Platon, & nous restituera la robe de Socrate « ?

Il en étoit à cette exclamation pathétique, lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchoit vers nous à pas lents, mais assurés. Il avoit la tête petite, le corps menu, les bras foibles & les jambes courtes ; mais tous ses membres grossissoient & s'allongeoient à mesure qu'il s'avançoit. Dans le progrès de ces accroissemens successifs, il m'apparut sous cent formes diverses : je le vis diriger vers le ciel un long télescope ; estimer, à l'aide d'un pendule, la chûte des corps ; constater, avec un tube rempli de mercure, la pesanteur de l'air, & le prisme à la main décomposer la lumiere. C'étoit alors un énorme colosse : sa tête touchoit aux cieux, ses pieds se

perdoient dans l'abyme, & ses bras s'étendoient de l'un à l'autre pole. Il secouoit de la main droite un flambeau, dont la lumiere se répandoit au loin dans les airs, éclairoit au fond des eaux, & pénétroit dans les entrailles de la terre. » Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantesque qui vient à nous « ? Reconnoissez l'Expérience, me répondit-il, c'est elle-même. » A peine m'eut-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher, & les colonnes du Portique des Hypotheses chanceler, ses voûtes s'affaisser, & son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds. » Fuyons, me dit encore Platon, fuyons : cet édifice n'a plus qu'un moment à durer «. A ces mots, il part, je le suis. Le Colosse arrive, frappe le Portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, & je me réveille.

» Ah ! Prince, s'écria Mirzoza, c'est à faire à vous de rêver. Je serois fort aise que vous eussiez passé une bonne nuit ; mais à présent que je sais votre rêve, je serois bien fâchée que vous ne l'eussiez point eu «.

» Madame, lui dit Mangogul, je connois des nuits mieux employées que celles de ce rêve qui vous plaît tant ; & si j'avois été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que n'espérant point vous trouver dans la région des Hypotheses, j'aurois tourné mes pas ailleurs. Je n'aurois point actuellement le mal de tête qui m'afflige, ou du moins j'aurois lieu de m'en consoler «.

» Prince, lui répondit Mirzoza, il faut espérer que ce ne sera rien, & qu'un ou deux essais de votre Anneau vous en délivreront «. Il faut voir, dit Mangogul : la conversation dura quelques momens encore entre le Sultan & Mirzoza ; & il ne la quitta que sur les onze heures, pour devenir ce que l'on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XXX.

Quatorzieme Essai de l'Anneau.

LE BIJOU MUET.

De toutes les femmes qui brilloient à la Cour du Sultan, aucune n'avoit plus de graces & d'esprit que la jeune Eglé, femme du grand Echanson de sa Hautesse. Elle étoit de toutes les parties de Mangogul, qui aimoit la légéreté de sa conversation; & comme s'il ne dût point y avoir de plaisirs & d'amusemens par-tout où Églé ne se trouvoit point, Églé étoit encore de toutes les parties des Grands de sa Cour. Bals, Spectacles, Cercles, Festins, petits Soupers, Chasses, Jeux, partout on vouloit Églé, on la rencontroit par-tout: il sembloit que le goût des amusemens la multipliât au gré de ceux qui la desiroient. Il n'est donc pas besoin que je dise, que s'il n'y avoit aucune femme autant souhaitée qu'Églé, il n'y en avoit point d'aussi répandue.

Elle avoit toujours été poursuivie d'une foule de soupirans; & l'on s'étoit persuadé qu'elle ne les avoit pas tous maltraités. Soit inadvertence, soit facilité de caractere, ses simples politesses ressembloient souvent à des attentions marquées; & ceux qui cherchoient à lui plaire, supposoient quelquefois de la tendresse dans des regards où elle n'avoit jamais prétendu mettre plus que de l'affabilité. Ni caustique, ni médisante, elle n'ouvroit la bouche que pour dire des choses flatteuses; & c'étoit avec tant d'ame & de vivacité, qu'en

qu'en plusieurs occasions ses éloges avoient fait naître le soupçon qu'elle avoit un choix à justifier, c'est-à-dire, que ce monde dont Églé faisoit l'ornement & les délices, n'étoit pas digne d'elle.

On croiroit aisément qu'une femme, en qui l'on n'avoit peut-être à reprendre qu'un excès de bonté, ne devoit point avoir d'ennemis. Cependant elle en eut, & de cruels. Les Dévotes de Banza lui trouverent un air trop libre, je ne sais quoi de dissipé dans le maintien; ne virent dans sa conduite que la fureur des plaisirs du siecle; en conclurent que ses mœurs étoient au moins équivoques, & le suggérerent charitablement à qui voulut les entendre.

Les femmes de la Cour ne la traiterent pas plus favorablement. Elles suspecterent les liaisons d'Églé, lui donnerent des Amans, l'honorerent même de quelques grandes aventures, la mirent pour quelque chose dans d'autres; on savoit des détails, on citoit des témoins. » Eh bon, se disoit-on à l'oreille, on l'a surprise tête-à-tête avec Melraïm dans un des bosquets du grand Parc. Églé ne manque pas d'esprit, ajoutoit-on; mais Melraïm en a trop pour s'amuser de ses discours, à dix heures du soir, dans un bosquet..... Vous vous trompez, répondoit un petit-Maître, je me suis promené cent fois sur la brune avec elle, & je m'en suis assez bien trouvé. Mais à propos, savez-vous que Zulémar est assidu à sa toilette..... Sans doute, nous le savons, & qu'elle ne fait de toilette que quand son mari est de service chez le Sultan... Le pauvre Célébi, continuoit une autre, sa femme l'affiche, en vérité, avec cette aigrette & ces boucles qu'elle a reçues du Pacha Ismaël..... Est-il bien vrai, Madame?..... C'est la vérité pure: je le tiens d'elle-même; mais au nom de Brama,

que ceci ne vous passe point. Églé est mon amie, & je serois bien fâchée .... Hélas ! s'écrioit douloureusement une troisieme, la pauvre petite créature se perd, de gaieté de cœur : c'est dommage pourtant. Mais aussi vingt intrigues à la fois : cela me paroît fort «.

Les petits-Maîtres ne la ménageoient pas davantage. L'un racontoit une partie de chasse où ils s'étoient égarés ensemble. Un autre dissimuloit, par respect pour le sexe, les suites d'une conversation fort vive qu'il avoit eue sous le masque avec elle, dans un bal où il l'avoit accrochée. Celui-ci faisoit l'éloge de son esprit & de ses charmes, & le terminoit en montrant son portrait, qu'à l'en croire, il tenoit de la meilleure main. » Ce portrait, disoit celui-là, est plus ressemblant que celui dont elle a fait présent à Jénaki «.

Ces discours passerent jusqu'à son époux. Célébi aimoit sa femme, mais décemment toutefois, & sans que personne en eût le moindre soupçon. Il se refusa d'abord aux premiers rapports ; mais on revint à la charge, & de tant de côtés, qu'il crut ses amis plus clairvoyans que lui : plus il avoit accordé de liberté à Églé, plus il eut de soupçon qu'elle en avoit abusé. La jalousie s'empara de son ame. Il commença par gêner sa femme. Églé souffrit d'autant plus impatiemment ce changement de procédé, qu'elle se sentoit innocente. Sa vivacité, & les conseils de ses bonnes amies la précipiterent dans des démarches inconsidérées, qui mirent toutes les apparences contre elle, & qui penserent lui coûter la vie. Le violent Célébi roula quelque tems dans sa tête mille projets de vengeance, & le fer, & le poison, & le lacet fatal, & se détermina pour un supplice plus lent & plus cruel, une retraite dans

ses terres. C'est une mort véritable pour une femme de Cour. En un mot, les ordres sont donnés; un soir Églé apprend son sort : on est insensible à ses larmes, on n'écoute plus ses raisons, & la voilà reléguée à quatre-vingt lieues de Banza, dans un vieux Château, où on ne lui laisse pour toute compagnie que deux femmes & quatre Eunuques noirs qui la gardent à vue.

À peine fut-elle partie, qu'elle fut innocente. Les petits-Maîtres oublierent ses aventures, les femmes lui pardonnerent son esprit & ses charmes, & tout le monde la plaignit. Mangogul apprit de la bouche même de Célébi les motifs de la terrible résolution qu'il avoit prise contre sa femme, & parut seul l'approuver.

Il y avoit près de six mois que la malheureuse Églé gémissoit dans son exil, lorsque l'aventure de Kersael arriva. Mirzoza souhaitoit qu'elle fût innocente; mais elle n'osoit s'en flatter. Cependant elle dit un jour au Sultan : » Prince, votre Anneau qui vient de conserver la vie à Kersael, ne pourroit-il pas finir l'exil d'Églé ? Mais je n'y pense pas : il faudroit pour cela consulter son Bijou, & la pauvre recluse périt d'ennui à quatre-vingt lieues d'ici «. Vous intéressez-vous beaucoup, lui répondit Mangogul, au sort d'Églé ? » Oui, Prince, sur-tout si elle est innocente, dit Mirzoza «... Vous en saurez des nouvelles avant une heure d'ici, repliqua Mangogul. Ne vous souvient-il plus des propriétés de ma Bague « ?... A ces mots, il passa dans ses jardins, tourna son Anneau, & se trouva en moins de quinze minutes dans le parc du château qu'habitoit Églé.

Il y découvrit Églé seule & accablée de douleur : elle avoit la tête appuyée sur sa main; elle proféroit tendrement le nom de son époux, &

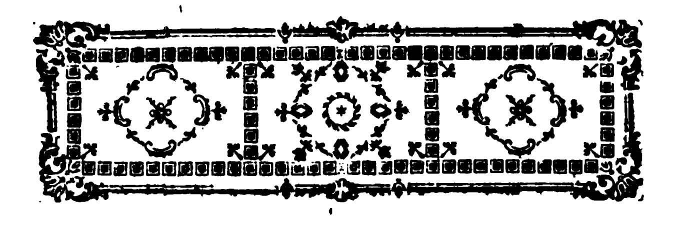
elle arrosoit de ses larmes un gazon sur lequel elle étoit assise. Mangogul s'approcha d'elle en tournant son Anneau, & le Bijou d'Églé dit tristement : » J'aime Célébi «. Le Sultan attendit la suite : mais la suite ne venant point, il s'en prit à son Anneau, qu'il frotta deux ou trois fois contre son chapeau, avant que de le diriger sur Églé : mais sa peine fut inutile. Le Bijou reprit : » J'aime Célébi «, & s'arrêta tout court. » Voilà, dit le Sultan, un Bijou bien discret. Voyons encore, & serrons-lui de plus près le bouton «. En même tems, il donna à sa Bague toute l'énergie qu'elle pouvoit recevoir, & la tourna subitement sur Églé : mais son Bijou continua d'être muet. Il garda constamment le silence, ou ne l'interrompoit que pour répéter ces paroles plaintives : J'aime Célébi, & n'en ai jamais aimé d'autres «.

Mangogul prit son parti, & revint en quinze minutes chez Mirzoza. » Quoi, Prince, lui dit-elle, déja de retour ? Eh bien, qu'avez-vous appris ? Rapportez-vous matiere à nos conversations « ? . . . Je ne rapporte rien, lui répondit le Sultan. . . Quoi ! rien ? . . . Précisément, rien. Je n'ai jamais entendu de Bijou plus taciturne, & n'en ai pu tirer que ces mots : » J'aime Célébi, J'aime Célébi, & n'en ai jamais aimé d'autres. Ah ! Prince, reprit vivement Mirzoza, que me dites-vous là ? Quelle heureuse nouvelle ! Voilà donc enfin une femme sage. Souffrirez-vous qu'elle soit plus long-tems malheureuse » ? Non, répondit Mangogul : son exil va finir ; mais ne craignez-vous point que ce soit aux dépens de sa vertu ? Églé est sage : mais voyez, délices de mon cœur, ce que vous exigez de moi, que je la rappelle à ma Cour, afin qu'elle continue de l'être : cependant, vous serez satisfaite «.

Le Sultan manda sur le champ Célébi, & lui dit, qu'ayant approfondi les bruits répandus sur le compte d'Églé, il les avoit reconnus faux, & qu'il lui ordonnoit de la ramener à la Cour. Célébi obéit, & présenta sa femme à Mangogul : elle voulut se jetter aux pieds de Sa Hautesse : mais le Sultan l'arrêtant : » Madame, lui dit-il, remerciez Mirzoza. Son amitié pour vous m'a déterminé à éclaircir la vérité des faits qu'on vous imputoit. Continuez d'embellir ma Cour ; mais souvenez-vous qu'une jolie femme se fait quelquefois autant de tort par des imprudences que par des aventures «.

Dès le lendemain, Églé reparut chez la Manimonbanda, qui l'accueillit d'un souris. Les petits-Maîtres redoublerent auprès d'elle de fadeurs, & les femmes coururent toutes l'embrasser, la féliciter, & recommencerent de la déchirer.

Fin de la premiere Partie.



LES BIJOUX INDISCRETS.

CHAPITRE PREMIER.

Mangogul avoit-il raiſon ?

DEPUIS que Mangogul avoit reçu le préſent fatal de Cucufa, les ridicules & les vices du ſexe étoient devenus la matiere éternelle de ſes plaiſanteries : il ne finiſſoit pas, & la Favorite en fut ſouvent ennuyée. Mais deux effets cruels de l'ennui ſur Mirzoza, ainſi que ſur bien d'autres qu'elle, c'étoit de la mettre en mauvaiſe humeur, & de jetter de l'aigreur dans ſes propos. Alors, malheur à ceux qui l'approchoient ; elle ne diſtinguoit perſonne, & le Sultan même n'étoit pas épargné.

» Prince, lui diſoit-elle un jour dans un de ces momens fâcheux, vous qui ſavez tant de choſes, vous ignorez peut-être la nouvelle du jour » .... Et quelle eſt-elle? demanda Mangogul... » C'eſt que vous apprenez par cœur, tous les matins, trois pages de Brantome ou d'Ouville : on n'aſſure

pas de ces deux profonds Ecrivains quel est le préféré...» On se trompe, Madame, répondit Mangogul, c'est le Crébillon, qui.... » Oh! ne vous défendez pas de cette lecture, interrompit la Favorite. Les nouvelles médisances qu'on fait de nous, sont si mausſades, qu'il vaut encore mieux rechauffer les vieilles. Il y a vraiment de fort bonnes choses dans ce Brantome : si vous joigniez à ses historiettes trois ou quatre chapitres de Bayle, vous auriez incessamment à vous seul autant d'esprit que le Marquis d'A..... & le Chevalier de Mouhi. Cela répandroit dans vos entretiens une variété surprenante. Lorsque vous auriez équipé les femmes de toute piece, vous tomberiez sur les Pagodes; des Pagodes, vous reviendriez sur les femmes. En vérité, il ne vous manque qu'un petit recueil d'impiétés, pour être tout-à-fait amusant«.

» Vous avez raison, Madame, lui répondit Mangogul, & je m'en ferai pourvoir. Celui qui craint d'être dupe dans ce monde & dans l'autre, ne peut trop se méfier de la puissance des Pagodes, de la probité des hommes & de la sagesse des femmes«.

» C'est donc, à votre avis, quelque chose de bien équivoque, que cette sagesse, reprit Mirzoza«?... » Au delà de tout ce que vous imaginez, répondit Mangogul«.

» Prince, repartit Mirzoza, vous m'avez donné cent fois vos Ministres pour les plus honnêtes gens du Congo. J'ai tant essuyé les éloges de votre Sénéchal, des Gouverneurs de vos Provinces, de vos Secrétaires, de votre Trésorier, en un mot, de tous vos Officiers, que je suis en état de vous les répéter mot pour mot. Il est étrange que l'objet de votre tendresse soit seul excepté de la bonne opinion que vous avez conçue de ceux qui ont l'honneur de vous approcher«.

» Et qui vous a dit que cela soit ? repliqua le Sultan. Songez donc, Madame, que vous n'entrez pour rien dans les discours, vrais ou faux, que je tiens des femmes, à moins qu'il ne vous plaise de représenter le sexe en général «. . . .

» Je ne le conseillerois pas à Madame, ajouta Sélim, qui étoit présent à cette conversation, elle n'y pourroit gagner que des défauts «.

» Je ne reçois point, répondit Mirzoza, les complimens que l'on m'adresse aux dépens de mes semblables. Quand on s'avise de me louer, je voudrois qu'il n'en coutât rien à personne. La plupart des galanteries qu'on nous débite, ressemblent aux fêtes somptueuses que votre Hautesse reçoit de ses Pachas ; ce n'est jamais qu'à la charge du public «.

» Laissons cela, dit Mangogul ; mais, en bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'est qu'une chimere ? Voyez donc, délices de mon ame, quelle est aujourd'hui l'éducation à la mode ; quels exemples les jeunes personnes reçoivent de leurs meres, & comment on vous coëffe une jolie femme du préjugé, que de se renfermer dans son domestique, régler sa maison, & s'en tenir à son époux, c'est mener une vie lugubre, périr d'ennui, & s'enterrer toute vive ; & puis nous sommes si entreprenans, nous autres hommes, & un jeune enfant, sans expérience, est si comblée de se voir entreprise ! J'ai prétendu que les femmes sages étoient rares, excessivement rares ; & loin de m'en dédire, j'ajouterois volontiers qu'il est surprenant qu'elles ne le soient pas davantage. Demandez à Sélim ce qu'il en pense «.

» Prince, répondit Mirzoza, Sélim doit trop à notre sexe pour le déchirer impitoyablement «.

» Madame, dit Sélim, sa Hautesse, à qui il n'a pas été possible de rencontrer des cruelles, doit naturellement penser des femmes comme elle fait; & vous qui avez la bonté de juger des autres par vous-même, n'en pouvez guere avoir d'autres idées, que celles que vous défendez. J'avouerai cependant que je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement, à qui les avantages de la vertu sont connus par expérience, & que la réflexion a éclairées sur les suites fâcheuses du désordre; des femmes heureusement nées, bien élevées, qui ont appris à sentir leur devoir, qui l'aiment, & qui ne s'en écarteront jamais «.

» Sans se perdre en raisonnemens, ajouta la Favorite, Églé, vive, aimable, charmante, n'est-elle pas en même-tems un modele de sagesse ? Prince, vous n'en pouvez douter, & tout Banza le sait de votre bouche. Or, il y a une femme sage, il peut y en avoir mille «.

» Oh! pour la possibilité, dit Mangogul, je ne la dispute point «.

» Mais si vous convenez qu'elles sont possibles, reprit Mirzoza, qui vous a révélé qu'elles n'existoient pas « ?

» Rien que leurs Bijoux, répondit le Sultan. Je conviens toutefois que ce témoignage n'est pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe, si vous ne l'avez pris à quelque Bramine. Faites appeller le Chapelain de la Manimonbanda, & il vous dira que vous m'avez prouvé l'existence des femmes sages, à peu près comme on démontre celle de Brama en Braminologie. Par hasard n'auriez-vous point fait un cours dans cette sublime Ecole, avant que d'entrer au Serrail « ?

» Point de mauvaises plaisanteries, reprit Mirzoza; je ne conclus pas seulement de la possibi-

lité, je parle d'un fait, d'une expérience «.

» Oui, continua Mangogul, d'un fait mutilé, d'une expérience isolée, tandis que j'ai pour moi une foule d'essais que vous connoissez bien; mais je ne veux point ajouter à votre humeur, par une longue contradiction «.

» Il est heureux, dit Mirzoza, d'un ton chagrin, qu'au bout de deux heures vous vous lassiez de me persécuter «.

» Si j'ai commis cette faute, répondit Mangogul, je vais tâcher de la réparer. Madame, je vous abandonne tous mes avantages passés; & si je rencontre, dans la suite des épreuves qui me restent à tenter, une seule femme vraiment & constamment sage «... » Que ferez-vous? interrompit vivement Mirzoza «...

» Je publierai, si vous voulez, que je suis enchanté de votre raisonnement sur la possibilité des femmes sages; j'accréditerai votre Logique de tout mon pouvoir, & je vous donnerai mon Château d'Amara, avec toutes les porcelaines de Saxe dont il est orné, sans en excepter le petit Sapajou en émail, & les autres colifichets précieux qui me viennent du cabinet de Madame de Vérue «.

» Prince, dit Mirzoza, je me contenterai des porcelaines du Château & du petit Sapajou «.

» Soit, répondit, Mangogul, Sélim nous jugera. Je ne demande que quelque delai, avant que d'interroger le Bijou d'Églé. Il faut bien laisser à l'air de la Cour, & à la jalousie de son époux, le tems d'opérer «.

Mirzoza accorda le mois à Mangogul: c'étoit la moitié plus qu'il ne demandoit, & ils se séparerent également remplis d'espérance. Tout Banza l'eût été de paris pour & contre, si la promesse du Sultan se fût divulguée. Mais Sélim se tut, & Mango-

gul se mit clandestinement en devoir de gagner ou de perdre. Il sortoit de l'appartement de la Favorite, lorsqu'il l'entendit qui lui crioit du fond de son cabinet : » Prince, & le petit Sapajou «. . . . . » Et le petit Sapajou, lui répondit Mangogul, en s'éloignant «. Il alloit, de ce pas, dans la petite maison d'un Sénateur, où nous le suivrons.

CHAPITRE II.

Quinzieme Essai de l'Anneau,

ALPHANE.

LE Sultan n'ignoroit pas que les jeunes Seigneurs de la Cour avoient tous de petites maisons; mais il apprit que ces réduits étoient aussi à l'usage de quelques Sénateurs. Il en fut étonné. » Que fait-on là, se dit-il en lui-même ? (Car il conservera, dans cette partie, l'habitude de parler seul, qu'il a contractée dans la premiere.) Il me semble qu'un homme à qui je confie la tranquillité, la fortune, la liberté & la vie de mon peuple, ne doit point avoir de petite maison. Mais la petite maison d'un Sénateur est peut-être autre chose que celle d'un petit-Maître. . . . . Un Magistrat, devant qui l'on discute les intérêts les plus grands de mes sujets, & qui tient en ses mains l'urne fatale, d'où il tirera le sort de la veuve, oublieroit la dignité de son état, l'importance de son ministere ; & tandis que Cochin fatigue vainement ses poumons à porter jusqu'à ses oreilles les cris de l'orphelin, il méditeroit, dans sa tête, les sujets galans qui doivent orner les dessus de porte d'un lieu de débauches secretes ! . . . . . Cela ne peut être. . . . . Voyons pourtant «.

Il dit, & part pour Alcanto. C'est-là qu'est située la petite maison du Sénateur Hyppomanès. Il entre : il parcourt les appartemens ; il en examine l'ameublement : tout lui paroît galant. La petite maison d'Agésile, le plus délicat & le plus voluptueux de ses Courtisans, n'est pas mieux. Il se déterminoit à sortir, (ne sachant que penser ; car, après tout, les lits de repos, les alcoves à glace ; les sophas mollets, le cabinet de liqueurs ambrées, & le reste, n'étoient que des témoins muets de ce qu'il avoit envie d'apprendre), lorsqu'il apperçut une grosse figure étendue sur une duchesse, & plongée dans un sommeil profond. Il tourna son Anneau sur elle, & tira de son Bijou les anecdotes suivantes.

» Alphane est fille d'un Robin. Si sa mere eût moins vécu, je ne serois pas ici. Les biens immenses de la famille se sont éclipsés entre les mains de la vieille folle ; & elle n'a presque rien laissé à quatre enfans qu'elle avoit, trois garçons & une fille, dont je suis le Bijou. Hélas ! c'est bien pour mes péchés ! Que d'affronts j'ai soufferts ! Qu'il m'en reste encore à souffrir ! On disoit dans le monde, que le cloître convenoit assez à la fortune & à la figure de ma Maîtresse ; mais je sentois qu'il ne me convenoit point à moi : je préférai l'art militaire à l'état monastique, & je fis mes premieres campagnes sous l'Emir Azalaph. Je me perfectionnai sous le grand Nangazaki. Mais l'ingratitude du service m'en a détaché, & j'ai quitté l'Epée pour la Robe. Je vais donc appartenir à un petit faquin de Sénateur, tout bouffi de ses talens, de son esprit, de sa figure, de son équipage, & de ses aïeux. Depuis deux heures je l'attends. Il viendra apparemment ; car son Intendant m'a prévenu, que, quand il vient, c'est

ſa manie que de ſe faire attendre long-temps«.

Le Bijou d'Alphane en étoit-là, lorſqu'Hyppomanès arriva. Au fracas de ſon équipage, & aux careſſes de ſa familiere Levrette, Alphane s'éveilla. »Enfin, vous voilà donc, ma Reine, lui dit le petit Préſident. On a bien de la peine à vous avoir. Parlez, comment trouvez-vous ma petite maiſon? Elle en vaut bien une autre, n'eſt-ce pas»?

Alphane jouant la niaiſe, la timide, la déſolée, (comme ſi nous n'euſſions jamais vû de petites maiſons, diſoit ſon Bijou, & que je ne fuſſe jamais entré pour rien dans ſes aventures); s'écria douloureuſement: »Monſieur le Préſident, je fais pour vous une démarche étrange. Il faut que je ſois entraînée par une terrible paſſion, pour en être aveuglée ſur les dangers que je cours. Car enfin, que ne diroit-on pas, ſi l'on me ſoupçonnoit ici«?

»Vous avez raiſon, lui répondit Hyppomanès; votre démarche eſt équivoque. Mais vous pouvez compter ſur ma diſcrétion«.

»Mais reprit Alphane, je compte auſſi ſur votre ſageſſe«.

»Oh! pour cela, lui dit Hyppomanès en ricannant, je ſerai fort ſage; & le moyen de n'être pas dévot comme un Ange dans une petite maiſon? Sans mentir, vous avez-là une gorge charmante«.....

»Finiſſez donc, lui répondit Alphane: déja vous manquez à votre parole«.

»Point du tout, lui repliqua le Préſident: mais vous ne m'avez pas répondu. Que vous ſemble de cet ameublement? Puis s'adreſſant à ſa Levrette, viens ici Favorite. Donne la patte, ma fille. C'eſt une bonne fille que Favorite..... Mademoiſelle

voudroit-elle faire un tour de jardin ? Allons sur ma terrasse, elle est charmante. Je suis dominé par quelques voisins; mais peut-être qu'ils ne vous connoîtront pas «.....

» Monsieur le Président, je ne suis pas curieuse, lui répondit Alphane, d'un ton piqué. Il me semble qu'on est mieux ici «.

» Comme il vous plaira, reprit Hyppomanès. Si vous êtes fatiguée, voilà un lit. Pour peu que le cœur vous en dise, je vous conseille de l'essayer. La jeune Astérie, la petite Phénice, qui s'y connoissent, m'ont assuré qu'il étoit bon «. Tout en tenant ces impertinens propos à Alphane, Hyppomanès tiroit sa robe par les manches, délaçoit son corset, détachoit ses jupes, & dégageoit ses deux gros pieds de deux petites mules.

Lorsqu'Alphane fut presque nue, elle s'apperçut qu'Hyppomanès la déshabilloit.... » Que faites-vous-là ? s'écria-t-elle toute surprise. Président, vous n'y pensez pas. Je me fâcherai tout de bon «.

» Ah ! ma Reine, lui répondit Hyppomanès, vous fâcher contre un homme qui vous aime comme moi, cela seroit d'une bizarrerie dont vous n'êtes pas capable. Oserois-je vous prier de passer dans ce lit « !

» Dans ce lit ? reprit Alphane. Ah ! Monsieur le Président, vous abusez de ma tendresse. Que j'aille dans un lit ! Moi, dans un lit « !

» Eh non, ma Reine, lui répondit Hyppomanès, ce n'est pas cela ; qui vous dit d'y aller ? Mais il faut, s'il vous plaît, que vous vous y laissiez conduire ; car vous comprenez bien que de la taille dont vous êtes, je ne puis être d'humeur à vous y porter «.... Cependant il la prit à brasse-corps, & faisant quelque effort.... » Oh ! qu'elle

pese! disoit-il. Mais, mon enfant, si tu ne t'aides pas, nous n'arriverons jamais «.

Alphane sentit qu'il disoit vrai, s'aida, parvint à se faire lever, & s'avança vers ce lit, qui l'avoit tant effrayée, moitié à pied, moitié sur les bras d'Hyppomanès, à qui elle balbutioit, en minaudant. »En vérité, il faut que je sois folle pour être venue. Je comptois sur votre sagesse, & vous êtes d'une extravagance«...... »Point du tout, lui répondit le Président, point du tout; vous voyez bien que je ne fais rien qui ne soit décent, très-décent«.

Je pense qu'ils se dirent encore beaucoup d'autres gentillesses; mais le Sultan n'ayant pas jugé à propos de suivre leur conversation plus long-tems, elles seront perdues pour la postérité: c'est dommage!

CHAPITRE III.

Seizieme Essai de l'Anneau.

LES PETITS-MAÎTRES.

DEUX fois la semaine il y avoit cercle chez la Favorite. Elle nommoit la veille les femmes qu'elle y desiroit, & le Sultan donnoit la liste des hommes. On y venoit fort paré. La conversation étoit générale, ou se partageoit. Lorsque l'histoire galante de la Cour ne fournissoit pas d'aventures amusantes, on en imaginoit, ou l'on s'embarquoit dans quelques mauvais contes; ce qui s'appelloit continuer les *Mille & une Nuit*. Les hommes avoient le privilege de dire toutes les extravagances qui leur

leur venoient, & les femmes celui de faire des nœuds en les écoutant. Le Sultan & la Favorite étoient là confondus parmi leurs sujets : leur présence n'interdisoit rien de ce qui pouvoit amuser, & il étoit rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avoit compris, de bonne heure, que ce n'étoit qu'au pied du trône qu'on trouve le plaisir ; & personne n'en descendoit de meilleure grace, & ne savoit déposer plus à propos la majesté.

Tandis qu'il parcouroit la petite maison du Sénateur Hyppomanès, Mirzoza l'attendoit dans le sallon couleur de rose, avec la jeune Zaïde, l'enjouée Leocris, la vive Sérica, Amine & Benzaïre, femmes de deux Emirs, la prude Orphise, & la grande Sénéchale Vétula, mere temporelle de tous les Bramines. Il ne tarda pas à paroître. Il entra, accompagné du Comte Hannetillon & du Chevalier Fadaès. Alciphenor, vieux libertin, & le jeune Marmolin, son disciple, le suivoient ; & deux minutes après, arriverent le Pacha Grifgrif, l'Aga Fortimbek, & le Sélictar Patte-de-Velours. C'étoit bien les petits-Maîtres les plus déterminés de la Cour ; Mangogul les avoit rassemblés à dessein. Rebattu du récit de leurs galans exploits, il s'étoit proposé de s'en instruire à n'en pouvoir douter plus long-tems. » Eh bien, Messieurs, leur dit-il, vous qui n'ignorez rien de ce qui se passe dans l'Empire galant, qu'y fait-on de nouveau ? Où en sont les Bijoux parlans . . . . !

» Seigneur, répondit Alciphenor, c'est un charivari qui va toujours en augmentant : si cela continue, bientôt on ne s'entendra plus. Mais rien n'est si réjouissant que l'indiscrétion du Bijou de Zobéide. Il a fait à son mari un dénombrement d'aventures. Cela est prodigieux, continua Marmolin ; on compte cinq Agas, vingt Capitaines,

une compagnie de Janiſſaires preſqu'entiere ; douze Bramines. On ajoute qu'il m'a nommé ; mais c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie. Le bon de l'affaire, reprit Grifgrif, c'eſt que l'époux effrayé s'eſt enfui en ſe bouchant les oreilles «.

» Voilà qui eſt bien horrible, dit Mirzoza, oui Madame, interrompit Fortimbek, horrible, affreux, exécrable ! » Plus que tout cela, ſi vous voulez, reprit la Favorite, de déshonorer une femme ſur un oui-dire «.

» Madame, cela eſt à la lettre : Marmolin n'a pas ajouté un mot à la vérité, dit Patte-de-Velours : cela eſt poſitif, dit Grifgrif. Bon, ajouta Hannetillon, il en court déja une Epigramme, & l'on ne fait pas une Epigramme ſur rien. Mais pourquoi Marmolin ſeroit-il à l'abri du caquet des Bijoux ? Celui de Cynare s'eſt bien aviſé de parler à ſon tour, & de me mêler avec des gens qui ne me vont point du tout. Mais comment obvier à cela ? C'eſt plutôt fait de s'en conſoler, dit Patte-de-Velours. Vous avez raiſon, répondit Hannetillon ; & tout de ſuite il ſe mit à chanter : *Mon bonheur fut ſi grand que j'ai peine à le croire.*

» Comte, dit Mangogul, en s'adreſſant à Hannetillon, vous avez donc connu particuliérement Cynare « ?

» Seigneur, répondit Patte-de-Velours, qui en doute ? Il l'a promenée pendant plus d'une lune : ils ont été chanſonnés ; & cela dureroit encore, s'il ne s'étoit enfin apperçu qu'elle n'étoit point jolie, & qu'elle avoit la bouche grande. D'accord, reprit Hannetillon ; mais ce défaut étoit réparé par un agrément qui n'eſt pas ordinaire «.

» Y a-t-il long-tems de cette aventure, demanda la prude Orphiſe ? Madame, lui répondit Hannetillon, je n'en ai pas l'époque préſente. Il

faudroit recourir aux Tables chronologiques de mes bonnes fortunes. On y verroit le jour & le moment; mais c'est un gros volume, dont mes gens s'amusent dans mon anti-chambre «.

» Attendez, dit Alciphénor : je me rappelle que c'est précisément un an après que Grisgrif s'est brouillé avec Madame la Sénéchale. Elle a une mémoire d'ange, & elle va vous apprendre au juste... que rien n'est plus faux que votre date, répondit gravement la Sénéchale. On sait assez que les étourdis n'ont jamais été de mon goût. Cependant, Madame, reprit Alciphénor, vous ne nous persuaderez jamais que Marmolin fût excessivement sage, lorsqu'on l'introduisoit dans votre appartement par un escalier dérobé, toutes les fois que Sa Hautesse appelloit Mr. le Sénéchal au Conseil. Je ne vois pas de plus grande extravagance, ajouta Patte-de-Velours, que d'entrer furtivement chez une femme à propos de rien : car on ne pensoit de ses visites que ce qui en étoit ; & Madame jouissoit déja de cette réputation de vertu qu'elle a si bien soutenue depuis «.

» Mais il y a un siecle de cela, dit Fadaès. Ce fut à peu près dans ce tems que Zulica fit fauxbond à Mr. le Sélictar, qui étoit bien son serviteur, pour occuper Grisgrif, qu'elle a planté là, six mois après; elle en est maintenant à Fortimbek. Je ne suis pas fâché de la petite fortune de mon ami : je la vois, je l'admire, & le tout sans prétention «.

» Zulica, dit la Favorite, est pourtant fort aimable. Elle a de l'esprit, du goût, & je ne sais quoi d'intéressant dans la physionomie, que je préférerois à des charmes. J'en conviens, répondit Fadaès; mais elle est maigre, elle n'a point de gorge, & la cuisse si décharnée, que cela fait pitié «.

» Vous en savez apparemment des nouvelles ? ajouta la Sultane. Bon, Madame, reprit Hannetillon, cela se devine. J'ai peu fréquenté chez Zulica, & si j'en sais là-dessus autant que Fadaès. Je le croirois volontiers, dit la Favorite «.

» Mais à propos, pourroit-on demander à Grifgrif, dit leSélictar, si c'est pour long-tems qu'il s'est emparé de Zirphile. Voilà ce qui s'appelle une jolie femme. Elle a le corps admirable. Eh! qui endoute ? ajouta Marmolin «.

» Que le Sélictar estheureux! continua Fadaès. Je vous donne Fadaès, interrompit le Sélictar, pour le galant le mieux pourvu de la Cour. Je lui connois la femme du Visir, les deux plus jolies Actrices de l'Opéra, & une Grisette adorable, qu'il a placée dans une petite maison. Et je donnerois, reprit Fadaès, & la femme du Visir, & les deux Actrices & la Grisette pour un regard d'une certaine femme avec laquelle le Sélictar est assez bien, & qui ne se doute seulement pas que tout le monde en est instruit; & s'avançant ensuite vers Léoris, en vérité, Madame, lui dit-il, les couleurs vous vont à ravir.... «

» Il y avoit je ne sais combien, dit Marmolin, qu'Hannetillon balançoit entre Mélisse & Fatime: ce sont deux femmes charmantes. Il étoit aujourd'hui pour la blonde Mélisse; demain pour la brune Fatime. Voilà, continua Fadaès, un homme bien embarrassé! Que ne les prenoit-il l'une & l'autre ? C'est ce qu'il a fait, dit Alciphénor «.

Nos petits-Maîtres étoient, comme on voit, en assez bon train pour n'en pas rester là, lorsque Zobéïde, Cynare, Zulica, Mélisse, Fatmé & Zirphile, se firent annoncer. Ce contre-tems les déconcerta pour un moment; mais ils ne tarderent pas à se remettre, & à tomber sur d'autres

femmes, qu'ils n'avoient épargnées dans leurs médisances que parce qu'ils n'avoient pas eu le tems de les déchirer.

Mirzoza, impatientée de leurs discours, leur dit: » Messieurs, avec le mérite & la probité sur-tout qu'on est forcé de vous accorder, il n'y a pas à douter que vous n'ayez eu toutes les bonnes fortunes dont vous vous vantez. Je vous avouerai toutefois que je serois bien aise d'entendre là-dessus les Bijoux de ces Dames, & que je remercierois Brama de grand cœur, s'il lui plaisoit de rendre justice à la vérité par leur bouche..... «

» C'est-à-dire, reprit Hannetillon, que Madame desireroit entendre deux fois les mêmes choses. Eh bien, nous allons les lui répéter «.

Cependant, Mangogul tournoit son Anneau suivant le rang d'ancienneté. Il débuta par la Sénéchale, dont le Bijou toussa trois fois, & dit, d'une voix tremblante & cassée: » Je dois au grand Sénéchal les prémices de mes plaisirs: mais il y avoit à peine six mois que je lui appartenois, qu'un jeune Bramine fit entendre à ma Maîtresse, qu'on ne manquoit point à son époux tant qu'on pensoit à lui. Je goûtai sa morale, & je crus pouvoir admettre dans la suite, en sûreté de conscience, un Sénateur, puis un Conseiller d'Etat, puis un Pontife, puis un ou deux Maîtres des Requêtes, puis un Musicien.... Et Marmolin, dit Fadaés à Marmolin! répondit le Bijou, je ne le connois pas; à moins que ce ne soit ce jeune fat, que ma Maîtresse fit chasser de son Hôtel, pour quelques insolences dont je n'ai pas mémoire..... «

Le Bijou de Cynare prit la parole, & dit: » Alciphénor, Fadaès, Grisgris, demandez-vous à l'étois assez faufilé; mais voilà la premiere fois de

ma vie que j'entends nommer ces gens-là. Au reste, j'en saurai des nouvelles par l'Emir Amaleck, le Financier Télénor, ou le Visir Abdiram, qui voient toute la terre, & qui sont mes amis... «

» Le Bijou de Cynare est discret, dit Hannetillon : il passe sous silence Zarasis, Abiram, & le vieux Trébister, & le jeune Mahmoud, qui n'est pas fait pour être oublié ; & n'accuse pas le moindre petit Bramine, quoiqu'il y ait dix à douze ans qu'il court les Monasteres. «

» J'ai reçu quelques visites en ma vie, lui dit le Bijou de Mélisse ; mais jamais aucune de Grifgrif & de Fortimbek, & moins encore d'Hannetillon «.

» Bijou, mon cœur, lui répondit Grifgrif, vous vous trompez. Vous pouvez renier Fortimbeck & moi, tant qu'il vous plaira ; mais pour Hannetillon, il est un peu mieux avec vous que vous n'en convenez. Il m'en a dit un mot ; & c'est le garçon du Congo le plus vrai, qui vaut mieux qu'aucun de ceux que vous avez connus, & qui peut encore faire la réputation d'un Bijou «.

» Celle d'imposteur ne peut lui manquer, non plus qu'à son ami Fadaès, dit, en sanglotant, le Bijou de Fatime. Qu'ai-je fait à ces monstres pour me déshonorer ? Le fils de l'Empereur des Abyssins vint à la Cour d'Erguebzed : je lui plus, il me rendit des soins ; mais il eût échoué, & j'aurois continué d'être fidelle à mon époux, qui m'étoit cher, si le traître de Patte-de-Velours, & son lâche complice Fadaès, n'eussent corrompu mes femmes, & introduit le jeune Prince dans mes bains. «

Les Bijoux de Zirphile & de Zulica, qui avoient la même cause à défendre, parlerent tous deux en même-tems, mais avec tant de rapidité, qu'on eut toutes les peines du monde à rendre à chacun ce

qui lui appartenoit.... Des faveurs, s'écrioit l'un... A Patte-de-Velours ! disoit l'autre... Passe pour Zinzime... Cerbélon... Benengel... Agarias... l'Esclave François Riqueli.... le jeune Éthiopien Thézaca.... Mais pour le fade de Patte-de-Velours..... l'insolent Fadaès.... j'en jure par Brama.... j'en atteste la grande Pagode, & le Génie Cucufa.... je ne les connois point.... Je n'ai jamais rien eu à démêler avec eux.

Zirphile & Zulica parleroient encore, si Mangogul n'eût retourné son Anneau ; mais sa bague mystérieuse cessant d'agir sur elles, leurs Bijoux se turent subitement, & un silence profond succéda au bruit qu'ils faisoient. Alors, le Sultan se leva, & lançant sur nos jeunes étourdis des regards furieux : » Vous êtes bien osés, leur dit-il, de déchirer des femmes, dont vous n'avez jamais eu l'honneur d'approcher, & qui vous connoissent à peine de nom. Qui vous a fait assez hardis pour mentir en ma présence ? Tremblez, malheureux«. A ces mots, il porta la main sur son cimeterre ; mais les femmes effrayées poussérent un cri qui l'arrêta. » J'allois, reprit Mangogul, vous donner la mort que vous avez méritée ; mais c'est aux Dames, à qui vous avez fait injure, à décider de votre sort. Vils insectes, il va dépendre d'elles, de vous écraser, ou de vous laisser vivre. Parlez, Mesdames, qu'ordonnez-vous « ?

» Qu'ils vivent, dit Mirzoza, & qu'ils se taisent, s'il est possible. «

» Vivez, reprit le Sultan, ces Dames vous le permettent ; mais si vous oubliez jamais à quelle condition, je jure, par l'ame de mon pere «...

Mangogul n'acheva pas son serment : il fut interrompu par un des Gentilshommes de sa chambre, qui l'avertit que les Comédiens étoient prêts.

Ce Prince s'étoit imposé la loi de ne jamais retarder les Spectacles. Qu'on commence, dit-il; & à l'instant il donna la main à la Favorite, qu'il accompagna jusqu'à sa Loge.

CHAPITRE IV.

Dix-septieme Essai de l'Anneau.

LA COMÉDIE.

Si l'on eût connu dans le Congo le goût de la bonne déclamation, il y avoit des Comédiens dont on eût pu se passer. Entre trente personnes qui composoient la troupe, à peine comptoit-on un grand Acteur, & deux Actrices passables. Le Génie des Auteurs étoit obligé de se prêter à la médiocrité du grand nombre; & l'on ne pouvoit se flatter, qu'une Piece seroit jouée avec quelque succès, si l'on n'avoit eu l'attention de modéler ses caracteres sur les vices des Comédiens. Voilà ce qu'on entendoit de mon tems par avoir l'usage du théâtre. Jadis, les Acteurs étoient faits pour les Pieces; alors, l'on faisoit les Pieces pour les Acteurs. Si vous présentiez un Ouvrage, on examinoit, sans contredit, si le sujet en étoit intéressant, l'intrigue en étoit bien nouée, les caracteres soutenus, & la diction pure & coulante; mais n'y avoit-il point de rôle pour Roscius & pour Amiane, il étoit refusé.

Le Kislar Agasi, Surintendant des plaisirs du Sultan, avoit mandé la Troupe telle quelle, & l'on eut ce jour au Serrail la premiere représentation d'une Tragédie. Elle étoit d'un Auteur mo-

derne, qu'on applaudissoit depuis si long-tems, que sa Piece n'auroit été qu'un tissu d'impertinences, qu'on eût persisté dans l'habitude de l'applaudir ; mais il ne s'étoit pas démenti. Son Ouvrage étoit bien écrit, ses scenes amenées avec art, ses incidens adroitement ménagés ; l'intérêt alloit en croissant, & les passions en se développant : les actes, enchaînés naturellement & remplis, tenoient sans cesse le Spectateur suspendu sur l'avenir, & satisfait du passé : & l'on en étoit au quatrieme de ce chef-d'œuvre, à une scene fort vive, qui en préparoit une autre plus intéressante encore, lorsque, pour se sauver du ridicule qu'il y avoit à écouter les endroits touchans, Mangogul tira sa lorgnette, & jouant l'inattention, se mit à parcourir les Loges. Il apperçut à l'Amphithéatre une femme fort émue ; mais d'une émotion peu relative à la Piece & très-déplacée : son Anneau fut à l'instant dirigé sur elle ; & l'on entendit, au milieu d'une reconnoissance très-pathétique, un Bijou haletant, s'adresser à l'Acteur en ces termes : » Ah ! .... Ah ! ... Finissez donc : Orgogli.... vous m'attendrissez trop.... Ah ! .... Ah ! ... On n'y tient plus.... «

On prêta l'oreille, on chercha des yeux l'endroit d'où partoit la voix : il se répandit dans le parterre, qu'un Bijou venoit de parler. Lequel, & qu'a-t-il dit ? se demandoit-on. En attendant qu'on fût instruit, on ne cessoit de battre des mains, & de crier, *bis*, *bis*. Cependant, l'Auteur placé dans les coulisses, qui craignoit que ce contre-tems n'interrompit la représentation de sa Piece, écumoit de rage, & il donnoit tous les Bijoux au diable. Le bruit fut grand, & dura. Sans le respect qu'on devoit au Sultan, la Piece en demeuroit à cet incident ; mais Mangogul fit signe

qu'on se tût. Les Acteurs reprirent, & l'on acheva.

Le Sultan, curieux des suites d'une déclaration si publique, fit observer le Bijou qui l'avoit faite. Bientôt on lui apprit que le Comédien devoit se rendre chez Ériphile : il le prévint, grace au pouvoir de sa bague, & se trouva dans l'appartement de cette femme, lorsqu'Orgogli se fit annoncer.

Ériphile étoit sous les armes, c'est-à-dire, dans un déshabillé galant, & nonchalamment couchée sur un lit de repos. Le Comédien entra d'un air tout à la fois, empesé, conquérant, avantageux, & fat. Il agitoit de la main gauche un chapeau simple à plumet blanc, & se caressoit le dessous du nez avec l'extrêmité des doigts de la droite; geste fort théatral, & que les connoisseurs admiroient. Sa révérence fut cavaliere, & son compliment familier. » Eh ! ma Reine, s'écria-t-il d'un ton minaudier, en s'inclinant vers Ériphile; comme vous voilà ! Mais savez-vous bien qu'en négligé vous êtes adorable ? . . . «

Le ton de ce faquin choqua Mangogul. Ce Prince étoit jeune, & pouvoit ignorer des usages... » Mais tu me trouves donc bien, mon cher, lui répondit Ériphile « . . . J'en suis tout-à-fait aise. Je voudrois bien que tu me répétasses un peu cet endroit qui m'a si fort émue tantôt. Cet endroit... là. . . . oui. . . . C'est cela même. . . . Que ce fripon est séduisant ! . . . Mais poursuis, cela me remue singuliérement. . . . «

En prononçant ces paroles, Ériphile lançoit à son Héros des regards qui disoient tout, & lui tendoit une main que l'impertinent Orgogli baisoit comme par maniere d'acquit. Plus fier de son talent que de sa conquête, il déclamoit avec emphase, & sa Dame troublée le conjuroit de finir. Mangogul jugeant à ses mines, que son Bijou se

chargeroit volontiers d'un rôle dans cette répétition, aima mieux deviner le reste de la scene, que d'en être témoin. Il disparut, & se rendit chez la Favorite qui l'attendoit.

Au récit que le Sultan lui fit de cette aventure... » Prince, que dites-vous ? s'écria-t-elle. Les femmes sont donc tombées dans le dernier degré de l'avilissement ! Un Comédien, l'esclave du public ! Un Baladin ! Encore si ces gens-là n'avoient que leur état contre eux; mais la plupart sont sans mœnrs, sans sentimens; &, entr'eux, cet Orgogli n'est qu'une machine. Il n'a jamais pensé ; & s'il n'eut point appris des rôles, peut-être ne parleroit-il pas... «

» Délices de mon cœur, lui répondit Mangogul, vous n'y pensez pas avec votre lamentation. Avez-vous donc oublié la meute d'Haria ? Parbleu, un Comédien vaut bien un gredin, ce me semble. «

» Vous avez raison, Prince, lui repliqua la Favorite. Je suis folle de m'intriguer pour des créatures qui n'en valent pas la peine. Que Palabria soit idolâtre de ses magots ! Que Salica fasse traiter ses vapeurs par Farfadi, comme elle l'entend ! Qu'Haria vive & meure au milieu de ses bêtes ! Qu'Ériphile s'abandonne à tous les Baladins du Congo ! Que m'importe, à moi ? Je ne risque à tout cela qu'un château. Je sens qu'il faut s'en détacher, & m'y voilà toute résolue.... «

» Adieu donc le petit Sapajou, dit Mangogul. «

» Adieu le petit Sapajou, repliqua Mirzoza, & la bonne opinion que j'avois de mon sexe : je crois que je n'en reviendrai jamais. Prince, vous me permettrez de n'admettre de femmes chez moi, de plus de quinze jours «.

» Il faut avoir quelqu'un, ajouta le Sultan. «

» Je jouirai de votre compagnie, ou je l'atten-

drai, répondit la Favorite; & si j'ai des instans de trop, j'en disposerai en faveur de Ricaric & de Sélim, qui me sont attachés, & dont j'aime la société. Quand je serai lasse de l'érudition de mon Lecteur, votre Courtisan me réjouira des aventures de sa jeunesse«.

CHAPITRE V.

Entretien sur les Lettres.

LA Favorite aimoit les beaux-esprits, sans se piquer d'être bel-esprit elle-même. On voyoit sur sa toilette, entre les diamans & les pompons, les Romans & les Pieces fugitives du tems; & elle en jugeoit à merveille. Elle passoit, sans se déplacer, d'un Cavagnol & d'un Biribi, à l'entretien d'un Académicien ou d'un Savant; & tous avouoient que la seule finesse du sentiment lui découvroit, dans ces ouvrages, des beautés ou des défauts qui se déroboient quelquefois à leurs lumieres. Mirzoza les étonnoit par sa pénétration, & les embarrassoit par ses questions; mais n'abusoit jamais des avantages que l'esprit & la beauté lui donnoient: on n'étoit point fâché d'avoir tort avec elle.

Sur la fin d'un après-midi qu'elle avoit passé avec Mangogul, Sélim vint, & elle fit appeller Ricaric. L'Auteur Africain a réservé pour un autre endroit le caractere de Sélim; mais il nous apprend ici que Ricaric étoit de l'Académie Congeoise; que son érudition ne l'avoit point empêché d'être homme d'esprit; qu'il s'étoit rendu profond dans la connoissance des siecles passés; qu'il avoit un attachement scrupuleux pour les regles

anciennes, qu'il citoit éternellement; que c'étoit une machine à principes, & qu'on ne pouvoit être partisan plus zélé des premiers Auteurs du Congo, mais sur-tout d'un certain Miroufla, qui avoit composé, il y avoit environ 3040 ans, un Poëme sublime, en langage Cafre, sur la conquête d'une grande forêt, d'où les Cafres avoient chassé les Singes qui l'occupoient de tems immémorial. Ricaric l'avoit traduit en Congeois, & en avoit donné une fort belle édition, avec des notes, des scholies, des variantes, & tous les embellissemens d'une *Bénédictine*. On avoit encore de lui deux Tragédies mauvaises dans toutes les regles, un éloge des Crocodiles & quelques Opéra.

» Je vous apporte, Madame, lui répondit Ricaric, en s'inclinant, un roman qu'on donne à la Marquise Tamazi, mais où l'on reconnoît par malheur la main de Mulhazen, la réponse de Lambadago, notre Directeur, au discours du Poëte Tuxigraphe que nous reçûmes hier, & le Tamerlan de ce dernier «.

» Cela est admirable, dit Mangogul. Les presses vont incessamment; & si les maris du Congo faisoient aussi-bien leur devoir que les Auteurs, je pourrois, dans moins de dix ans, mettre seize cents mille hommes sur pied, & me promettre la conquête du Monoémugi. Nous lirons le roman à loisir. Voyons maintenant la Harangue, mais sur-tout ce qui me concerne «.

Ricaric la parcourut des yeux, & tomba sur cet endroit. » Les aïeux de notre auguste Empereur se sont illustrés sans doute. Mais Mangogul, plus grand qu'eux, a préparé aux siecles à venir bien d'autres sujets d'admiration. Que dis-je, d'admiration? Parlons plus exactement, d'incrédulité. Si nos ancêtres ont eu raison d'assurer que

la postérité prendroit pour des fables les merveilles du regne de Kanoglou, combien n'en avons-nous pas davantage de penser que nos neveux refuseront d'ajouter foi aux prodiges de sagesse & de valeur dont nous sommes témoins « ?

» Mon pauvre Monsieur Lambadago, dit le Sultan, vous n'êtes qu'un phrasier. Ce que j'ai raison de croire, moi, c'est que vos successeurs un jour eclipseront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites disparoître celle de mon pere devant la mienne, & ainsi de suite, tant qu'il y aura des Académiciens. Qu'en pensez-vous, Monsieur Ricaric « ?

» Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'est que le morceau que je viens de lire, à Votre Hautesse, fut extrêmement goûté du Public «.

» Tant pis, repliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence est donc perdu dans le Congo ? Ce n'est pas ainsi que le sublime Homilogo louoit le grand Aben «.

» Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence n'est autre chose que l'art de parler d'une maniere noble, & tout ensemble agréable & persuasive «.

» Ajoutez, & sensée, continua le Sultan, & jugez, d'après ce principe, votre ami Lambadago. Avec tout le respect que je dois à l'éloquence moderne, ce n'est qu'un faux déclamateur «.

» Mais Prince, repartit Ricaric, sans m'écarter de celui que je dois à Votre Hautesse, me permettra-t-elle .... « ?

» Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'est de respecter le bon sens avant ma Hautesse, & de m'apprendre nettement si un homme éloquent peut jamais être dispensé d'en montrer «.

» Non, Prince, répondit Ricaric ; & il alloit enfiler une longue tirade d'autorités, & citer tous les Rhéteurs de l'Afrique, des Arabies & de la Chine, pour démontrer la chose du monde la plus incontestable, lorsqu'il fut interrompu par Sélim «.

» Tous vos Auteurs, lui dit le Courtisan, ne prouveront jamais que Lambadago ne soit un harangueur très-mal-adroit & fort indécent. Passez-moi ces expressions, ajouta-t-il, M. Ricaric. Je vous honore singuliérement ; mais, en vérité, la prévention de confraternité mise à part, n'avouerez-vous pas avec nous que le Sultan regnant, juste, aimable, bienfaisant, grand Guerrier, n'a pas besoin des échasses de vos Rhéteurs, pour être aussi grand que ses ancêtres ; & qu'un fils qu'on éleve, en déprimant son pere & son aïeul, seroit bien ridiculement vain, s'il ne sentoit pas qu'en l'embellissant d'une main, on le défigure de l'autre ? Pour prouver que Mangogul est d'une taille aussi avantageuse qu'aucun de ses prédécesseurs, à votre avis, est-il nécessaire d'abattre la tête aux statues d'Erguebzed & de Kanoglou « ?

» M. Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raison. Laissons à chacun ce qui lui appartient, & ne faisons pas soupçonner au public que nos éloges sont des especes de filouteries à la mémoire de nos peres. Dites cela de ma part en pleine Académie à la prochaine séance «.

» Il y a trop long-tems, reprit Sélim, qu'on est monté sur ce ton, pour espérer quelque fruit de cet avis «.

» Je crois, Monsieur, que vous vous trompez, répondit Ricaric à Sélim. L'Académie est encore le sanctuaire du bon goût, & ses beaux jours ne nous offrent, ni Philosophes, ni Poëtes auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à opposer. Notre

Théatre paſſoit, & peut paſſer encore pour le premier Théatre de l'Afrique. Quel ouvrage que le Tamerlan de Tuxigraphe ! c'eſt le pathétique d'Eurisopé & l'élévation d'Azophe : c'eſt l'antiquité toute pure «.

» J'ai vu, dit la Favorite, la premiere repréſentation de Tamerlan, & j'ai trouvé, comme vous, l'ouvrage conduit, le dialogue élégant, & les convenances bien obſervées «.

» Quelle différence, Madame, interrompit Ricaric, entre un Auteur tel que Tuxigraphe, nourri de la lecture des Anciens, & la plupart de nos Modernes «.

» Mais ces Modernes, dit Sélim, que vous frondez ici à votre aiſe, ne ſont pas auſſi mépriſables que vous le prétendez. Quoi donc ! ne leur trouvez-vous pas du génie, de l'invention, du feu, des détails, des caracteres, des tirades ? Et que m'importe à moi des regles, pourvu qu'on me plaiſe ? Ce ne ſont aſſurément, ni les obſervations du ſage Almudir & du ſavant Abaldok, ni la Poétique du docte Facardin, que je n'ai jamais lue, qui me font admirer les pieces d'Aboulcazem, de Muhardar, d'Albaboukre, & de tant d'autres Sarrazins. Y a-t-il d'autre regle que l'imitation de la Nature ; & n'avons-nous pas les mêmes yeux que ceux qui l'ont étudiée « ?

» La Nature, répondit Ricaric, nous offre à chaque inſtant des faces différentes. Toutes ſont vraies ; mais toutes ne ſont pas également belles. C'eſt dans ces ouvrages, dont il ne paroît pas que vous faſſiez grand cas, qu'il faut apprendre à choiſir. Ce ſont les recueils de leurs expériences, & de celles qu'on avoit faites avant eux. Quelque eſprit que l'on ait, on n'apperçoit les choſes que les unes après les autres ; & un ſeul homme ne peut

peut se flatter de voir, dans le court espace de sa vie, tout ce qu'on avoit découvert dans les siecles qui l'ont précédé. Autrement, il faudroit avancer qu'une seule science pourroit devoir sa naissance, ses progrès, & toute sa perfection à une seule tête; ce qui est contre l'expérience«.

» M. Ricaric, repliqua Sélim, il ne s'ensuit autre chose de votre raisonnement, sinon que les Modernes jouissant des trésors amassés jusqu'à leur tems, doivent être plus riches que les Anciens; ou, si cette comparaison vous déplaît, que montés sur les épaules de ces colosses, ils doivent voir plus loin qu'eux. En effet, qu'est-ce que leur physique, leur astronomie, leur navigation, leur méchanique, leurs calculs, en comparaison des nôtres? Et pourquoi notre éloquence & notre poésie n'auroient-elles pas aussi la supériorité«?

» Sélim, répondit la Sultane, Ricaric vous déduira quelque jour les raisons de cette différence. Il vous dira pourquoi nos Tragédies sont inférieures à celles des Anciens. Pour moi, je me chargerai volontiers de vous montrer que cela est. Je ne vous accuserai point, continua-t-elle, de n'avoir pas lu les Anciens. Vous avez l'esprit trop orné, pour que le Théatre vous soit inconnu. Or, mettez à part certaines idées relatives à leurs usages, à leurs mœurs, & à leur religion, & qui ne vous choquent que parce que les conjonctures ont changé, & convenez que leurs sujets sont nobles, bien choisis, intéressans; que l'action se développe comme d'elle-même; que leur dialogue est simple, & fort voisin du naturel; que les dénouemens n'y sont pas forcés; & que l'intérêt n'y est point partagé, ni l'action surchargée par des épisodes. Transportez-vous en idée dans l'Isle d'Alindala; examinez tout ce qui

s'y passe; écoutez tout ce qui s'y dit, depuis le moment que le jeune Ibrahim & le rusé Forfanti y sont descendus; approchez-vous de la caverne du malheureux Polipsile; ne perdez pas un mot de ses plaintes; & dites-moi si rien vous tire de l'illusion. Citez-moi une piece moderne, qui puisse supporter le même examen, & prétendre au même degré de perfection; & je me tiens pour vaincue «.

» De par Brama, s'écria le Sultan en bâillant, Madame a fait une dissertation académique «.

» Je n'entends point les regles, continua la Favorite, & moins encore les mots savans dans lesquels on les a conçues. Mais je sais qu'il n'y a que le vrai qui plaise & qui touche. Je sais encore, que la perfection d'un spectacle consiste dans l'imitation si exacte d'une action, que le spectateur, trompé sans interruption, s'imagine assister à l'action même. Or, y a-t-il quelque chose qui ressemble à cela, dans ces Tragédies que vous nous vantez « ?

» En admirez-vous la conduite ? Elle est ordinairement si compliquée, que ce seroit un miracle qu'il se fût passé tant de choses en si peu de tems. La ruine ou la conservation d'un Empire, le mariage d'une Princesse, la perte d'un Prince, tout cela s'exécute en un tour de main. S'agit-il d'une conspiration ? On l'ébauche au premier acte : elle est liée, affermie au second ; toutes les mesures sont prises, tous les obstacles levés, les conspirateurs disposés au troisieme ; il y aura incessamment une révolte, un combat, peut-être une bataille rangée ; & vous appellerez cela conduite, intérêt, chaleur, vraisemblance ? Je ne vous le pardonnerois jamais, à vous, qui n'ignorez pas ce qu'il en coûte quelquefois pour mettre à fin

une misérable intrigue, & combien la plus petite affaire de politique absorbe de tems en démarches, en pour-parlers, & en délibérations. «

» Il est vrai, Madame, répondit Sélim, que nos pieces sont un peu chargées; mais c'est un mal nécessaire : sans le secours des épisodes, on se morfondroit. »

» C'est-à-dire, que, pour donner de l'ame à la représentation d'un fait, il ne faut le rendre, ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. Cela est du dernier ridicule, à moins qu'il ne soit plus absurde encore de faire jouer à des violons des ariettes vives & des sonates de mouvement, tandis que les esprits sont imbus qu'un Prince est sur le point de perdre sa Maîtresse, son Trône & la vie «.

» Madame, vous avez raison, dit Mangogul : ce sont des airs lugubres qu'il faut alors; & je vais vous en ordonner. Mangogul se leva, sortit, & la conversation continua entre Sélim, Ricaric, & la Favorite. «

» Au moins, Madame, repliqua Sélim, vous ne nierez pas, que, si les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramene. Je ne vois personne qui l'entende comme nos tragiques. «

» Personne n'y entend donc rien, reprit Mirzoza. L'emphase, l'esprit, & le papillotage qui y regne, sont à mille lieues de la Nature. C'est en vain que l'Auteur cherche à se dérober, mes yeux percent, & je l'apperçois sans cesse derriere ses personnages. Cinna, Sertorius, Maxime, Émilie, sont, à tout moment, les sarbacanes de Corneille. Ce n'est pas ainsi qu'on s'entretient dans nos anciens Sarrazins. M. Ricaric vous en traduira, si vous voulez, quelques morceaux, & vous entendrez la pure Nature s'exprimer par leur bouche. Je dirois volontiers aux Modernes : » Messieurs,

au lieu de donner à tout propos de l'esprit à vos personnages, placez-les dans des conjonctures qui leur en donnent. «

» Après ce que Madame vient de prononcer de la conduite & du dialogue de nos drames, il n'y a pas apparence, dit Sélim, qu'elle fasse grace aux dénouemens. «

» Non, sans doute, reprit la Favorite, il y en a cent mauvais pour un bon. L'un n'est point amené, l'autre est miraculeux. Un Auteur est-il embarrassé d'un personnage qu'il a traîné de scenes en scenes pendant cinq actes, il vous le dépêche d'un coup de poignard : tout le monde se met à pleurer ; & moi, je ris comme une folle. Et puis, a-t-on jamais parlé comme nous déclamons ? Les Princes & les Rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien ? Ont-ils jamais gesticulé comme des possédés ou des furieux ? Les Princesses poussent-elles des sifflemens aigus ? On suppose que nous avons porté la tragédie à un haut degré de perfection ; & moi je tiens presque pour démontré, que de tous les genres d'ouvrages de littérature auxquels les Africains se sont appliqués dans ces derniers siecles, c'est le plus imparfait. «

La Favorite en étoit-là de sa sortie contre nos pieces de Théatre, lorsque Mangogul rentra. » Madame, lui dit-il, vous m'obligerez de continuer. J'ai, comme vous voyez, des secrets pour abréger une poétique, quand je la trouve longue. «

» Je suppose, continua la Favorite, un nouveau débarqué d'Angore, qui n'ait jamais entendu parler du spectacle ; mais qui ne manque, ni de sens, ni d'usage ; qui connoisse un peu la Cour des Princes, les maneges des Courtisans, les jalousies

des Ministres, & les tracasseries des femmes; & à qui je dise en confidence: » Mon ami, il se fait dans le Serrail des mouvemens terribles. Le Prince, mécontent de son fils, en qui il soupçonne de la passion pour la Manimonbanda, est homme à tirer de tous les deux la vengeance la plus cruelle: cette aventure aura, selon toutes les apparences, des suites fâcheuses. Si vous voulez, je vous rendrai témoin de tout ce qui se passera «. Il accepte ma proposition, & je le mene dans une loge grillée, d'où il voit le théatre qu'il prend pour le Palais du Sultan. Croyez-vous, que malgré tout le sérieux que j'affecterois, l'illusion de cet homme durât un instant? Ne conviendrez-vous pas au contraire, qu'à la démarche empesée des Acteurs, à la bizarrerie de leurs vêtemens, à l'extravagance de leurs gestes, à l'emphase d'un langage singulier, rimé, cadencé, & à mille autres dissonances qui le frapperont, il doit m'éclater au nez dès la premiere scene, & me déclarer, ou que je me joue de lui, ou que le Prince & toute sa Cour extravaguent? «

» Je vous avoue, dit Sélim, que cette supposition me frappe; mais ne pourroit-on pas vous observer qu'on se rend au spectacle, avec la persuasion que c'est l'imitation d'un événement, & non l'événement même qu'on y verra. «

» Et cette persuasion, reprit Mirzoza, doit-elle empêcher qu'on n'y représente l'événement de la maniere la plus naturelle? «

» C'est-à-dire, Madame, interrompit Mangogul, que vous voilà à la tête des frondeurs «.

» Et que si l'on vous en croit, continua Sélim, l'Empire est menacé de la décadence du bon goût; que la barbarie va renaître, & que nous sommes

ſur le point de retomber dans l'ignorance des ſiecles de Mamurrha & d'Orondado «.

» Seigneur, ne craignez rien de ſemblable. Je hais les eſprits chagrins, & n'en augmenterai pas le nombre. D'ailleurs, la gloire de Sa Hauteſſe m'eſt trop chere, pour que je penſe jamais à donner atteinte à la ſplendeur de ſon regne. Mais ſi l'on nous en croyoit, n'eſt-il pas vrai, Monſieur Ricaric, que les lettres brilleroient peut-être avec plus d'éclat « ?

» Comment! dit Mangogul: auriez-vous à ce ſujet quelque mémoire à préſenter à mon Sénéchal « ?

» Non, Seigneur, répondit Ricaric; mais après avoir remercié Votre Hauteſſe, de la part de tous les gens de lettres, du nouvel Inſpecteur qu'elle leur a donné, je remontrerois à votre Sénéchal, en toute humilité, que le choix des Savans, prépoſés à la reviſion des manuſcrits, eſt une affaire très-délicate; qu'on confie ce ſoin à des gens qui me paroiſſent fort au deſſous de cet emploi; & qu'il réſulte delà une foule de mauvais effets, comme d'eſtropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs eſprits, qui n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font paſſer chez l'étranger des ſommes conſidérables avec leurs ouvrages; de donner mauvaiſe opinion des matieres qu'on défend d'agiter, & mille autres inconvéniens qu'il ſeroit trop long de détailler à Votre Hauteſſe. Je lui conſeillerois de retrancher les penſions à certaines ſangſues littéraires, qui demandent ſans raiſon & ſans ceſſe. Je parle des Gloſſateurs, Antiquaires, Commentateurs, & autres gens de cette eſpece, qui ſeroient fort utiles, s'ils faiſoient bien leur métier; mais qui ont la malheureuſe habitude de paſſer ſur les choſes obſcures, & d'éclaircir les endroits

clairs. Je voudrois qu'il veillât à la suppression de presque tous les ouvrages posthumes, & qu'il ne souffrît point que la mémoire d'un grand Auteur fût ternie par l'avidité d'un Libraire, qui recueille & publie, long-tems après la mort d'un homme, des ouvrages qu'il avoit condamnés à l'oubli pendant sa vie. Et moi, continua la Favorite, je lui marquerois un petit nombre d'hommes distingués, tels que M. Ricaric, sur lesquels il pourroit rassembler vos bienfaits. N'est-il pas surprenant que le pauvre garçon n'ait pas un sol, tandis que le précieux Chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille sequins sur votre trésor«.

» Eh bien, Madame, répondit Mangogul, j'en assigne autant à Ricaric sur ma cassette, en considération des merveilles que vous m'en apprenez«.

» Monsieur Ricaric, dit la Favorite, il faut aussi que je fasse quelque chose pour vous : je sacrifie le petit ressentiment de mon amour-propre; & j'oublie, en faveur de la récompense que Mangogul vient d'accorder à votre mérite, l'injure qu'il m'a faite«.

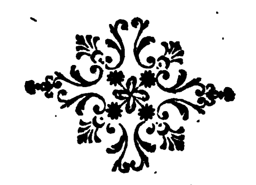
» Pourroit-on, Madame, vous demander quelle est cette injure ? reprit Mangogul«.

» Oui, Seigneur, & vous l'apprendrez. Vous nous embarquez vous-même dans un entretien sur les Belles-Lettres; vous débutez par un morceau sur l'Eloquence moderne, qui n'est pas merveilleux; & lorsque, pour vous obliger, on se dispose à suivre le triste propos que vous avez jetté, l'ennui & les bâillemens vous prennent, vous vous tourmentez sur votre fauteuil, vous changez cent fois de posture, sans en trouver une bonne; las, enfin, de tenir la plus mauvaise contenance du monde, vous prenez brusquement vo-

tre parti, vous vous levez, & vous disparoissez; & où allez-vous encore? Peut-être écouter un Bijou«!

» Je conviens, Madame, du fait; mais je n'y vois rien d'offensant. S'il arrive à un homme de s'ennuyer des belles choses, & de s'amuser à en entendre de mauvaises, tant pis pour lui. Cette injuste préférence n'ôte rien au mérite de ce qu'il a quitté; il en est seulement déclaré mauvais Juge. Je pourrois ajouter à cela, Madame, que tandis que vous vous occupiez à la conversion de Sélim, je travaillois presque aussi infructueusement à vous procurer un Château; enfin, s'il faut que je sois coupable, puisque vous l'avez prononcé, je vous annonce que vous avez été vengée sur le champ«.

» Et comment cela? dit la Favorite«. » Le voici, répondit le Sultan. Pour me dissiper un peu de la séance académique que j'avois essuyée, j'allois interroger quelque Bijou«. . . . . . . »Eh bien, Prince, eh bien «? » Je n'en ai jamais entendu de si maussades que les deux sur lesquels je suis tombé«. . . . . . » J'en suis au comble de mes joies, reprit la Favorite«. . . . . » Ils se sont mis à parler l'un & l'autre une langue inintelligible. J'ai très-bien retenu tout ce qu'ils ont dit; mais je meure si j'en comprends un mot«.



CHAPITRE VI.

Dix-huitieme & dix-neuvieme Essais de l'Anneau.

Sphéroïde l'applatie, & Girgiro l'entortillé. Attrape qui pourra.

»CELA est singulier, continua la Favorite. Jusqu'à présent j'avois imaginé que si l'on avoit quelques reproches à faire aux Bijoux, c'étoit d'avoir parlé très-clairement«. »Oh, parbleu, Madame, répondit Mangogul, ces deux-ci n'en sont pas, & les entendra qui pourra«.

»Vous connoissez cette petite femme toute ronde, dont la tête est renfoncée dans les épaules, à qui l'on apperçoit à peine des bras, qui a les jambes si courtes, & le ventre si dévalé, qu'on la prendroit pour un magot, ou pour un gros embryon mal développé, qu'on a surnommée *Sphéroïde l'applatie;* qui s'est mis en tête que Brama l'appelloit à l'étude de la Géométrie, parce qu'elle en a reçu la figure d'un globe, & qui conséquemment auroit pu se déterminer pour l'artillerie; car de la façon dont elle est tournée, elle a dû sortir du sein de la nature, comme un boulet de la bouche d'un canon«.

»J'ai voulu savoir des nouvelles de son Bijou, & je l'ai questionné. Mais ce Vorticose s'est expliqué en termes d'une Géométrie si profonde, que je ne l'ai point entendu, & que peut-être ne s'entendoit-il pas lui-même. Ce n'étoit que lignes droites, surfaces concaves, quantités données, longueur, largeur, profondeur, solide, forces vives, forces

mortes, cône, cylindre, sections coniques, courbes, courbes élastiques, courbe rentrante en elle-même, avec son point conjugué «......

» Que votre Hautesse me fasse grace du reste, s'écria douloureusement la Favorite; vous avez une cruelle mémoire. Cela est à périr. J'en aurai, je crois, la migraine plus de huit jours. Par hasard, l'autre seroit-il aussi réjouissant «.

» Vous allez en juger, répondit Mangogul. De par l'orteil de Brama, j'ai fait un prodige. J'ai retenu son amphigouri mot pour mot, bien qu'il soit tellement dénué de sens & de clarté, que si vous m'en donniez une fine & critique exposition, vous me feriez, Madame, un présent gracieux«.

» Comment avez-vous dit, Prince? s'écria Mirzoza. Je veux mourir, si vous n'avez dérobé cette phrase à quelqu'un «.

» Je ne sais comment cela s'est fait, répondit Mangogul; car ces deux Bijoux sont aujourd'hui les seules personnes à qui j'aie donné audience. Le dernier sur qui jai tourné mon Anneau, après avoir gardé le silence un moment, a dit, comme s'il se fut adressé à une assemblée « :

MESSIEURS,

» Je me dispenserai de chercher, au mépris de ma propre raison, un modele de penser & de m'exprimer. Si toutefois j'avance quelque chose de neuf, ce ne sera point affectation, le sujet me l'aura fourni; si je répete ce qui aura été dit, je l'aurai pensé comme les autres «.

» Que l'ironie ne vienne point tourner en ridicule ce début, & m'accuser de n'avoir rien lu, ou d'avoir lu en pure perte. Un Bijou, comme moi, n'est fait, ni pour lire, ni pour profiter de ses lec-

tures, ni pour pressentir une objection, ni pour y répondre «.

» Je ne me refuserai point aux réflexions, & aux ornemens proportionnés à mon sujet, d'autant plus qu'à cet égard, il est d'une extrême modestie, n'en permettant, ni la quantité, ni l'éclat; mais j'éviterai de descendre dans ces petits & menus détails, qui sont du partage d'un Orateur stérile. Je serois au désespoir d'être soupçonné de ce défaut «.

» Après vous avoir instruit, Messieurs, de ce que vous devez attendre de mes découvertes & de mon élocution, quelques coups de pinceau suffiront pour vous esquisser mon caractere «.

» Il y a, vous le savez tous, Messieurs, comme moi, deux sortes de Bijoux : des Bijoux orgueilleux & des Bijoux modestes : les premiers veulent primer, & tenir par-tout le haut bout; les seconds, au contraire, affectent de se prêter, & se présentent d'un air soumis. Cette double intention se manifeste dans les projets de l'exécution, & les détermine les uns & les autres à agir selon le génie qui les guide «.

» Je crus, par attachement aux préjugés de la premiere éducation, que je m'ouvrirois une carriere plus sûre, plus facile & plus gracieuse, si je préférois le rôle de l'humilité à celui de l'orgueil; & je m'offris avec une pudeur enfantine, & des supplications engageantes, à tous ceux que j'eus le bonheur de rencontrer «.

» Mais que les tems sont malheureux! Après dix fois plus de *mais*, de *si* & de *comme*, qu'il n'en falloit pour impatienter le plus désœuvré de tous les Bijoux, on accepta mes services. Hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Mon premier possesseur se livrant à l'éclat flatteur d'une conquête nouvelle, me délaissa, & je retombai dans le désœuvrement «.

» Je venois de perdre un trésor, & je ne me flattai point que la fortune m'en dédommageroit; en effet, la place vacante fut occupée, mais non remplie, par un sexagénaire, en qui la bonne volonté manquoit moins que le moyen «.

» Il travailla de toutes ses forces à m'ôter la mémoire de mon état passé. Il eut pour moi toutes ces manieres reconnues pour polies & concurrentes dans la carriere que je suivois; mais ses efforts ne prévinrent point mes regrets «.

» Si l'industrie, qui n'a jamais, dit-on, resté court, lui fit trouver, dans les trésors de la faculté naturelle, quelque adoucissement à ma peine, cette compensation me parut insuffisante, en dépit de mon imagination, qui se fatiguoit vainement à chercher des rapports nouveaux, & même à en supposer d'imaginaires «.

» Tel est l'avantage de la primauté, qu'elle saisit l'idée, & fait barriere à tout ce qui veut ensuite se présenter sous d'autres formes; & telle est, le dirai-je, à notre honte, la nature ingrate des Bijoux, que devant eux la bonne volonté n'est jamais réputée pour le fait «.

» La remarque me paroît si naturelle, que, sans en être redevable à personne, je ne pense pas être le seul à qui elle soit venue; mais si quelqu'un, avant moi, en a été touché, du moins je suis, Messieurs, le premier qui entreprends, par sa manifestation, d'en faire valoir le mérite à vos yeux «.

» Je n'ai garde de savoir mauvais gré à ceux qui ont élevé la voix jusqu'ici, d'avoir manqué ce trait; mon amour-propre se trouvant trop satisfait de pouvoir, après un si grand nombre d'Orateurs, présenter mon observation comme quelque chose de neuf «....

» Ah! Prince, s'écria vivement Mirzoza, il me

semble que j'entends le Chyromant de la Manimonbanda. Adressez-vous à cet homme, & vous aurez l'interprétation fine & critique dont vous attendriez inutilement de tout autre le présent gracieux«.

L'Auteur Africain dit que Mangogul sourit, & continua. Mais je n'ai garde, ajoute-t-il, de rapporter le reste de son discours. Si ce commencement n'a pas autant amusé que les premieres pages de la Fée Taupe, la suite seroit plus ennuyeuse que les dernieres de la Fée Moustache.

CHAPITRE VII.

Rêve de Mirzoza.

APRÈS que Mangogul eut achevé le discours académique de Girgiro l'entortillé, il fit nuit, & l'on se coucha.

Cette nuit, la Favorite pouvoit se promettre un sommeil profond; mais la conversation de la veille lui revint dans la tête en dormant; & les idées, qui l'avoient occupée, se mêlant avec d'autres, elle fut tracassée par un songe bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au Sultan.

» J'étois, lui dit-elle, dans mon premier somme, lorsque je me suis senti transporter dans une galerie immense, toute pleine de livres. Je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenoient: ils furent alors, pour moi, ce qu'ils sont pour bien d'autres, qui ne dorment pas. Je ne regardai pas un seul titre: un spectacle plus frappant m'attira toute entiere«.

» D'espace en espace, entre les armoires qui renfermoient les livres, s'élevoient des piedes-

taux, sur lesquels étoient posés des bustes de marbre & d'airain d'une grande beauté. L'injure des tems les avoit épargnés; à quelques légeres défectuosités près, ils étoient entiers & parfaits. Ils portoient empreintes cette noblesse & cette élégance que l'antiquité a su donner à ses Ouvrages. La plupart avoient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, & la physionomie intéressante «.

» J'étois inquiete de savoir leurs noms, & de connoître leur mérite, lorsqu'une femme sortit de l'embrasure d'une fenêtre, & m'aborda. Sa taille étoit avantageuse, son pas majestueux, & sa démarche noble. La douceur & la fierté se confondoient dans ses regards, & sa voix avoit je ne sais quel charme qui pénétroit. Un casque, une cuirasse, avec une jupe flottante, de satin blanc, faisoient tout son ajustement. » Je connois votre embarras, me dit-elle, & je vais satisfaire votre curiosité. Les hommes, dont les bustes vous ont frappée, furent mes Favoris. Ils ont consacré leurs veilles à la perfection des beaux-arts, dont on me doit l'invention : ils vivoient dans les pays de la terre les plus policés; & leurs Ecrits, qui ont fait les délices de leurs contemporains, font l'admiration du siecle présent. Approchez-vous, & vous appercevrez en bas reliefs, sur les piedestaux qui soutiennent leurs bustes, quelque sujet intéressant, qui vous indiquera du moins le caractere de leurs Ecrits «.

» Le premier buste que je considérai, étoit un Vieillard majestueux, qui me parut aveugle : il avoit, selon toute apparence, chanté des combats; car c'étoit les sujets des côtés de son piedestal. Une seule figure occupoit la face antérieure; c'étoit un jeune Héros : il avoit la main posée sur la garde de son cimeterre, & l'on voyoit un bras

de femme qui l'arrêtoit par les cheveux, & qui sembloit tempérer sa colere «.

» On avoit placé vis-à-vis de ce buste, celui d'un jeune homme; c'étoit la modestie même : ses regards étoient tournés sur le Vieillard, avec une attention marquée. Il avoit aussi chanté la guerre & les combats; mais ce n'étoient pas les seuls sujets qui l'avoient occupé : car des bas-reliefs qui l'environnoient, le principal représentoit, d'un côté, des Laboureurs courbés sur leurs charrues, & travaillant à la culture des terres; & de l'autre, des Bergers étendus sur l'herbe, & jouant de la flûte entre leurs moutons & leurs chiens «.

» Le buste placé au dessous du Vieillard, & du même côté, avoit le regard effaré : il sembloit suivre de l'œil quelque objet qui fuyoit; & l'on avoit représenté au dessous une lyre jettée au hasard, des lauriers dispersés, des chars brisés, & des chevaux fougueux, échappés dans une vaste plaine «.

» Je vis, en face de celui-ci, un buste qui m'intéressa : il me semble que je le vois encore : il avoit l'air fin, le nez aquilin & pointu, le regard fixe, & le ris malin. Les bas-reliefs, dont on avoit orné son piedestal, étoient si chargés, que je ne finirois point, si j'entreprenois de vous les décrire «.

» Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma Conductrice «.

» Quel est celui-ci, lui demandai-je, qui porte la vérité sur ses levres, & la probité sur son visage » ? Ce fut, me dit-elle, l'ami & la victime de l'un & de l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ses concitoyens éclairés & vertueux; & ses concitoyens ingrats lui ôterent la vie ».

» Et ce buste qu'on a mis au dessous » ? . . . Lequel ? Celui qui paroît soutenu par les Graces qu'on a sculptées sur les faces de son piedes-

tal? .... » Celui-là même « ... C'est le disciple & l'héritier de l'esprit & des maximes du vertueux infortuné dont je vous ai parlé «.

» Et ce gros Joufflu, qu'on a couronné de pampre & de myrte, qui est-il « ? ..... C'est un Philosophe aimable, qui fit son unique occupation de chanter, & de goûter le plaisir. Il mourut entre les bras de la volupté «.

» Et cet autre aveugle « ? .... C'est, me dit-elle.... Mais, je n'attendis pas sa réponse : il me sembla que j'étois en pays de connoissance, & je m'approchai, avec précipitation, du buste qu'on lui avoit placé en face. Il étoit posé sur un trophée des différens attributs des Sciences & des Arts : les Amours folâtroient entr'eux sur un des côtés de son piedestal. On avoit grouppé sur l'autre, les Génies de la Politique, de l'Histoire, & de la Philosophie. On voyoit sur le troisieme, deux armées rangées en bataille : ici l'étonnement & l'horreur regnoient sur les visages ; on y découvroit aussi des vestiges de l'admiration & de la pitié. Ces sentimens naissoient apparemment des objets qui s'offroient à la vue. C'étoit un jeune hommes expirant, & à ses côtés un Guerrier plus âgé, qui tournoit ses armes contre lui-même. Tout étoit dans ces figures de la derniere beauté ; & le désespoir de l'une, & la langueur mortelle qui parcouroit les membres de l'autre. Je m'approchai, & je lus au dessous, en lettres d'or : *Hélas ! c'étoit son fils.*

Là on avoit sculpté un Soudan furieux, qui enfonçoit un poignard dans le sein d'une jeune personne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournoient les yeux, & les autres fondoient en larmes. On avoit gravé ces mots autour de ce bas relief : *Est-ce vous, Nérestan ?*

J'allois

J'allois passer à d'autres bustes, lorsqu'un bruit soudain me fit tourner la tête. Il étoit occasionné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui se précipitoient en foule dans la Galerie. Les uns portoient des encensoirs, d'où s'exhaloit une vapeur grossiere; les autres des guirlandes d'œillet d'Inde & d'autres fleurs cueillies sans choix, & arrangées sans goût. Ils s'attrouperent autour des bustes, & les encenserent en chantant des Hymnes en deux langues qui me sont inconnues. La fumée de leur encens s'attachoit aux bustes, à qui leurs couronnes donnoient un air tout-à-fait ridicule. Mais les Antiques reprirent bientôt leur éclat; & je vis les couronnes se faner, & tomber à terre séchées. Il s'éleva entre ces especes de Barbares une querelle sur ce que quelques-uns n'avoient pas, au gré des autres, fléchi les genoux assez bas; & ils étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque ma conductrice les dispersa d'un regard, & rétablit le calme dans sa demeure.

Ils étoient à peine éclipsés, que je vis entrer par une porte opposée, une longue file de Pigmées: ces petits hommes n'avoient pas deux coudées de hauteur; mais en récompense, ils portoient des dents fort aiguës, & des ongles. Ils se séparerent en plusieurs bandes, & s'emparerent des bustes. Les uns tâchoient d'égratigner les bas-reliefs, & le parquet étoit jonché des débris de leurs ongles. D'autres plus insolens s'élevoient les uns sur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, & leur donnoient des croquignoles. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'appercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buste, revenoient sur celui du Pygmée. Aussi, en

les considérant de fort près, les trouvai-je presque tous camus.

» Vous voyez, me dit ma Conductrice, quelle est l'audace & le châtiment de ces Mirmidons. Il y a long-tems que cette guerre dure, & toujours à leur désavantage. J'en use moins sévérement avec eux qu'avec les robes noires. L'encens de ceux-ci pourroit défigurer les bustes : les efforts des autres finissent presque toujours par en augmenter l'éclat. Mais comme vous n'avez plus qu'une heure ou deux à demeurer ici, je vous conseille de passer à de nouveaux objets «.

Un grand rideau s'ouvrit à l'instant, & je vis un attelier occupé par une autre sorte de Pygmées : ceux-ci n'avoient ni dents, ni ongles; mais en revanche, ils étoient armés de rasoirs & de ciseaux. Ils tenoient entre leurs mains des têtes qui paroissoient animées, & s'occupoient à couper à l'une les cheveux, à arracher à l'autre le nez & les oreilles, à créver l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là, & à les disséquer presque toutes. Après cette belle opération, ils se mettoient à les considérer & à leur sourire, comme s'ils les eussent trouvé les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avoient beau jetter les hauts cris, ils ne daignoient presque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandoit son nez, & qui représentoit qu'il ne lui étoit pas possible de se montrer sans cette piece. » Eh ? tête, ma mie, lui répondoit le Pygmée, vous êtes folle. Ce nez, qui fait votre regret, vous défiguroit. Il étoit long, long... Vous n'auriez jamais fait fortune avec cela. Mais depuis qu'on vous l'a raccourci, taillé, vous êtes charmante, & l'on vous courra... «

Le sort de ces têtes m'attendrissoit, lorsque j'apperçus plus loin d'autres Pygmées plus cha-

ritables, qui se traînoient à terre avec des lunettes. Ils ramassoient des nez & des oreilles, & les rajustoient à quelques vieilles têtes, à qui le tems les avoit enlevés. Il y en avoit entr'eux, mais en petit nombre, qui y réussissoient : les autres mettoient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez ; & les têtes n'en étoient que plus défigurées.

J'étois fort empressée de savoir ce que toutes ces choses signifioient : je le demandai à ma Conductrice, & elle avoit la bouche ouverte pour me répondre, lorsque je me suis réveillée en sursaut.

» Cela est cruel, dit Mangogul ; cette femme vous auroit développé bien des mysteres. Mais à son défaut, je serois d'avis que nous nous adressassions à mon Joueur de gobelets Bloculocus. Qui ? reprit la Favorite ; ce nigaud, à qui vous avez accordé le Privilége exclusif de montrer la lanterne magique dans votre Cour ? Lui-même, répondit le Sultan. Il nous interprétera votre songe, ou personne. Qu'on appelle Bloculocus, dit Mangogul «.

CHAPITRE VIII.

Vingt-unieme & vingt-deuxieme Essais de l'Anneau.

FRICAMONE ET GALLIPIGA.

L'AUTEUR Africain ne nous dit point que devint Mangogul, en attendant Bloculocus. Il y a toute apparence qu'il sortit, qu'il alla consulter quelques Bijoux ; & que, satisfait de ce qu'il en

avoit appris, il rentra chez la Favorite en pouſſant les cris de joie qui commencent ce Chapitre. » Victoire ! victoire, s'écria-t-il. Vous triomphez, Madame, & le Château, les Porcelaines, & le Petit Sapajou ſont à vous «.

» C'eſt Eglé, ſans doute, reprit la Favorite ... ? Non, Madame, non, ce n'eſt point Eglé, interrompit le Sultan, c'eſt une autre. Ah ! Prince, dit la Favorite, ne m'enviez pas plus long-tems l'avantage de connoître ce Phénix... Eh bien, c'eſt... qui l'auroit jamais cru ? C'eſt, dit la Favorite .... Fricamone, répondit Mangogul...... Fricamone ! reprit Mirzoza, je ne vois rien d'impoſſible à cela. Cette femme a paſſé au couvent la plus grande partie de ſa jeuneſſe ; & depuis qu'elle en eſt ſortie, elle a mené la vie la plus édifiante & la plus retirée. Aucun homme n'a mis le pied chez elle, & elle s'eſt rendue comme l'Abbeſſe d'un troupeau de jeunes Dévotes qu'elle forme à la perfection, & dont ſa maiſon ne déſemplit pas. Il n'y avoit rien à faire là pour vous autres, ajouta la Favorite en ſouriant, & ſecouant la tête «.

» Madame, vous avez raiſon, dit Mangogul. J'ai queſtionné ſon Bijou, point de réponſe. J'ai redoublé la vertu de ma Bague, en la frottant & refrottant, rien n'eſt venu. Il faut, me diſois-je en moi-même, que ce Bijou ſoit ſourd. Et je me diſpoſois à laiſſer Fricamone ſur le lit de repos où je l'avois trouvée, lorſqu'elle s'eſt miſe à parler, par la bouche, s'entend «.

» Chere Acaris, s'écrioit-elle, que je ſuis heureuſe dans ces momens que je dérobe à tout ce qui m'obſéde, pour me livrer à toi ! Après ceux que je paſſe entre tes bras, ce ſont les plus doux de ma vie .... Rien ne me diſtrait. Autour de moi tout eſt dans le ſilence : mes rideaux entr'ou-

verts n'admettent de jour que ce qu'il en faut pour m'incliner à la tendresse, & te voir. Je commande à mon imagination, elle t'évoque, & d'abord je te vois .... Chere Acaris, que tu me parois belle!.... Oui, ce sont là tes yeux, c'est ton souris, c'est ta bouche.... Ne me cache point cette gorge naissante.... Souffre que je la baise.... Je ne l'ai point assez vue.... Que je la baise encore .... Ah! laisse-moi mourir sur elle. ... Quelle fureur me saisit! ... Acaris, chere Acaris, où es tu? ... Viens donc, chere Acaris...., Ah! chere & tendre amie, je te le jure, des sentimens inconnus se sont emparés de mon ame. Elle en est remplie; elle en est étonnée; elle n'y suffit pas. .... Coulez larmes délicieuses; coulez, & soulagez l'ardeur qui me dévore. ... Non, chere Acaris, non: cet Alizali que tu me préferes, ne t'aimera point comme moi. ... Mais j'entends quelque bruit... Ah! c'est Acaris, sans doute... Viens, chere ame, viens ... «

» Fricamone ne se trompoit point, continua Mangogul, c'étoit Acaris, en effet. Je les ai laissées s'entretenir ensemble; & fortement persuadé que le Bijou de Fricamone continueroit d'être discret, je suis accouru vous apprendre que j'ai perdu. ... Mais, reprit la Sultane, je n'entends rien à cette Fricamone. Il faut qu'elle soit folle, ou qu'elle ait de cruelles vapeurs. Non, Prince, non: j'ai plus de conscience que vous ne m'en supposez. Je n'ai rien à objecter à cette épreuve: mais je sens quelque chose qui me défend de m'en prévaloir, & je ne m'en prévaudrai point. Voilà qui est décidé. Je ne voudrai jamais de votre Château, ni de vos Porcelaines, ou je les aurai à meilleurs titres «.

» Madame, lui répondit Mangogul, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une difficulté qui passe,

Il faut que vous n'ayez pas bien regardé le petit Sapajou «.

» Prince, je l'ai bien vu, repliqua Mirzoza. Je sais qu'il est charmant. Mais je soupçonne cette Fricamone de n'être pas mon fait. Si c'est votre envie qu'il m'appartienne un jour, adressez-vous ailleurs «.

» Ma foi, Madame, reprit Mangogul, après y avoir bien pensé, je ne vois plus que la Maîtresse de Mirolo qui puisse vous faire gagner «.

» Ah! Prince, vous rêvez, lui répondit la Favorite. Je ne connois point votre Mirolo ; mais qui qu'il soit, puisqu'il a une Maîtresse, ce n'est pas pour rien «.

» Vraiment vous avez raison, dit Mangogul : cependant, je gagerois bien encore que le Bijou de Callipiga ne sait rien de rien «.

» Accordez-vous donc, continua la Favorite. De deux choses l'une : ou le Bijou de Callipiga.... Mais j'allois m'embarquer dans un raisonnement ridicule.... Faites, Prince, tout ce qu'il vous plaira. Consultez le Bijou de Callipiga : s'il se tait, tant pis pour Mirolo, tant mieux pour moi «.

Mangogul partit, & se trouva dans un instant à côté du sopha jonquille, brodé en argent, sur lequel Callipiga reposoit. Il eut à peine tourné sa Bague sur elle, qu'il entendit une voix sourde, qui murmuroit le discours suivant : » Que me demandez-vous ? Je ne comprends rien à vos questions. On ne songe seulement pas à moi. Il me semble pourtant que j'en vaux bien un autre. Mirolo passe souvent à ma porte, il est vrai ; mais

. . . .

. . . . . *Il y a dans cet endroit une lacune considérable. La République des Letrres auroit certainement obligation à celui qui nous restitueroit le discours du*

Bijou de Callipiga, dont il ne nous reste que les deux dernieres phrases. Nous invitons les Savans à les méditer, & à voir si cette lacune ne seroit point une omission volontaire de l'Auteur mécontent de ce qu'il avoit dit, & qui ne trouvoit rien de mieux à dire . . . . On dit que mon rival auroit des autels au de-là des Alpes. Hélas ! sans Mirolo, l'Univers entier m'en éleveroit «.

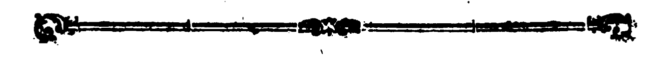
Mangogul revint aussi-tôt au Serrail, & répéta à la Favorite la plainte du Bijou de Callipiga, mot pour mot ; car il avoit la mémoire merveilleuse. » Il n'y a rien là, Madame, lui dit-il, qui ne vous donne gagné : je vous abandonne tout ; & vous en remercierez Callipiga, quand vous le jugerez à propos «.

« Seigneur, lui répondit sérieusement Mirzoza, c'est à la vertu la mieux confirmée que je veux devoir mon avantage, & non pas « . . . .

» Mais, Madame, reprit le Sultan, je n'en connois pas de mieux confirmée que celle qui a vu l'ennemi de si près «.

» Et moi, Prince, repliqua la Favorite, je m'entends bien ; & voici Sélim & Bloculocus qui nous jugeront «.

Sélim & Bloculocus entrerent aussi-tôt. Mangogul les mit au fait, & ils déciderent tous deux en faveur de Mirzoza.



CHAPITRE IX.

Les Songes.

» SEIGNEUR, dit la Favorite à Bloculocus, il faut encore que vous me rendiez un service. Il

m'eſt paſſé, la nuit derniere, par la tête une foule d'extravagances. C'eſt un ſonge, mais Dieu ſait quel ſonge ; & l'on m'a aſſuré que vous étiez le premier homme du Congo, pour déchiffrer les ſonges. Dites-moi donc vîte ce que ſignifie celui-ci ; » & tout de ſuite elle lui conta le ſien.

» Madame, lui répondit Bloculocus, je ſuis aſſez médiocre Onéirocritique « ....

» Ah ! ſauvez-moi, s'il vous plaît, les termes de l'art, s'écria la Favorite : laiſſez-là la ſcience, & parlez-moi raiſon «.

» Madame, lui dit Bloculocus, vous allez être ſatisfaite. J'ai ſur les ſonges quelques idées ſingulieres : c'eſt à cela ſeul que je dois peut-être l'honneur de vous entretenir, & l'épithéte de ſongecreux : je vais vous les expoſer le plus clairement qu'il me ſera poſſible «.

» Vous n'ignorez pas, Madame, continua-t-il, ce que le gros des Philoſophes, avec le reſte des hommes, débite là deſſus. Les objets, diſent-ils, qui nous ont vivement frappés le jour, occupent notre ame pendant la nuit. Les traces qu'ils ont imprimées, durant la veille, dans les fibres de notre cerveau, ſubſiſtent. Les eſprits animaux habitués à ſe porter dans certains endroits, ſuivent une route qui leur eſt familiere ; & de-là naiſſent ces repréſentations involontaires qui nous affligent, ou qui nous réjouiſſent. Dans ce ſyſteme il ſembleroit qu'un Amant heureux devroit toujours être bien ſervi par ſes rêves. Cependant il arrive ſouvent qu'une perſonne qui ne lui eſt pas inhumaine, quand il veille, le traite, en dormant, comme un Négre ; ou qu'au lieu de poſſéder une femme charmante, il ne rencontre dans ſes bras qu'un petit monſtre tout contrefait «.

» Voilà préciſément mon aventure de la nuit

derniere, interrompit Mangogul; car je rêve presque toutes les nuits : c'est une maladie de famille, & nous rêvons tous de pere en fils, depuis le Sultan Togrul, qui rêvoit en 743500000002, & qui commença..... Or donc, la nuit derniere, je vous voyois, Madame, dit-il à Mirzoza. C'étoit votre peau, vos bras, votre gorge, votre col, vos épaules, ces chairs fermes, cette taille légere, cet embonpoint incomparable, vous-même enfin; à cela près, qu'au lieu de ce visage charmant, de cette tête adorable que je cherchois, je me trouvai nez-à-nez avec le museau d'un doguin.

Je fis un cri horrible. Kotluk, mon Chambellan, accourut, & me demanda ce que j'avois. » Mirzoza, lui répondis-je, à moitié endormi, vient d'éprouver la métamorphose la plus hideuse. Elle est devenue Danoise. Kotluk ne jugea pas à propos de me réveiller; il se retira, & je me rendormis : mais je puis vous assurer que je vous reconnus à merveille, vous, votre corps, & la tête du chien. Bloculocus m'expliquera-t-il ce phénomene « ?

» Je n'en désespere pas, répondit Bloculocus, pourvu que Votre Hautesse convienne avec moi d'un principe fort simple. C'est que tous les êtres ont une infinité de rapports les uns avec les autres, par les qualités qui leur sont communes; & que c'est un certain assemblage de qualités qui les caractérise, & qui les distingue «.

» Cela est clair, repliqua Mirzoza. Ipsifile a des pieds, des mains, une bouche, comme une femme d'esprit; & Pharasmane, ajouta Mangogul, porte son épée comme un homme de cœur «.

» Si l'on n'est pas suffisamment instruit des qualités dont l'assemblage caractérise telle ou telle es-

pece, ou, si l'on juge précipitamment que cet assemblage convient, ou ne convient pas à tel ou tel individu, on s'expose à prendre du cuivre pour de l'or, un stras pour un brillant, un Calculateur pour un Géometre, un Phrasier pour un bel-esprit, Criton pour un honnête homme, & Phédime pour une jolie femme, ajouta la Sultane «.

» Eh bien, Madame, savez-vous ce que l'on pourroit dire, reprit Bloculocus, de ceux qui portent ces jugemens ? Qu'ils rêvent tout éveillés, répondit Mirzoza «.

» Fort bien, Madame, continua Bloculocus ; rien n'est plus philosophique, ni plus exact en mille rencontres que cette expression familiere : *Je crois que vous rêvez* : car rien n'est plus commun que des hommes qui s'imaginent raisonner, & qui ne font que rêver les yeux ouverts «.

» C'est bien de ceux-là, interrompit la Favorite, qu'on peut dire à la lettre, que toute la vie n'est qu'un songe «.

» Je ne peux trop m'étonner, Madame, reprit Bloculocus, de la facilité avec laquelle vous saisissez des notions assez abstraites. Nos rêves ne sont que des jugemens précipités, qui se succédent avec une rapidité incroyable, & qui, rapprochant des objets qui ne se tiennent que par des qualités fort éloignées, en composent un tout bizarre «.

» Oh ! que je vous entends bien, dit Mirzoza ; & c'est un ouvrage en marqueterie, dont les pieces rapportées sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins réguliérement placées, selon qu'on a l'esprit plus vif, l'imagination plus rapide, & la mémoire plus fidelle. Ne seroit-ce pas même en cela que consisteroit la folie ? Et lorsqu'un habitant des Petites-Maisons s'écrie qu'il voit des

éclairs, qu'il entend gronder le tonnerre, & que des précipices s'entr'ouvrent ſous ſes pieds; ou qu'Ariadne, placée devant ſon miroir, ſe ſourit à elle-même, ſe trouve les yeux vifs, le teint charmant, les dents belles, & la bouche petite; ne ſeroit-ce pas que ces deux cervelles dérangées, trompées par des rapports fort éloignés, regardent des objets imaginaires comme préſens & réels « ?

» Vous y êtes, Madame : oui, ſi l'on examine bien les fous, dit Bloculocus, on ſera convaincu que leur état n'eſt qu'un rêve continu «.

» J'ai, dit Sélim, en s'adreſſant à Bloculocus, pardevers moi quelques faits auxquels vos idées s'appliquent à merveille, ce qui me détermine à les adopter. Je rêvois une fois que j'entendois des henniſſemens, & que je voyois ſortir de la grande Moſquée deux files paralleles d'animaux ſinguliers. Ils marchoient gravement ſur leurs pieds de derriere : le capuchon, dont leurs museaux étoient affublés, percés de deux trous, laiſſoit ſortir deux longues oreilles mobiles & velues; & des manches fort longues leur enveloppoient les pieds de devant. Je me tourmentai beaucoup dans le tems pour trouver quelque ſens à cette viſion; mais je me rappelle aujourd'hui que j'avois été la veille à Montmartre «.

» Une autre fois que nous étions en campagne, commandés par le grand Sultan Erguebzed en perſonne, & qu'harraſſé d'une marche forcée, je dormois dans ma tente, il me ſembla que j'avois à ſolliciter au Divan la concluſion d'une affaire importante : j'allai me préſenter au Conſeil de la Régence; mais jugez combien je dus être étonné. Je trouvai la ſalle pleine de rateliers, d'auges, de mangeoires, & de cages à poulets; & je ne vis

dans le fauteuil du grand-Sénéchal qu'un boeuf qui ruminoit ; à la place du Séraskier, qu'un mouton de Barbarie ; sur le banc du Testesdar, qu'un aigle à bec crochu, & à longues serres ; au lieu du Kiaia & du Kadilesker, que deux gros hiboux en fourrures ; & pour Visirs, que des oyes avec des queues de paon. Je présentai ma requête ; & j'entendis à l'instant un tintamarre désespéré qui me réveilla «.

» Voilà-t-il pas un rêve bien difficile à déchiffrer ? dit Mangogul. Vous aviez alors une affaire au Divan, & vous fîtes, avant que de vous y rendre, un tour à la ménagerie. Mais moi, Seigneur Bloculocus, vous ne me dites rien de ma tête de chien «.

» Prince, répondit Bloculocus, il y a cent à parier contre un, que Madame avoit, ou que vous aviez apperçu à quelqu'autre une palatine de queue de Marte ; & que les Danois vous frapperent la premiere fois que vous en vîtes. Il y a là dix fois plus de rapports qu'il n'en falloit pour exercer votre ame pendant la nuit. La ressemblance de la couleur vous fit substituer une criniere à une palatine ; & tout de suite vous plantâtes une vilaine tête de chien, à la place d'une très-belle tête de femme «.

» Vos idées me paroissent justes, répondit Mangogul : que ne les mettez-vous au jour ? Elles pourroient contribuer au progrès de la divination par les songes ; science importante, qu'on cultivoit beaucoup il y a deux mille ans, & qu'on a trop négligé depuis. Un autre avantage de votre systeme, c'est qu'il ne manqueroit pas de répandre des lumieres sur plusieurs ouvrages, tant anciens que modernes, qui ne sont qu'un tissu de rêveries, comme le *Traité des idées de Platon*,

les *Fragmens d'Hermès trismégiste*, les *Paradoxes Littéraires du Pere H....* le *Neuton*, l'*Optique des couleurs*, & la *Mathématique universelle d'un certain Bramine*. Par exemple, ne nous diriez-vous pas, Monsieur le Devin, ce qu'Orcotome avoit vu pendant le jour, quand il rêva son Hypothese ; ce que le Pere C.... avoit rêvé, quand il se mit à fabriquer son orgue des couleurs ; & quel avoit été le songe de Cléobule, quand il composa sa Tragédie « ?

» Avec un peu de méditation j'y parviendrois, Seigneur, répondit Bloculocus ; mais je réserve ces phénomenes délicats pour le tems où je donnerai au public ma traduction de Philoxéne, dont je supplie Votre Hautesse de m'accorder le privilege «.

» Très-volontiers, dit Mangogul; mais qu'est-ce que ce Philoxéne... ? Prince, reprit Bloculocus, c'est un Auteur Grec, qui a très-bien entendu la matiere des songes.... Vous savez donc le Grec... ? Moi ! Seigneur, point du... Ne m'avez-vous pas dit, que vous traduisiez Philoxéne, & qu'il avoit écrit en Grec ? Oui, Seigneur ; mais il n'est pas nécessaire d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point. Cela est merveilleux, dit le Sultan : Seigneur Bloculocus, traduisez donc le Grec sans le savoir. Je vous donne ma parole, que je n'en dirai mot à personne, & que je ne vous en honorerai pas moins singuliérement «.

CHAPITRE X.

Vingt-troisieme Essai de l'Anneau.

FANNI.

IL restoit encore assez de jour, lorsque cette conversation finit ; ce qui détermina Mangogul à faire un essai de son anneau avant que de se retirer dans son appartement ; ne fût-ce que pour s'endormir sur des idées plus gaies que celles qui l'avoient occupé jusqu'alors. Il se rendit aussi-tôt chez Fanni ; mais il ne la trouva point. Il revint après souper, elle étoit encore absente. Il remit donc son épreuve au lendemain matin.

Mangogul étoit aujourd'hui, dit l'Auteur Africain dont nous traduisons le Journal, à neuf heures & demie chez Fanni. On venoit de la mettre au lit. Le Sultan s'approcha de son oreiller, la contempla quelque tems, & ne put concevoir comment, avec si peu de charmes, elle avoit couru tant d'aventures.

Fanni est si blonde qu'elle en est fade. Grande, *dégingantée*, elle a la démarche indécente, point de traits, peu d'agrémens, un air d'intrépidité, qui n'est passable qu'à la Cour. Pour de l'esprit, on lui en reconnoît tout ce que la galanterie en peut communiquer : & il faut qu'une femme soit née bien imbécille, pour n'avoir pas au moins du jargon, après une vingtaine d'intrigues ; car Fanni en étoit-là.

Elle appartenoit en dernier ressort à un homme fait à son caractere. Il ne s'effarouchoit guere de

les infidélités, ſans être toutefois auſſi-bien informé que le public, juſqu'où elles étoient pouſſées. Il avoit pris Fanni par caprice, & il la gardoit par habitude : c'étoit comme un ménage arrangé. Ils avoient paſſé la nuit au bal, s'étoient couchés ſur les neuf heures, & s'étoient endormis ſans façon. La nonchalance d'Alonzo auroit moins accommodé Fanni, ſans la facilité de ſon humeur. Nos gens dormoient donc profondément dos à dos, lorſque le Sultan tourna ſa bague ſur le Bijou de Fanni. A l'inſtant, il ſe mit à parler, ſa Maîtreſſe à ronfler, & Alonzo à s'éveiller.

Après avoir bâillé, à pluſieurs repriſes, ce n'eſt pas Alonzo : » Quelle heure eſt-il ? Que me veut-on ? dit-il. Il me ſemble qu'il n'y a pas ſi longtems que je repoſe : qu'on me laiſſe un moment.«

Monſieur alloit ſe rendormir ; mais ce n'étoit pas l'avis du Sultan. » Quelle perſécution ! reprit le Bijou. Encore un coup, que me veut-on ? Malheur à qui a des aïeux illuſtres ! La ſotte conduite que celle d'un Bijou parlant ! Si quelque choſe pouvoit me conſoler des fatigues de mon état, ce ſeroit la bonté du Seigneur à qui j'appartiens. Oh ! pour cela, c'eſt bien le meilleur homme du monde. Il ne nous a jamais fait la moindre tracaſſerie ; en revanche, auſſi nous avons bien uſé de la liberté qu'il nous a laiſſée. Où en étois-je, de par Brama, ſi je fuſſe devenu le partage d'un de ces mauſſades, qui vont ſans ceſſe épiant ? La belle vie que nous aurions menée «.

Ici, le Bijou ajouta quelques mots, que Mangogul n'entendit pas, & ſe mit tout de ſuite à eſquiſſer, avec une rapidité ſurprenante, une foule d'événemens héroïques, comiques, burleſques, tragi-comiques ; & il en étoit tout eſſoufflé, lorſqu'il continua en ces termes. » J'ai quelque mé-

moire, comme vous voyez; mais je ressemble à tous les autres : je n'ai retenu que la plus petite partie de ce que l'on m'a confié. Contentez-vous donc de ce que je viens de vous raconter : il ne m'en revient pas davantage «.

Cela est honnête, disoit Mangogul en lui-même : cependant, il insistoit. » Mais que vous êtes impatientant, reprit le Bijou. Ne diroit-on pas, que l'on n'ait rien de mieux à faire que de jaser ? Allons, jasons donc, puisqu'il le faut : peut-être que quand j'aurai tout dit, il me sera permis de faire autre chose «.

» Fanni, ma Maîtresse, continua le Bijou, par un esprit de retraite qui ne se conçoit pas, quitta la Cour pour s'enfermer dans son Hôtel de Banza. On étoit pour lors au commencement de l'Automne, & il n'y avoit personne à la Ville. Et qu'y faisoit-elle donc, me demanderez-vous ? Ma foi, je n'en sais rien. Mais Fanni n'a jamais fait qu'une chose; & si elle s'en fût occupée, j'en serois instruit. Elle étoit apparemment désœuvrée; oui, je m'en souviens, nous passâmes un jour & demi à ne rien faire, & à crever d'ennui «.

» Je me chagrinois à périr de ce genre de vie, lorsqu'Amisador s'avisa de nous en tirer... » Ah ! vous voilà, mon pauvre Amisador : vraiment j'en suis charmée. Vous me venez fort à propos «... Et qui vous savoit à Banza, lui répondit Amisadar ?... Oh, pour cela, personne : ni toi, ni d'autres, ne l'imagineront jamais. Tu ne devines donc pas ce qui m'a réduite ici « ?... Non, au vrai, je n'y entends rien.... » Rien du tout « ?... Non, rien.... » Eh bien apprends, mon cher, que je voulois me convertir «... Vous convertir ?... Eh, oui «... Regardez-moi un peu; mais vous êtes aussi charmante que jamais, & je ne vois rien

là

là qui tourne à la conversion. C'est une plaisanterie... Non, ma foi, c'est tout de bon. J'ai résolu de renoncer au monde : il m'ennuie « ... C'est une fantaisie qui vous passera. Que je meure, si vous êtes jamais dévote... Je le serai, te dis-je : les hommes n'ont plus de bonne foi «... Est-ce que Mazul vous auroit manqué ? Non, il y a un siecle que je ne le vois plus »... C'est donc Zupholo ?.. Encore moins ; j'ai cessé de le voir, je ne sais comment, sans y penser » ... Ah! j'y suis ; c'est le jeune Imola ? .. » Bon, est-ce qu'on garde ces colifichets-là « ?... Qu'est-ce donc ?... » Je ne sais : j'en veux à toute la terre «... Ah ! Madame, vous n'avez pas raison ; & cette terre, à qui vous en voulez, vous fourniroit encore de quoi réparer vos pertes.... » Amisadar, en vérité ; tu crois donc qu'il y a encore de bonnes ames échappées à la corruption du siecle, & qui savent aimer ? «... Comment, aimer ! Est-ce que vous donneriez dans ces miseres-là ? Vous voulez être aimée, vous ?... » Eh pourquoi non ?... Mais songez donc, Madame, qu'un homme qui aime, prétend l'être, & l'être tout seul. Vous avez trop de jugement, pour vous assujettir aux jalousies, aux caprices d'un Amant tendre & fidele. Rien n'est si fatigant que ces gens-là. Ne voir qu'eux, n'aimer qu'eux, ne rêver que d'eux, n'avoir de l'esprit, de l'enjouement, des charmes que pour eux ; cela ne vous convient certainement pas. Il feroit beau voir, que vous vous enfournassiez dans une belle passion, & que vous allassiez vous donner tous les travers d'une petite Bourgeoise....

» Mais il me semble, Amisadar, que tu as raison. Je crois, qu'en effet, il ne nous sieroit pas de filer des amours. Changeons donc, puisqu'il faut

changer. Auffi-bien je ne vois pas que ces femmes tendres, qu'on nous propofe pour modeles, foient plus heureufes que les autres «.... Qui vous a dit cela, Madame ?... » Perfonne; mais cela fe preffent ».... Méfiez-vous de ces preffentimens. Une femme tendre fait fon bonheur, fait le bonheur de fon Amant; mais, ce rôle-là ne va pas à toutes les femmes..... » Ma foi, mon cher, il ne va à perfonne, & toutes s'en trouvent mal. Quel avantage y auroit-il à s'attacher » ?.. Mille. Une femme qui s'attache confervera fa réputation; fera fouverainement eftimée de celui qu'elle aime; & vous ne fauriez croire combien l'amour doit à l'eftime..... » Je n'entends rien à ces propos: tu brouilles tout, la réputation, l'amour, l'eftime, & je ne fais quoi encore. Ne diroit-on pas, que l'inconftance doive déshonorer ? Comment ! je prends un homme; je m'en trouve mal; j'en prends un autre qui ne me convient pas; je change celui-ci pour un troifieme qui ne me convient pas davantage; & pour avoir eu le guignon de rencontrer mal une vingtaine de fois, au lieu de me plaindre, tu veux «.... Je veux, Madame, qu'une femme qui s'eft trompée dans un premier choix, n'en faffe pas un fecond, de peur de fe tromper encore, & d'aller d'erreur en erreur... » Ah quelle morale ! Il me femble, mon cher, que tu m'en prêchois une autre tout à l'heure. Pourroit-on favoir comment il faudroit à votre goût qu'une femme fût faite « ?... Très-volontiers, Madame; mais il eft tard, & cela nous menera loin..... » Tant mieux; je n'ai perfonne, & tu me feras compagnie. Voilà qui eft décidé, n'eftce pas ? Place-toi donc fur cette Ducheffe, & continue: je t'entendrai plus à mon aife. «

Amiladar obéit, & s'affit auprès de Fanni.

» Vous avez-là, Madame, lui dit-il, en se penchant vers elle, & lui découvrant la gorge, un mantelet qui vous enveloppe étrangement... Tu as raison .... Eh pourquoi donc cacher de si belles choses, ajouta-il, en les baisant ? ... Allons, finissez. Sçavez-vous bien, que vous êtes fou ?.... Vous devenez d'une effronterie qui passe. Monsieur le Moraliste, reprends un peu la conversation que tu m'as commencée «.

» Je souhaiterois donc dans ma Maîtresse, reprit Amisadar, de la figure, de l'esprit, des sentimens, de la décence sur-tout. Je voudrois qu'elle approuvât mes soins, qu'elle ne me conduisît pas par des mines; qu'elle m'apprît une bonne fois si je lui plais; qu'elle m'instruisît elle-même des moyens de lui plaire davantage; qu'elle ne me célât point les progrès que je ferois dans son cœur; qu'elle n'écoutât que moi; n'eût des yeux que pour moi, ne pensât, ne rêvât que de moi, n'aimât que moi, ne fît rien qui ne tendît à m'en convaincre; que cédant un jour à mes transports, je visse clairement que je dois tout à mon amour & au sien. Quel triomphe, Madame ! Et qu'un homme est heureux de posséder une telle femme » ! .... Mais, mon pauvre Amisadar, tu extravagues; rien n'est plus vrai. Voilà le portrait d'une femme comme il n'y en a point... » Je vous fais excuse, Madame, il s'en trouve. J'avoue qu'elles sont rares; j'ai cependant eu le bonheur d'en rencontrer une. Hélas ! si la mort ne me l'eût ravie; car, ce n'est jamais que la mort qui vous enleve ces femmes-là, peut-être à présent serois-je entre ses bras «... Mais, comment te conduisois-tu donc avec elle ? ... » J'aimois éperduement : je ne manquois aucune occasion de donner des preuves de ma tendresse. J'avois la dou-

ce satisfaction de voir qu'elles étoient bien reçues.
J'étois fidele jusqu'au scrupule. On me l'étoit de même. Le plus ou le moins d'amour étoit le seul sujet de nos différends. C'est dans ces petits démêlés que nous nous développions. Nous n'étions jamais si tendres qu'après l'examen de nos cœurs. Nos caresses succédoient toujours plus vives à nos explications. Qu'il y avoit alors d'amour & de vérité dans nos regards! Je lisois dans ses yeux, elle lisoit dans les miens, que nous brûlions d'une ardeur égale & mutuelle . . . . . Et où cela vous menoit-il? . . . . » A des plaisirs inconnus à tous les Mortels moins amoureux & moins vrais que nous. . . . « Vous jouissiez? . . . . » Oui, je jouissois, mais d'un bien dont je faisois un cas infini. Si l'estime n'enivre pas, elle ajoute du moins beaucoup à l'ivresse. Nous nous montrions à cœur ouvert, & vous ne sçauriez croire combien la passion y gagnoit. Plus j'examinois, plus j'appercevois de qualités, plus j'étois transporté. Je passois à ses genoux la moitié de ma vie, je regrettois le reste. Je faisois son bonheur, elle combloit le mien. Je la voyois toujours avec plaisir, je la quittois toujours avec peine. C'est ainsi que nous vivions. Jugez à présent, Madame, si les femmes tendres sont si fort à plaindre. . . . » Non elles ne le sont pas; si ce que vous me dites est vrai; mais j'ai peine à le croire. On n'aime point comme cela. Je conçois même qu'une passion, telle que vous l'avez éprouvée, doit faire payer les plaisirs qu'elle donne, par de grandes. . .
» J'en avois, Madame, mais je les chérissois. Je ressentois des mouvemens de jalousie. La moindre altération que je remarquois sur le visage de ma Maîtresse, portoit l'allarme au fond de mon ame...
» Quelle extravagance! Tout bien calculé, je

conclus qu'il vaut encore mieux aimer comme on aime à présent; en prendre à son aise; tenir tant qu'on s'amuse; quitter dès qu'on s'ennuye, ou que la fantaisie parle pour un autre. L'inconstance offre une variété de plaisirs inconnus à vous autres transis.... » J'avoue que cette façon convient assez à des petites Maîtresses, à des libertines; mais, un homme tendre & délicat ne s'en accommode point. Elle peut tout au plus l'amuser, quand il a le cœur libre, & qu'il veut faire des comparaisons. En un mot, une femme galante ne seroit point du tout mon fait.... » Tu as raison, mon cher Amisadar, tu penses à ravir. Mais, aimes-tu quelque chose à présent?.... » Non, Madame, si ce n'est vous; mais, je n'ose vous le dire.... » Ah! mon cher, ose: tu peux dire, lui repliqua Fanni, le regardant fixement «.

Amisadar entendit cette réponse à merveille, s'avança sur le canapé, se mit à badiner avec un ruban qui descendoit sur la gorge de Fanni, & on le laissa faire. Sa main, qui ne trouvoit aucun obstacle, se glissoit. On continuoit de le charger de regards, qu'il ne mésinterprétoit point. Je m'appercevois bien, moi, dit le Bijou, qu'il avoit raison. Il prit un baiser sur cette gorge qu'il avoit tant louée. On le pressoit de finir, mais d'un ton à s'offenser s'il obéissoit: aussi n'en fit-il rien. Il baisoit les mains, revenoit à la gorge, passoit à la bouche; rien ne lui résistoit. Insensiblement, la jambe de Fanni se trouva sur les cuisses d'Amisadar. Il y porta la main: elle étoit fine, Amisadar ne manqua pas de le remarquer. On écouta son éloge d'un air distrait. A la faveur de cette inattention, la main d'Amisadar fit des progrès: elle parvint assez rapidement aux genoux. L'inattention dura, & Amisadar travailloit à s'arranger

lorsque Fanni revint à elle. Elle accusa le petit Philosophe de manquer de respect; mais il fut, à son tour, si distrait, qu'il n'entendit rien, ou qu'il ne répondit aux reproches qu'on lui faisoit, qu'en achevant son bonheur.

Qu'il me parut charmant! dans la multitude de ceux qui l'ont précédé & suivi, aucun ne le fut tant à mon gré. Je ne puis en parler sans tressaillir. Mais souffrez que je reprenne haleine : il me semble qu'il y a bien assez long-tems que je parle, pour quelqu'un qui s'en acquitte pour la premiere fois.

Alonzo ne perdit pas un mot du Bijou de Fanni ; & il n'étoit pas moins pressé que Mangogul d'apprendre le reste de l'aventure. Ils n'eurent le tems ni l'un ni l'autre de s'impatienter, & le Bijou historien reprit en ces termes.

» Autant que j'ai pu comprendre à force de réflexions, c'est qu'Amisadar partit au bout de quelques jours pour la campagne ; qu'on lui demanda raison de son séjour à la Ville, & qu'il raconta son aventure avec ma Maîtresse ; car quelqu'un de sa connoissance & de celle d'Amisadar, passant devant notre Hôtel, demanda par hasard, ou par soupçon, si Madame y étoit, se fit annoncer, & monta. . . » Ah ! Madame, qui vous croiroit à Banza, & depuis quand y êtes-vous ? . . . » Depuis un siecle, mon cher, depuis quinze jours que j'ai renoncé à la société. . . . Pourroit-on vous demander, Madame, par quelle raison « ? . . Hélas ! c'est qu'elle me fatiguoit. Les femmes sont dans le monde d'un libertinage si étrange, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir. Il faudroit, ou faire comme elles, ou passer pour une bégueule ; & franchement, l'un & l'autre me paroît fort. . . . Mais, Madame, vous voilà tout-à-fait édifiante,

est-ce que les discours du Bramine Brelibibi vous auroient convertie ?... Non, c'est une bouffée de philosophie, une quinte de dévotion. Cela m'a pris subitement: & il n'a pas tenu à ce pauvre Amisadar que je ne sois à présent dans la haute réforme... » Madame l'a donc vu depuis peu ?... » Oui, une fois ou deux... « Et vous n'avez vu que lui ?.... Ah pour cela, non, c'est le seul être pensant, raisonnant, agissant, qui soit entré ici depuis l'éternité de ma retraite.... » Cela est singulier ».... Et qu'y a-t-il donc de singulier là-dedans ?... » Rien qu'une aventure qu'il a eue, ces jours passés, avec une Dame de Banza, seule comme vous, dévote comme vous, retirée du monde comme vous. Mais je vais vous en faire le conte: cela vous amusera peut-être ?... Sans doute, reprit Fanni; & tout de suite l'ami d'Amisadar se mit à lui raconter son aventure, mot pour mot, comme moi, dit le Bijou: & quand il en fut où j'en suis... » Eh bien, Madame, qu'en pensez-vous ? lui dit-il, Amisadar n'est-il pas fortuné ?... Mais lui répondit Fanni, Amisadar est peut-être un menteur. Croyez-vous qu'il y ait des femmes assez osées pour s'abandonner sans pudeur... » Mais considérez, Madame, lui répliqua Marsupha, qu'Amisadar n'a nommé personne, & qu'il n'est pas vraisemblable qu'il nous en ait imposé » .. J'entrevois ce que c'est, reprit Fanni, Amisadar a de l'esprit, il est bienfait: il aura donné à cette pauvre recluse des idées de volupté qui l'auront entraînée. Oui, c'est cela. Ces gens-là sont dangereux pour qui les écoute; & entr'eux Amisadar est unique..... » Quoi donc, Madame, interrompit Marsupha, Amisadar seroit-il le seul homme qui sût persuader; & ne rendrez-vous point justice à d'autres qui méritent autant que lui

un peu de part dans votre estime» ? . . . Et de qui parlez-vous, s'il vous plaît ? . . . . » De moi, Madame, qui vous trouve charmante, & » . . . C'est pour plaisanter, je crois. Envisagez-moi donc, Marsupha. Je n'ai ni rouge ni mouches. Le battant l'œil ne me va point. Je suis à faire peur... » Vous vous trompez, Madame ! ce déshabillé vous sied à ravir. Il vous donne un air si touchant, si tendre ! . . .

A ces propos galans, Marsupha en ajouta d'autres. Je me mis insensiblement de la conversation ; & quand Marsupha eut fini avec moi, il reprit avec ma Maîtresse » Sérieusement, Amisadar a tenté votre conversion ; c'est un homme admirable pour les conversions. Pourriez-vous me communiquer un échantillon de sa morale ? Je gagerois bien qu'elle differe peu de la mienne » . . . . . Nous avons traité certains points de galanterie à fond. Nous avons analysé la différence de la femme tendre & de la femme galante. Il en est lui pour les femmes tendres . . » Et vous aussi sans doute » ? . . . Point du tout, mon cher. Je me suis épuisée à lui démontrer, que nous étions toutes les unes comme les autres, & que nous agissions par les mêmes principes. Il n'est pas de cet avis. Il établit des distinctions à l'infini ; mais qui n'éxistent, je crois, que dans son imagination. Il s'est fait je ne sais qu'elle créature idéale, une chimere de femme, un être de raison coëffé. . . . . » Madame, lui répondit Marsupha, je connois Amisadar ; c'est un garçon qui a du sens, & qui a fréquenté les femmes. S'il vous dit qu'il y en avoit » . . . . Oh ! qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, je ne m'accommoderois point de leurs façons, interrompit Farini. . . . Je le crois, lui répondit Marsupha : aussi vous avez pris une forte

de conduite, plus conforme à votre naissance, & à votre mérite. Il faut abandonner ces bégueules à des Philosophes : elles sécheroient sur pied à la Cour « ....

Le Bijou de Fanni se tut en cet endroit. Une des qualités principales de ces Orateurs, c'étoit de s'arrêter à propos. Ils parloient comme s'ils n'eussent fait autre chose de leur vie ; d'où quelques Auteurs avoient conclu que c'étoient de pures machines. Et voici comment ils raisonnoient... Ici l'Auteur Africain rapporte tout du long l'argument métaphysique des Cartésiens contre l'ame des bêtes, qu'il applique, avec toute la sagacité possible, au caquet des Bijoux. En un mot, son avis est que les Bijoux parloient comme les oiseaux chantent ; c'est-à-dire, si parfaitement sans avoir appris, qu'ils étoient sifflés sans doute par quelque intelligence supérieure.

Et de son Prince, qu'en fait-il ? me demandez-vous. Il l'envoie dîner chez la Favorite ; du moins, c'est-là que nous le trouverons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Histoire des Voyages de Sélim.

MANGOGUL qui ne songeoit qu'à varier ses plaisirs, & multiplier les essais de son Anneau, après avoir questionné les Bijoux les plus intéressans de sa Cour, fut curieux d'entendre quelques Bijoux de la Ville. Mais comme il auguroit assez mal de ce qu'il en pourroit apprendre, il eut fort desiré les consulter à son aise, & s'épargner la peine de les aller chercher.

Comment les faire venir ? C'eſt ce qui l'embarraſſoit. » Vous voilà bien en peine à propos de rien, lui dit Mirzoza. Vous n'avez, Seigneur, qu'à donner un bal; & je vous promets, ce ſoir, plus de ces harangueurs que vous n'en voudrez écouter «.

» Joie de mon cœur, vous avez raiſon, lui répondit Mangogul. Votre expédient eſt même d'autant meilleur, que nous n'aurons à coup ſûr que ceux dont nous aurons beſoin «. Sur le champ, ordre au Kiſlar-Agaſi, & au Tréſorier des plaiſirs, de préparer la fête, & de ne diſtribuer que quatre mille billets. On ſavoit apparemment là mieux qu'ailleurs, la place que pouvoient occuper ſix mille perſonnes.

En attendant l'heure du bal, Sélim, Mangogul, & la Favorite, ſe mirent à parler de nouvelles. » Madame ſait-elle, dit Sélim à la Favorite, que le pauvre Codindo eſt mort ? En voilà le premier mot ; & de quoi eſt-il mort ? demanda la Favorite. Hélas ! Madame, lui répondit Sélim, c'eſt une victime de l'attraction. Il s'étoit entêté, dès ſa jeuneſſe, de ce ſyſteme, & la cervelle lui en a tourné ſur ſes vieux jours. Et comment cela ? dit la Favorite «.

» Il avoit trouvé, continua Sélim, ſelon les méthodes d'Hallei & de Circino, deux célebres Aſtronomes du Monoémugi, qu'une certaine Comete, qui a fait du bruit ſur la fin du regne de Kanoglou, devoit reparoître avant-hier; & dans la crainte qu'elle ne doublât le pas, & qu'il n'eût pas le bonheur de l'appercevoir le premier, il prit le parti de paſſer la nuit ſur ſon dongeon ; & il avoit encore hier, à neuf heures du matin, l'œil collé à la lunette «.

» Son fils, craignant qu'il ne fût incommodé

d'une si longue séance, s'approcha de lui sur les huit heures, le tira par la manche, & l'appella plusieurs fois, » *Mon Pere*, *mon Pere* : point de réponse. *Mon Pere*, *mon Pere*, réitéra le petit Codindo. Elle va passer, répondit Codindo ; elle passera : Oh ! parbleu, je la verrai. Mais vous n'y pensez pas, mon pere, il fait un brouillard effroyable. . . . . Je veux la voir ; je la verrai, te dis-je«.

» Le jeune homme convaincu par ces réponses, que son malheureux pere brouilloit, se mit à crier au secours. On vint, on envoya chercher Farfadi; & j'étois chez lui, car il est mon médecin, lorsque le domestique de Codindo est arrivé. . . . » Vîte, vîte, Monsieur ; dépêchez-vous : le vieux Codindo, mon Maître «. . . Eh bien, qu'y a-t-il, Champagne ? Qu'est-il arrivé à ton Maître ? . . » Monsieur, il est devenu fou » . . . . Ton maître est fou ? . . . . Eh oui, Monsieur. Il crie qu'il veut voir des bêtes, qu'il verra des bêtes, qu'il en viendra. Monsieur l'Apothicaire y est déjà, & l'on vous attend. Venez vîte «. . . Manie, disoit Farfadi, en mettant sa robe & cherchant son bonnet quarré ; manie, accès terrible de manie. Puis, s'adressant au domestique, Champagne, lui demandoit-il, ton Maître ne voit-il pas des papillons ? N'arrache-t-il pas les petits flocons de sa couverture ? . . » Eh non, Monsieur, lui répondoit Champagne. Le pauvre homme est au haut de son Observatoire ; sa femme, ses filles, & son fils le tiennent à quatre. Venez vîte, vous trouverez votre bonnet quarré demain «.

La maladie de Codindo me parut plaisante. Farfadi monta dans mon carrosse, & nous allâmes ensemble à l'Observatoire. Nous entendîmes, du bas de l'escalier, Codindo qui crioit comme un furieux: je veux voir la comete. Je la verrai. Retirez-vous, coquins «.

» Apparemment que sa famille, n'ayant pu le déterminer à descendre dans son appartement, avoit fait monter son lit au haut de son dongeon; car nous le trouvâmes couché. On avoit appellé l'Apothicaire du quartier, & le Bramine de la paroisse qui lui cornoit aux oreilles, lorsque nous arrivâmes : » Mon frere, mon cher frere, il y va de votre salut. Vous ne pouvez, en sûreté de conscience, attendre une comete à l'heure qu'il est : vous vous damnez «....... » C'est mon affaire, lui disoit Codindo «..... » Que répondrez-vous à Brama ?... reprenoit le Bramine «. » Monsieur le Curé, lui repliquoit Condido, sans quitter l'œil de la lunette, je lui répondrai que c'est votre métier de m'exhorter pour mon argent, & celui de Monsieur l'Apothicaire, que voilà, de me vanter son eau tiede; que Monsieur le Médecin fait son devoir de me tâter le pouls, & de n'y rien connoître, & moi, le mien d'attendre la cométe... On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage. Il continua d'observer avec un courage héroïque; & il est mort dans sa goutiere, la main gauche sur l'œil dumême côté, la droite posée sur le tuyau du télescope, & l'œil droit appliqué au verre oculaire, entre son fils, qui lui crioit qu'il avoit commis une erreur de calcul; son Apothicaire, qui lui proposoit un remede; son Médecin qui prononçoit en hochant de la tête, qu'il n'y avoit plus à faire; & son Curé qui lui disoit: Mon frere, faites un acte de contrition, & recommandez-vous à Brama «...

» Voilà, dit Mangogul, ce qui s'appelle mourir au lit d'honneur «. » Laissons, ajouta la Favorite, reposer en paix ce pauvre Codindo, & passons à quelque objet plus agréable. Puis s'adressant à Sélim, Seigneur, lui dit-elle, à votre âge, galant

comme vous êtes, dans une Cour où regnent les plaisirs avec l'esprit, les talens & la bonne mine que vous avez, il n'est pas étonnant que les Bijoux vous aient préconisé. Je les soupçonne même de n'avoir pas accusé tout ce qu'ils savent sur votre compte. Je ne vous demande pas le supplément : vous pourriez avoir de bonnes raisons pour le refuser. Mais, après toutes les aventures dont vous ont honoré ces Messieurs, vous devez connoître les femmes; & c'est une de ces choses sans conséquence dont vous pouvez convenir «.

»Ce compliment, Madame, lui répondit Sélim, eût flatté mon amour-propre à l'âge de vingt ans; mais j'ai de l'expérience; & une de mes premieres réflexions, c'est que plus on pratique en ce genre, & moins on acquiert de lumieres. Moi! connoître les femmes! Passe pour les avoir beaucoup étudiées «. »Eh bien, qu'en pensez-vous? lui demanda la Favorite«. «. Madame, répondit Sélim, quoique leurs Bijoux en aient publié, je les tiens toutes pour très-respectables «.

»En vérité, mon cher, lui dit le Sultan, vous mériteriez d'être Bijou, vous n'auriez pas besoin de muselieres«. »Sélim, ajouta la Sultane, laissez-là le ton satyrique, & parlez-nous vrai«. » Madame, lui répondit le Courtisan, je pourrois mêler à mon récit des traits désagréables; ne m'imposez pas la loi d'offenser un sexe qui m'a toujours assez bien traité, & que je révere par .... Eh, toujours de la vénération! Je ne connois rien de si caustique que ces gens doucereux, quand ils s'y mettent, interrompit Mirzoza; & s'imaginant que c'étoit par égard pour elle que Sélim se défendoit : » Que ma présence ne vous en impose point, ajouta-t-elle. Nous cherchons à nous amuser; & je m'engage, parole d'honneur, à m'ap-

pliquer tout ce que vous direz d'obligeant de mon ſexe, & de laiſſer le reſte aux autres femmes «. » Vous avez donc beaucoup étudié les femmes ? Eh bien, faites-nous le récit du cours de vos études. Il a été des plus brillans, à en juger par les ſuccès connus, & il eſt à préſumer qu'ils ne ſont pas démentis par ceux qu'on ignore «. Le vieux Courtiſan céda à ſes inſtances, & commença de la ſorte.

» Les Bijoux ont beaucoup parlé de moi, j'en conviens; mais ils n'ont pas tout dit. Ceux qui pouvoient compléter mon hiſtoire, ou ne ſont plus, ou ne ſont point dans nos climats; & ceux qui l'ont commencée, n'ont qu'effleuré la matiere. J'ai obſervé, juſqu'à préſent, le ſecret inviolable que je leur avois promis, quoique je fuſſe plus fait qu'eux pour parler; mais puiſqu'ils ont rompu le ſilence, il ſemble qu'ils m'ont diſpenſé de le garder «.

» Né avec un tempérament tout de feu, je connus à peine ce que c'étoit qu'une belle femme, que je l'aimai. J'eus des Gouvernantes que je déteſtai; mais, en récompenſe, je me plus beaucoup avec les Femmes-de-chambre de ma mere. Elles étoient, pour la plupart, jeunes & jolies: elles s'entretenoient, ſe déshabilloient, s'habilloient, devant moi, ſans précaution, m'exhortoient même à prendre des libertés avec elles; & mon eſprit naturellement porté à la galanterie, mettoit tout à profit. Je paſſai, à l'âge de cinq ou ſix ans, entre les mains des hommes avec ces lumieres; & Dieu ſait combien elles s'étendirent, lorſqu'on me mit ſous les yeux les anciens Auteurs, & que mes Maîtres m'interpréterent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétroient point eux-mêmes le ſens. Les Pages de mon pere m'apprirent quelques

gentillesses de College; & la lecture de l'Aloisia, qu'ils me prêterent, me donna toutes les envies du monde de me perfectionner. J'avois alors quatorze ans«.

»Je jettai les yeux autour de moi, cherchant, entre les femmes qui fréquentoient dans la maison, celle à qui je m'adresserois; mais toutes me parurent également propres à me défaire d'une innocence qui m'embarrassoit. Un commencement de liaison, & plus encore le courage que je me sentois d'attaquer une personne de mon âge, & qui me manquoit vis-à-vis des autres, me déciderent pour une de mes cousines. Emilie, c'étoit son nom, étoit jeune, & moi aussi; je la trouvai jolie, & je lui plus; elle n'étoit pas difficile, & j'étois entreprenant; j'avois envie d'apprendre, & elle n'étoit pas moins curieuse de savoir. Nous nous faisions souvent des questions très-ingénues & très-fortes. Un jour elle trompa la vigilance de ses Gouvernantes, & nous nous instruisîmes. Ah! que la Nature est un grand maître! Elle nous mit bientôt au fait du plaisir, & nous nous abandonnâmes à son impulsion, sans aucun pressentiment sur les suites. Ce n'étoit pas le moyen de les prévenir. Emilie eut des indispositions, qu'elle cacha d'autant moins, qu'elle n'en soupçonnoit pas la cause. Sa mere la questionna, lui tira l'aveu de notre commerce, & mon pere en fut instruit. Il m'en fit des réprimandes, mêlées d'un air de satisfaction; & sur le champ, il fut décidé que je voyagerois. Je partis avec un Gouverneur, chargé de veiller attentivement sur ma conduite, & de ne la point gêner; & cinq mois après, j'appris, par la Gazette, qu'Emilie étoit morte de la petite-vérole &, par une lettre de mon pere, que la tendresse qu'elle avoit eue pour moi lui coûtoit la

vie. Le premier fruit de mes amours sert, avec distinction, dans les troupes du Sultan : je l'ai toujours soutenu par mon crédit; & il ne me connoît encore que pour son protecteur «.

» Nous étions à Tunis, lorsque je reçus la nouvelle de sa naissance, & de la mort de sa mere. J'en fus vivement touché, & j'en aurois été, je crois inconsolable, sans l'intrigue que j'avois liée avec la femme d'un Corsaire, qui ne me laissa pas le tems de me désespérer. La Tunisienne étoit intrépide; j'étois fou; & tous les jours, à l'aide d'une échelle de corde qu'elle me jettoit, je passois de notre hôtel sur sa terrasse, & delà dans un cabinet où elle me perfectionnoit; car Emilie ne m'avoit qu'ébauché. Son époux revint de course, précisément dans le tems que mon Gouverneur, qui avoit ses instructions, me pressoit à passer en Europe. Je m'embarquai sur un vaisseau qui partoit pour Lisbonne; mais ce ne fut pas sans avoir fait & réitéré des adieux fort tendres à Elvire, dont je reçus le diamant que vous voyez «.

» Le bâtiment que nous montions étoit chargé de marchandises; mais la femme du Capitaine étoit la plus précieuse à mon gré : elle avoit à peine vingt ans : son mari en étoit jaloux comme un tigre; & ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison. Nous ne tardâmes pas à nous entendre tous. Dona Velina conçut, tout d'un coup, qu'elle me plaisoit, moi que je ne lui étoit pas indifférent, & son époux qu'il nous gênoit. Le Marin résolut aussi-tôt de ne pas désemparer, que nous ne fussions au Port de Lisbonne. Je lisois dans les yeux de sa chere épouse combien elle enrageoit des assiduités de son mari. Les miens lui déposoient les mêmes choses; & l'époux nous comprenoit à merveille. Nous passâmes deux jours entiers dans une soif de plaisir inconcevable,

concevable ; & nous en ſerions morts, à coup ſûr, ſi le Ciel ne s'en fût mêlé ; mais il aide toujours les ames en peine. A peine avions-nous paſſé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuſe. Je ne manquerois pas, Madame, de faire ſiffler les vents à vos oreilles, & gronder la foudre ſur votre tête ; d'enflammer le Ciel d'éclairs ; de ſoulever les flots juſqu'aux nues, & de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun Roman, ſi je ne vous faiſois une hiſtoire. Je vous dirai ſeulement que le Capitaine fut forcé, par les cris des matelots, de quitter ſa chambre, & de s'expoſer à un danger par la crainte d'un autre. Il ſortit avec mon Gouverneur ; & je me précipitai, ſans héſiter, entre les bras de ma belle Portugaiſe, oubliant tout-à-fait qu'il y eût une mer, des orages, des tempêtes ; que nous étions portés ſur un frêle vaiſſeau, & m'abandonnant, ſans réſerve, à l'élément perfide. Notre courſe fut prompte, & vous jugez bien, Madame, que par le tems qu'il faiſoit, je vis bien du pays en peu d'heures. Nous relâchâmes à Cadix, où je laiſſai à la Signora une promeſſe de la joindre à Lisbonne, s'il plaiſoit à mon Mentor, dont le deſſein étoit d'aller droit à Madrid «.

» Les Eſpagnoles ſont plus étroitement reſſerrées, & plus amoureuſes que nos femmes. L'amour ſe traite là par des eſpeces d'ambaſſadrices, qui ont ordre d'examiner les étrangers, de leur faire des propoſitions, de les conduire, de les ramener ; & les Dames ſe chargent du ſoin de les rendre heureux. Je ne paſſai point par ce cérémonial, grace à la conjoncture. Une grande révolution venoit de placer ſur le trône de ce Royaume un Prince du Sang de France : ſon arrivée, & ſon couronne-

ment donnerent lieu à des fêtes à la Cour, où je parus alors. Je fus accosté dans un bal : on me proposa un rendez-vous pour le lendemain ; je l'acceptai, & je me rendis dans une petite maison, où je ne trouvai qu'un homme masqué, le nez enveloppé dans un manteau, qui me rendit un billet, par lequel Donna Oropeza remettoit la partie au jour suivant, à pareille heure. Je revins, & l'on m'introduisit dans un appartement assez somptueusement meublé, & éclairé par des bougies. Ma Déesse ne me fit point attendre : elle entra sur mes pas, & se précipita dans mes bras sans dire mot, & sans quitter son masque. Etoit-elle laide ? Etoit-elle jolie ? c'est-ce que j'ignorois. Je m'apperçus seulement, sur le canapé où elle m'entraîna, qu'elle étoit jeune, bienfaite, & qu'elle aimoit le plaisir. Lorsqu'elle se crut satisfaite de mes éloges, elle se démasqua, & me montra l'original du portrait que vous voyez dans cette tabatiere «.

Sélim ouvrit, & présenta en même-tems à la Favorite une boîte d'or, d'un travail exquis, & enrichie de pierreries. » Le présent est gracieux, dit Mangogul «. » Ce que j'en estime le plus, ajouta la Favorite, c'est le portrait. Quels yeux ! Quelle bouche ! Quelle gorge ! Mais tout cela n'est-il point flatté« ? » Si peu, Madame, répondit Sélim, qu'Oropeza m'auroit peut-être fixé à Madrid, si son époux, informé de notre commerce, ne l'eût troublé par ses menaces. J'aimois Oropeza, mais j'aimois encore mieux la vie. Ce n'étoit pas non plus l'avis de mon Gouverneur, que je m'exposasse à être poignardé du mari, pour jouir quelques mois de plus de la femme. J'écrivis donc à la belle Espagnole une lettre d'adieux fort touchants, que je tirai de quelque Roman du pays, & je partis pour la France «.

» Le Monarque qui regnoit alors en France, étoit grand-pere du Roi d'Espagne; & sa Cour passoit, avec raison, pour la plus magnifique, la plus polie & la plus galante de l'Europe. J'y parus comme un phénomene. » Un jeune Seigneur du Congo, disoit une belle Marquise. Eh mais, cela doit être fort plaisant. Ces hommes-là valent mieux que les nôtres. Le Congo, je crois, n'est pas loin de Maroc «. On arrangeoit des soupers dont je devois être. Pour peu que mon discours fût sensé, on le trouvoit délié, admirable : on se récrioit, parce qu'on m'avoit d'abord fait l'honneur de soupçonner que je n'avois pas le sens commun. » Il est charmant, reprenoit, avec vivacité, une autre femme de Cour. Quel meurtre de laisser retourner une jolie figure comme celle-là dans un vilain pays, où les femmes sont gardées à vue par des hommes qui ne le sont plus ! Est-il vrai, Monsieur? On dit qu'ils n'ont rien. Cela est bien déparant pour un homme «....... » Mais, ajoutoit une autre, il faut fixer ici ce grand garçon-là : il a de la naissance; quand on ne le feroit que Chevalier de Malthe. Je m'engage, si l'on veut, à lui procurer de l'emploi ; & la Duchesse Victoria, mon amie de tous les tems, parlera en sa faveur au Roi, s'il le faut «.

» J'eus bientôt des preuves non-suspectes de leur bienveillance, & je mis la Marquise en état de prononcer sur le mérite des habitans de Maroc & du Congo; j'éprouvai que l'emploi que la Duchesse & son amie m'avoient promis, étoit difficile à remplir, & je m'en défis. C'est dans ce séjour que j'appris à former de belles passions de vingt-quatre heures. Je circulai, pendant six mois, dans un tourbillon, où le commencement d'une aventure n'attendoit point la fin d'une autre : on n'en vou-

loit qu'à la jouissance. Tardoit-elle à venir, ou étoit-elle obtenue, on voloit à de nouveaux plaisirs «.

» Que me dites-vous là, Sélim? interrompit la Favorite. La décence est donc inconnue dans ces Contrées «? » Pardonnez-moi, Madame, répondit le vieux Courtisan, on n'a que ce mot à la bouche; mais les Françoises ne sont pas plus esclaves de la chose que leurs voisines «. » Et quelles voisines? demanda Mirzoza «. » Les Angloises, repartit Sélim, femmes froides & dédaigneuses en apparence, mais emportées, voluptueuses & vindicatives; moins spirituelles, & plus raisonnables que les Françoises; celles-ci aiment le jargon des sentimens, celles-là préferent l'expression du plaisir. Mais à Londres comme à Paris, on s'aime, on se quitte, on renoue pour se quitter encore. De la fille d'un Lord Bishop, (ce sont des especes de Bramines, mais qui ne gardent point le célibat,) je passai à la femme d'un Chevalier Baronnet. Tandis qu'il s'échauffoit dans le Parlement à soutenir les intérêts de la Nation contre les entreprises de la Cour, nous avions dans sa maison, sa femme & moi, bien d'autres débats. Mais le Parlement finit, & Madame fut contrainte de suivre son Chevalier dans sa Gentilhommiere. Je me rabattis sur la femme d'un Colonel, dont le Régiment étoit en garnison sur les côtes. J'appartins ensuite à la femme du Lord Maire. Ah! quelle femme! Je n'aurois jamais revu le Congo, si la prudence de mon Gouverneur, qui me voyoit dépérir, ne m'eût tiré de cette galere. Il supposa des lettres de ma famille, qui me redemandoit avec empressement, & nous nous embarquâmes pour la Hollande. Notre dessein étoit de traverser l'Allemagne, & de nous rendre en Italie, où

nous comptions sur des occasions fréquentes de repasser en Afrique «.

» Nous ne vîmes la Hollande qu'en poste : notre séjour ne fut guere plus long en Allemagne. Toutes les femmes de condition y ressemblent à des citadelles importantes, qu'il faut assiéger dans les formes. On en vient à bout : mais les approches demandent tant de mesures ; ce sont tant de *si* & de *mais*, quand il s'agit de régler les articles de la capitulation, que ces conquêtes m'ennuyerent bien-tôt«.

» Je me souviendrai toute ma vie du propos d'une Allemande de la premiere qualité, sur le point de m'accorder ce qu'elle n'avoit pas refusé à beaucoup d'autres. » Ah ! s'écria-t-elle douloureusement, que diroit le grand Alziki mon pere, s'il savoit que je m'abandonne à un petit Congo comme vous «. Rien, Madame, lui repliquai-je ; tant de grandeur m'épouvante, & je me retire. Ce fut sagement fait à moi ; & si j'avois compromis son Altesse avec ma médiocrité, j'aurois pu m'en ressouvenir. Brama qui protége les saines contrées que nous habitons, m'inspira sans doute dans cet instant critique «.

» Les Italiennes que nous pratiquâmes ensuite, ne se montent point si haut : c'est avec elles que j'appris les modes du plaisir. Il y a dans ces rafinemens du caprice & de la bizarrerie ; mais vous me le pardonnerez, Mesdames, il en faut quelquefois pour vous plaire. J'ai apporté de Florence, de Venise & de Rome plusieurs recettes joyeuses, inconnues jusqu'à moi dans nos contrées barbares. J'en renvoye toute la gloire aux Italiennes qui me les communiquerent «.

» Je passai quatre ans ou environ en Europe, & rentrai par l'Egypte dans cet Empire, formé, com

me vous voyez, & muni des rares découvertes de l'Italie que je divulguai sur le champ «.

Ici l'Auteur Africain dit que Sélim s'étant apperçu que les lieux communs qu'il venoit de débiter à la Favorite sur les aventures qu'il avoit eues en Europe, & sur les caracteres des femmes des contrées qu'il avoit parcourues, avoient profondément assoupi Mangogul, craignit de le réveiller, s'approcha de la Favorite, & continua d'une voix plus basse.

» Madame, lui dit-il, si je n'appréhendois de vous avoir fatiguée par un récit qui n'a peut-être été que trop long, je vous raconterois l'aventure par laquelle je débutai en arrivant à Paris : je ne sais comment elle m'est échappée «.

» Dites, mon cher, lui répondit la Favorite, je vais redoubler d'attention, & vous dédommager, autant qu'il est en moi, de celle du Sultan qui dort «.

» Nous avions pris à Madrid, continua Sélim, des recommandations pour quelques Seigneurs de la Cour de France, & nous nous trouvâmes, tout en débarquant, assez bien faufilés. On étoit alors dans la belle saison, & nous allions nous promener, le soir, au Palais-Royal, mon Gouverneur & moi. Nous y fûmes un jour abordés par quelques petits-Maîtres, qui nous montrerent les plus jolies femmes, & nous firent leur histoire vraie ou fausse, ne s'oubliant point dans tout cela, comme vous pensez bien. Le Jardin étoit déja peuplé d'un grand nombre de femmes ; mais il en vint, sur les huit heures, un renfort considérable. A la quantité de leurs pierreries, à la magnificence de leurs ajustemens, & à la foule de leurs poursuivans, je les pris au moins pour des Duchesses. J'en dis ma pensée à un des jeu-

nes Seigneurs de la compagnie ; & il me répondit qu'il s'appercevoit bien que j'étois connoisseur ; & que si je voulois, j'aurois le plaisir de souper, le soir même, avec quelques-unes des plus aimables. J'acceptai son offre, & à l'instant il glissa le mot à l'oreille de deux ou trois de ses amis, qui s'éparpillerent dans la promenade, & revinrent, en moins d'un quart-d'heure, nous rendre compte de leur négociation. » Messieurs, nous dirent-ils, on vous attendra, ce soir, à souper chez la Duchesse Asterie «. Ceux qui n'étoient pas de la partie, se recrierent sur notre bonne fortune : on fit encore quelques tours, on se sépara, & nous montâmes en carrosse pour en aller jouir «.

» Nous descendîmes à une petite porte, au pied d'un escalier fort étroit, d'où nous grimpâmes à un second, dont je trouvai les appartemens plus vastes, & mieux meublés qu'ils ne me paroîtroient à présent. On me présenta à la Maîtresse du logis, à qui je fis une révérence des plus profondes, que j'accompagnai d'un compliment si respectueux, qu'elle en fut presque déconcertée. On servit, & on me plaça à côté d'une petite personne charmante, qui se mit à jouer la duchesse tout au mieux. En vérité, je ne sais comment j'osai en tomber amoureux : cela m'arriva cependant «.

» Vous avez donc aimé une fois en votre vie ? interrompit la Favorite. Eh, oui Madame, lui répondit Sélim, comme on aime à dix-huit ans, avec une extrême impatience de conclure une affaire entamée. Je ne dormis point de la nuit ; &, dès la pointe du jour, je me mis à composer à ma belle inconnue la lettre du monde la plus galante. Je l'envoyai, on me répondit, & j'obtins un rendez-vous. Ni le ton de la réponse, ni

la facilité de la Dame, ne me détromperent point; & je courus à l'endroit marqué, fortement persuadé que j'allois posséder la femme ou la fille d'un premier Ministre. Ma déesse m'attendoit sur un grand canapé : je me précipitai à ses genoux; je lui pris la main; & la lui baisant avec la tendresse la plus vive, je me félicitai sur la faveur qu'elle daignoit m'accorder. » Est-il bien vrai, lui dis-je, que vous permettez à Sélim de vous aimer, & de vous le dire, & qu'il peut, sans vous offenser, se flatter du plus doux espoir «. En achevant ces mots, je pris un baiser sur sa gorge : & comme elle étoit renversée, je me préparois assez vivement à soutenir ce début, lorsqu'elle m'arrêta, & me dit : » Tiens, mon ami, tu es joli garçon; tu as de l'esprit; tu parles comme un ange; mais il me faut quatre louis «. Comment dites-vous ? interrompis-je .... » Je te dis, reprit-elle, qu'il n'y a rien à faire si tu n'a pas tes quatre louis « .... Quoi! Mademoiselle, lui répondis-je tout étonné, vous ne valez que cela ? C'étoit bien la peine d'arriver du Congo pour si peu de chose. Et sur le champ je me rajuste, je me précipite dans l'escalier, & je pars «.

» Je commençai, Madame, comme vous voyez, à prendre des Actrices pour des Princesses. J'en suis du dernier étonnement, reprit Mirzoza; car enfin la différence est si grande ! Je ne doute point, reprit Sélim, qu'il ne leur ait échappé cent impertinences. Mais que voulez-vous ! un étranger, un jeune homme n'y regarde pas de si près. On m'avoit fait dans le Congo tant de mauvais contes sur la liberté des Européennes « ....

Sélim en étoit là, lorsque Mangogul se réveilla. » Je crois, Dieu me damne, dit-il en bâillant, & se frottant les yeux, qu'il est encore à Paris. Pour-

roit-on vous demander, beau conteur, quand vous esperez être de retour à Banza, & si j'ai longtems encore à dormir ? car il est bon, l'ami, que vous sachiez qu'il n'est pas possible d'entamer en ma présence un voyage que les bâillemens ne me prennent; c'est une mauvaise habitude que j'ai contractée en lisant Tavernier & les autres «.

» Prince, lui répondit Sélim, il y a plus d'une heure que je suis de retour à Banza «.

» Je vous en félicite, reprit le Sultan : puis s'adressant à la Sultane, Madame, lui dit-il, voilà l'heure du bal, nous partirons si la fatigue du voyage vous le permet «.

» Prince, lui répondit Mirzoza, me voilà prête«. Mangogul & Sélim avoient déja leur domino : la Favorite prit le sien. Le Sultan lui donna la main, & ils se rendirent dans la salle du bal, où ils se séparerent pour se disperser dans la foule. Sélim les y suivit, & moi aussi, dit l'Auteur Africain, quoique j'eusse plus d'envie de dormir que de voir danser « . . . .

CHAPITRE XII.

Vingt-quatrieme & vingt-cinquieme Essais de l'Anneau.

Bal masqué, & suite du Bal masqué.

LEs Bijoux les plus extravagans de Banza ne manquerent pas d'accourir où le plaisir les appelloit. Il en vint en carrosse bourgeois, il en vint par les voitures publiques, & même quelques-uns à pied. Je ne finirois point, dit l'Auteur Africain, dont j'ai l'honneur d'être le *Caudataire*, si

j'entrois dans le détail des niches que leur fit Mangogul. Il donna plus d'exercice à sa Bague dans cette nuit seule qu'elle n'en avoit eu depuis qu'il la tenoit du Génie. Il la tournoit tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, souvent sur une vingtaine à la fois. C'étoit alors qu'il se faisoit un beau bruit. L'un s'écrioit; d'une voix aigre : Violons, *le Carillon de Dunkerque*, s'il vous plait : l'autre, d'une voix rauque; & moi je veux les *Sautriots*, & moi *les Tricotets*, disoit un troisieme : & une multitude à la fois, des contredanses usées, comme *la Boulée*, *les Quatre-Faces*, *la Calotine*, *la Chaîne*, *le Pistolet*, *la Mariée*, *le Pistolet*, *le Pistolet.* Tous ces cris étoient lardés d'un million d'extravagances. L'on entendoit d'un côté, *Peste soit du nigaud, il faut l'envoyer à l'école.* De l'autre, *je m'en retournerai donc sans étrenner.* Ici, *qui payera mon carrosse ?* Là, *il m'est échappé, mais je chercherai tant qu'il se retrouvera.* Ailleurs, *à demain ; mais vingt louis au moins, sans cela rien de fait.* Et par-tout des propos qui décéloient des desirs ou des exploits.

Dans ce tumulte une petite Bourgeoise, jeune & jolie démêla Mangogul, le poursuivit, l'agaça, & parvint à déterminer son Anneau sur elle. On entendit à l'instant son Bijou s'écrier : » Où courez-vous ? Arrêtez, beau masque, ne soyez point insensible à l'ardeur d'un Bijou qui brûle pour vous «. Le Sultan choqué de cette déclaration téméraire, résolut de punir celle qui l'avoit hasardée. Il disparut, & chercha parmi ses gardes quelqu'un qui fût à peu près de sa taille, lui céda son masque & son domino, & l'abandonna aux poursuites de la petite Bourgeoise, qui, toujours trompée par les apparences, continua de dire mille folies à celui qu'elle prenoit pour Mangogul.

Le faux Sultan ne fut pas bête ; c'étoit un homme qui ſavoit parler par ſignes : il en fit un qui attira la belle dans un endroit écarté, où elle ſe prit, pendant près d'une heure, pour la Sultane favorite ; & Dieu ſait les projets qui lui roulerent dans la tête. Mais l'enchantement dura peu. Lorſqu'elle eut accablé le prétendu Sultan de careſſes, elle le pria de ſe démaſquer : il le fit, & montra une phyſionomie armée de deux grands crocs, qui n'appartenoient point du tout à Mangogul. Ah fi, s'écria la petite bourgeoiſe, fi !... » Eh mon petit tame, lui répondit le Suiſſe, qu'avoir-vous à moi l'y croire vous avoir rentu d'aſſez bons ſervices, pour que vous l'y être pas fâchée de me connoître «. Mais ſa Déeſſe ne s'amuſa point à lui répondre, s'échappa bruſquement de ſes mains, & ſe perdit dans la foule.

Ceux d'entre les Bijoux qui n'aſpirerent pas à de ſi grands honneurs, ne laiſſerent pas que de rencontrer le plaiſir, & tous reprirent la route de Banza, fort ſatisfaits de leur voyage.

L'on ſortoit du bal, lorſque Mangogul entendit deux de ſes principaux Officiers, qui ſe parloient avec vivacité. » C'eſt ma maîtreſſe, diſoit l'un : j'en ſuis en poſſeſſion depuis un an ; & vous êtes le premier qui vous ſoyez aviſé de courir ſur mes briſées. A propos de quoi me troubler ? Naſſès, mon ami, adreſſez-vous ailleurs : vous trouverez cent femmes aimables, qui ſe tiendront pour trop heureuſes de vous avoir «. J'aime Amine, répondit Naſſès. Je ne vois qu'elle qui me plaiſe. Elle m'a donné des eſpérances ; & vous trouverez bon que je la ſuive. » Des eſpérances ! reprit Alibeg « !... Oui, des eſpérances.... Morbleu, cela n'eſt point...... Je vous dis, Monſieur, que cela eſt ; & que vous me ferez raiſon, ſur l'heure,

du démenti que vous me donnez. A l'inſtant, ils deſcendirent le grand perron ; ils avoient déja le cimeterre tiré, & ils alloient définir leur démêlé d'une façon tragique, lorſque le Sultan les arrêta, & leur défendit de ſe battre avant que d'avoir conſulté leur Hélene.

Ils obéirent, & ſe rendirent chez Amine, où Mangogul les ſuivit de près. » Je ſuis excédée du bal, leur dit-elle, les yeux me tombent. Vous êtes de cruelles gens, de venir au moment que j'allois me mettre au lit ; mais vous avez tous deux un air bien ſingulier. Pourroit-on ſavoir ce qui vous amene « ?.... C'eſt une bagatelle, lui répondit Alibeg. Monſieur ſe vante, & même aſſez hautement, ajouta-t-il, en montrant ſon ami, que vous lui donnez des eſpérances, Madame. Qu'en eſt-il ?.. Amine ouvroit la bouche ; mais le Sultan tournant ſa bague dans le même inſtant, elle ſe tut, & ſon Bijou répondit pour elle... » Il me ſemble que Naſsès ſe trompe ; non, ce n'eſt pas à lui que Madame en veut. N'a-t-il pas un grand laquais, qui vaut mieux que lui ? Oh ! que ces hommes ſont bien ſots de croire que des dignités, des honneurs, des titres, des noms vuides de ſens, en impoſent à des Bijoux ! Chacun a ſa philoſophie ; & la nôtre conſiſte principalement à diſtinguer le mérite de la perſonne, le vrai mérite de celui qui n'eſt qu'imaginaire. N'en déplaiſe à M. Claville, il en ſait là-deſſus moins que nous, & vous allez en avoir la preuve «.

» Vous connoiſſez tous deux, continua le Bijou, la Marquiſe Bibicoſa. Vous ſavez ſes amours avec Cléandor, & ſa diſgrace, & la haute dévotion qu'elle profeſſe aujourd'hui. Amine eſt bonne amie ; elle a conſervé les liaiſons qu'elle avoit avec Bibicoſa, & n'a point ceſſé de fréquenter

dans sa maison, où l'on rencontre des Bramines de toute espece. Un d'entr'eux pressoit un jour ma Maîtresse de parler pour lui à Bibicosa. Eh que voulez-vous que je lui demande ? lui répondit Amine. C'est une femme noyée, qui ne peut rien pour elle-même. Vraiment elle vous sauroit bon gré de la traiter encore comme une personne de conséquence. Allez, mon ami, le Prince Cléandor & Mangogul ne feront jamais rien pour elle; & vous vous morfondriez dans les anti-chambres... Mais, répondit le Bramine, Madame, il ne s'agit que d'une bagatelle, qui dépend directement de la Marquise. Voici ce que c'est. Elle a fait construire un petit minaret dans son hôtel: c'est sans doute pour le Sala, ce qui suppose un Iman; & c'est cette place que je demande... Que dites-vous ? reprit Amine. Un Iman, vous n'y pensez pas: il ne faut à la Marquise qu'un Marabou, qu'elle appellera de tems à autre lorsqu'il pleut, ou qu'on veut avoir fait le Sala avant que de se mettre au lit; mais un Iman logé, vêtu, nourri dans son hôtel, avec des appointemens, cela ne va point à Bibicosa. Je connois ses affaires. La pauvre femme n'a pas six mille sequins de revenu, & vous prétendez qu'elle en donnera deux mille à un Iman. Voilà-t-il pas qui est bien imaginé... De par Brama, j'en suis fâché, repliqua l'homme saint; car voyez-vous, si j'avois été son Iman, je n'aurois pas tardé à lui devenir plus nécessaire: & quand on en est là, il vous pleut de l'argent & des pensions. Tel que vous me voyez, je suis du Monomotapa, & je sais très-bien mon devoir... Eh! mais, lui répondit Amine d'une voix entrecoupée, votre affaire n'est pourtant pas impossible. C'est dommage que le mérite dont vous parlez ne se présume pas... On ne risque rien à

s'employer pour les gens de mon pays, reprit l'homme du Monomotapa : voyez plutôt. . . Il donna sur le champ à Amine la preuve complette d'un mérite si surprenant, que de ce moment vous perdîtes à ses yeux la moitié de ce qu'elle vous prisoit. Ah ! vivent les gens du Monomotapa « !

Alibeg & Nassès avoient la physionomie allongée, & se regardoient sans mot dire; mais revenus de leur étonnement, ils s'embrasserent; & jettant sur Amine un regard méprisant, ils coururent se prosterner aux pieds du Sultan, & le remercier de les avoir détrompés de cette femme, & de leur avoir conservé la vie & l'amitié réciproque. Ils arriverent dans le moment que Mangogul de retour chez la Favorite, lui faisoit l'histoire d'Amine. Mirzoza en rit, & n'en estima pas davantage les femmes de Cour & les Bramines.

CHAPITRE XIII.

Sélim à Banza.

MANGOGUL alla se reposer au sortir du bal; & la Favorite, qui ne se sentoit aucune disposition au sommeil, fit appeller Sélim; & le pressa de lui continuer son histoire amoureuse. Sélim obéit, & reprit en ces termes. . . .

» Madame, la galanterie ne remplissoit pas tout mon tems. Je dérobois au plaisir des instans que je donnois à des occupations sérieuses; & les intrigues dans lesquelles je m'embarquai, ne m'empêcherent point d'apprendre les fortifications, le manege, les armes, la musique & la danse; d'observer les usages & les arts des Européens, &

d'étudier leur politique & leur milice. De retour dans le Congo, on me présenta à l'Empereur, aïeul du Sultan, qui m'accorda un poste honorable dans ses troupes. Je parus à la Cour, & bientôt je fus, de toutes les parties du Prince Erguebzed, & par conséquent intéressé dans les aventures des jolies femmes. J'en connus de toute nation, de tout âge, de toute condition; & j'en trouvai peu de cruelles, soit que mon rang les éblouît, soit qu'elles aimassent mon jargon, ou que ma figure les prévînt. J'avois alors deux qualités avec lesquelles on va vîte en amour, de l'audace & de la présomption «.

» Je pratiquai d'abord des femmes de qualité. Je les prenois le soir au cercle, ou au jeu chez la Manimonbanda: je passois la nuit avec elles, & nous nous méconnoissions presque le lendemain. Une des occupations de ces Dames, c'est de se procurer des amans, de les enlever même à leurs meilleures amies; & l'autre, de s'en défaire. Dans la crainte de se trouver au dépourvu, tandis qu'elles filent une intrigue, elles en lorgnent deux ou trois autres. Elles possédent je ne sais combien de petites finesses pour attirer celui qu'elles ont en vue, & cent tracasseries en réserve pour se débarrasser de celui qu'elles ont. Cela a toujours été, & cela sera toujours. Je ne nommerai personne; mais je connus ce qu'il y avoit de femmes à la Cour d'Erguebzed en réputation de jeunesse & de beauté: & tous ces engagemens furent formés, rompus, renoués, oubliés, en moins de six mois «.

» Dégoûté de ce monde, je me jettai dans les Antipodes. Je vis des Bourgeoises, que je trouvai dissimulées, fieres de leur beauté, toutes grimpées sur le ton de l'honneur, & presque toujours obsédées par des maris sauvages & brutaux, ou

certains pieds-plats de cousins, qui faisoient, à jours entiers, les passionnés auprès de leurs cousines, & qui me déplaisoient grandement. On ne pouvoient les tenir seulement un moment. Ces animaux survenoient perpétuellement, dérangeoient un rendez-vous, & se fouroient à tous propos dans la conversation. Malgré ces obstacles, j'amenai cinq ou six de ces bégueules au point où je voulois, avant que de les planter-là. Ce qui me réjouissoit dans leur commerce, c'est qu'elles se piquoient de sentimens, & qu'il falloit s'en piquer aussi, & qu'elles en parloient à mourir de rire; & puis elles exigeoient des attentions, des petits soins : à les entendre, on leur manquoit à tout moment : elles prêchoient un amour si correct, qu'il fallut bien y renoncer. Mais le pis, c'est qu'elles avoient incessamment votre nom à la bouche, & quelquefois on étoit contraint de se montrer avec elles, & d'encourir tout le ridicule d'une aventure bourgeoise. Je me sauvai un beau jour des magasins & de la rue Saint-Denis, pour n'y revenir de ma vie«.

» On avoit alors la fureur des petites maisons. J'en louai une dans le Fauxbourg Oriental, & j'y placai successivement une de ces filles qu'on voit, qu'on ne voit plus; à qui l'on parle, à qui l'on ne dit mot, & qu'on renvoie quand on en est las. J'y rassemblois des Amis & des Actrices de l'Opéra : on y faisoit de petits soupers, que le Prince Erguebzed a quelquefois honoré de sa présence. Ah ! Madame, j'avois des vins délicieux, des liqueurs exquises, & le meilleur Cuisinier du Congo «.

» Mais rien ne m'a tant amusé qu'une entreprise que j'exécutai dans une Province éloignée de la Capitale, où mon Régiment étoit en quartier. Je partis de Banza pour en faire la revue; c'étoit

la

la seule affaire qui m'éloignoit de la Ville; & mon voyage eût été court, sans le projet extravagant auquel je me livrai. Il y avoit à Baruthi un Monastere peuplé des plus rares beautés. J'étois jeune, & sans barbe; & je méditai de m'y introduire à titre de veuve, qui cherchoit un asyle contre les dangers du siecle. On me fait un habit de femme, je m'en ajuste, & je vais me présenter à la grille de nos Recluses. On m'accueillit affectueusement; on me consola de la perte de mon époux; on convint de ma pension, & j'entrai «.

» L'appartement qu'on me donna, communiquoit au dortoir des Novices. Elles étoient en grand nombre, jeunes pour la plupart, & d'une fraîcheur surprenante. Je les prévins de politesses, & je fus bientôt leur amie. En moins de huit jours, on me mit au fait de tous les intérêts de la petite république; on me peignit les caracteres; on m'instruisit des anecdotes; je reçus des confidences de toutes couleurs; & je m'apperçus que nous ne manions pas mieux la médisance & la calomnie, nous autres profanes. J'observai la regle avec sévérité; j'attrapai les airs patelins & les tons doucereux; & l'on se disoit à l'oreille, que la Communauté seroit bienheureuse, si je prenois l'habit «.

» Je ne crus pas plutôt ma réputation faite dans la maison, que je m'attachai à une jeune vierge, qui venoit de prendre le premier voile. C'étoit une brune adorable; elle m'appelloit sa maman, je l'appellois mon petit ange : elle me donnoit des baisers innocens, & je lui en rendois de fort tendres. Jeunesse est curieuse. Zirziphile me mettoit à tout propos sur le mariage, & sur les plaisirs des époux. Elle m'en demandoit des nouvelles : j'aiguisois habilement sa curiosité; &, de questions

en questions, je la conduisis jusqu'à la pratique des leçons que je lui donnois. Ce ne fut pas la seule Novice que j'instruisis; & quelques jeunes Nonains vinrent aussi s'édifier dans ma cellule. Je ménageois les momens, les rendez-vous, les heures, si à propos, que personne ne se croisoit. Enfin, Madame, que vous dirai-je? La pieuse veuve se fit une postérité nombreuse. Mais lorsque le scandale, dont on avoit gémi tout bas, eût éclaté, & que le conseil des Discretes assemblé eût appellé le Médecin de la maison, je méditai ma retraite. Une nuit donc que toute la maison dormoit, j'escaladai les murs du jardin, & je disparus. Je me rendis aux Eaux de Piombino, où le Médecin avoit envoyé la moitié du Couvent, & où j'achevai, sous l'habit de Cavalier, l'ouvrage que j'avois commencé sous celui de veuve. Voilà, Madame, un fait dont tout l'Empire a mémoire, & dont vous seule connoissez l'auteur«.

»Le reste de ma jeunesse, ajouta Sélim, s'est consumé à de pareils amusemens, toujours de femmes, & de toute espece, rarement du mystere, beaucoup de sermens, & point de sincérité«.

»Mais, à ce compte, lui dit la Favorite, vous n'avez donc jamais aimé«? »Bon, répondit Sélim, je pensois bien alors à l'amour; je n'en voulois qu'au plaisir, & qu'à celles qui m'en promettoient«........ »Mais a-t-on du plaisir sans aimer, interrompit la Favorite? Qu'est-ce que cela, quand le cœur ne dit rien«? »Eh! Madame, répliqua Sélim, est-ce le cœur qui parle à dix-huit ou vingt ans«?

»Mais, enfin, de toutes ces expériences, quel est le résultat? Qu'avez-vous prononcé sur les femmes«?

» Qu'elles sont la plupart sans caractere, dit Sélim; que trois choses les meuvent puissamment, l'intérêt, le plaisir & la vanité; qu'il n'y en a peut-être aucune qui ne soit dominée par une de ces passions; & que celles qui les réunissent toutes trois, sont des monstres «.

» Passe encore pour le plaisir, dit Mangogul, qui entroit à l'instant; quoiqu'on ne puisse guere compter sur ces femmes, il faut les excuser. Quand le tempérament est monté à un certain dégré, c'est un cheval fougueux, qui emporte son Cavalier à travers champs; & presque toutes les femmes sont à califourchon sur cet animal-là «. » C'est peut-être par cette raison, dit Sélim, que la Duchesse Ménéga appelle le Chevalier Kaidar son grand Ecuyer «. . . . .

» Mais seroit-il possible, dit la Sultane à Sélim, que vous n'ayez pas eu la moindre aventure de cœur? Ne serez-vous sincere, que pour déshonorer un sexe qui faisoit vos plaisirs, si vous en faisiez les délices? Quoi! dans un si grand nombre de femmes, pas une qui voulût être aimée, qui méritât de l'être! Cela ne se comprend pas «.

» Ah! Madame, répondit Sélim, je sens, à la facilité avec laquelle je vous obéis, que les années n'ont point affoibli sur mon cœur l'empire d'une femme aimable. Oui, Madame, j'ai aimé comme un autre. Vous voulez tout savoir, je vais tout dire; & vous jugerez si je me suis acquitté du rôle d'amant dans les formes «.

» Y a-t-il des voyages dans cette partie de votre histoire? demanda le Sultan «. » Non Prince, répondit Sélim «. » Tant mieux, reprit Mangogul; car je ne me sens aucune envie de dormir «.

» Pour moi, reprit la Favorite, Sélim me permettra bien de reposer un moment «.

» Qu'il aille se coucher aussi, dit le Sultan; & pendant que vous dormirez, je questionnerai Cypria «.

» Mais, Prince, lui répondit Mirzoza, votre Hautesse n'y pense pas; ce Bijou vous enfilera dans des voyages qui ne finiront point «.

L'Auteur Africain nous apprend ici que le Sultan, frappé de l'observation de Mirzoza, se précautionna d'un antisomnifere des plus violens. Il ajoute que le Médecin de Mangogul, qui étoit bien son ami, lui en avoit communiqué la recette, & qu'il en avoit fait la Préface de son Ouvrage; mais il ne nous reste de cette Préface, que les trois dernieres lignes que je vais rapporter ici.

Prenez de . . . .
De . . . .
De . . . .
De *Marianne* & du *Paysan Par*. . . . . . quatre pages.
Des *Égaremens du Cœur*, une feuille.
Des *Confessions*, vingt-cinq lignes & demie.

CHAPITRE XIV.

Vingt-sixieme Essai de l'Anneau.

LE BIJOU VOYAGEUR.

TANDIS que la Favorite & Sélim se reposoient des fatigues de la veille, Mangogul parcouroit, avec étonnement, les magnifiques appartemens de Cypria. Cette femme avoit fait, avec son Bijou, une fortune à comparer à celle d'un Fermier-Général. Après avoir traversé une longue enfilade de pieces plus richement décorées les unes que les

autres, il arriva dans la salle de compagnie, où, au centre d'un cercle nombreux, il reconnut la Maîtresse du logis, à une énorme quantité de pierreries qui la défiguroient; & son époux, à la bonhommie peinte sur son visage. Deux Abbés, un bel esprit & trois Académiciens de Banza, occupoient les côtés du fauteuil de Cypria; & sur le fond de la salle, voltigeoient deux Petits-Maîtres, avec un jeune Magistrat rempli d'airs, soufflant sur ses manchettes, sans cesse rajustant sa perruque, visitant sa bouche, & se félicitant, dans les glaces, de ce que son rouge alloit bien. Excepté ces trois papillons, le reste de la compagnie étoit dans une vénération profonde pour la respectable momie, qui, indécemment étalée, bâilloit, parloit en bâillant, jugeoit mal de tout, & n'étoit jamais contredite. » Comment! disoit en soi-même Mangogul, qui n'avoit parlé seul depuis longtems, & qui s'en mouroit, comment est-elle parvenue à déshonorer un homme de bonne maison, avec un esprit si gauche, & une figure comme celle-là« ? Cypria vouloit qu'on la prît pour blonde : sa peau, petit jaune bigarré de rouge, imitoit assez bien une tulipe panachée : elle avoit les yeux gros, la vue basse, la taille courte, le nez effilé, la bouche plate, le tour du visage coupé, les joues creuses, le front étroit, point de gorge, la main seche & le bras décharné. C'étoit avec ces attraits qu'elle avoit ensorcelé son mari. Le Sultan tourna sa bague sur elle, & l'on entendit glapir aussi-tôt. L'assemblée s'y trompa, & crut que Cypria parloit par la bouche, & qu'elle alloit juger. Mais son Bijou débuta par ces mots :

» Histoire de mes voyages. Je naquis à Maroc en 1700000012; & je dansois sur le Théatre de l'Opéra, lorsque Méhémet Tripathoud, qui m'en-

treten oit, fut nommé Chef de l'Ambaſſade que notre puiſſant Empereur envoya au Monarque de la France. Je le ſuivis dans ce voyage. Les charmes des femmes Françoiſes m'enleverent bientôt mon amant; &, ſans délai, j'uſai de repréſailles. Les Courtiſans, avides de nouveautés, voulurent eſſayer de la Maroquine; car c'eſt ainſi qu'on nommoit ma Maîtreſſe : elle les traita fort humainement; & ſon affabilité lui valut, en ſix mois de tems, vingt mille écus en bijoux & autant en argent, avec un petit hôtel tout meublé. Mais le François eſt volage, & je ceſſai bientôt d'être à la mode. Je ne m'amuſai point à courir les Provinces. Il faut aux grands talens de vaſtes théatres; je laiſſai partir Tripathoud, & je me deſtinai pour la capitale d'un autre Royaume «.

» A Wealthy Lord, travelling through France, dragg'd me to London Ay! that was a man indeed! He water'd me ſix times a day, and as of ten o'nights. His prick like a comet's tail shot flaming darts : j never felt ſuch quick and thrilling thruſts. It was not poſſible fort mortal proweſſ to hold out long, at this rate; ſo he drooped by degrees, and j received his ſoul diſtilled throug his Tarſe. He gave me fifty touſand guineas. This noble Lord was ſucceedeb by a couple of Privateer Commanders lately retarn'd from cruiſing. Being intimate freinds, they fuck'd me, as they had ſail'd, in compagny, endeavouring woh should show moſt vigour and ſerve the readieſt fire Whilſt te one was riding at anchor, j to wed the other by his Tarſe, and prepared him ſor a fresh tire. Upon a modeſt computation, j reckon'd in about eight days time, j received a hunered and eighty shot. But j ſoon grew tired with Keeping ſo ſtrict an account, for there was no end of their broad-

fides. J. got twelve thousand pound from'em for my share of the prizes they had taken. The winter quarter being over, they were forced to put to sea again, and would fain have engaged me as a tender, but j had made a prior contract with a German Count«.

» *Duxit me Viennam in Austriâ patriam suam, ubi venereâ voluptate, quantâ maximâ poteram, ingurgitatus sum, per menses tres integros ejus splendidè nimis epulatus hospes. Illi rugosi & contracti Lothringo more colei, & eò usque longa crassaque mentula, ut dimidiam nondùm acciperem, quamvis iterato coitu fractus ritus mihi miserè pateret. Immanem ast usu frequenti vagina tandem admisit laxè gladium, novasque excogitavimus artes, quibus fututionum quotidianarum vinceremus fastidium. Modò me resupinum agitabat; modò ipsum, eques adhærescens inguinibus, motu quasi rotulatario versabam. Sæpè turgentem spumantemque admovit ori priapum, simulque appressis ad labia labiis, fellatricè me linguâ perfricuit. Etsi veneri nunquam indulgebat pasticæ, à tergo me tamen adorsus, cruribus, altero sublato, altero depresso, inter femora subibat, voluptaria quærens per impedimenta transire. Amatoria Sanchesii præcepta calluit ad unguem, & festivas Aretini tabulas sic expressit, ut nemo melius. His à me laudibus acceptis, multis Florenorum millibus mea solvit obsequia, & Romam secessi* «.

» Quella Citta è il Tempio di Venere, ed il soggiorno delle delizie. Tuttavia mi dispiaceva, che le natiche leggiadre fossero là encora più festeggiate delle più belle porte; quello che provai il terzo giorno del mio arrivo in quel paese. Una Cortigiana illustre si offerisce a farmi guadagnare mila scudi, s'io voleva passar la sera con esso lei in una vigna. Accettai l'invito : salimmo in una

carozza, e giungemmo in un luogo da lei ben conoſciuto, nel quale due Cavaliere colle braghesse roſſe ſi fecero incontro à noi, e ci conduſſero in un boſchetto ſpeſſo e folto, dove cavatoſi ſubito le veſti, vedemmo i più furioſi cazzi che riſaltaro mai. Ogn'uno chiavò la ſua. Il traſtullo poi ſi preſe à quadrille, dopo pér farſi guattare in bocca, poſcia nelle tette, alla perfine, uno de chiavatori impadroniſi del mio Rivale, mentre l'altro mi lavorava. L'iſteſſo fu fatto alla conductrice mia; è ciò tutto dolcemente condito di bacci alla fiorentina. E quando i campioni noſtri ebbero poſtò fine alla battaglia, facemmò la fricarella per riſvegliar il guſto à quei benedetti Signori, i quali ci pagarono con generoſità. In più volte guadagnai con loro ſeſſanta mila ſcudi; e due altre volte tanto, con coloro che mi procurava la Cortigiana. Mi ricordo di uno, che viſitava mi ſpeſſo, e che sborrava ſempre due volte ſenza cavarlo: e d'un altro il quale uſciva da me pian piano, per entrare ſotilmente nel mio vicino; e per queſto baſtava fare sù è giù le natiche. Ecco una uzanza curióſa, che ſi pratica in Italia «.

Le Bijou de Cypria continua ſon hiſtoire ſur un ton moitié Congeois & moitié Eſpagnol. Il ne ſavoit pas apparemment aſſez cette derniere langue, pour l'employer ſeule: on n'apprend une langue, dit l'Auteur Africain, qui ſe pendroit plutôt que de manquer une réflexion commune, qu'en la parlant beaucoup; & le Bijou de Cypria n'eut preſque pas le tems de parler à Madrid.

» Je me ſauvai d'Italie, dit-il, malgré quelques deſirs ſecrets qui me rappelloient en arriere, influxo malo del clima! y tuve luego la reſolucion de ir me a una tierra donde pudieſſe gozar mis

fueros, sin partir los con un usurpador. Je fis le voyage de Castille la vieille, où l'on sut le reduire à ses simples fonctions; mais cela ne suffit pas à ma vengeance. Le impuse la terea de batter el compas en los bayles che celebrava de dia y de noche; & il s'en acquitta si bien, que nous nous reconciliâmes. Nous parûmes à la Cour de Madrid en bonne intelligence. Al entrar de la Ciudad, je liai con un Papo venerabile por sus Camas: heureusement pour moi; car il eut compassion de ma jeunesse, & me communiqua un secret, le fruit de soixante années d'expérience, para guardar me del mal de que merecieron los Franceles ser padridos, por haver sido sus primeros pregones. Avec cette recette, & le goût de la propreté que je tentai vainement d'introduire en Espagne, je me préservai de tout accident à Madrid, où ma vanité seule fut mortifiée. Ma Maîtresse a, comme vous voyez, le pied fort petit. Esta prenda es el incentivo mos poderoso de una imaginacion Castellana. Un petit pied sert de passeport à Madrid à la fille que tiede la mas dilatada sima entre las piernas. Je me déterminai à quitter une contrée où je devois la plupart de mes triomphes à un mérite étranger; y me arrime a un definidor muy virtuoso, que passava a las indias. Je vis, sous les ailes de sa révérence, la terre de promission, ce pays où l'heureux Frayle porte, sans scandale, de l'or dans sa bourse, un poignard à sa ceinture, & sa Maîtresse en croupe. Que la vie que j'y passai fut délicieuse! Quelles nuits! Dieux, quelles nuits? Hay de mi! al recordarme de tantos gustos me meo... Algo mas... Ya, ya... Pierdo el sentido... Me muero «...

» Après un an de séjour à Madrid & aux Indes, je m'embarquai pour Constantinople. Je ne goûtai

point les usages d'un peuple chez qui les Bijoux sont barricadés ; & je sortis promptement d'une contrée, où je risquois ma liberté. Je pratiquai pourtant assez les Musulmans, pour m'appercevoir qu'ils se sont bien policés par le commerce des Européens; & je leur trouvai la légéreté du François, l'ardeur de l'Anglois, la force de l'Allemand, la longanimité de l'Espagnol, & d'assez fortes teintures des rafinemens Italiens. En un mot, un Aga vaut à lui seul un Cardinal, quatre Ducs, un Lord, trois Grands d'Espagne, & deux Princes Allemands «.

» De Constantinople j'ai passé, Messieurs, comme vous savez, à la Cour du grand Erguebzed, où j'ai formé nos Seigneurs les plus aimables : &, quand je n'ai plus été bon à rien, je me suis jetté sur cette figure-là, dit le Bijou, en indiquant par un geste, qui lui étoit familier, l'époux de Cypria. La belle chûte « !

L'Auteur Africain finit ce Chapitre par un avertissement aux Dames, qui pourroient être tentées de se faire traduire les endroits, où le Bijou de Cypria s'est exprimé dans des langues étrangeres. » J'aurois manqué, dit-il, au devoir de l'Historien, en les supprimant; & au respect que j'ai pour le sexe, en les conservant dans mon ouvrage, sans prévenir les Dames vertueuses, que le Bijou de Cypria s'étoit excessivement gâté le ton dans ses voyages, & que ses récits sont infiniment plus libres, qu'aucune des lectures clandestines qu'elles aient jamais faites «.

CHAPITRE XV.

Cydalise.

MANGOGUL revint chez la Favorite, où Sélim l'avoit dévancé. » Eh bien, Prince, lui dit Mirzoza, les voyages de Cypria vous ont-ils fait du bien ? Ni bien, ni mal, répondit le Sultan : je ne les ai point entendus. Et pourquoi donc ? reprit la Favorite ? C'est, dit le Sultan, que son Bijou parle comme une Poliglote toutes sortes de langues, excepté la mienne. C'est un assez impertinent conteur ; mais ce seroit un excellent Interprete. Quoi ! reprit Mirzoza, vous n'avez rien compris du tout dans ses récits ? Qu'une chose, Madame, répondit Mangogul, c'est que les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes que pour la religion des hommes ; & qu'il y a peu de mérite à savoir plusieurs langues. On peut posséder le Latin, le Grec, l'Italien, l'Anglois, & le Congeois, dans la perfection, & n'avoir non plus d'esprit qu'un Bijou. C'est votre avis, Madame, & celui de Sélim. Qu'il commence donc son aventure, mais sur-tout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir «. Sélim promit au Sultan que la scene seroit en un seul endroit, & dit :

» J'avois environ trente ans, je venois de perdre mon pere, je m'étois marié, pour ne pas laisser tomber ma Maison, & je vivois avec ma femme, comme il convient : des égards, des attentions, de la politesse, des manieres peu familieres, mais fort honnêtes. Le Prince Erguebzed étoit

monté sur le Trône : j'avois sa bienveillance longtems avant son regne : il me l'a continuée jusqu'à sa mort ; & j'ai tâché de justifier cette marque de distinction par mon zele & ma fidélité. La place d'Inspecteur-général de ses Troupes vint à vaquer : je l'obtins ; ce poste m'obligea à de fréquens voyages sur la frontiere «.

»De fréquens voyages ! s'écria le Sultan. Il n'en faut qu'un pour m'endormir jusqu'à demain. Avisez-y.

» Prince, continua Sélim, ce fut dans une de ces tournées que je connus la femme d'un Colonel de Spahis, nommé Ostaluk, brave homme, bon Officier, mais mari peu commode, jaloux comme un tigre, & qui avoit en sa personne de quoi justifier cette rage ; car il étoit affreusement laid «.

» Il avoit épousé depuis peu Cydalise, jeune, vive, jolie ; de ces femmes rares, pour lesquelles on sent, dès la premiere entrevue, quelque chose de plus que de la politesse ; dont on se sépare à regret, & qui vous reviennent cent fois dans l'idée, jusqu'à ce qu'on les revoie «.

»Cydalise pensoit avec justesse, s'exprimoit avec grace : sa conversation attachoit ; & si l'on ne se lassoit point de la voir, on se lassoit encore moins de l'entendre. Avec ces qualités, elle avoit droit de faire des impressions fortes sur tous les cœurs, & je m'en apperçus. Je l'estimois beaucoup : je pris bien-tôt un sentiment plus tendre, & tous mes procédés eurent incessamment la vraie couleur d'une belle passion. La facilité de mes premiers triomphes m'avoient un peu gâté. Lorsque j'attaquai Cydalise, je m'imaginai qu'elle tiendroit peu, & que très-honorée de la poursuite de Monsieur l'Inspecteur-général, elle ne se-

roit qu'une défense convenable. Qu'on juge donc de la surprise où me jetta la réponse qu'elle fit à ma déclaration. » Seigneur, me dit-elle, quand j'aurois la présomption de croire que vous êtes touché de quelques appas qu'on me trouve, je ferois une folie d'écouter sérieusement des discours avec lesquels vous en avez trompé mille autres, avant que de me les adresser. Sans l'estime, qu'est-ce que l'amour ? Peu de chose; & vous ne ne me connoissez pas assez pour m'estimer. Quelque esprit, quelque pénétration qu'on ait, on n'a point en deux jours assez approfondi le caractere d'une femme, pour lui rendre des soins mérités. Monsieur l'Inspecteur-général cherche un amusement : il a raison ; & Cydalise aussi, de n'amuser personne « ...

» J'eus beau lui jurer que je ressentois la passion la plus vraie ; que mon bonheur étoit entre ses mains, & que son indifférence alloit empoisonner le reste de ma vie. » Jargon, me dit-elle, pur jargon. Ou ne pensez plus à moi, ou ne me croyez pas assez étourdie pour donner dans des protestations usées. Ce que vous venez de me dire-là, tout le monde le dit, sans le penser ; tout le monde l'écoute, sans le croire «.

» Si je n'avois eu que du goût pour Cydalise, ses rigueurs m'auroient mortifié : mais je l'aimois ; elles m'affligerent. Je partis pour la Cour : son image m'y suivit ; & l'absence, loin d'amortir la passion que j'avois conçue pour elle, ne fit que l'augmenter «.

» Cydalise m'occupoit au point, que je méditai cent fois de lui sacrifier les emplois & le rang qui m'attachoient à la Cour ; mais l'incertitude du succès m'arrêta toujours «.

» Dans l'impossibilité de voler où je l'avois laiss

fée, je formai le projet de l'attirer où j'étois. Je profitai de la confiance dont Erguebzed m'honoroit : je lui vantai le mérite & la valeur d'Ostaluk. Il fut nommé Lieutenant des Spahis de la Garde, place qui le fixoit à côté du Prince : & Ostaluk parut à la Cour ; & avec lui Cydalise, qui devint aussi-tôt la beauté du jour «.

» Vous avez bien fait, dit le Sultan, de garder vos emplois, & d'appeller votre Cydalise à la Cour ; car, je vous jure par Brama, que je vous laissois partir seul pour sa Province «.

» Elle fut lorgnée, considérée, obsédée, mais inutilement, continua Sélim. Je jouis seul du privilege de la voir tous les jours. Plus je la pratiquai, plus je découvris en elle de graces & de qualités, & plus j'en devins éperdu. J'imaginai que peut-être la mémoire toute récente de mes nombreuses aventures me nuisoit dans son esprit. Pour l'effacer, & la convaincre de la sincérité de mon amour, je me bannis de la société, & je ne vis de femmes que celles que le hazard m'offroit chez elle. Il me parut que cette conduite l'avoit touchée, & qu'elle se relâchoit un peu de son ancienne sévérité. Je redoublai d'attentions, je demandai de l'amour, & l'on m'accorda de l'estime. Cydalise commença à me traiter avec distinction ; j'eus part dans sa confiance : elle me consultoit souvent sur les affaires de sa maison ; mais elle ne me disoit pas un mot de celles de son cœur. Si je lui parlois sentimens, elle me répondoit des maximes ; & j'étois désolé. Cet état pénible avoit duré long-tems, lorsque je résolus d'en sortir, & de savoir, une bonne fois pour toutes, à quoi m'en tenir. Comment vous y prîtes-vous ? demanda Mirzoza. Madame, vous l'allez savoir, répondit Mangogul, & Sélim continua «.

» Je vous ai dit, Madame, que je voyois Cydalise tous les jours : d'abord, je la vis moins souvent, mes visites devinrent encore plus rares ; enfin, je ne la vis presque plus. S'il m'arrivoit de l'entretenir tête-à-tête, quelquefois, par hasard, je lui parlois aussi peu d'amour, que si je n'en eusse jamais ressenti la moindre étincelle. Ce changement l'étonna : elle me soupçonna de quelqu'engagement secret ; & un jour que je lui faisois l'histoire galante de la Cour, Sélim, me dit-elle d'un air distrait, vous ne m'apprenez rien de vous-même. Vous racontez à ravir les bonnes fortunes d'autrui ; mais vous êtes fort discret sur les vôtres. Madame, lui répondis-je, c'est qu'apparemment je n'en ai point, ou que je crois qu'il est à propos de les taire. Oh oui, m'interrompit-elle, c'est fort à propos que vous me celez aujourd'hui des choses que toute la terre saura demain. A la bonne heure, Madame, lui repliquai-je ; mais personne au moins ne les tiendra de moi. En vérité, reprit-elle, vous êtes merveilleux avec vos réserves : & qui est-ce qui ignore que vous en voulez à la blonde Misis, à la petite Zibiline, à la brune Zéphéra ? A qui vous voudrez encore, Madame, ajoutai-je froidement. Vraiment, reprit-elle, je croirois volontiers que ce ne sont pas les seules : depuis deux mois qu'on ne vous voit que par grace, vous n'êtes pas resté dans l'inaction ; & l'on va vîte avec ces Dames-là. Moi, rester dons l'inaction ! lui répondis-je : j'en serois au désespoir. Mon cœur est fait pour aimer, & même un peu pour l'être : & je vous avouerai même qu'il l'est ; mais, ne m'en demandez pas davantage : peut-être en ai-je déja trop dit «.

» Sélim, reprit elle sérieusement, je n'ai point de secret pour vous ; & vous n'en aurez point pour

moi, s'il vous plaît. Où en êtes-vous ?... » Presqu'à la fin du Roman.... » Et avec qui, demanda-t-elle avec empressement ?... Vous connoissez Martéza ? »... Oui, sans doute : c'est une femme fort aimable.... » Eh bien, après avoir tout tenté vainement pour vous plaire, je me suis retourné de ce côté-là. On me desiroit depuis plus de six mois. Deux entrevues m'ont applani les approches : une troisieme achevera mon bonheur ; & ce soir, Martéza m'attend à souper. Elle est d'un commerce amusant, léger, un peu caustique ; mais, du reste, c'est la meilleure créature du monde. On fait mieux ses petites affaires avec ces folles-là, qu'avec des collets-montés, qui.. » Mais, Seigneur, interrompit Cydalise la vue baissée, en vous faisant compliment sur votre choix, pourroit-on vous faire observer, que Martéza n'est pas neuve ; & qu'avant vous, elle a compté des Amans ?... » Qu'importe, Madame ? repris-je. Si Martéza m'aime sincérement, je me regarderai comme le premier. Mais, l'heure de mon rendez-vous approche : permettez-moi »... Encore un mot, Seigneur. Est-il bien vrai, que Martéza vous aime ?... » Je le crois ».. Et vous l'aimez ? ajouta Cydalise... » Madame, lui répondis-je ; vous m'avez jetté vous-même entre les bras de Martéza : c'est vous en dire assez... » J'allois sortir ; mais Cydalise me tira par mon Doliman, & se retourna brusquement... » Madame, me veut-on quelque chose ? A-t-elle quelqu'ordre à me donner ?... » Non, Monsieur. Comment, vous voilà ? Je vous croyois déja bien loin... » Madame, je vais doubler le pas... » Sélim... » Cydalise... » Vous partez donc ?... Oui, Madame.... » Ah ! Sélim, à qui me sacrifiez-vous ? L'estime de Cydalise ne valoit-elle pas mieux que les faveurs d'une

Martéza ?

Martéza ?... » Sans doute, Madame, lui repliquai-je, si je n'avois eu pour vous que de l'estime. Mais je vous aimois... » Il n'en est rien, s'écria-t-elle avec transport : si vous m'aviez aimée, vous auriez démêlé mes véritables sentimens. Vous auriez pressenti, vous vous seriez flatté, qu'à la fin votre persévérance l'emporteroit sur ma fierté. Mais vous vous êtes lassé : vous m'avez délaissée ; & peut-être au moment... » A ce mot, Cydalise s'interrompit, un soupir lui échappa, & ses yeux s'humecterent.... » Parlez, Madame, lui dis-je : achevez. Si, malgré les rigueurs dont vous m'avez accablé, ma tendresse duroit encore ; vous pourriez..... Si Martéza m'étoit indifférente : si Cydalise m'étoit plus chere que jamais ; que feriez-vous ?...» Une folie de m'expliquer sur des suppositions.... » Cydalise, de grace, répondez-moi comme si je ne supposois rien. Si Cydalise étoit toujours la femme du monde la plus aimable à mes yeux ; & si je n'avois eu le moindre dessein sur Martéza... Encore une fois, que feriez-vous ? Ce que j'ai toujours fait, ingrat, me répondit enfin Cydalise : je vous aimerois... » Et Sélim vous adore, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, & baisant ses mains, que j'arrosois de larmes de joie«. Cydalise fut interdite. Ce changement inespéré la troubla : je profitai de son désordre, & notre réconciliation fut scellée par des marques de tendresse auxquelles elle n'étoit pas en état de se refuser.

» Et qu'en disoit le bon Ostaluk ? interrompit Mangogul. Sans doute qu'il permit à sa chere moitié de traiter généreusement un homme à qui il devoit une Lieutenance de Spahis «.

» Prince, reprit Sélim, Ostaluk se piqua de gratitude, tant qu'on ne m'écouta point ; mais si-

tôt que je fus heureux, il devint incommode, farouche, insoutenable pour moi, & brutal pour sa femme. Non content de nous troubler en personne, il nous fit observer : nous fûmes trahis ; & Ostaluk, sûr de son prétendu déshonnenr, eut l'audace de m'appeller en duel. Nous nous battîmes dans le grand Parc du Serrail : je le blessai de deux coups, & le contraignis à me devoir la vie«.

» Pendant qu'il guérissoit de ses blessures, je ne quittai pas un moment sa femme ; mais le premier usage qu'il fit de sa santé, fut de nous séparer, & de maltraiter Cydalise. Elle me peignit toute la tristesse de sa situation. Je lui proposai de l'enlever : elle y consentit ; & notre jaloux de retour de la chasse, où il avoit accompagné le Sultan, fut très-étonné de se trouver veuf. Ostaluk, sans s'exhaler en plaintes inutiles contre l'Auteur du rapt, médita sur le champ sa vengeance «.

» J'avois caché Cydalise dans une maison de campagne, à deux lieues de Banza ; & de deux nuits l'une, je me dérobois de la ville, pour aller à Cisare. Cependant, Ostaluk mit à prix la tête de son infidelle, corrompit mes domestiques à prix d'argent, & fut introduit dans mon parc. Un soir j'y prenois le frais avec Cydalise. Nous nous étions enfoncés dans une allée assez sombre ; & j'allois lui prodiguer les plus tendres caresses, lorsqu'une main invisible lui perça le sein d'un poignard à mes yeux. C'étoit celle du cruel Ostaluk. Le même sort me menaçoit ; mais je prévins Ostaluk : je tirai ma dague, & Cydalise fut vengée. Je me précipitai sur cette chere femme ; son cœur palpitoit encore. Je me hâtois de la transporter à la maison ; mais elle expira avant que d'y arriver, sa bouche collée sur la mienne «.

» Lorsque je sentis les membres de Cydalise se

refroidir entre mes bras, je poussai les cris les plus aigus : mes gens accoururent, & m'arrache-rent de ces lieux pleins d'horreur. Je revins à Banza, & je me renfermai dans mon Palais, dé-sespéré de la mort de Cydalise, & m'accablant des plus cruels reproches. J'aimois vraiment Cy-dalise ; j'en étois fortement aimé : & j'eus tout le tems de concevoir la grandeur de la perte que j'avois faite, & de la pleurer «.

» Mais enfin, reprit la Favorite, vous vous consolâtes ? Hélas ! Madame, répondit Sélim, long-tems je crus que je ne m'en consolerois ja-mais, & j'appris seulement qu'il n'y a point de douleurs éternelles «.

» Qu'on ne me parle plus des hommes, dit Mir-zoza : les voilà tous. C'est-à-dire, Seigneur Sélim, que cette pauvre Cydalise, dont l'histoire vient de nous attendrir, & que vous avez tant regret-tée, fut bien sotte de compter sur vos sermens ; & que, tandis que Brama la châtie peut-être ri-goureusement de sa crédulité, vous passez assez doucement vos instans entre les bras d'une autre «.

» Eh ! Madame, reprit le Sultan, appaisez-vous. Sélim aime encore : Cydalise sera vengée. Sei-gneur, répondit Sélim ; Votre Hautesse pourroit être mal informée. N'ai-je pas dû comprendre pour toute ma vie, par mon aventure avec Cy-dalise, qu'un amour véritable nuisoit trop au bon-heur ?... Sans doute, interrompit Mirzoza : & malgré vos réflexions, je gage, qu'à l'heure qu'il est, vous en aimez une autre plus ardemment en-core «....

» Pour plus ardemment, reprit Sélim, je n'ose-rois l'assurer : depuis cinq ans, je suis attaché de cœur à une femme charmante. Ce n'est pas sans peine que je m'en suis fait écouter ; car on avoit

toujours été d'une vertu.... De la vertu! s'écria le Sultan. Courage, mon ami. Je suis enchanté, quand on m'entretient de la vertu d'une femme de Cour. Sélim, dit la Favorite, continuez-nous votre histoire... & croyez toujours dans la fidélité de votre Maîtresse, ajouta le Sultan. Ah! Prince, reprit Sélim avec vivacité, Fulvia m'est fidelle. Fidelle ou non, répondit Mangogul, qu'importe à votre bonheur? Vous le croyez: cela suffit. C'est donc Fulvia que vous aimez à présent? dit la Favorite. Oui, Madame, répondit Sélim. Tant pis, mon cher, ajouta Mangogul; je n'ai point du tout de foi en elle. Elle est perpétuellement obsédée de Bramines, & puis je lui trouve de petits yeux à la Chinoise, avec un nez retroussé, & l'air tout-à-fait tourné du côté du plaisir. Entre nous, qu'en est-il? Prince, répondit Sélim, je crois qu'elle ne le hait pas. Eh bien, repliqua le Sultan, tout céde à cet attrait; c'est ce que vous devez savoir mieux que moi, ou vous n'êtes... Vous vous trompez, reprit la Favorite: on peut avoir tout l'esprit du monde, & ne point savoir cela. Je gage.... Toujours des gageures, interrompit Mangogul: cela m'impatiente: ces femmes sont incorrigibles. Eh! Madame, gagnez votre château, & vous gagerez ensuite «.

» Madame, dit Sélim à la Favorite, Fulvia ne pourroit-elle pas vous être bonne à quelque chose? Et comme quoi? demanda Mirzoza. Je me suis apperçu, répondit le Courtisan, que les Bijoux n'ont presque jamais parlé qu'en présence de Sa Hautesse; & je me suis imaginé que le Génie Cucufa, qui a opéré tant de choses surprenantes en faveur de Kanoglou, grand-pere du Sultan, pourroit bien avoir accordé à son petit-fils le don de les faire parler. Mais le Bijou de Fulvia n'a point

encore ouvert la bouche, que je sache : n'y auroit-il pas moyen de l'interroger, de vous procurer le château, & de me convaincre de la fidélité de ma Maîtresse ? Sans doute, reprit le Sultan : qu'en pensez-vous, Madame.. ? Oh ! je ne me mêle point d'une affaire si scabreuse. Sélim est trop de mes amis pour l'exposer, à l'appas d'un château, à perdre le bonheur de sa vie. Mais vous n'y pensez pas, reprit le Sultan. Fulvia est sage : Sélim en mettroit sa main au feu. Il l'a dit : il n'est pas homme à s'en dédire. Non, Prince, répondit Sélim : & si Votre Hautesse me donne rendez-vous chez Fulvia, j'y serai certainement le premier. Prenez garde à ce que vous proposez, reprit la Favorite. Sélim, mon pauvre Sélim, vous allez bien vîte : & tout aimable que vous soyiez.... Rassurez-vous, Madame, Puisque le sort en est jetté, j'entendrai Fulvia : le pis qui puisse en arriver, c'est de perdre une infidelle :... & de mourir de regret de l'avoir perdue, ajouta la Sultane. Quel conte ! dit Mangogul. Vous croyez donc que Sélim est devenu bien imbécille ? Il a perdu la tendre Cydalise ; & le voilà tout plein de vie ; & vous prétendez que s'il venoit à reconnoître Fulvia pour une infidelle, il en mourroit ? Je vous le garantis éternel, s'il n'est jamais assommé que de ce coup-là. Sélim, à demain chez Fulvia, entendez-vous ? On vous dira mon heure. Sélim s'inclina. Mangogul sortit. La Favorite continua de représenter au vieux courtisan qu'il jouoit gros jeu. Sélim la remercia des marques de sa bienveillance, & tous se retirerent dans l'attente du grand événement.

CHAPITRE XVI.

Vingt-septieme Essai de l'Anneau.

FULVIA.

L'AUTEUR Africain qui avoit promis quelque part le caractere de Sélim, s'est avisé de le placer ici. J'estime trop les ouvrages de l'antiquité, pour assurer qu'il eût été mieux ailleurs. Il y a, dit-il, quelques hommes, à qui leur mérite ouvre toutes les portes, qui par les graces de leur figure, & la légéreté de leur esprit, sont la coqueluche de bien des femmes, & dont la vieillesse est respectée, parce qu'ayant su concilier leurs devoirs avec leurs plaisirs, ils ont illustré le milieu de leur vie par des services rendus à l'Etat. En un mot, des hommes qui sont en tous tems les délices des sociétés. Tel étoit Sélim. Quoiqu'il eût atteint soixante ans, & qu'il fût entré de bonne heure dans la carriere des plaisirs, une constitution robuste, & des ménagemens l'avoient préservé de la caducité. Un air noble, des manieres aisées, un jargon séduisant, une grande connoissance du monde, fondée sur une longue expérience, l'habitude de traiter avec le sexe, le faisoient considérer à la Cour comme l'homme auquel tout le monde eût aimé à ressembler ; mais qu'on eût imité sans succès, faute de tenir de la Nature les talens & le genre qui l'avoient distingué.

Je demande à présent, continue l'Auteur Africain, si cet homme avoit raison de s'inquiéter sur le compte de sa Maîtresse, & de passer la nuit

comme un fou ? Car le fait est, que mille réflexions lui roulerent dans la tête ; & que plus il aimoit Fulvia, plus il craignit de la trouver infidelle. » Dans quel labyrinthe me suis-je engagé, se disoit-il à lui-même ; & à quel propos ? que me reviendra-t-il si la Favorite gagne un château, & quel sort pour moi si elle le perd ?... Mais pourquoi le perdroit-elle ? Ne suis-je pas certain de la tendresse de Fulvia ?... Ah ! je l'occupe toute entiere ; & si son Bijou parle, ce ne sera que de moi... Mais si le traître... Non, non, je l'aurois pressenti. J'aurois remarqué des inégalités : depuis cinq ans on se seroit démenti... Cependant, l'épreuve est périlleuse... Mais il n'est plus tems de reculer ; j'ai porté le vase à ma bouche, il faut achever, dussai-je répandre toute la liqueur...... Peut-être aussi que l'oracle me sera favorable.... Hélas ! qu'en puis-je attendre ? Pourquoi d'autres auroient-ils attaqué sans succès une vertu dont j'ai triomphé ?... Ah ! chere Fulvia, je t'offense par ces soupçons, & j'oublie ce qu'il m'en a coûté pour te vaincre. Un rayon d'espoir me luit, & je me flatte que ton Bijou s'obstinera à garder le silence... «

Sélim étoit dans cette agitation de pensées, lorsqu'on lui rendit, de la part du Sultan, un billet, qui ne contenoit que ces mots : *Ce soir, à onze heures précises, vous serez où vous savez.* Sélim prit la plume, & récrivit en tremblant : *Prince, j'obéirai.*

Sélim passa le reste du jour comme la nuit qui l'avoit précédé, flottant entre l'espérance & la crainte. Rien n'est plus vrai que les amans ont de l'instinct : si leur Maîtresse est infidelle, ils sont saisis d'un frémissement assez semblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais

tems. L'amant ſoupçonneux eſt un chat à qui l'oreille démange dans un tems nébuleux. Les animaux & les amans ont encore ceci de commun, que les animaux domeſtiques perdent cet inſtinct, & qu'il s'émouſſe dans les amans lorſqu'ils ſont devenus époux.

Les heures parurent bien lentes à Sélim : il regarda cent fois à ſa pendule. Enfin le moment fatal arriva, & le Courtiſan ſe rendit chez ſa Maîtreſſe. Il étoit tard ; mais comme on l'introduiſoit à toute heure, l'appartement de Fulvia lui fut ouvert... » Je ne vous attendois plus, lui dit-elle, & je me ſuis miſe au lit avec une migraine, que je dois aux impatiences où vous me jettez «. ...

» Madame, lui répondit Sélim, des devoirs de bienſéance, & même des affaires, m'ont comme enchaîné chez le Sultan, & depuis que je me ſuis ſéparé de vous, je n'ai pas diſpoſé d'un moment... Et moi, repliqua Fulvia, j'en ai été d'une humeur affreuſe. Comment ! deux jours entiers ſans vous appercevoir..... Vous ſavez, reprit Sélim, à quoi je ſuis obligée par mon rang ; & quelque aſſurée que paroiſſe la faveur des Grands... Comment ! interrompit Fulvia, le Sultan vous auroit-il marqué de la froideur ? Auroit-on oublié vos ſervices ? Sélim, vous êtes diſtrait : vous ne me répondez pas... Ah ! ſi vous m'aimez, qu'importe à votre bonheur le bon ou le mauvais accueil du Prince ? Ce n'eſt pas dans ſes yeux, c'eſt dans les miens, c'eſt entre mes bras que vous le chercherez «.

Sélim écoutoit attentivement ce diſcours, examinoit le viſage de ſa Maîtreſſe, & cherchoit dans ſes mouvemens ce caractere de vérité auquel on ne ſe trompe point, & qu'il eſt impoſſible de bien ſimuler. Quand je dis impoſſible, c'eſt à nous au-

tres hommes; car Fulvia se composoit si parfaitement, que Sélim commençoit à se reprocher de l'avoir soupçonnée, lorsque Mangogul arriva. Fulvia se tut aussi-tôt: Sélim frémit, & le Bijou dit: » Madame a beau faire des pélérinages à toutes les Pagodes du Congo, elle n'aura point d'enfans; & pour causes que je sais bien, moi qui suis son Bijou « ...

A ce début, Sélim se couvrit d'une pâleur mortelle; il voulut se lever; mais ses genoux tremblans se déroberent sous lui, & il retomba dans son fauteuil. Le Sultan invisible s'approcha, & lui dit à l'oreille: » En avez-vous assez ? ... Ah! Prince, s'écria douloureusement Sélim, pourquoi n'ai-je pas écouté les avis de Mirzoza & les pressentimens de mon cœur ? mon bonheur vient de s'éclipser: j'ai tout perdu. Je me meurs si son Bijou se tait; s'il parle, je suis mort; quil parle pourtant. Je m'attends à des lumieres affreuses; mais je les redoute moins que je ne hais l'état perplexe où je suis «.

Cependant le premier mouvement de Fulvia avoit été de porter la main sur son Bijou, & de lui fermer la bouche. Ce qu'il avoit dit jusques-là supportoit une interprétation favorable; mais elle appréhendoit pour le reste. Lorsqu'elle commençoit à se rassurer sur le silence qu'il gardoit, le Sultan pressé par Sélim, retourna sa Bague. Fulvia fut contrainte d'écarter les doigts, & le Bijou continua:

» Je ne prendrai jamais, on me fatigue trop. Les visites trop assidues de tant de saints personnages nuiront toujours à mes intentions; & Madame n'aura point d'enfans. Si je n'étois fêté que par Sélim, je deviendrois peut-être fécond; mais je mene une vie de forçat. Aujourd'hui c'est l'un,

demain c'eſt l'autre, & toujours à la rame. Le dernier homme que voit Fulvia, c'eſt toujours celui qu'elle croit deſtiné par le Ciel à perpétuer ſa race. Perſonne n'eſt à l'abri de cette fantaiſie. La condition fatigante que celle du Bijou d'une femme titrée, qui n'a point d'héritiers ! Depuis dix ans je ſuis abandonné à des gens qui n'étoient pas faits ſeulement pour lever l'œil ſur moi «.

Mangogul crut en cet endroit que Sélim en avoit aſſez entendu pour être guéri de ſa perplexité, il lui fit grace du reſte, retourna ſa Bague, & ſortit, abandonnant Fulvia aux reproches de ſon amant.

D'abord le malheureux Sélim avoit été pétrifié ; mais la fureur lui rendant les forces & la parole, il lança un regard mépriſant ſur ſon infidelle, & lui dit : » Ingrate, perfide, ſi je vous aimois encore je me vengerois ; mais indigne de ma tendreſſe, vous l'êtes auſſi de mon courroux. Un homme comme moi ! Sélim compromis avec un tas de faquins ! « ...

» En vérité, l'interrompit bruſquement Fulvia, du ton d'une courtiſanne démaſquée, vous avez bonne grace de vous formaliſer d'une bagatelle ! Au lieu de me ſavoir gré de vous avoir dérobé des choſes dont la connoiſſance vous eût déſeſpéré dans le tems, vous prenez feu, vous vous emportez comme ſi l'on vous avoit offenſé. Et quelle raiſon, Monſieur, auriez-vous de vous préférer à Seton, à Rikel, à Molli, à Tachmas, aux cavaliers les plus aimables de la Cour, à qui l'on ne ſe donne pas ſeulement la peine de déguiſer les paſſades qu'on leur fait ? Un homme vous, Sélim, eſt un homme épuiſé, caduc, hors d'état, depuis une éternité, de fixer ſeul une jolie femme qui n'eſt pas une ſotte. Convenez donc que votre

présomption est déplacée, & votre courroux impertinent. Au reste, vous pouvez, si vous êtes mécontent, laisser le champ libre à d'autres qui l'occuperont mieux que vous. » Aussi sors-je & de très-grand cœur, repliqua Sélim, outré d'indignation «; & il sortit, bien résolu de ne point revoir cette femme.

Il rentra dans son hôtel, & s'y renferma quelques jours, moins chagrin dans le fond de la perte qu'il avoit faite que de sa longue erreur. Ce n'étoit pas son cœur, c'étoit sa vanité qui souffroit. Il redoutoit les reproches de la Favorite & les plaisanteries du Sultan ; & il évitoit l'une & l'autre.

Il s'étoit presque déterminé à renoncer à la Cour, à s'enfoncer dans la solitude, & à achever en Philosophe une vie dont il avoit perdu la plus grande partie sous l'habit d'un courtisan, lorsque Mirzoza, qui devinoit ses pensées, entreprit de le consoler, le manda au Serrail, & lui tint ce discours. » Eh bien, mon pauvre Sélim, vous m'abandonnez donc ? Ce n'est pas Fulvia, c'est moi que vous punissez de ses infidélités. Nous sommes tous fâchés de votre aventure : nous convenons qu'elle est chagrinante ; mais si vous faites quelque cas de la protection du Sultan & de mon estime, vous continuerez d'aimer notre société, & vous oublierez cette Fulvia, qui ne fut jamais digne d'un homme tel que vous «.

» Madame, lui répondit Sélim, l'âge m'avertit qu'il est tems de me retirer. J'ai vu suffisamment le monde : je me serois vanté, il y a quatre jours, de le connoître ; mais le trait de Fulvia me confond. Les femmes sont indéfinissables, & toutes me seroient odieuses, si vous n'étiez comprise dans un sexe, dont vous avez tous les charmes. Fasse

Brama que vous n'en preniez jamais les travers ! Adieu, Madame, je vais dans la solitude m'occuper de réflexions utiles. Le souvenir des bontés dont vous & le Sultan m'avez honoré, m'y suivra, & si mon cœur y forme encore quelques vœux, ce sera pour votre bonheur & sa gloire «.

» Sélim, lui répondit la Favorite, vous prenez conseil du dépit. Vous craignez un ridicule que vous éviterez moins en vous éloignant de la Cour, qu'en y demeurant. Ayez de la philosophie tant qu'il vous plaira ; mais ce n'est pas ici le moment d'en faire usage ; on ne verra dans votre retraite qu'humeur & que chagrin. Vous n'êtes point fait pour vous confiner dans un désert ; & le Sultan « . . . .

L'arrivée de Mangogul interrompit la Favorite : elle lui communiqua le dessein de Sélim. » Il est donc fou, dit le Prince : est-ce que les mauvais procédés de cette petite Fulvia lui ont tourné la tête ? Puis s'adressant à Sélim . . . Il n'en sera pas ainsi, notre ami. Vous demeurerez, continua-t-il, j'ai besoin de vos conseils, &, Madame, de votre société. Le bien de mon Empire & la satisfaction de Mirzoza l'exigent, & cela sera «.

Sélim touché des sentimens de Mangogul & de la Favorite, s'inclina respectueusement, demeura à la Cour, & fut aimé, chéri, recherché, & distingué par sa faveur auprès du Sultan & de Mirzoza.



CHAPITRE XVII.

Evénemens prodigieux du Regne de Kanoglou, grand-Pere de Mangogul.

LA Favorite étoit fort jeune. Née sur la fin du regne d'Erguebzed, elle n'avoit presque aucune idée de la Cour de Kanoglou. Un mot échappé par hazard lui avoit donné de la curiosité pour les prodiges que le Génie Cucufa avoit opérés en faveur de ce bon Prince; & personne ne pouvoit l'en instruire plus fidélement que Sélim. Il en avoit été témoin, y avoit eu part, & possédoit à fond l'histoire de ces tems. Un jour qu'il étoit seul avec elle, Mirzoza le mit sur ce chapitre, & lui demanda si le regne de Kanoglou, dont on faisoit tant de bruit, avoit vu des merveilles plus étonnantes que celles qui fixoient aujourd'hui l'attention du Congo?

» Je ne suis point intéressé, Madame, lui répondit Sélim, à préférer le vieux tems à celui du Prince regnant. Il se passe de grandes choses; mais ce n'est peut-être que l'essai de celles qui continueront d'illustrer Mangogul; & ma carriere est trop avancée pour que je puisse me flatter de les voir.... Vous vous trompez, lui répondit Mirzoza, vous avez acquis, & vous conserverez l'épithete d'Eternel. Mais dites-moi ce que vous avez vu«.

» Madame, continua Sélim, le regne de Kanoglou a été long, & nos Poëtes l'ont surnommé l'Age d'or. Ce titre lui convient à plusieurs égards. Il a été signalé par des succès & des victoires; mais

les avantages ont été mêlés de revers, qui montrent que cet or étoit quelquefois de mauvais aloi. La Cour, qui donne le ton au reste de l'Empire, étoit fort galante. Le Sultan avoit des Maîtresses, les Seigneurs se piquerent de l'imiter, & le peuple prit insensiblement le même air. La magnificence dans les habits, les meubles, les équipages, fut excessive. On fit un art de la délicatesse dans les repas. On jouoit gros jeu, on s'endettoit, on ne payoit point, & l'on dépensoit tant qu'on avoit de l'argent & du crédit. On publia contre le luxe de très-belles ordonnances, qui ne furent point exécutées. On prit des Villes, on conquit des Provinces, on commença des palais, & l'on épuisa l'Empire d'hommes & d'argent. Les peuples chantoient victoire; & se mouroient de faim. Les Grands avoient des châteaux superbes & des jardins délicieux, & leurs terres étoient en friche. Cent vaisseaux de haut bord nous avoient rendus les maîtres de la mer & la terreur de nos voisins; mais une bonne tête calcula juste ce qu'il en coûtoit à l'État pour l'entretien de ces carcasses; & malgré les représentations des autres Ministres, il fut ordonné qu'on en feroit un feu de joie. Le trésor royal étoit un grand coffre vuide, que cette misérable économie ne remplit point; & l'or & l'argent devinrent si rares, que les fabriques de monnoies furent, un beau matin, converties en moulins à papier. Pour comble de bonheur, Kanoglou se laissa persuader par des fanatiques, qu'il étoit de la derniere importance que tous ses sujets lui ressemblassent, & qu'ils eussent les yeux bleus, le nez camard, & la moustache rouge comme lui; & il en chassa du Congo plus de deux millions qui n'avoient point cet uniforme, ou qui refuserent de le contrefaire. Voilà, Madame, cet

Age d'or, voilà ce bon vieux tems que vous entendez regretter tous les jours. Mais laissez dire les radoteurs ; & croyez que nous avons nos Turennes & nos Colberts ; que le présent, à tout prendre, vaut mieux que le passé ; & que si les peuples sont plus heureux sous Mangogul qu'ils ne l'étoient sous Kanoglou, le regne de Sa Hautesse est plus illustre que celui de son aïeul ; la félicité des sujets étant l'exacte mesure de la grandeur des Princes. Mais revenons aux singularités de celui de Kanoglou «.

»Je commencerai par l'origine des Pantins.. Sélim, je vous en dispense; je sais cet événement par cœur, lui dit la Favorite ; passez à d'autres choses... Madame, lui demanda le courtisan, pourroit-on vous demander d'où vous le tenez ? Mais, répondit Mirzoza, cela est écrit. Oui, Madame, repliqua Sélim, & par des gens qui n'y ont rien entendu. J'entre en mauvaise humeur quand je vois de petits particuliers obscurs qui n'ont jamais approché des Princes, qu'à la faveur d'une entrée dans la Capitale, ou de quelque autre cérémonie publique, se mêler d'en faire l'histoire «.

» Madame, continua Sélim, nous avions passé la nuit à un bal masqué dans les grands sallons du Serrail, lorsque le Génie Cucufa, protecteur déclaré de la famille régnante, nous apparut, & nous ordonna d'aller nous coucher, & de dormir vingt-quatre heures de suite. On obéit ; & ce terme expiré, le Serrail se trouva transformé en une vaste & magnifique galerie de Pantins. On voyoit à l'un des bouts Kanoglou sur son trône. Une longue ficelle usée lui descendoit entre les jambes ; une vieille Fée décrépite l'agitoit sans cesse, & d'un coup de poignet, mettoit en mouvement une multitude innombrable de Pantins subalternes, aux-

quels répondoient des fils imperceptibles & déliés, qui partoient des doigts & des orteils de Kanoglou. Elle tiroit, & à l'instant le Sénéchal dressoit & scelloit des Edits ruineux, où on prononçoit, à la louange de la Fée, un éloge que son Secretaire lui souffloit; le Ministre de la Guerre envoyoit à l'armée des allumettes; le Surintendant des Finances bâtissoit des maisons, & laissoit mourir de faim les soldats, & ainsi des autres Pantins «.

» Si quelques Pantins exécutoient leurs mouvemens de mauvaise grace, ne levoient pas assez les bras, ne fléchissoient pas assez les jambes, la Fée rompoit leurs attaches d'un coup d'arriere-main; ils devenoient paralitiques. Je me souviendrai toujours de deux Emirs très-vaillans qu'elle prit en guignon, & qui demeurerent perclus des bras pendant toute leur vie.

Les fils qui se distribuoient de toutes les parties du corps de Kanoglou, alloient se rendre à des distances immenses, & faisoient remuer, ou se reposer du fond du Congo jusques sur les confins du Monoémugi, des armées de Pantins. D'un coup de ficelle une ville s'assiégeoit, on ouvroit la tranchée, l'on battoit en breche, l'ennemi se préparoit à capituler; mais il survenoit un second coup de ficelle, & le feu de l'artillerie se rallentissoit; les attaques ne se conduisoient plus avec la même vigueur; on arrivoit au secours de la place, la division s'allumoit entre nos Généraux, & nous étions attaqués, surpris & battus à plate-couture.

Ces mauvaises nouvelles n'attristoient jamais Kanoglou; il ne les apprenoit que quand ses sujets les avoient oubliées; & la Fée ne les lui laissoit annoncer que par des Pantins qui portoient tous un fil à l'extrêmité de la langue, & qui ne disoient que ce qu'il lui plaisoit, sous peine de devenir muets.

Les

» Une autre fois nous fûmes tous charmés, nous autres jeunes fous, d'une aventure qui scandalisa amérement les Dévots. Les femmes se mirent à faire des culbutes, & à marcher la tête en bas, les pieds en l'air, & les mains dans leurs mules «.

» Cela dérouta d'abord toutes les connoissances, & il fallut étudier les nouvelles phisionomies. On en négligea beaucoup qu'on cessa de trouver aimables, lorsqu'elles se montrerent ; & d'autres dont on n'avoit jamais rien dit, gagnerent infiniment à se faire connoître. Les jupons & les robes tombant sur les yeux, on risquoit à s'égarer, ou à faire de faux-pas ; c'est pourquoi on raccourcit les uns, & l'on ouvrit les autres. Telle est l'origine des jupons courts & des robes ouvertes. Quand les femmes se retournerent sur leurs pieds, elles conserverent cette partie de leur habillement comme elle étoit ; & si l'on considere bien les jupons de nos Dames, on s'appercevra facilement qu'ils n'ont point été faits pour être portés comme on les porte aujourd'hui«.

» Toute mode qui n'aura qu'un but passera promptement. Pour durer, il faut qu'elle soit au moins à deux fins. On trouva dans le même tems, le secret de soutenir la gorge en dessus, & l'on s'en sert aujourd'hui pour la soutenir en dessous«.

» Les Dévotes surprises de se trouver la tête en bas & les jambes en l'air, se couvrirent d'abord avec leurs mains ; mais cette attention leur faisoit perdre l'équilibre, & trébucher lourdement. De l'avis des Bramines, elles nouerent dans la suite leurs jupons sur leurs jambes avec de petits rubans noirs. Les femmes du monde trouverent cet expédient ridicule, & publierent que cela gênoit la respiration, & donnoit des vapeurs. Ce prodige eut des suites heureuses ; il occasionna beau-

coup de mariages, ou de ce qui y ressemble, & une foule de conversions. Toutes celles qui avoient les fesses laides se jetterent, à corps perdu, dans la dévotion, & prirent de petits rubans noirs. Quatre missions de Bramines n'en auroient pas tant fait «.

» Nous sortions à peine de cette épreuve, que nous en subîmes une autre moins générale, mais non moins instructive. Les jeunes filles, depuis l'âge de treize ans jusqu'à dix-huit, dix-neuf, vingt, & pardelà, se leverent un beau matin, le doigt du milieu pris .... devinez où, Madame ? dit Sélim à la Favorite. Ce n'étoit ni dans la bouche, ni dans l'oreille, ni à la turque. On soupçonna leur maladie, & l'on courut au remede. C'est depuis ce tems que nous sommes dans l'usage de marier des enfans, à qui l'on devroit donner des poupées «.

» Autre bénédiction : la Cour de Kanoglou abondoit en petits-Maîtres, & j'avois l'honneur d'en être. Un jour que je les entretenois des jeunes Seigneurs François, je m'apperçus que nos épaules s'élevoient, & devenoient plus hautes que nos têtes ; mais ce ne fut pas tout : sur le champ nous nous mîmes à pirouetter sur un talon. Et qu'y avoit-il de rare en cela ? demanda la Favorite. Rien, Madame, lui répondit Sélim, si-non que la premiere métamorphose est l'origine des gros dos, si fort à la mode dans votre enfance, & la seconde celle des persiffleurs dont le regne n'est pas encore passé. On commençoit alors, comme aujourd'hui, à quelqu'un un discours qu'on alloit, en pirouettant, continuer à un autre, & finir à un troisieme, pour qui il devint moitié obscur, moitié impertinent «.

» Une autrefois nous nous trouvâmes tous la

vue basse : il fallut recourir à Bion. Le coquin nous fit des lorgnettes qu'il nous vendoit dix sequins, & dont nous continuâmes de nous servir, même après que nous eûmes recouvré la vue. De-là viennent, Madame, les lorgnettes d'Opéra.

» Je ne sais ce que les femmes galantes firent à peu près dans ce tems au Génie Cucufa ; mais il se vengea d'elles cruellement. A la fin d'une année dont elles avoient passé les nuits au bal, à table, & au jeu, & les jours dans leurs équipages, ou entre les bras de leurs amans, elles furent tout étonnées de se trouver laides. L'une étoit noire comme une taupe, l'autre couperosée, celle-ci pâle & maigre, celle-là jaunâtre & ridée. Il fallut pallier ce funeste enchantement ; & nos Chymistes découvrirent le blanc, le rouge, les pommades, les eaux, les mouchoirs de Vénus, le lait virginal, les mouches, & mille autres secrets dont elles userent pour cesser d'être laides, & devenir hideuses. Cucufa les tenoit sous cette malédiction, lorsque Erguebzed qui aimoit les belles personnes, intercéda pour elles. Le Génie fit ce qu'il put ; mais le charme avoit été si puissant, qu'il ne put le lever qu'imparfaitement, & les femmes de Cour resterent telles que vous les voyez encore.

» En fut-il de même des autres ? demanda Mirzoza. Non, Madame, répondit Sélim : ils durerent les uns plus, les autres moins. Les épaules hautes s'affaisserent peu à peu : on se redressa ; & de crainte de passer pour gros dos, on porta la tête au vent, & l'on minauda. On continua de pirouetter, & l'on pirouette encore aujourd'hui. Entamez une conversation sérieuse ou sensée en présence d'un jeune Seigneur du bel air ; & zeste, vous le verrez s'écarter de vous en faisant le mou-

linet, pour aller marmotter une parodie à quelqu'un qui lui demande des nouvelles de la guerre ou de sa santé ; ou lui chucheter à l'oreille qu'il a soupé, la veille, avec le Rabon ; que c'est une fille adorable ; qu'il paroît un Roman nouveau ; qu'il en a lu quelques pages ; que c'est du beau, mais du grand beau ; & puis zeste, des pirouettes vers une femme, à qui il demande si elle a vu le nouvel Opéra, & à qui il répond que la Dangeville a fait à ravir «.

Mirzoza trouva ces ridicules assez plaisans, & demanda à Sélim s'il les avoit eus. » Comment ! Madame, reprit le vieux courtisan, étoit-il permis de ne pas les avoir, sans passer pour un homme de l'autre monde ? Je fis le gros dos, je me redressai, je minaudai, je lorgnai, je pirouettai, je persifflai comme un autre ; & tous les efforts de mon jugement se réduisirent à prendre ces travers des premiers, & à n'être pas des derniers à m'en défaire «. Sélim en étoit là lorsque Mangogul parut. L'Auteur Africain ne nous apprend ni ce qu'il étoit devenu, ni ce qui l'avoit occupé, pendant le Chapitre précédent. Apparemment qu'il est permis aux Princes du Congo de faire des actions indifférentes, de dire quelquefois des misères, & de ressembler aux autres hommes, dont une grande partie de la vie se consume à des riens, ou à des choses qui ne méritent pas d'être sues.



CHAPITRE XVIII.

Vingt-huitieme Essai de l'Anneau.

OLYMPIA.

»MADAME, réjouissez-vous, dit Mangogul en entrant chez la Favorite. Je vous apporte une nouvelle agréable. Les Bijoux sont de petits fous qui ne savent ce qu'ils disent. La Bague de Cucufa peut les faire parler, mais non leur arracher la vérité. Et comment Votre Hautesse les a-t-elle surpris en mensonge? demanda la Favorite. Vous l'allez savoir, répondit le Sultan. Sélim vous avoit promis toutes ses aventures, & vous ne doutez point qu'il ne vous ait tenu parole. Eh bien, je viens de consulter un Bijou qui l'accuse d'une méchanceté qu'il ne vous a pas confessée, qu'assurément il n'a point eue, & qui même n'est pas de son caractere: tyranniser une jolie femme, la mettre en contribution sous peine d'exécution militaire: reconnoissez-vous là Sélim? «

»Eh pourquoi non, Seigneur, repliqua la Favorite. Il n'y a point de malice dont Sélim n'ait été capable: & s'il a tû l'aventure que vous avez découverte, c'est peut-être qu'il s'est reconcilié avec ce Bijou, qu'ils sont bien ensemble, & qu'il a cru pouvoir me dérober une peccadille, sans manquer à sa promesse«.

»La fausseté perpétuelle de vos conjectures, lui répondit Mangogul, auroit dû vous guérir de la maladie d'en faire. Ce n'est point du tout ce que vous imaginez: c'est une extravagance de la pré-

miere jeunesse de Sélim. Il s'agit d'une de ces femmes, dont on tire parti dans la minute, & qu'on ne conserve point«.

» Madame, dit Sélim à la Favorite, j'ai beau m'examiner, je ne me rappelle plus rien, & je me sens à présent la conscience tout-à-fait pure «.

» Olympia, dit Mangogul... Ah! Prince, interrompit Sélim, je sais ce que c'est, cette historiette est si vieille, qu'il n'est pas étonnant qu'elle me soit échappée «.

» Olympia, reprit Mangogul, femme du premier Caissier du Hasna, s'étoit coëffée d'un jeune Officier, Capitaine dans le Régiment de Sélim. Un matin, son amant vint tout éperdu lui annoncer les ordres donnés à tous les Militaires de partir, & de joindre leurs corps. Mon aïeul Kanoglou avoit résolu, cette année, d'ouvrir la Campagne de bonne-heure; & un projet admirable, qu'il avoit formé, n'échoua que par la publicité des ordres. Les politiques en fronderent, les femmes en maudirent: chacun avoit ses raisons; je vous ai dit celles d'Olympia. Cette femme prit le parti de voir Sélim, & d'empêcher, s'il étoit possible, le départ de Gapalis: c'étoit le nom de son amant. Sélim passoit déja pour un homme dangereux. Olympia crut qu'il convenoit de se faire escorter; & deux de ses amies, femmes aussi jolies qu'elle, s'offrirent à l'accompagner. Sélim étoit dans son Hôtel, lorsqu'elles arriverent. Il reçut Olympia, car elle parut seule, avec cette politesse aisée que vous lui connoissez, & s'informa de ce qui lui attiroit une si belle visite. Monsieur, lui dit Olympia, je m'intéresse pour Gabalis: il a des affaires importantes qui rendent sa présence nécessaire à Banza; & je viens vous demander un congé de semestre «.

» Un congé de semestre, Madame! vous n'y pensez pas, lui répondit Sélim. Les ordres du Sultan sont précis : je suis au désespoir de ne pouvoir me faire auprès de vous un mérite d'une grace qui me perdroit infailliblement. Nouvelles instances de la part d'Olympia : nouveaux refus de la part de Sélim... Le Visir m'a promis que je serois compris dans la promotion prochaine. Pouvez-vous exiger, Madame, que je me noye pour vous obliger?... Et non, Monsieur, vous ne vous noyerez point, & vous m'obligerez.... Madame, cela n'est pas possible : mais si vous voyiez le Visir..... Ah ! Monsieur, à qui me renvoyez-vous-là? Cet homme n'a jamais rien fait pour les Dames..... J'ai beau rêver, car je serois comblé de vous rendre service, & je n'y vois plus qu'un moyen. Et quel est-il? demanda vivement Olympia.... Votre dessein, répondit Sélim, seroit de rendre Gabalis heureux pour six mois. Mais, Madame, ne pourriez-vous pas disposer d'un quart-d'heure des plaisirs que vous lui destinez? Olympia le comprit à merveille, rougit, bégaya, & finit par se récrier sur la dureté de la proposition. N'en parlons plus, Madame, reprit le Colonel d'un air froid : Gabalis partira ; il faut que le service du Prince se fasse. J'aurois pu prendre sur moi quelque chose ; mais vous ne vous prêtez à rien. Au moins, Madame, si Gabalis part, c'est vous qui le voulez. Moi ! s'écria vivement Olympia. Ah ! Monsieur, expédiez promptement sa patente, & qu'il reste. Les préliminaires essentiels du Traité furent ratifiés sur un sopha ; & la Dame croyoit pour le coup tenir Gabalis, lorsque le traître que vous voyez, s'avisa, comme par réminiscence, de lui demander ce que c'étoit que les deux Dames, qui l'avoient accompa-

gnée, & qu'elle avoit laissées dans l'appartement voisin? Ce sont deux de mes intimes, répondit Olympia.... & de Gabalis aussi? ajouta Sélim, il n'en faut pas douter. Cela supposé, je ne crois pas qu'elles refusent d'acquitter chacune un tiers des droits du Traité. Oui, cela me paroît juste: je vous laisse, Madame, le soin de les y disposer. En vérité, Monsieur, lui répondit Olympia, vous êtes étrange. Je vous proteste que ces Dames n'ont nulle prétention à Gabalis; mais pour les tirer & sortir moi-même d'embarras, si vous me trouvez bonne, je tâcherai d'acquitter la lettre de change que vous tirez sur elles. Sélim accepta l'offre. Olympia fit honneur à sa parole: & voilà, Madame, ce que Sélim auroit dû vous apprendre «.

» Je lui pardonne, dit la Favorite, Olympia n'étoit pas assez bonne à connoître, pour que je lui fasse un procès de l'avoir oubliée. Je ne sais où vous allez déterrer ces femmes-là. En vérité, Prince, vous avez toute la conduite d'un homme qui n'a nulle envie de perdre un château «.

» Madame, il me semble que vous avez bien changé d'avis depuis quelques jours, lui répondit Mangogul: faites-moi la grace de vous rappeller quel est le premier essai de ma Bague que je vous proposai; & vous verrez qu'il n'a pas dépendu de moi de perdre plutôt «.

» Oui, reprit la Sultane, je sais que vous m'avez juré que je serois exceptée du nombre des Bijoux parlans; & que depuis ce tems, vous ne vous êtes adressé qu'à des femmes décriées, à une Amine, une Zobéide, une Thésis, une Zulique, dont la réputation étoit presque décidée «.

» Je conviens, dit Mangogul, qu'il eût été ridicule de compter sur ces Bijoux; mais faute d'autres, il a bien fallu s'en tenir à ceux-là. Je vous

l'ai déja dit; & je vous le répete, la bonne compagnie, en fait de Bijoux, est plus rare que vous ne pensez; &, si vous ne vous déterminez à gagner vous-même « ....

» Moi! interrompit vivement Mirzoza, je n'aurai jamais de château de ma vie, si, pour en avoir un, il faut en venir là. Un Bijou parlant! fi donc! cela est d'une indécence. Prince, en un mot, vous savez mes raisons; & c'est très-sérieusement que je vons réitere mes menaces «.

» Mais, ou ne vous plaignez plus de mes essais, ou du moins indiquez-nous à qui vous prétendez que nous ayons recours; car je suis désespéré que cela ne finisse point. Des Bijoux libertins, & puis encore des Bijoux libertins, toujours des Bijoux libertins! «

» J'ai grande confiance, répondit Mirzoza, dans le Bijou d'Eglé; & j'attends avec impatience la fin des quinze jours que vous m'avez demandés «.

» Madame, reprit Mangogul, ils expirerent hier; & tandis que Sélim vous faisoit des contes de la vieille Cour, j'apprenois du Bijou d'Eglé que, grace à la mauvaise humeur de Célébi, & aux assiduités d'Almanzor, sa Maîtresse ne vous est bonne à rien «.

» Ah! Prince, que me dites-vous là? s'écria la Favorite. C'est un fait, reprit le Sultan. Je vous regalerai de cette histoire une autre fois; mais en atttendant, cherchez une autre corde à votre arc «.

» Eglé, la vertueuse Eglé, s'est enfin démentie! disoit la Favorite surprise. En vérité, je n'en reviens pas «.

» Vous voilà toute désorientée, reprit Mangogul, & vous ne savez plus où donner de la tête «.

» Ce n'est pas cela, répondit la Favorite; mais

je vous avoue que je comptois beaucoup sur Eglé. Il n'y faut plus penser, ajouta Mangogul. Dites-nous seulement si c'étoit la seule femme sage que vous connussiez « ?

» Non, Prince, il y en a cent autres, & des femmes aimables, que je vais vous nommer, repartit Mirzoza. Je vous réponds comme de moi-même de... de «...

» Mirzoza, s'arrêta tout court, sans avoir articulé le nom d'une seule. Sélim ne put s'empêcher de sourire, & le Sultan d'éclater de l'embarras de la Favorite, qui connoissoit tant de femmes sages, & qui ne s'en rappelloit aucune «.

» Mirzoza piquée, se tourna du côté de Sélim, & lui dit, mais Sélim aidez-moi donc, vous qui vous y connoissez. Prince, ajouta-t-elle, en portant la parole au Sultan, adressez-vous à... Qui dirai-je ? Sélim, aidez-moi donc. A Mirzoza, continua Sélim. Vous me faites très-mal votre cour, reprit la Favorite. Je ne crains pas l'épreuve ; mais je l'ai en aversion. Nommez-en vîte une autre, si vous voulez que je vous pardonne «.

» On pourroit, dit Sélim, voir si Zaïde a trouvé la réalité de l'Amant idéal qu'elle s'est figuré, & auquel elle comparoit jadis tous ceux qui lui faisoient la cour «.

» Zaïde, reprit Mangogul, je vous avoue que cette femme est assez propre à me faire perdre. C'est, ajouta la Favorite, peut-être la seule dont la prude Arsinoé, & le fat Jonéki, aient épargné la réputation «.

» Cela est fort, dit Mangogul ; mais l'essai de ma Bague vaut encore mieux. Allons droit à son Bijou : cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas. Comment ! ajouta la Favorite en riant, vous possédez votre Racine comme un Acteur «.

CHAPITRE XIX.

Vingt-neuvieme Essai de l'Anneau.

ZULEÏMAN ET ZAÏDE.

MANGOGUL, sans répondre à la plaisanterie de la Favorite, sortit sur le champ, & se rendit chez Zaïde. Il la trouva retirée dans un cabinet, vis-à-vis d'une petite table, sur laquelle il apperçut des lettres, un portrait, quelques bagatelles éparses, qui venoient d'un Amant chéri, comme il étoit facile de le présumer, au cas qu'elle en faisoit. Elle écrivoit, des larmes lui couloient des yeux, & mouilloient son papier. Elle baisoit avec transport le portrait, ouvroit les lettres, écrivoit quelques mots, revenoit au portrait, se précipitoit sur les bagatelles dont j'ai parlé, & les pressoit contre son sein.

Le Sultan fut dans un étonnement incroyable. Il n'avoit jamais vu de femme tendre que la Favorite, & Zaïde. Il se croyoit aimé de Mirzoza; mais Zaïde n'aimoit-elle pas davantage Zuléïman? & ces deux amans n'étoient-ils point les seuls vrais amans du Congo?

Les larmes que Zaïde versoit en écrivant, n'étoient point des larmes de tristesse. L'Amour les lui faisoit répandre. Et, dans ce moment, un sentiment délicieux qui naissoit de la certitude de posséder le cœur de Zuleïman, étoit le seul qui l'affectât. » Cher Zuleïman, s'écrioit-elle, que je t'aime! que tu m'es cher! Que tu m'occupes agréablement! Dans les instans où Zaïde n'a point le

bonheur de te voir, elle t'écrit du moins combien elle est à toi : loin de Zuleïman, son Amour est l'unique entretien qui lui plaise «.

Zaïde en étoit là de sa tendre méditation, lorsque Mangogul dirigea son Anneau sur elle. A l'instant, il entendit son Bijou soupirer, & répéter les premiers mots du monologue de sa Maîtresse. » Cher Zuleïman, que je t'aime ! que tu m'es cher ! que tu m'occupes agréablement « ! Le cœur & le Bijou de Zaïde étoient trop bien d'accord, pour varier dans leurs discours. Zaïde fut d'abord surprise ; mais elle étoit si sûre que son Bijou ne diroit rien, que Zuleïman ne pût entendre avec plaisir, qu'elle desira sa présence.

Mangogul réitéra son essai, & le Bijou de Zaïde répéta d'une voix douce & tendre : » Zuleïman, cher Zuleïman, que je t'aime ! Que tu m'es cher «!

» Zuleïman, s'écria le Sultan, est le mortel le plus fortuné de mon Empire. Quittons ces lieux, où l'image d'un bonheur plus grand que le mien se présente à mes yeux, & m'afflige «. Il sortit aussitôt, & porta chez la Favorite un air inquiet & rêveur. » Prince, qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle : vous ne me dites rien de Zaïde » ? . . . Zaïde, Madame, répondit Mangogul, est une femme adorable ! Elle aime comme on n'a jamais aimé. . . . . » Tant pis pour elle, repartit Mirzoza « . . . Que dites-vous ? reprit le Sultan. . . . » Je dis, répondit la Favorite, que Kermandès est un des maussades personnages du Congo ; que l'intérêt & l'autorité des parens ont fait ce mariage-là ; & que jamais époux n'ont été plus dépareillés que Kermandès & Zaïde « . . . Eh ! Madame, reprit Mangogul, ce n'est pas son époux qu'elle aime. . . Et qui donc ? demanda Mirzoza. . . C'est Zuleïman, répondit Mangogul. . . . » Adieu donc les Porce-

haines & le petit Sapajou, ajouta la Sultane«...
» Ah ! disoit tout bas, Mangogul, cette Zaïde m'a frappé : elle me suit, elle m'obsede ; il faut absolument que je la revoie «. Mirzoza l'interrompit par quelques questions, auxquelles il répondit des monosyllables. Il refusa un Piquet qu'elle lui proposa, se plaignit d'un mal de tête qu'il n'avoit point, se retira dans son appartement, se coucha sans souper, ce qui ne lui étoit arrivé de sa vie, & ne dormit point. Les charmes & la tendresse de Zaïde, les qualités & le bonheur de Zuleïman le tourmenterent toute la nuit.

On pense bien qu'il n'eut aujourd'hui rien à faire de plus pressé, que de retourner chez Zaïde : il sortit de son Palais, sans avoir fait demander des nouvelles de Mirzoza ; il y manquoit pour la premiere fois. Il trouva Zaïde dans le cabinet de la veille. Zuleïman y étoit avec elle. Il tenoit les mains de sa maîtresse dans les siennes, & il avoit les yeux fixés sur les siens. Zaïde, penchée sur ses genoux, lançoit à Zuleïman des regards animés de la passion la plus vive. Ils garderent quelque tems cette situation ; mais cédant au même instant à la violence de leurs desirs, ils se précipiterent entre les bras l'un de l'autre, & se serrerent fortement. Le silence profond qui jusqu'alors avoit regné autour d'eux, fut troublé par leurs soupirs, le bruit de leurs baisers, & quelques mots inarticulés qui leur échappoient..... Vous m'aimez !... Je vous adore !... M'aimerez-vous toujours ?... Ah ! le dernier soupir de ma vie vie sera pour Zaïde !...

Mangogul, accablé de tristesse, se renversa dans un fauteuil, & se mit la main sur les yeux. Il craignit de voir des choses qu'on imagine bien, & qui ne furent point.... Après un silence de quel-

ques momens : » Ah ! cher & tendre Amant, que ne vous ai-je toujours éprouvé tel que vous êtes à présent, dit Zaïde. Je ne vous en aimerois pas moins, & je n'aurois aucun reproche à me faire... Mais tu pleures, cher Zuleïman. Viens, cher & tendre Amant, viens, que j'essuie tes larmes.... Zuleïman, vous baissez les yeux ; qu'avez-vous ? Regardez-moi donc.... Viens, cher ami, viens que je te console : colle tes levres sur ma bouche, inspire-moi ton ame ; reçois la mienne : suspens... Ah ! non.... Non «... Zaïde acheva son discours par un soupir violent, & se tut.

L'Auteur Africain nous apprend que cette scene frappa vivement Mangogul ; qu'il fonda quelques espérances sur l'insuffisance de Zuleïman, & qu'il y eut des propositions secrettes, portées de sa part à Zaïde, qui les rejetta, & ne s'en fit point un mérite auprès de son amant.

CHAPITRE XX.

L'Amour Platonique.

» MAIS cette Zaïde est-elle donc unique ? Mirzoza ne lui céde en rien pour les charmes, & j'ai mille preuves de sa tendresse. Je veux être aimé, je le suis ; & qui m'a dit que Zuleïman l'est plus que moi ? J'étois un fou d'envier le bonheur d'un autre. Non, personne sous le Ciel n'est plus heureux que Mangogul «. Ce fut ainsi que commencerent les remontrances que le Sultan se fit à lui-même. L'Auteur a supprimé le reste : il se contente de nous avertir que le Prince y eut plus d'égard qu'à celles que lui présentoient ses Mi-

niſtres, & que Zaïde ne lui revint plus dans l'eſprit.

Une de ces ſoirées qu'il étoit fort ſatisfait de ſa maîtreſſe ou de lui-même, il propoſa d'appeller Sélim, & de s'égarer un peu dans les boſquets du Jardin du Serrail. C'étoient des cabinets de verdure, où, ſans témoins, l'on pouvoit tout dire, & faire bien des choſes. En s'y acheminant, Mangogul jetta la converſation ſur les raiſons qu'on a d'aimer. Mirzoza, montée ſur les grands principes, & entêtée d'idées de vertu qui ne convenoient aſſurément, ni à ſon rang, ni à ſa figure, ni à ſon âge, ſoutenoit que très-ſouvent, on aimoit pour aimer, & que des liaiſons commencées par le rapport des caracteres, ſoutenues par l'eſtime, & cimentées par la confiance, duroient très-long-tems & très-conſtamment, ſans qu'un Amant prétendit à des faveurs, ni qu'une femme fût tentée d'en accorder.

» Voilà, Madame, répondit le Sultan, comme les Romans vous ont gâtée. Vous avez vu là des Héros reſpectueux, & des Princeſſes vertueuſes, juſqu'à la ſottiſe; & vous n'avez pas penſé que ces êtres n'ont jamais exiſté que dans la tête des Auteurs. Si vous demandiez à Sélim, qui ſait mieux que perſonne le catéchiſme de Cythere, qu'eſt-ce que l'Amour? je gagerois bien qu'il vous répondroit, que l'Amour n'eſt autre choſe que «...

» Gageriez-vous, interrompit la Sultane, que la délicateſſe des ſentimens eſt une chimere; & que, ſans l'eſpoir de jouir, il n'y auroit pas un grain d'amour dans le monde. En vérité, il faudroit que vous euſſiez bien mauvaiſe opinion du cœur humain «.

» Auſſi, l'ai-je, reprit Mangogul. Nos vertus ne ſont pas plus déſintéreſſées que nos vices. Le bra-

ve pourſuit la gloire, en s'expoſant à des dangers : le lâche aime le repos & la vie ; & l'Amant veut jouir «.

Sélim, ſe rangeant de l'avis du Sultan, ajouta que ſi deux choſes arrivoient, l'amour ſeroit banni de la ſociété pour n'y plus reparoître.

» Et quelles ſont ces deux choſes ! demanda la Favorite «. » C'eſt, répondit Mangogul, ſi vous & moi, Madame, & tous les autres, venions à perdre ce que Tanzaï & Néardané retrouverent en rêvant «.

» Quoi ! vous croyez, interrompit Mirzoza, que, ſans ces miſeres-là, il n'y auroit, ni eſtime, ni confiance entre deux perſonnes de différent ſexe ? Une femme avec des talens, de l'eſprit, des graces, ne toucheroit plus ? Un homme avec une figure aimable, un beau génie, un caractere excellent, ne ſeroit pas écouté « ?

» Non, Madame, reprit Mangogul ; car, que diroit-il, s'il vous plaît « ?

» Mais, tout plein de jolies choſes, qu'on auroit, ce me ſemble, toujours bien du plaiſir à entendre, répondit la Favorite «.

» Remarquez, Madame, dit Sélim, que ces choſes ſe diſent tous les jours ſans amour. Non, Madame, non, j'ai des preuves completes que, ſans un corps bien organiſé, point d'amour. Agenor, le plus beau garçon du Congo, & l'eſprit le plus délicat de la Cour, ſi j'étois femme, auroit beau m'étaler ſa belle jambe, tourner ſur moi ſes grands yeux bleus, me prodiguer les louanges les plus fines, & ſe faire valoir par tous ſes avantages, je ne lui dirois qu'un mot ; & s'il ne répondoit ponctuellement à ce mot, j'aurois pour lui toute l'eſtime poſſible ; mais je ne l'aimerois point ".

» Cela eſt poſitif, ajouta le Sultan ; & ce mot myſtérieux,

mystérieux, vous conviendrez de sa justesse & de son utilité, quand on aime. Vous devriez bien, pour votre instruction, vous faire répéter la conversation d'un bel-esprit de Banza avec un Maître-d'Ecole; vous comprendriez, tout d'un coup, comment le bel-esprit, qui soutenoit votre these, convint, à la fin, qu'il avoit tort, & que son adversaire raisonnoit comme un Bijou. Mais Sélim vous dira cela; c'est de lui que je le tiens «.

La Favorite imagina qu'un conte que Mangogul ne lui faisoit pas, devoit être fort graveleux, & elle entra dans un des cabinets, sans le demander à Sélim. Heureusement pour lui; car, avec tout l'esprit qu'il avoit, il eût mal satisfait la curiosité de la Favorite, ou fort allarmé sa pudeur. Mais pour lui donner le change, & éloigner encore davantage l'histoire du Maître-d'Ecole, il lui raconta celle qui suit :

» Madame, lui dit le Courtisan, dans une vaste Contrée, voisine des sources du Nil, vivoit un jeune garçon, beau comme l'amour. Il n'avoit pas encore dix-huit ans que toutes les filles s'entredisputerent son cœur, & qu'il n'y avoit guere de femmes qui ne l'eussent accepté pour amant. Né avec un cœur tendre, il aima sitôt qu'il fut en état d'aimer «.

» Un jour qu'il assistoit dans le Temple au culte public de la grande Pagode, & que, selon le cérémonial usité, il étoit en train de lui faire les dix-sept génuflexions prescrites par la loi, la beauté dont il étoit épris vint à passer, & lui lança un coup-d'œil, accompagné d'un souris, qui le jetterent dans une telle distraction, qu'il perdit l'équilibre, donna du nez en terre, scandalisa tous les assistans par sa chûte, oublia le nombre des génuflexions, & n'en fit que seize «.

» La grande Pagode, irritée de l'offenſe & du ſcandale, le punit cruellement. Hilas, c'étoit ſon nom, le pauvre Hilas ſe trouva, tout-à-coup, enflammé des deſirs les plus violens, & privé, comme ſur la main, du moyen de les ſatisfaire. Surpris, autant qu'attriſté, d'une perte ſi grande, il interrogea la Pagode «. » Tu ne te retrouveras, lui répondit-elle, en éternuant, qu'entre les bras d'une femme, qui, connoiſſant ton malheur, ne t'en aimera pas moins «.

» La préſomption eſt aſſez volontiers compagne de la jeuneſſe & de la beauté. Hilas s'imagina que ſon eſprit & les graces de ſa perſonne, lui gagneroient bientôt un cœur délicat, qui, content de ce qui lui reſtoit, l'aimeroit pour lui-même, & ne tarderoit pas à lui reſtituer ce qu'il avoit perdu. Il s'adreſſa d'abord à celle qui avoit été la cauſe innocente de ſon infortune. C'étoit une jeune perſonne, vive, voluptueuſe & coquette. Hilas l'adoroit : il en obtint un rendez-vous, où, d'agaceries en agaceries, on le conduiſit juſqu'où le pauvre garçon ne put jamais aller : il eut beau ſe tourmenter, & chercher entre les bras de ſa Maîtreſſe l'accompliſſement de l'oracle ; rien ne parut. Quand on fut ennuyé d'attendre, on ſe rajuſta promptement, & l'on s'éloigna de lui. Le pis de l'aventure c'eſt que la petite folle la confia à une de ſes amies, qui, par diſcrétion, ne la conta qu'à trois ou quatre des ſiennes, qui en firent un ſecret à tant d'autres, qu'Hilas, deux jours auparavant la coqueluche de toutes les femmes, en fut mépriſé, montré au doigt, & regardé comme un monſtre «.

» Le malheureux Hilas, décrié dans ſa patrie, prit le parti de voyager, & de chercher au loin le remede à ſon mal. Il ſe rendit *incognito*, & ſans

suite, à la Cour de l'Empereur des Abyssins. On s'y coëffa d'abord du jeune Etranger. Ce fut à qui l'auroit; mais le prudent Hilas évita des engagemens, où il craignoit d'autant plus de ne pas trouver son compte, qu'il étoit plus certain que les femmes qui le poursuivoient, ne trouveroient point le leur avec lui. Mais admirez la pénétration du sexe! Un garçon si jeune, si sage & si beau, disoit-on; cela est prodigieux : & peu s'en fallut, qu'à travers tant de qualités réunies, on ne devinât son défaut, & que de crainte de lui accorder tout ce qu'un homme accompli peut avoir, on ne lui refusât tout juste la seule chose qui lui manquoit«.

» Après avoir étudié quelque tems la carte du pays, Hilas s'attacha à une jeune femme, qui avoit passé, je ne sais par quel caprice, de la fine galanterie à la haute dévotion. Il s'insinua peu à peu dans sa confiance, épousa ses idées, copia ses pratiques, lui donna la main dans les Temples, & s'entretint si souvent avec elle sur la vanité des plaisirs de ce monde, qu'insensiblement il lui en rappella le goût avec le souvenir. Il y avoit plus d'un mois qu'il fréquentoit les Mosquées, assistoit aux Sermons, & visitoit les malades, lorsqu'il se mit en devoir de guérir; mais ce fut inutilement. Sa Dévote, pour connoître tout ce qui se passoit au Ciel, n'en savoit pas moins comme on doit être fait sur la terre; & le pauvre garçon perdit en un moment tout le fruit de ses bonnes œuvres. Si quelque chose le consola, ce fut le secret inviolable qu'on lui garda. Un mot eût rendu son mal incurable; mais ce mot ne fut point dit; & Hilas lia avec quelques autres femmes pieuses, qu'il prit les unes après les autres, pour le spécifique ordonné par l'Oracle, & qui ne le désenchanterent

S 2

point, parce qu'elles ne l'aimerent, que pour ce qu'il n'avoit plus. L'habitude qu'elles avoient à spiritualiser les objets, ne lui servit de rien : elles vouloient du sentiment; mais c'est celui que le plaisir fait naître. »Vous ne m'aimez donc pas? leur disoit tristement Hilas «...... »Eh! ne savez-vous pas, Monsieur, lui répondoit-on, qu'il faut connoître avant que d'aimer? Et vous avouerez que, disgracié comme vous êtes, vous n'êtes point aimable quand on vous connoît «.

»Hélas! disoit-il, en s'en allant, ce pur amour, dont on parle tant, n'existe nulle part; cette délicatesse de sentimens, dont tous les hommes & toutes les femmes se piquent, n'est qu'une chimere. L'Oracle m'éconduit, & j'en ai pour la vie «.

»Chemin faisant, il rencontra de ces femmes qui ne veulent avoir avec vous qu'un commerce de cœur, & qui haïssent un téméraire comme un *Crapaud*. On lui recommanda si sérieusement de ne rien mêler de terrestre & de grossier dans ses vues, qu'il en espéra beaucoup pour sa guérison. Il y alloit de bonne foi, & il étoit tout étonné aux tendres propos dont elles s'enfiloient avec lui, de demeurer tel qu'il étoit. »Il faut, disoit-il en lui-même, que je guérisse, peut-être autrement qu'en parlant « ; & il attendoit une occasion de se placer selon les intentions de l'Oracle. Elle vint. Une jeune Platonicienne, qui aimoit éperduement la promenade, l'entraîna dans un bois écarté; ils étoient loin de tout importun, lorsqu'elle se sentit évanouir. Hilas se précipita sur elle, ne négligea rien pour la soulager; mais tous ses efforts furent inutiles. La belle évanouie s'en apperçut aussi bien que lui. »Ah! Monsieur, lui dit-elle, en se débarrassant d'entre ses bras, quel homme êtes-vous? Il ne m'arrivera plus de m'embarquer ainsi

dans des lieux écartés, où l'on se trouve mal, & où l'on périroit cent fois faute de secours «.

» D'autres connurent son état, l'en plaignirent; lui jurerent que la tendresse qu'elles avoient conçue pour lui, n'en seroit point altérée, & ne le revirent plus «.

» Le malheureux Hilas fit bien des mécontentes, avec la plus belle figure du monde, & les sentimens les plus délicats «.

» Mais c'étoit un benêt, interrompit le Sultan; que ne s'adressoit-il à quelques-unes des Vestales dont nos Monasteres sont pleins? On se seroit affolé de lui, & il auroit infailliblement guéri au travers d'une grille «.

» Seigneur, reprit Sélim, la Chronique assure qu'il tenta cette voie, & qu'il éprouva qu'on ne veut aimer nulle part en pure perte «. » En ce cas, ajouta le Sultan, je désespere de sa maladie «. » Il en désespéra comme votre Hautesse, continua Sélim; &, las de tenter des essais qui n'aboutissoient à rien, il s'enfonça dans une solitude, sur la parole d'une multitude infinie de femmes, qui lui avoient déclaré nettement qu'il étoit inutile dans la société «.

» Il y avoit déja plusieurs jours qu'il erroit dans son désert, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partoient d'un endroit écarté. Il prêta l'oreille; les soupirs recommencerent: il s'approcha, & vit une jeune fille, belle comme les astres, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes, & le reste du corps dans une attitude triste & pensive. » Que cherchez-vous ici, Mademoiselle? lui dit-il. Et ces déserts sont-ils faits pour vous «? . . . » Oui, répondit-elle tristement; on s'y afflige du moins tout à son aise «. » Et de quoi vous affligez-vous?..... Hélas!..... » Parlez,

Mademoiselle, qu'avez-vous « ?..... Rien....
» Comment, rien « ?..... » Non, rien du tout; & c'est-là mon chagrin. Il y a deux ans que j'eus le malheur d'offenser une Pagode, qui m'ôta tout. Il y avoit si peu de chose à faire, qu'elle ne donna pas en cela une grande marque de sa puissance. Depuis ce tems les hommes me fuient, & me fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre un qui, connoissant mon malheur, s'attache à moi, & m'aime telle que je suis «.

» Qu'entends-je! s'écria Hilas «.

» Ce malheureux, que vous voyez à vos genoux, n'a rien non plus; & c'est aussi ta maladie. Il eut, il y a quelque tems, le malheur d'offenser une Pagode, qui lui ôta ce qu'il avoit; &, sans vanité, c'étoit quelque chose. Depuis ce tems, toutes les femmes le fuient & le fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre une qui, connoissant son malheur, s'attache à lui, & l'aime tel qu'il est «.

» Seroit-il bien possible? demanda la jeune fille «.
» Ce que vous m'avez dit est-il vrai? demanda Hilas «.. ... » Voyez, répondit la jeune fille «.
» Voyez, répondit Hilas «.....

» Ils s'assurerent l'un & l'autre, à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient deux objets du courroux céleste. Le malheur, qui leur étoit commun, les unit. Iphis, c'est le nom de la jeune fille, étoit faite pour Hilas; Hilas étoit fait pour elle. Ils s'aimerent platoniquement, comme vous imaginez bien; car ils ne pouvoient guere s'aimer autrement; mais, à l'instant, l'enchantement cessa. Ils en pousserent chacun un cri de joie, & l'Amour Platonique disparut «.

» Pendant plusieurs mois qu'ils séjournerent ensemble dans le désert, ils eurent tout le tems de

s'assurer de leur changement. Lorsqu'ils en sortirent, Iphis étoit parfaitement guérie. Pour Hilas, l'Auteur dit qu'il étoit menacé d'une rechûte«.



CHAPITRE XXI.

Trentieme & dernier Essai de l'Anneau.

MIRZOZA.

TANDIS que Mangogul s'entretenoit dans ses jardins avec la Favorite & Sélim, on vint lui annoncer la mort de Sulameck. Sulameck avoit commencé par être Maître de Danse du Sultan, contre les intentions d'Erguebzed; mais quelques intriguantes, à qui il avoit appris à faire des sauts périlleux, le pousserent de toutes leurs forces, & se remuerent tant, qu'il fut préféré à Marcel, & à d'autres, dont il n'étoit pas digne d'être le Prévôt. Il avoit un esprit de minutie, le jargon de la Cour, le don de conter agréablement, & celui d'amuser les enfans; mais il n'entendoit rien à la haute Danse. Lorsque la place de Grand-Visir vint à vaquer, il parvint, à force de révérences, à supplanter le Grand-Sénéchal, Danseur infatigable; mais homme roide, & qui plioit de mauvaise grace. Son Ministere ne fut point signalé par des événemens glorieux à la Nation. Ses ennemis, (& qui en manque? le vrai mérite en a bien,) l'accusoient de jouer mal du violon, & de n'avoir aucune intelligence de la Chorégraphie; de s'être laissé duper par les Pantomimes du Preste-Jean, & épouvanter par un Ours du Monoémugi, qui dansoit un jour devant lui; d'avoir donné des

millions à l'Empereur du Tombut, pour empêcher de danser, dans un tems où il avoit la goutte, & dépensé tous les ans plus de cinq cens mille sequins en Colaphane, & davantage à persécuter tous les Ménétriers qui jouoient d'autres Menuets que les siens; en un mot, d'avoir dormi pendant quinze ans au son de la Vielle d'un gros habitant de Guinée, qui accompagnoit de son instrument, en baragouinant, quelques Chansons du Congo. Il est vrai qu'il avoit amené la mode des Tilleuls de Hollande, &c....

Mangogul avoit le cœur excellent : il regretta Sulameck, & lui ordonna un Catafalque avec une Oraison funebre, dont l'Orateur Brrrouboubou fut chargé.

Le jour marqué pour la cérémonie, les Chefs des Bramines, le Corps du Divan, & les Sultanes, menées par leurs Eunuques, se rendirent dans la grande Mosquée. Brrrouboubou montra, pendant deux heures de suite, avec une rapidité surprenante, que Sulameck étoit parvenu par des talens supérieurs; fit Préfaces sur Préfaces; n'oublia, ni Mangogul, ni ses exploits, sous l'administration de Sulameck; & il s'épuisoit en exclamations, lorsque Mirzoza, à qui le mensonge donnoit des vapeurs, en eut une attaque qui la rendit léthargique.

Ses Officiers & ses femmes s'empresserent à la secourir : on la remit dans son Palanquin, & elle fut aussi-tôt transportée au Serrail. Mangogul, averti du danger, accourut : on appella toute la Pharmacie. Le Garus, les gouttes du Général la Motte, celles d'Angleterre, furent essayées, mais sans aucun succès. Le Sultan désolé, tantôt pleurant sur Mirzoza, tantôt jurant sur Orcotome, perdit enfin toute espérance, ou du moins n'en

eut plus qu'en son Anneau. » Si je vous ai perdu, délices de mon ame, s'écria-t-il, votre Bijou doit, ainsi que votre bouche, garder un silence éternel «.

A l'instant il commande qu'on sorte. On obéit, & le voilà seul vis-à-vis de la Favorite. Il tourne sa Bague sur elle ; mais le Bijou de Mirzoza, qui s'étoit ennuyé au Sermon, comme il arrive tous les jours à tant d'autres, & qui se sentoit apparemment de la léthargie, ne murmura d'abord que quelques mots confus, & mal articulés. Le Sultan réitéra l'opération, & le Bijou, s'expliquant très-distinctement, dit : » Loin de vous, Mangogul, qu'allois-je devenir ? .... Fidele jusques dans la nuit du tombeau, je vous aurois cherché ; & si l'amour & la constance ont quelque récompense chez les Morts, cher Prince, je vous aurois trouvé..... Hélas ! sans vous le Palais délicieux qu'habite Brama, & qu'il a promis à ses fideles Croyans, n'eût été pour moi qu'une demeure ingrate «.

Mangogul, transporté de joie, ne s'apperçût pas que la Favorite sortoit insensiblement de sa léthargie, & que s'il tardoit à retourner sa Bague, elle entendroit les dernieres paroles de son Bijou ; ce qui arriva. » Ah ! Prince, lui dit-elle, que sont devenus vos sermens ? Vous avez donc éclairci vos injustes soupçons ? Rien ne vous a retenu, ni l'état où j'étois, ni l'injure que vous me faisiez, ni la parole que vous m'aviez donnée «.

» Ah ! Madame, lui répondit le Sultan, n'imputez point à une honteuse curiosité une impatience que le désespoir de vous avoir perdue m'a seul suggérée. Je n'ai point fait sur vous l'essai de mon Anneau ; mais j'ai cru pouvoir, sans manquer à mes promesses, user d'une ressource qui vous rend à mes vœux, & qui vous assure mon cœur à jamais «.

» Prince, dit la Favorite, je vous crois ; mais que l'Anneau ſoit remis au Génie, & que ſon fatal préſent ne trouble plus, ni votre Cour, ni votre Empire «.

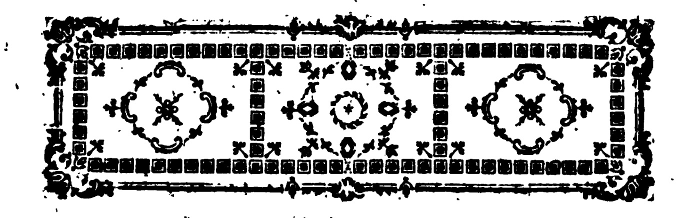
A l'inſtant Mangogul ſe mit en oraiſon, & Cucufa apparut. » Génie tout-puiſſant, lui dit Mangogul, reprenez votre Anneau, & continuez-moi votre protection «. » Prince, lui répondit le Génie, partagez vos jours entre l'Amour & la Gloire. Mirzoza vous aſſurera le premier de ces avantages, & je vous promets le ſecond «.

A ces mots le Spectre encapuchonné ſerra la queue de ſes Hiboux, & partit, en pirouettant, comme il étoit venu.

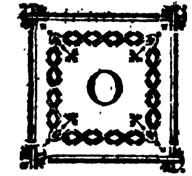
FIN.

LETTRE
AU
R. P. BERTHIER,
SUR
LE MATÉRIALISME.

.... Ferro diverberat umbras
VIRG. Eneid. Lib. VI.



LETTRE AU R. P. BERTHIER, SUR LE MATÉRIALISME.



Mon Pere! ce n'eſt pas ſeulement dans *l'Hiſtoire naturelle*, dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, dans *l'Eſprit des Loix*, dans *l'Eſprit*, que le Matérialiſme dogmatiſe; il ſe répand par-tout. Vous ne pouvez pas, comme moi, aller au Théatre, aux Spectacles des Foires, aux Concerts, dans les Atteliers des Artiſtes, dans les Cercles du monde & dans les Réduits du peuple; de ce peuple dont il eſt ſi néceſſaire de conſerver la Foi, afin qu'il ſouffre toujours avec patience ce qu'il conviendra de lui faire ſouffrir. Soyez le Général de l'armée anti-Matérialiſte, je ſerai l'Eſpion. Tout eſt noble dans une Croiſade.

Lorſque je veux découvrir les Matérialiſtes de *Paris*, je me rappelle ceux d'*Athenes*, deux villes

également sages, également folles; avides de toutes les Sciences & de tous leurs abus; aussi promptes à embrasser une opinion nouvelle qu'à la rejetter; capables l'une & l'autre d'admirer Socrate, & de le faire mourir.

J'ouvre les *Tusculanes*, & j'y trouve le Catalogue des Matérialistes Grecs. *Leucipe*, *Démocrite*, *Epicure* disoient que l'Ame est composée d'atomes; *Empédocle*, que c'est le cœur même, le sang, ou le cerveau; *Zénon* le Stoïcien la voyoit dans le feu, d'autres dans l'air; *Xénocrate*, qui attribuoit aux nombres, selon les principes de Pythagore, une prodigieuse vertu, soutenoit que l'Ame est un nombre. *Aristote* ne pouvant composer l'Ame des quatre Elémens connus, en imagina un cinquieme, l'*Entéléchie*. Ce mot que ni *Gassendi*, ni *Léibnitz* n'ont pu expliquer, un Patriarche d'Aquilée en voulut, dit-on, pénétrer le sens dans une conférence qu'il eut avec le Diable; mais *Cicéron*, sans se donner au Diable, qu'il ne connoissoit pas, prend l'*Entéléchie* pour un mouvement continu dans la matiere. Enfin *Aristoxene*, Philosophe Musicien, faisoit consister l'Ame dans l'accord des parties organiques, dans l'*harmonie*.

Je réfléchis d'abord sur ce dernier sentiment; & en parcourant les siecles, j'entrevois que le Matérialisme a commencé en France sous Louis XIV par le *Violon*.

Colletet! je vous trouve un plaisant *Violon*. C'est ce que disoit à son confrere dans une dispute académique, M. Godeau, Evêque de Vence & Poëte. On ne connoissoit point encore de Matérialistes dans l'Académie. Il étoit réservé au *Violon* d'en montrer le premier germe.

Qu'est-ce qu'un Violon? du bois, des cordes & des accords. Ne voir dans un Académicien qu'un

Violon, c'étoit n'y reconnoître pour principe de sentiment que l'*harmonie d'Aristoxene.*

Ce siecle n'est pas meilleur. Nos Matérialistes disent net : *Cupis est un excellent Violon.* Pour répandre la mauvaise doctrine, ils confondent, à dessein, *le Joueur* & le *Violon*; ils disent même l'*ame* du violon, comme l'*ame* du Joueur. C'est donc aujourd'hui, comme alors, l'*harmonie d'Aristoxene. Le Grondeur* a bien raison de dire à son valet, avec la derniere amertume... *Et ton maudit violon!* s'il ne faut pas briser l'instrument, il faut du moins veiller à ce qu'il ne corrompe pas la Foi.

Les paroles sont les images des idées ; mais il n'est pas permis de se servir des mêmes expressions. Si un Roi étoit bossu, on banniroit ce mauvais terme de la Cour, & toutes les énonciations qui en approcheroient, seroient suspectes. Avant le Pontificat de Clément XI, il étoit permis de penser & de dire que *la semence de la parole, arrosée par la main de Dieu, porte toujours son fruit* ; que *le Dimanche doit être sanctifié par des lectures de piété, & sur-tout des saintes Ecritures.* (1) Aujourd'hui, on se chargeroit d'anathêmes. Toutes les fois qu'un sentiment dangereux cherche à se glisser, les expressions les plus innocentes cachent du poison. Servons-nous de cette regle, qui dirige la France, pour déceler le Matérialisme d'*Athenes* dans les conversations de Paris.

Nous venons d'y entendre l'harmonie d'Aristoxene : écoutons encore... *Il faudra bien, Monseigneur, que je fasse ce que vous voulez*, dit un simple citoyen à un Ministre, *vous êtes une Montagne*; *& je ne suis qu'un atome.* Voilà les *atomes* d'Epicure.

(1) Voyez la Constit. *Prop.* 18 & 82.

Autre propos de conversation journaliere.

Ce jeune Héros qui a péri à la tête des Carabiniers dans une bataille où nous avions tant de supériorité pour vaincre, étoit tout cœur.

N'attendez plus rien de l'Apologiste de Louis XIV sur la révocation de l'Edit de Nantes. On voit dans ce dernier ouvrage que son cerveau est attaqué.

C'est grand dommage que cet ancien Lieutenant-Général, cet autre Vauban, n'ait plus de sang dans les veines; le cœur, le sang, le cerveau en place de l'ame : c'est ainsi qu'eût parlé *Empédocle.*

La conversation continue.

Ce Militaire qui vient de battre les Anglois dans l'Amérique, & qui sauvera le Canada, s'il en est encore tems, est tout feu ....

Cette Princesse que tout Paris regrettera, n'a plus que le souffle .... Le feu, l'air où l'on devroit voir l'ame, n'est-ce pas *de Zénon?*

Il y a des gens qui, mécontens de tout, communiquent leur mécontentement dans le discours. Voici une réflexion qu'on entend souvent.

Il est bien singulier qu'on ait mis cet homme en place, il ne sait pas dire deux. Qu'entendez-vous, par dire deux? .... *Cela est clair, que c'est une machine où la Nature qui est toute en nombres, ne forme aucune sensation, aucune idée.* Vous êtes donc disciple de *Xénocrate?*

Je pense à vous, Madame, vous m'étonnez : la Comédie, le Boulevard, six visites, un souper, le bal de l'Opéra, ... tout cela dans une soirée !... *Monsieur, c'est mon goût, je suis le mouvement perpétuel ......* Le mouvement perpétuel ! Femme chrétienne ! Je vois qu'Aristote vous a empoisonnée de son *Entéléchie ... Je ne connois point votre Aristote...* Vous l'avez deviné !

Il est une autre espece d'impiété qui, sans être celle

celle des Matérialistes, ne vaut pas mieux....
Qu'avez-vous, Monsieur, que signifient ces nuages sur votre front?.... *Je reçois une Lettre de l'Armée, qui m'apprend que mon fils s'y enrichit, au lieu de combattre, tandis que le pauvre Officier y verse son sang, & s'appauvrit encore : ce bruit ignominieux va sans doute percer; je ne sais ce que je fais, je ne sais ce que je suis*.... Malheureux pere! vous ne savez ce que vous êtes.... Cette ignorance est le comble du malheur. C'étoit l'état de *Cicéron*, lorsqu'après avoir examiné tous les sentimens sur la nature de l'ame, il disoit : *Lequel de tous est le vrai? Quelque Dieu pourra le savoir.*

Revenons au Matérialisme décidé. Quel que soit le sujet de la conversation, il n'en est aucun qui ne lui fournisse des alimens.... *Nous n'entendons plus à l'Opéra cette Actrice qui auroit eu des autels dans la Grece, jamais machine mieux organisée.... Cette autre est belle comme Vénus; mais ce n'est qu'une statue.... Le Roi de Prusse a envoyé un Trompette au Général Fermer pour savoir de lui pourquoi, après sa victoire de Zorndorf, il n'avoit pas repris le siege de Custrin, & pourquoi encore il s'étoit tant éloigné de ses lauriers*.... Vous voyez, mon R. P., qu'on ne distingue plus l'homme de la *trompette*, ni la femme de la *machine*, ou de la *statue*.

Si on vous disoit à vous même, en termes bas & triviaux, ce que l'on dit tous les jours à des gens qui se croient une ame, & de l'ame : *vous raisonnez comme une pantoufle, vous êtes une cruche, une tête à perruque*.... Vous supporteriez chrétiennement l'injure; mais le Matérialisme renfermé dans ces paroles, vous feroit prendre votre tonnerre.

Je vous l'ai annoncé en débutant. Le Matérialisme se répand en tout & par-tout. Que je passe

de la bonne compagnie où l'on ne dit que des mots, dans ces endroits peu fréquentés, où l'on voit & où l'on dit des choses, dans ces atteliers où *Vanloo* & *la Tour* avec des couleurs; où *Pigal* & *Sloz* avec du marbre font un Dieu ou un homme. Qu'est-ce que j'y entends? Après l'admiration vient la critique..... *Cette Iphigénie, sous le couteau de Calcas, au lieu d'être évanouie, auroit pu montrer du courage*, c'est-à-dire, que le pinceau manié d'une autre façon, eût communiqué à la toile un attribut de l'ame... *Cet Apollon qui poursuit Daphné, n'est pas assez passionné;* c'est-à-dire, qu'un coup de ciseau de plus, Pigmalion animoit sa statue. Louons les arts; mais ne blessons pas la Foi.

Les femmes même, oui les femmes, malgré la légéreté de leur esprit, deviennent Matérialistes; & vous savez que tous les chefs de parti s'attachent à les séduire, bien persuadés qu'elles ne sont jamais plus constantes que quand on gagne leur cœur par l'esprit. Je me rappelle la jeune & belle *Hipparchia* s'attachant à *Cratès* le Cynique. En vain ce Philosophe, pour la dégoûter, jette par terre son manteau, sa besace & son bâton, en lui disant, *voilà toutes mes richesses*. En vain il se dépouille devant elle pour lui faire voir sa bosse & son squelette circonflexe. Hipparchia l'aime toujours, l'épouse, prend l'habillement de la secte, & devient plus Cynique que lui. Des manuscrits Grecs de ce tems-là ont soupçonné ce Cynique d'avoir donné aussi dans le Matérialisme, & d'y avoir entraîné Hipparchia. Mais voyons si nos femmes commencent à pencher vers la matiere. J'entre chez une Comtesse lettrée.... Ah! Madame, vous voilà en bonne Compagnie avec *l'Ami des hommes*, comment trouvez-vous cet ou-

vrage ? . . . . Monſieur, *vous me faites plaiſir de m'en tirer, c'eſt un diamant brut enchaſſé dans du plomb.* . . . Un diamant brut ! du plomb pour rendre un Auteur ! Madame, voilà bien de la matiere, prenez garde au Matérialiſme.

C'eſt un uſage ancien dans le Chriſtianiſme de donner des noms de Saints aux enfans qu'on baptiſe. Le beau monde s'en eſt dégoûté pour des noms plus nobles, *Hercule*, *Scipion* ; c'étoit du moins des hommes ; mais entendre appeller *Bijou* un bambin de bonne maiſon par ſa maman trop philoſophe, n'eſt-ce pas le chercher dans la claſſe de la matiere ?

Il eſt vrai que les femmes du peuple ne tombent pas encore dans cet excès. On continue à voir dans leurs couvées des *Pierrots*, des *Genevieves*, qui rendent hommage à l'immatérialité des Saints dont ils portent le nom. Mais ces bons uſages dureront-ils ?

Quel malheur ſi le Matérialiſme venoit à deſcendre dans le peuple ! Le peuple ſaiſit la Religion avec bien plus de force que les honnêtes gens. Les honnêtes gens avec les mêmes principes ne ſont guere honnêtes ; mais dans l'ordre phyſique, à côté du mal on voit toujours un bien. Ces honnêtes gens qui n'ont qu'une Religion modérée, s'ils donnoient dans l'erreur, ne voudroient pas la ſoutenir en perdant un doigt ; le peuple, s'il y donnoit, ſe feroit brûler, ou brûleroit les autres. Comment ſe garantira-t-il de la contagion, lorſque ſes oreilles ſont ſi ſouvent frappées du Matérialiſme le plus crû ? Prenons garde que le *ſcandale du Brandebourg* ne nous arrive. Allez à *Berlin* : demandez un Épicier, on vous amenera un *Matérialiſte*. C'eſt ainſi qu'on y nomme cette eſpece de Marchands.

J'avertis la bonne compagnie de se défier de certains Matérialistes, qui en cachant leur jeu, n'en sont que plus à craindre. Ils disent d'un homme qui ne s'étonne pas du bruit : *c'est un bon cheval de trompette*; d'un poltron, comme s'il en étoit en France : c'est un *Lievre*; d'un rusé : c'est un *Renard*; d'un cruel : c'est un *Tigre*; d'un ignorant : c'est un *Asne*; d'un stupide : c'est un *Oison*; & si l'on parle d'inoculation..... *Donnez du foin à ceux qui la rejettent.* Je sais bien, mon R. P., qu'en adoptant le systême de votre P. Boujean, qui anime les bêtes avec des diables très-spirituels, ces assertions ne prouveroient pas le Matérialisme : mais si on s'en tient à l'automatisme de *Descartes*, systême qui est encore le plus en vogue, toutes ces phrases si usitées où l'on identifie l'homme & la bête, sentent la matiere.

Eh ! comment la conversation ne seroit-elle pas généralement empoisonnée, puisque tous les livres du tems le sont ? Si on n'avoit à se plaindre que de ceux que vous combattez avec tant de chaleur, le mal seroit moins grand; parce qu'il n'y a que les vues fermes qui les fixent, & le nombre en est toujours petit : mais je remarque que tout ce qui sort de la presse depuis une certaine époque, est infecté peu ou beaucoup; & vraisemblablement tout ce qui suivra, sera de même. Je vous annonce un nouveau Traité de Géométrie, où il n'y aura pas un mot de la spiritualité de l'Ame. En attendant, je tombe sur une comédie intitulée, l'*Oracle*. Ecoutez ce Dialogue entre une Fée & une jeune Lucinde, qui n'a jamais vu que des oiseaux, des singes, des statues en mouvement, son clavecin & sa pendule. La Fée l'a prévenue que tous ces êtres (remarquez ce mot d'*Etre* qui est bien suspect) ne sont que des machines.

LUCINDE.

Les hommes sont-ils aussi des Machines?

LA FÉE

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre Singe même, à qui vous croyez tant d'esprit.

LUCINDE.

Les Oiseaux chantent, ces Statues dansent, mon Clavecin rend des sons, & ma Pendule indique l'heure qu'il est. Que sont les hommes?

La Fée pour réponse lui fait une peinture des Guerriers qui se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pieces, sans se vouloir de mal; & des petits-Maîtres qui vont, viennent, rient, pleurent, se jettent aux genoux d'une femme sans l'aimer. A l'aspect de ce tableau, Lucinde s'écrie: oh! ce sont des *Machines*.

Or, mon R. P., raisonnons un moment vous & moi qui ne sommes pas *Machines*. Qui est-ce qui débite cette doctrine? C'est une Fée qui doit connoître la nature des Etres. En quel lieu dogmatise-t-elle? Au Théatre, & le public applaudit. Voilà donc la Cour & la ville matérialistes. Je ne parle pas de l'Auteur qui a rempli la coupe fatale où il mene boire grands & petits; & il voudroit, pour combler son triomphe, vous y mener boire vous-même.

Si à ce début théatral vous aviez sonné le tocsin, réclamé l'autorité, comme vous avez fait très-apostoliquement contre le livre de *l'Esprit*, le Poëte ne se seroit pas fait encore applaudir dans sa comédie *des Hommes*. Toute la piece porte sur la fable de Prométhée qui pétrit des statues d'ar-

gille, & les anime avec une flamme qui s'insinue dans leurs organes. Fable qui fut imaginée par le premier Matérialiste.

Ce feroit peut-être sagesse dans ce siecle pervers de ne plus permettre d'ouvrage sur les *Hommes*. Relisez, mon R. P., *l'Ami des Hommes*, qui l'est encore plus de sa noblesse. Passez-lui sa mauvaise humeur contre le Public, *qui a voulu*, dit-il, *faire un Livre d'un morceau ginguet*, qui porte pour titre: *La Noblesse commerçante*. C'est lui, c'est lui *l'Ami des Hommes*, qui a fait véritablement un livre; car il a écrit plus de pages en comptant les répétitions, & tout ce qui est hors de son plan, que l'*Esprit des Loix* n'en contient. Passez-lui encore, (la parenthese se fermera quand elle pourra, pour arriver au Matérialisme, *l'Ami des Hommes* a heureusement accoutumé le Lecteur à se perdre, & à se retrouver au bout de vingt pages. Je profite de l'invention.) passez-lui, vous dis-je, sa ressemblance pour le fonds avec *les intérêts de la France mal-entendus*, le désordre de ses idées, la crudité de ses digestions politiques, la diffusion de ses phrases, le renversement de ses chapitres, le chaos sous lequel il a étouffé son sujet, *la population*. Ce n'est pas assez de tirer d'excellentes pierres de la carriere il faut les tailler & les placer. Passez-lui également la barbarie de son langage qu'il a prise pour naïveté; & d'avoir voulu imiter *Montaigne*, sans se souvenir qu'il faut être soi-même. Toutes choses que je ferois bien en état de prouver; mais il faut faire comme lui, accuser brusquement un ouvrage, & omettre la preuve; peut-être suis-je un peu brusque moi-même; mais on connoît une loi dans la société civilisée, de se battre armes égales. Passez-lui même, si vous le voulez, de n'avoir-pas compris que l'*expulsion*

de 800 mille Maures qui cultivoient les terres, qui exerçoient les Arts, & qui se marioient tous, a fait quelque tort à l'Espagne (1). Le Public qu'il met *au rang des sots & des enfans*, le comprend pour lui. Il n'est pas heureux à comprendre; car s'il s'est récrié sur l'incompréhensibilité d'une cruche qui contient de l'eau. Voici ses termes. [2] *Il n'appartient qu'à Dieu, toutefois par un miracle toujours subsistant, de contenir dans des bornes prescrites un Océan d'eaux toujours mobiles, & dont la masse paroît recevoir à chaque instant des accroissemens. Ce miracle passe également l'intellect humain & son pouvoir.* Un Ecolier de physique qui connoît un peu les loix du mouvement & la capacité du lit de la Mer, n'est point étonné de ce phénomene. Une pierre d'une livre qui se soutiendroit en l'air seroit plus étonnante. Louez-le pourtant sur tout cela, parce qu'il a loué les Religieux, jusqu'à soutenir qu'ils favorisent la population [*parce qu'ils mangent peu*]. Mais pour Dieu ne lui passez pas le Matérialisme.

Dans son avertissement je trouve cette phrase... *Nous qui aimons l'homme comme le plus utile, le plus aimable & le plus reconnoissant des animaux*: là nous ne sommes encore que des *animaux*; dans le corps de l'ouvrage nous devenons des *machinees*. Ecoutez.... *Quand M. de Louvois apprenoit que la désertion se mettoit parmi les troupes d'une garnison, il l'arrêtoit en envoyant Tabarin vendre son orviétan sur la place* (3). Sans doute que ce Tabarin agissoit sur les soldats comme un saltimbanque agit sur les marionettes, & que l'*Ami des hommes* entre dans le systême de ces

(1) Part. II. pag. 20.
[2] *Ibid.* pag. 132.
(3) Part. II. pag. 368.

Officiers Matérialistes qui vous disent froidement ; nos soldats sont des *machines*. Remarquez encore que son Tabarin vient à la suite d'une découverte qu'il a faite, après le Cardinal Mazarin, *qu'un couplet ingénieux, qu'une heureuse plaisanterie font oublier aux François de vraies calamités qui pousseroient d'autres peuples à la rebellion....* N'est-ce pas-là peindre non-seulement nos soldats, mais nous-mêmes ; mais toute la nation, comme dix-huit millions d'*automates*, que deux ou trois Tabarins politiques remuent à leur gré ? Si l'auteur n'articule pas le mot d'*automate*, il indique la chose.

Il me semble, mon R. P., que je procede comme vous dans l'examen du Matérialisme ; & pour vous imiter parfaitement, je ne citerai que ces deux endroits, parce que cent autres pourroient fort bien détruire ce que je veux prouver. Ne vous lassez pas : Feu sur les Matérialistes, pour les convertir.

Je ne vous cache pas cependant que vous aurez bien de la peine à ramener celui que je vais vous dénoncer ; *c'est l'apologie de Louis XIV, sur la révocation de l'Edit de Nantes*. Ni Titus, ni Marc-Aurele n'ont eu besoin d'apologie ; mais avant que d'examiner ce fier athlete sur le Matérialisme, il est important que vous le connoissiez sur d'autres objets, afin de mettre en proportion vos armes & ses forces.

D'abord c'est un écrivain généreux, qui donne beaucoup plus qu'il ne promet. Son titre n'annonce que la justification de Louis XIV & de son Conseil sur un coup d'autorité, qui a fait verser beaucoup de larmes & de sang. L'ouvrage traite encore de la population, de l'agriculture, de la marine, des ordres religieux, du maintien

de la paix; de la briéveté de la justice, de la réduction du luxe, du soulagement des misérables, de la diminution des impôts; de la taille réelle, de l'administration dans les provinces, des gabelles, de l'abolition des corvées, des finances, du commerce; & tout cela dans un petit volume! Oh! la grande tête!

S'il parle de la population (1), il connoît mieux celles de l'Angleterre que *Davenant*, *Petty* & *Child*; ces auteurs qui ont calculé leur nation sous tous ses rapports. *Dix-millions*, leur dit-il, vous vous trompez: n'en comptez avec moi que cinq millions cinq cents mille; & par ce moyen, la France, relativement à l'étendue, sera plus peuplée que l'Angleterre. C'est ce que j'avois résolu avant le calcul.

Si du fond des Indes orientales, les Voyageurs & les Missionnaires lui crient que la Chine est, de tous les pays connus, le plus peuplé, à cause de la température du climat, de la salubrité de l'air, de la bonne qualité des eaux, de la fécondité de la terre & des femmes, & parce que tout homme y est marié avant vingt ans; multiplication prodigieuse, qui a donné lieu à l'usage barbare d'y exposer les enfans; si après ce cri général ils lui disent que *Pékin* seul renferme trois millons d'ames; calcul d'autant plus sûr que chaque chef de famille est obligé de donner aux Magistrats l'état des personnes dont elle est composée; s'ils lui citent un dénombrement de tout l'Empire, qui se fit dans le dernier siecle au commencement du regne de *Kang-hi*; dénombrement qui enregistra cinquante-neuf millions sept cents quatre-vingt-huit mille trois

(1) Apol. de Louis XIV, pag. 255.

cents soixante-quatre hommes, capables de porter les armes; s'ils concluent delà que la Chine contient plus d'habitans que toute l'Europe ensemble; & enfin, si les plus modérés en comptent deux cents millions (1) il fait main basse sur les Chinois, & d'un trait de plume il en anéantit cent quarante millions; après quoi, par la force de son algebre, il ordonne à la Chine d'être moins peuplée relativement que la France. (2).

S'il considere notre agriculture, dont la diminution nous afflige, il nous console en nous assurant qu'il y a plus de cultivateurs que de champs fertiles (3).

S'il nous entend déplorer la perte de nos matelots, il proteste que nous en avons trois fois plus qu'avant la révocation de l'Edit de Nantes, ce tems où nous armions cent trente-deux vaisseaux de guerre, sans songer apparemment à des matelots (4).

S'il pese l'utilité des maisons religieuses, il attribue à leurs concerts de prieres la vie du Roi, la santé de M. le Dauphin, la vertu de la Reine, la piété de toute la Famille-Royale, enfin toutes les prospérités de cet empire; & pour le prouver, il cite quatre vers d'Horace, à la louange d'un chœur de jeunes Romains & de jeunes Romaines, qui, en chantant au Capitole, attiroient les graces de Jupiter. Mais je voudrois savoir pourquoi il ne fait pas concourir à notre bon-

(1) Hist. Gén. des Voyages, tom. 22. pag. 67 édit. in-12.

(2) Apol. de Louis XIV. pag. 257.

(3) Pag. 587.

(4) Apol. pag. 587.

heur les prieres du Clergé de France? (1) Peut-être, mon R. P., négligerez-vous cette observation.

S'il balance nos intérêts politiques, il emploie son éloquence à justifier le Traité de Vienne & de Versailles. Est-ce que nous aurions douté de ses avantages? Il le suppose; & il répond à la Nation de la fidélité perpétuelle de l'Impératrice-Reine, qui s'alliant avec nous pour la premiere fois, ne nous a jamais abandonnés (2). Il annonce au tems de la paix le siecle d'*Auguste* pour les Arts; celui de *Constantin* pour la Religion; celui de *Charlemagne* pour les Loix; celui de *Louis XIV* pour la félicité commune. Celui de *Louis XV* est déja avancé: est-ce que nous n'avons pas encore été heureux? Celui d'*Auguste* pour les Arts; nous comptons l'avoir eu sous Louis XIV, & nous aimons à croire qu'il continue. Celui de *Charlemagne* pour les Loix mérite nos desirs. Mais Prophete! délivrez-nous de celui de *Constantin*. Il obligea son beau-pere à se pendre, il fit étrangler son beau-frere, égorger son neveu, couper la tête à son fils aîné, étouffer sa femme dans un bain. Il y avoit quelques hordes de Francs qui l'incommodoient sur les bords du Rhin, ces Francs de qui nous descendons; il prit deux de leurs Rois, & les exposa aux bêtes pour son divertissement. Il fit massacrer les Prêtres du Nil, pour convertir l'Egypte; & comme sa foi étoit chancelante, il persécuta, il exila, il déposa, tour-à-tour, les Ariens & les Catholiques, sans en excepter *St. Athanase*. L'Apologiste, en nous prophétisant le siecle de *Constantin*, s'étoit-il rappellé tout cela?

(1) Pag. 527.
(2) Pag. 307.

S'il instruit les Rois, il leur conseille de s'exposer à la tête de leurs troupes : mais il observe que l'usage en est passé depuis long-tms ; que *Charles XII* le fit revivre, & qu'il périt avec lui (1). Avant l'instruction & la remarque, je croyois que le Roi de Sardaigne, dans les deux guerres précédentes, avoit commandé en Général, & chargé en Soldat. Je me persuadois que *Fontenoi* & *Lawfelt* nous avoient fait trembler pour les jours de notre Maître. Je me figurois qu'un autre Roi dans dix batailles qu'il a conduites & gagnées en personne, aussi-bien que dans celles qu'il a perdues, avoit vu le feu d'assez près ; & si à celle de *Molvitz* il eut besoin, selon une autre Remarque de l'Apologiste, de la vigueur d'un cheval Anglois pour sauver ses jours, c'est une preuve qu'il les avoit exposés ; & vraisemblablement il les exposa encore en retournant à l'ennemi presque victorieux, pour lui arracher la victoire. Il y a peut-être plus de difficulté à vaincre, dans la dispute, un champion qui se cuirasse contre la raison & les faits.

Si, après avoir instruit les Rois, il abaisse ses regards sur les Auteurs, sur ceux qui, depuis quelques années, se sont avisés d'écrire sur le Commerce, l'Agriculture & les Finances, il regarde toutes ces productions comme une Bibliotheque de peu de valeur, sans faire grace à l'*Ami des Hommes* que vous avez tant loué, mon R. P., & qu'il appelle *un Roman politique, où l'on prend la fin pour les moyens* (2). Il est bien permis à un malade de trouver mauvais ce qui est bon ; mais il ne faut pas battre sa nourrice. C'est dans ces sources qu'il

(1) Pag. 298.
(2) Pag. 262 & 342.

a puisé le peu de bon lait qu'il nous donne, le mauvais est de lui.

Que dites-vous de cet homme qui a tout lu, tout calculé, tout combiné, tout vu ; & si à la fin de tout il se trouve *Matérialiste*, avec quelles armes le réduirez-vous? Je vous avertis cependant d'un petit défaut naturel qui l'afflige, & dont vous pourrez tirer avantage sur le champ de bataille. Sa vue est un peu foible. Il n'a vu qu'*une Épigramme*, dans un projet qui a excité beaucoup de débats dans cette Capitale, que le Gouvernement a pris en considération, après avoir demandé les avis des Chambres du Commerce, des Intendans & des Parlemens. C'étoit le projet de faire *commercer cette partie de la Noblesse*, qui souffre le froid, la faim, l'oubli des hommes, sans pouvoir se montrer dans les combats. Presque tous les avis se réunissoient à l'occuper dans le commerce, puisque les armes la refusent. L'Apologiste a mieux vu ; c'est peut-être encore une *Épigramme*.

Mais, mon R. P., vous ne connoissez encore qu'à demi le géant que je vous donne à combattre. Vous ne l'avez vu que dans des excursions hors de son sujet. C'est sur-tout lorsqu'il défend *Louis XIV*, sur le terrein de la *Révocation*, qu'il faut le considérer.

Lui met-on sous les yeux les suites funestes de ce coup d'autorité, ces émigrations qui firent pleurer nos peres, & dont nous soupirons aussi ? vous êtes, nous dit-il, aussi sots que vos peres. Ces Mémoires du tems, dont les uns accusent deux millions d'Emigrans, les autres huit cent mille, je les réduis, moi qui n'y étois pas, à cinquante mille. *J'ignore*, reprend le Roi de Prusse, *la somme de vos Emigrans ; mais je sais que mes États en reçurent vingt mille.* Erreur, Sire, je ne vous en passe

que quinze mille; & avec les retranchemens que je ferai sur les autres Etats qui leur donnerent asyle, je descendrai à cinqnante mille. Eh bien! ces cinquante mille, lui disons-nous, s'il faut en faire un acte de foi, n'est-ce pas une perte? C'est peut-être un trente-deuxieme de notre population. L'Etranger nous a enlevé des Cultivateurs, des Manufacturiers, des Artisans, des Commerçans, des Soldats, des Contribuables; encore une fois, n'est-ce pas une perte? Pas la moindre. Il vous prouveroit qu'un Incendiaire qui brûleroit votre maison, vous rendroit service, parce que vous n'auriez plus de réparations à payer. L'Intendant de Caen lui expose dans un Mémoire de ce tems-là, que les Religionaires, qui étoient les plus forts Marchands, se retirerent de cette ville. Tant mieux, répond l'Apologiste; événement heureux pour ceux qui resterent. Les plus foibles remplacerent les plus forts; & d'ailleurs votre avis n'est pas François (1).

Lui parle-t-on du genre de mission qu'on employa pour convertir ces pauvres gens, les dragonades, le pillage, l'effusion du sang, le viol? il se fait un effort pour convenir que les Dragons n'en usoient pas toujours bien avec leurs hôtes; mais il rend caution de leur désintéressement, de leur humanité, & sur-tout de leur chasteté [2].

Lui demande-t-on par quels abus nos freres errans avoient mérité la révocation d'un Edit que Henri IV avoit signé pour le bien général; que Louis XIII avoit ratifié; que Louis XIV lui-même, en 1643 & en 1652, avoit maintenu dans son entier? Il ne se contente pas de leur reprocher leur

(1) Pag. 72 & 113.
(2) Pag. 232.

excès, lorsqu'ils crurent faussement pouvoir repousser la violence par la force. Il leur approprie encore tous les forfaits du parti Catholique; *le massacre de Vassi, la tuerie d'Orange, la perfidie de Montgomeri, les cruels divertissemens de Tavannes & de Saint-Pont sur le pont de Mâcon, la journée de la St. Barthelemi, le meurtre des Guises aux Etats de Blois, l'assassinat de Henri III & de Henri IV.*

Dans cette boucherie, qui fut ouverte si longtems, on voyoit à tas les corps sanglans des Calvinistes, & un petit nombre de Catholiques. Comment faire pour donner au même parti des forfaits si opposés ? L'Apologiste nous l'apprend. Les Calvinistes ont assassiné les Guises, le dernier des Valois, & le premier des Bourbons, parce qu'ils ont souflé leur fureur aux Catholiques, pour se détruire eux-mêmes. Les Calvinistes ont aussi égorgé leurs freres, parce que s'il n'y avoit jamais eu de Calvinistes, les Catholiques ne les auroient pas tués [1].

O trois & quatre fois heureuse votre Société, mon R. P., de n'être pas Calviniste! il vous démontreroit que c'est elle qui trempa ses mains dans le sang de Henri IV, pour n'avoir pas fait mourir sous le fouet *Jean Châtel*, lorsqu'il apprenoit le Rudiment dans votre College. C'est ainsi qu'un Littérateur qui se piquoit de remonter à la source des choses, me disoit un jour que le Médecin de *Sylla* étoit coupable de toutes les proscriptions qui ensanglanterent Rome, parce qu'il avoit sauvé *Sylla* d'une maladie mortelle à l'âge de quinze ans. Si notre Apologiste eût chanté les malheurs de Troye, il les eût attribués, non au ravisseur *Pâris*, mais aux deux œufs de *Léda*.

(1) Pag. 4 & seq.

Nos meilleurs Auteurs, je dis les Auteurs Catholiques, le Président *de Thou*, l'Archevêque de Paris *Péréfixe*, *Papire-Masson*, *Mézerai*, *Daniel* lui-même, qui n'écrivoit pas toujouts ce qu'il pensoit; tous lui déclarent que le massacre de la St. Barthelemi fut conseillé par la Religion, qui en rendit des actions de graces solemnelles dans Rome, sous le Pontificat de Grégoire XIII. Il prend à partie tous ces Ecrivains ; il est bien fâché de ce qu'ils sont morts sans avoir entendu leur condamnation. Ferme sur son tribunal, il leur feroit confesser que cette cruelle journée n'a été qu'un crime de politique; cependant, selon les mêmes Auteurs, après la terrible catastrophe, Charles IX voulut forcer le Roi de Navarre & le Prince de Condé à entendre la Messe. Il avoue le fait ; mais *il nie que ce soit un signe que les autres avoient été massacrés, parce qu'ils n'y alloient pas* [1]. On sait pourtant que les deux Princes, en refusant la Messe, tremblerent pour leurs jours.

Mais quittons la dissertation. Juge inexorable ! n'est-il aucun moyen d'accommodement pour laisser les morts en paix ? Ils vous accordent pour cause partielle du massacre, l'exécrable politique de *Catherine* : consentez que le fanatisme des Cardinaux de *Birague*, de *Retz*, & de ceux qui leur ressembloient, y ait joué son rôle. La politique s'est servi de la Religion mal conçue dans des têtes échauffées. Passez ce point à des Auteurs qui avoient quelque peu de bon sens, qui étoient plus près des événemens que vous, & qui aimoient la Religion autant que vous l'aimez. Point de conciliation. Ce qu'il a écrit est écrit. C'est l'honneur

(1) Diss. sur la St. Barth. pag. 3.

de la Religion qu'il prétend soutenir jusqu'au feu exclusivement (1).

L'histoire ajoute que dans cet horrible sacrifice on vit à Paris plusieurs milliers de victimes sanglantes, dont une partie fut jettée dans la Seine. L'Apologiste, coexistant à tous les tems, trouve mieux son compte à les y jetter toutes, excepté l'*Amiral*, qui eut les fourches pour mausolée, & le Libraire *Oudin Petit*, qui fut enterré dans sa cave. Ensuite il se jette à la nage après les cadavres; il les arrête tous à l'Isle des Cygnes & devant le Louvre, pour les compter. Il en trouve d'abord onze cents; mais comme il ne veut employer que huit Fossoyeurs & huit jours pour leur donner la sépulture; afin de ne pas surcharger les Fossoyeurs, il réduit les onze cents à mille; & de réduction en réduction, au lieu d'écrire cent mille égorgés dans toute l'étendue de la France avec *Péréfixe*, ou soixante-dix mille avec *Sully*, ou du moins trente mille avec *de Thou*, il n'en articule que deux mille au plus [2].

Imaginez, mon R. P., si vous le pouvez, une artillerie de preuves assez fortes pour faire reculer ce fier Dialecticien. Vous avez vu comme il traite les faits. Voulez-vous à présent connoître ses principes?

Il raie, avec le P. Daniel, du Livre de nos Rois, *Pharamond* & ses trois successeurs idolâtres. Il date de *Clovis*, le premier Roi Chrétien; on sait ce qu'il entend par *Roi Chrétien*; & quelqu'un qui lui demanderoit si *Henri IV*, avant son abjuration, étoit

(1) Voyez sa Dissert. sur la St. Barthel. pag. 28 & suiv.

(2) *Idem*. Pag. 36.



Roi Chrétien & légitime, doit s'attendre à une réponse du tems de la Ligue (1).

Pour rappeller à l'Eglise ceux qui en sont sortis, il ne connoît que la violence. Est-ce un Ministre de l'Evangile ou de l'Alcoran, sous les ordres de Mahomet ?

Il jette du ridicule sur la foible politique du Cardinal Mazarin, qui se servoit du *bon-homme Amirault*, Calviniste modéré & estimé, pour ramener les autres à la soumission & à la paix. Mais il loue les Ministres postérieurs qui ont employé les serpens des Euménides, au lieu du Caducée de Mercure [2]. A l'entendre, la raison est superflue, la douceur est inutile, la charité a ses dangers pour rendre les hommes meilleurs [3]. Est-ce dans son *Bréviaire* qu'il a puisé ce fiel ? Brûlons le Livre, afin qu'il ne le commente pas.

Si on lui fait la peinture des ordres séveres, des Edits rigoureux, des fortunes renversées, des exécutions multipliées, du désespoir où l'on réduisoit ces malheureux, après la révocation de l'Edit qui assuroit leur repos; il répond, avec le sang froid de la haine théologique, que si cette même vigueur avoit subsisté dans le Gouvernement, jamais l'hérésie n'eût pris racine dans le Royaume [4]. Au lieu de redresser l'Arbre, c'est l'abattre. Voilà sa maxime.

Il ose dire que la *S. Barthélemi*, cette fête que nous voudrions pouvoir effacer de notre Calendrier, que ce massacre affreux étoit un châtiment nécessaire [5]. Pontife, gardez-vous bien de l'en-

[1] *Apolog.* pag. 463.
[2] *Idem.* Pag. 214.
[3] *Idem.* Pag. 229.
[4] *Idem.* Pag. 14.
[5] *Dissert. sur la St. Barth.* Pag. 20.

voyer en mission aux Cévennes; il iroit *le Crucifix* dans une main, & *le poignard* dans l'autre.

Louis XIV avoit ordonné la peine de mort contre les *Prédicans*, mâles ou femelles. Louis XV adoucissant la Loi, par une Déclaration de 1724, a cru que c'étoit assez d'envoyer les hommes aux galeres, & les femmes dans une prison perpétuelle, leurs biens confisqués; & ce Monarque de paix fait sentir, en fermant les yeux sur l'exécution, qu'il gémit encore de cette sévérité. L'Apologiste trouve cette conduite & la loi trop douces. Le gibet ou le feu de l'Inquisition seroient plus de son goût (1). O mes concitoyens, ne le traitons pas comme il voudroit traiter ses freres! Eteignez ce fagot.

Si l'on objecte que dans la conjoncture présente où l'humanité parle plus haut, toute la Nation, excepté ceux qui la déshonorent, paroît desirer qu'on traite plus doucement nos freres errans, qu'on permette à leurs femmes d'être épouses légitimes, & à leurs enfans d'être citoyens, en attendant le moment de la grace qui opérera plus sûrement, lorsque nous leur montrerons de la charité; il vous dira qu'un projet applaudi par tant de mains ne doit pas être accueilli par le Gouvernement [2]. C'est peut-être son esprit qui a soufflé en 1757, dans le Parlement de Bordeaux, au grand regret des autres Cours.

Pour autoriser la persécution dans le Christianisme, il cherche à s'étayer de Rome païenne [3]. Si du moins il nous donnoit le vrai tableau de ses mœurs! Il lui attribue une intolérance qu'elle ne

[1] *Apolog.* Pag. 441 & 449.
[2] *Idem.* Pag. 127.
[3] *Idem.* Pag. 384.

connut, ni ſous les Rois, ni au tems de la République, les deux époques de ſa ſageſſe. Nous convenons avec lui de l'Ordonnance de *Numa*, ſur la fidélité au culte qu'il avoit établi. Nous avouons auſſi la Loi des douze Tables, *Deos peregrinos ne colunto.* Vous n'adorerez point de Dieux étrangers. Mais il n'eſt pas queſtion ici de la Loi, qui ſouffre ſouvent des interprétations, & qu'on adoucit ſelon les circonſtances : il s'agit du fait.

Rome a-t-elle recherché, a-t-elle puni les adorateurs des Dieux, qui vinrent de la Grece & d'ailleurs, en différens tems : *Jupiter*, *Junon*, *Apollon*, & tant d'autres qui avoient leurs Temples dans Rome, leurs ſacrifices & leurs Prêtres, auſſibien que les anciens Dieux de *Numa* ?

Il ne ſait pas, cet homme qui ſait tout, que les Romains traitoient *les Dieux*, comme nous traitons *les Saints* ? Voulez-vous honorer *ſaint Euſtache*, tandis que votre voiſin porte ſes vœux à *S. Roch* ? A vous permis ; mais vivez en paix.

Caton & *Curius*, ces ſaints perſonnages que l'Apologiſte invoque [1], & dont il reſpecte les ſentimens,

Quod Cato, quod Curius ſanctiſſima nomina, quondam Senſerunt . . . .

ces hommes ſi religieux armerent-ils le Sénat contre les cultes étrangers ? Vit-on ſous les Rois ou dans la République une ſeule guerre civile pour cauſe de Religion ? Il eſt obligé de deſcendre au regne de *Tibere* pour trouver un exemple de ſévérité. Mais il fait entendre à ceux qui n'ont pas lu, que l'intolérance religieuſe a toujours exiſté dans

[1] *Apolog.* Pag. 156.

le gouvernement de Rome. Il bouleverse le champ de l'histoire pour y semer des scorpions.

Homme de rigueur & de torture, si vous êtes sourd aux cris de l'humanité, écoutez du moins la *Patrie*; elle y gagneroit le retour d'une multitude de transfuges qui repeupleroient nos Provinces; c'est la Patrie qui vous prêche.

La *Patrie*, le *Patriotisme*! il est fâché que cette *manie* nous gagne [1]; ce n'est plus l'esprit de persécution, c'est l'amour de la Patrie qu'il appelle *Fanatisme*. Défiez-vous, dit-il au Souverain, de ceux qui, au vieux idiome *de bons François*, *de bons serviteurs du Roi*, ont substitué celui de *Patriotes* & de *Citoyens* [2]. A qui adresse-t-il l'avis? A un Roi qui se regarde comme l'ame des citoyens, & qui, de tous les titres qu'il mérite, préféreroit, comme *Trajan*, celui de *Pere de la Patrie*. L'âne de la Fable voulant caresser son maître, sans avoir les graces légeres du petit chien, le blessoit.

Personne n'aime autant à donner des avis. *La Religion est attaquée*, s'écrie-t-il, *& les Ministres du Très-Haut sont dans le silence; ceux du Souverain dans la perplexité, ceux de la Justice dans l'inaction* [3].

Il voudroit voir tous les Ministres & le Souverain, toujours armés contre une partie de l'Etat. Ne donnez point d'épée à ce furieux, il ne parle que d'*Ange exterminateur*.

S'il ouvre les archives de la Religion, à dater depuis la vocation d'Abraham jusqu'à nous; s'il y

[1] *Apolog.* Pag. 269.
[2] *Idem.* Pag. 276.
[3] *Idem.* Pag. 254.

cherche quelque modele, ce n'est pas *Pierre*, continuant à prêcher avec douceur aux Juifs rebelles, à ces railleurs insolens, qui attribuoient à la débauche l'enthousiasme divin dont il étoit plein ; on sait que sa patience, toujours aidée par la grace, en convertit trois mille [1].

Ce n'est pas *Paul*, recommandant aux Thessaloniciens de ne pas traiter en ennemis ceux qui ne vouloient pas croire à sa prédication ; mais de les reprendre charitablement, & de les entendre comme freres (2) : ni le même *Paul* se faisant tout à tous, jusqu'à circoncire son disciple Thimothée, à cause des Juifs qu'il vouloit gagner au Christianisme (3).

Ce n'est pas même *Jesus* réprimant fortement ses Disciples, lorsqu'ils voulurent faire tomber le feu du Ciel sur une ville qui rejettoit également la Doctrine & le Maître (4). Ce bon Maître, si peu imité, qui n'employoit que l'instruction, la mansuétude & des miracles de bonté, contre les Juifs, les Samaritains & les Gentils, faisant du bien partout où il passoit : non encore une fois, ce n'est ni lui, ni ses Apôtres qu'on propose pour modele.

C'est *Moïse* fondant avec une légion de Prêtres sur les adorateurs du Veau d'or, & ne remettant l'épée dans le fourreau qu'après l'avoir trempée dans le sang de vingt-trois mille Israélites, dont il étoit le conducteur.

C'est la famille de *Jacob* égorgeant les Sichimites, au moment qu'elle les a engagés à se faire circoncire.

[1] *Act. Apost. Cap.* 2.
[2] *II. ad Thess. Cap.* 3.
[3] *Act. Apost. Cap.* 16.
[4] *Luc. Cap.* 9.

C'eſt *Joſué* qui met tout à feu & à ſang dans une ville idolâtre qui ne ſe défend pas (1).

C'eſt le peuple choiſi exterminant toute Ame vivante dans la Terre promiſe, excepté les jeunes filles à qui on pardonna l'idolâtrie de leurs peres.

C'eſt *Aod* aſſaſſinant un Prince Philiſtin (2) au nom du Seigneur.

C'eſt *Samuel* coupant par morceaux un Roi incirconcis, que Saül, par un mouvement de pitié, avoit épargné (3).

C'eſt *David* brûlant les villages qui lui avoient ſervi d'aſyle, & maſſacrant les ſujets du Roi Achis ſon bienfaiteur idolâtre.

C'eſt *Hyrcan* qui tonne ſur les Samaritains, qui renverſe leur Temple de Garizim, & les enſevelit ſous les ruines de leur capitale.

De toutes les Loix de Moïſe, celle qu'il cite avec plus de complaiſance, c'eſt une loi de ſang qui ordonne à celui qui auroit été ſollicité à un culte étranger, de livrer l'inſtigateur au peuple, & d'être le premier à l'aſſommer, fût-il ſon frere, ſon fils, ſa femme ou ſon ami; une autre loi encore qui commande d'exterminer juſqu'au dernier *Amalécite*; & il déſigne quantité d'*Amalécites* parmi nous. Le *Sanhédrim* ſe relâcha de cette ſévérité dans les derniers tems de la Synagogue, admettant les Saducéens au partage de tous les biens civils, quoiqu'ils fuſſent hétérodoxes. L'excommunicateur éternel anathématiſe le Sanhédrim, parce que le Sanhédrim ceſſoit d'anathématiſer.

Il a un goût décidé pour l'*ancien Teſtament* dans

[1] Jéricho.
[2] Eglon.
[3] Agag.

toute sa rigueur, préférablement au Nouveau. Il judaïse complettement. Qui est-ce qui le circoncira ?

Mais rassembler ainsi toutes les foudres de la loi de rigueur, pour les rallumer dans la loi de grace (1) ! quelle bouche à feu ! Il faut que cet homme ait les entrailles de fer ; & si son Ame en est aussi, quel Matérialiste !

Peut-être, mon R. P., trouverez-vous des raisons pour excuser, dans votre Journal, l'atrocité de son zele, d'autant plus qu'il a senti quelque scrupule sur ses emportemens ; car il confesse (pag 229.) qu'en prêchant *l'intolérance*, il est *tolérant* au fond du cœur. Pourquoi sa langue n'est-elle pas aussi bonne que son cœur ? Voulez-vous qu'on lui laisse la langue ? J'y consens, elle deviendra peut-être meilleure ; mais n'épargnez pas son *Matérialisme*.

Comme il a voyagé par-tout, excepté dans les endroits dont il écrit, il nous crayonne *une nation extrêmement éloignée*, *des Académies où l'on ne travaille pas*, *des promenades où l'on ne marche pas*, *des bals où l'on ne danse pas*, *des spectacles où l'on bâille*, *des guerres où le sort des armes a dépendu plus d'une fois d'un verre bien ou mal rinsé*, *des Intendans qui sont de vrais pressoirs* [2]. Cette nation qu'il ne nomme pas, & que je me garderai aussi de nommer, est sans doute un amas d'*automates*. Il ne faut pas s'attendre qu'un Matérialiste adroit dise crûment les choses ; & ce n'est pas dans ce seul endroit qu'il se cache sous le masque ; mais on fait tomber le masque.

Voici comme il s'exprime en parlant d'un Ministre fougueux, & du danger qu'il y auroit à en

[1] Pag. 358 & suiv.

[2] Pag. 138.

souffrir d'autres au Midi de la France. *Si tout le flegme des marais de la Hollande n'a pu amortir le feu de Jurieu, que seroit-ce lorsque la chaleur du climat se joindroit à celle du tempérament ou du zele? Nos têtes méridionales seroient bientôt embrasées* [1]. Il sait ce que la sienne a éprouvé. Mais n'est-ce pas-là le Matérialisme qu'il a reproché au Président de Montesquieu sur l'influence des climats [2]?

Et de ceci qu'en direz vous? . . . *Non, le meurtre de Vassy n'auroit jamais allumé le feu des guerres civiles s'il n'eût couvé depuis long-tems dans le cœur des Huguenots. On n'est pas si prompt à s'enflammer quand on ne porte pas avec soi le principe de l'incendie* [3] . . . . Je cherche là-dedans du Matérialisme, il faut qu'il s'en trouve. Je me représente votre sagacité quand je veux en avoir . . . . Ah! un cœur Huguenot, c'est de la cendre soufrée. . . . Le principe qu'elle couve, c'est le feu. Les matieres combustibles qui doivent l'irriter, c'est *le meurtre de Vassy*, & cent autres. Tout cela ne présente que de la matiere exaltée.

Dira-t-on que l'Apologiste, en s'énonçant ainsi, n'a pas prétendu être Matérialiste? Soit. Mais il l'est. J'ai remarqué que c'est sur-tout lorsque les déclamateurs s'emportent, qu'ils donnent tête baissée dans la matiere. Et entre nous, mon R. P., cet accident vous est arrivé à vous-même, en combattant le Matérialisme du livre de *l'Esprit*. Je vous remets sous les yeux vos propres termes. . . *Nous devrions donner une attention particuliere à à deux objets qui raniment tout le feu de notre Auteur* &c. [4] Quoi! c'est vous qui mettez du *feu* en

[1] Pag. 477.
[2] Pag. 385.
[3] Pag. 11.
[4] *Journ. de Trévoux*. Oct. 2 vol. pag. 2680.

place de l'*Ame*! je voudrois bien que cet élément si favorable aux Matérialistes de tous les siecles, ne nous fût pas nécessaire pour nous chauffer, & qu'on pût l'éteindre dans toute la Nature.

Je trouverois sur vos pas bien d'autres empreintes du Matérialisme, si je voulois vous suivre : mais je couvre vos écarts des aîles de la charité ; parce que, si le sel se gâte, avec quoi salera-t-on ?

Laissons les Auteurs & la bonne compagnie ; j'ai dit que si le Matérialisme venoit à percer dans le peuple, tout seroit perdu. Le peuple lit à présent la Gazette, il la dévore ; il s'en nourrit, faute de pain. Monsieur *Arnoult*, je fais grand cas de vos sachets anti-apoplectiques ; mais est-il nécessaire de nous distiller le Matérialisme dans toutes les Gazettes ? Voici un de vos trophées dans celle d'Utrecht, du 31 Octobre 1758. La Marquise de *S. Suplix*, après avoir peint dans une Lettre l'état apoplectique & paralytique de sa cousine, s'énonce en ces termes.

Je n'eus rien de plus pressé que d'ôter un de vos sachets que j'avois à mon cou, & de le faire mettre au sien. Successivement la connoissance, la raison & les forces lui revinrent.

M. *Arnoult*, qu'y a-t-il donc dans votre sachet ? Ce sera, si vous voulez, la matiere subtile de *Descartes*, ou le feu d'*Empédocle*, qui va porter la connoissance, la raison & les forces dans les organes de la malade. Ou il n'y a point de Matérialisme, ou en voilà ; & le peuple qui prend tout au pied de la lettre, lit tout cela.

O mon Pere, si vous voulez conserver le dogme de la spiritualité de l'ame parmi le peuple, veillez sur la Gazette.

Veillez encore plus sur les Foires. Il y a dix ou

douze ans qu'on y montra un Flûteur automate qui disputoit avec *Blavet*. Le mal va toujours en augmentant. Aujourd'hui toute la matiere s'anime. Au Fauboug S. Jacques c'est une *Perdrix* qui, sans être sortie du sein de la Nature, va vous chercher sur des arbres les fruits que vous lui demandez. Au Boulevard, c'est un *Simulacre humain* qui a volé la parole à l'homme. A la Foire, où tous ces prodiges se rendent, demandez à la matiere toute la vie & le sentiment que vous voudrez; vous serez content & très-content. C'est là qu'on voit ce fameux Matérialiste qui tâche de corrompre la Nation dès le berceau. Platon dit dans sa *République*, que si on veut avoir des Citoyens qui aiment la patrie & respectent les Dieux, on ne sauroit trop veiller aux amusemens des enfans. Les nôtres voient des *Marionnettes* danser, rire, se fâcher, jouer des pieces entieres avec intelligence. Ils apprennent donc en naissant, qu'ils ne sont eux-mêmes que des Marionnettes; & en effet, c'est un nom qu'on leur donne assez souvent. C'est pour le coup qu'il faut devenir Suisse, briser *Polichinel*, & brûler *Brioché*. Athenes se repentit trop tard de son indulgence, lorsque Leucipe, Démocrite, Epicure répandoient le Matérialisme dans la Grece. Ils avoient à leurs gages des Machinistes & des Saltimbanques qui démontroient aux yeux ce qu'ils professoient dans leurs Ecoles. Puisque *la question* est permise en France, on pourroit chrétiennement la donner au sieur *Bienfait*, pour savoir de lui quel est le Matérialiste qui le met en œuvre.

Etes-vous content, mon R. P., de ma commission? J'ai parcouru tous les champs où croît l'ivraie du Matérialisme. Le travail, pour l'arracher, est immense; prenez des aides. Vous ignorez peut-

être que dans votre Journal du mois de Décembre dernier, un Libraire-Imprimeur a glissé un Avis qui vous indique fort à propos une foule d'ouvriers remplis de zele & de savoir.

M. l'Abbé *Gauchat*, qui, malgré ses occupations continuelles d'*Abbé Commendataire de l'Abbaye de S. Jean de Falaise*, & ses travaux de l'*Académie de Ville-Franche*, fabrique des armes annuelles contre l'impiété, moyennant 27 livres 10 sols par an. Le Recueil de cette année contiendra une piece curieuse, *Réfutation du Livre de l'Esprit.*

M. Abraham Joseph de *Chaumaix* d'Orléans, (supposé que ce soit-là son vrai nom; car aujourd'hui en Littérature, comme en Finance, il y a bien des prête-nom), quoi qu'il en soit, l'Auteur ne demande que 20 livres une fois payées pour faire main-basse sur l'*Encyclopédie*, & pulvériser le Livre de l'*Esprit.*

Une Société de Gens de Lettres, qui venge tous les mois la Religion pour 15 sols par cahier; cette Société annonce qu'elle est bien fâchée d'avoir suspendu la réfutation des Œuvres de *Voltaire*, pour courir sus au Livre de l'*Esprit.*

J'ignore si ces bons ouvrages paroissent déja. Je l'ai demandé à des Gens de Lettres, de ces gens qui aiment le bon, & qui en font. Un seul m'a dit avoir oui dire à quelqu'un qu'il avoit entendu dire qu'on avoit déja quelque chose. L'Imprimeur vous éclaircira.

Ne le négligez pas cet Imprimeur lui-même, qui ne s'en est pas tenu, comme il nous l'assure, à gémir dans son Imprimerie sur ce déluge de Libelles impies & scandaleux; mais il consacre son papier, ses caracteres & son encre à imprimer, à bon compte, toutes les productions qu'on voudra bien lui confier en faveur de la Religion, &

sur-tout les réfutations du Livre de l'*Esprit*.

Employez même le *Gazetier Ecclésiastique*, ce Cyclope ignoré, qui dans un terrein ténébreux, forge, mal-adroitement, des traits pour la *haine*. Les Grecs les plus divisés se réunissoient contre l'ennemi commun. Il vous accuse d'être bien moins véhément contre les Matérialistes, que contre les ennemis de la Bulle.

Il va plus loin. Il dit [1] *que c'est la doctrine des Jésuites qui a donné naissance à la Religion naturelle, ou du moins aux ravages incroyables dont elle s'applaudit, & au Livre de l'Esprit*, où il a trouvé le Matérialisme le plus consommé. Faites tomber ces reproches calomnieux.

Vous voyez, mon R. P., que, sans compter l'*Année Littéraire* & *les petites Affiches*, vous ne manquerez pas de troupes légeres pour escarmoucher. Réunissez toutes ces différentes forces, & frappez.

N'écoutez pas la pernicieuse douceur de ces Philosophes du tems, qui disent qu'il ne faut pas commander à la pensée; que la Nature humaine se porte rapidement vers une opinion persécutée; qu'un homme qui a la vue foible ne doit pas être puni, parce qu'il ne voit pas comme nous; que la persécution fait plus de Prosélytes que l'erreur même; que lorsqu'une erreur se montre, si l'autorité ne s'en mêle pas, elle tombe bientôt d'elle-même; que depuis long-tems on ne parleroit plus de Jansénisme, si Louis XIV n'en avoit fait un colosse, en voulant l'écraser de tout le poids de sa puissance; que sur-tout, dans une nation comme la nôtre, il vaut mieux jetter du *ridicule* sur l'erreur, que du *feu*. Fermez l'oreille au sifflement

[1] *Nouv. Ecclés.* du 18 Nov. 1758.

de ces ſerpens ; ont-ils jamais entendu cette maxime ſi chere à l'Apologiſte, qu'*il faut perdre le corps pour ſauver l'ame ?* Ne laiſſez point éteindre votre zele. Verſez ſans ceſſe de l'huile ſur ce feu apoſtolique. Pourſuivez le Matérialiſme, même où il n'eſt pas. Vous aurez du moins gagné un point capital.

Il y a cent ans que votre Compagnie fait la guerre au monſtre d'*Ypres*, d'autres diſent au fantôme ; mais vous & moi nous ſoutenons que c'eſt un monſtre bien réel qui reſpire encore ; en voici un plus palpable qui peut étouffer celui-là. Vous l'avez découvert dans ſon état de *fêtus* ; peu de gens le voyoient encore. Vous allez le nourrir, le développer, l'engraiſſer dans votre *Ménagerie de Trévoux*. Mille mains ſe joindront à la vôtre. Et comme vous chercherez par-tout le *Matérialiſme*, vous le verrez par-tout. D'autres ne le verront pas ; & ſans embraſſer ſa défenſe, ſoutiendront qu'il n'eſt pas où vous le déſignez. Des légions ſcholaſtiques ſe mêleront de la diſpute : les Cénobites des deux ſexes ſe partageront : les Puiſſances Eccléſiaſtiques entreront dans la lice. Un ouvrage que peu de gens liſoient, tout le monde voudra le lire & le lira. On en fera d'autres où l'on trouvera toujours quelque reſſemblance. L'accuſation du *Matérialiſme* deviendra générale, & l'on ne parlera plus de *Janſéniſme*.

FIN.

REGRETS
SUR
MA VIEILLE ROBE
DE CHAMBRE.

Avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune.

AVIS

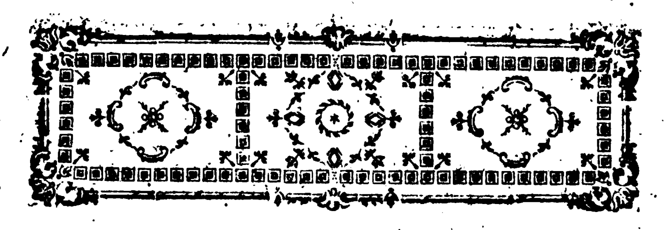


AVIS AU LECTEUR.

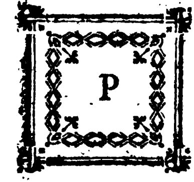
*Mr. Diderot ayant eu occasion de rendre un service essentiel à Mme. G * * *, celle-ci imagina, par reconnoissance, d'aller déménager un jour tous les haillons du réduit philosophique, & d'y faire mettre d'autres meubles, qui, quoique beaux, étoient d'une extrême simplicité, & ne sont devenus si recherchés que sous la plume poétique du* Pénitent en robe-de-chambre d'écarlate.

Laïs, dont il est parlé dans ces Regrets, est le nom d'un tableau de Vernet ; malgré ce qu'en dit Mr. Diderot, qu'elle ne lui a rien coûté, on est sûr cependant qu'il obligea Vernet de prendre de sa part 25 louis. Ce n'est rien, mais toujours beaucoup pour une bourse philosophique : ce n'est pas, assurément, la faute de l'Artiste, qui vouloit absolument que le Philosophe acceptât son tableau ; mais celui-ci vouloit, disoit-il, en payer au moins les couleurs, & Vernet fut obligé de céder.

R.



REGRETS
SUR
MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE.



OURQUOI ne l'avoir pas gardée? elle étoit faite à moi; j'étois fait à elle. Elle mouloit tous les plis de mon corps, sans le gêner; j'étois pittoresque & beau; l'autre roide, empesée, me mamuquine: il n'y avoit aucun besoin, auquel sa complaisance ne se prêtât; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre étoit-il couvert de poussiere; un de ses pans s'offroit à l'essuyer. L'encre épaissie refusoit-elle de couler de ma plume; elle présentoit le flanc. On y voyoit tracés, en longues raies noires, les fréquens services qu'elle m'avoit rendus; ces longues raies annonçoient le Littérateur, l'Ecrivain, l'homme qui travaille; à présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri je ne redoutois ni la mal-adresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chûte d'eau; j'étois le maître absolu de ma

vieille Robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle. Le Dragon qui surveilloit à la Toison d'Or, ne fut pas plus inquiet que moi; le souci m'enveloppe.

Le Vieillard passionné qui s'est livré, pieds & poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune fille, dit depuis le matin jusqu'au soir: Où est ma bonne, ma vieille Gouvernante? Quel démon m'obsédoit le jour que je la chassai pour celle-ci? Puis il pleure, il soupire. Je ne pleure pas, je ne soupire pas; mais à chaque instant je dis: Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune, en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révere! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de callemande?

Mes amis, gardez vos vieux amis! Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse! que mon exemple vous instruise! La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

O Diogene, si tu voyois ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirois? O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé bien cher! Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, & de la vie libre & ferme du Cynique déguenillé! J'ai quitté le tonneau où je regnois, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon Ami! écoutez les ravages du luxe, les suites funestes d'un luxe conséquent.

Ma vieille Robe de chambre étoit une avec les autres guenilles qui m'environnoient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin, qui soutenoit quelques Livres; quelques estampes enfumées, sans bordure, ébouées par les angles sur cette

tapisserie; entre ces estampes, trois ou quatre plâtres suspendus, formoient, avec ma vieille Robe de chambre, l'indigence la plus harmonieuse. Tout est désaccordé ; plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle Gouvernante stérile, qui succede dans un presbytere; la femme qui entre dans la maison d'un veuf; le Ministre qui remplace un Ministre disgracié; le Prélat Moliniste qui s'empare du diocese d'un Prélat Janseniste, ne causent pas plus de trouble que l'écarlate intruse en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une paysanne; ce morceau de toile grossiere qui couvre sa tête; cette chevelure qui tombe éparse sur ses joues; ces haillons troués, qui la vêtissent à demi; ce mauvais cotillon court, qui ne va pas à la moitié de ses jambes; ces pieds nuds & couverts de fange ne peuvent me blesser; c'est l'image d'un état que je respecte; c'est l'ensemble des disgraces d'une condition nécessaire & malheureuse, que je plains. Mais mon cœur se souleve; & malgré l'atmosphere parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtisanne, dont la coëffure à point d'Angleterre & les manchettes déchirées, les bas de soie sales & la chaussure usée me montrent la misere du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écarlate n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder à la tenture de Damas la muraille à laquelle elle étoit depuis si long-tems attachée.

Deux estampes, qui n'étoient pas sans mérite, la chûte de la manne dans le désert, du Poussin, & l'Esther devant Assuérus, du même, l'une honteu-

ſement chaſſée par un vieillard de Rubens ; la chûte de la manne diſſipée par une tempête de Vernet ; la chaiſe de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin.

Homere, Virgile, Horace, Cicéron ſoulager le foible ſapin courbé ſous leur maſſe, & ſe renfermer dans une armoire marquetée, aſyle plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée ; ces deux jolis plâtres, que je tenois de l'amitié de Falconet, & qu'il avoit réparés lui même, déménagés par une Vénus accroupie ; l'argille moderne briſée par le bronze antique.

La table de bois diſputoit encore le terrein, à l'abri d'une foule de brochures & de papiers entaſſés pêle-mêle, & qui ſembloient devoir la dérober long-tems à la cataſtrophe qui la menaçoit ; un jour elle ſubit ſon ſort ; & en dépit de ma pareſſe, les brochures & les papiers allerent ſe ranger dans les ſerres d'un bureau précieux.

Inſtinct funeſte des convenances ! tact délicat & ruineux ! goût ſublime, qui changes, qui déplaces, qui édifies, qui renverſes, qui vuides les coffres des peres, qui laiſſes les filles ſans dot, les fils ſans éducation, qui fais tant de belles choſes & de ſi grands maux ! Toi, qui ſubſtituas chez moi le fatal & précieux bureau à la table de bois ; c'eſt toi qui perds les Nations ; c'eſt toi qui peut-être un jour conduiras mes effets ſur le pont St. Michel (1), où l'on entendra la voix enrouée d'un Juré-Crieur dire : à vingt louis une Vénus accroupie !

L'intervalle qui reſtoit entre la tablette de ce bureau & la tempête de Vernet, qui eſt au deſſus,

(1) Lieu où l'on vend les meubles ſaiſis pour dettes.

faisoit un vuide désagréable à l'œil; ce vuide fut rempli par une pendule, & quelle pendule encore! une pendule à la G * * * ! une pendule où l'or contraste avec le bronze!

Il y avoit un angle vacant à côté de la fenêtre; cet angle demandoit un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vuide déplaisant entre la tablette du secrétaire & la belle tête de Rubens; il fut rempli par deux la Grenée.

Ici c'est une Magdelaine, troisieme tableau du même artiste; là c'est une esquisse ou de Vien ou de Machy; car je donne aussi dans les esquisses! Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du Philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du Publicain. J'insulte aussi à la misere nationale!

De ma médiocrité premiere il n'est resté qu'un tapis de lisieres; ce tapis mesquin ne cadre guere avec mon luxe, je le sens; (mais j'ai juré, & je jure, car les pieds de Denis le Philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la savonnerie) que je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumiere dans le palais de son Souverain, réserva ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baisse la vue, j'apperçois mon ancien tapis de lisieres; il me rappelle mon premier état, & l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur.

Non, mon ami, non je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi; il me trouve la même affabilité; je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains; mon ame ne s'est point endurcie; ma tête ne s'est point relevée; mon dos est bon & rond comme ci-devant; c'est le même ton de franchise; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date, & le poison n'a point encore agi. Mais, avec le

tems, qui sait ce qui peut arriver? qu'attendre de celui qui a oublié sa femme & sa fille? qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux & pere, & qui au lieu de déposer au fond d'un coffre fidele une somme utile........

Ah! Saint Prophete, levez vos mains au ciel; priez pour un ami en péril, dites à Dieu : Si tu vois dans tes décrets éternels que la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre, détruis-les, & ramene-le à sa premiere pauvreté! Et moi je dirai au ciel, de mon côté: O Dieu! je me résigne à la priere du saint Prophete & à ta volonté! je t'abandonne tout, reprends tout: oui! tout, excepté le Vernet. Ah! laisse-moi le Vernet; ce n'est pas l'Artiste, c'est toi qui l'as fait; respecte l'ouvrage de l'amitié & le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente, qui s'élevent à droite; vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse est belle! au dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure; c'est ainsi que ta main puissante les a fondés; c'est ta main bienfaisante qui les a tapissés. Vois cette terrasse inégale, qui descend du pied des rochers vers la mer; c'est l'image même des dégradations que tu as permis au tems d'exercer sur les choses du monde les plus solides. Ton soleil l'auroit-il autrement éclairée? Dieu, si tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive; ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abymes? ne les as-tu sauvés que pour les perdre? Ecoute la priere de celui-ci, qui te remercie; aide les efforts de celui-là, qui rassemble les tristes restes de sa fortune; ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux; hélas! il se pro-

mettoit des retours si avantageux ! il avoit médité le repos & la retraite ; il en étoit à son dernier voyage ; cent fois dans la route il avoit calculé par ses doigts le fond de sa fortune ; il en avoit arrangé l'emploi, & voilà toutes ses espérances trompées ; à peine lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres nuds. Sois touché de la tendresse de ces deux époux ! vois la terreur que tu as inspirée à cette femme ; elle te rend graces du mal que tu ne lui as pas fait ; cependant son enfant, trop jeune pour savoir à quel péril tu l'avois exposé, lui, son pere & sa mere, s'occupe du fidele compagnon de son voyage : il attache le collier de son chien ; fais grace à l'innocent ! Vois cette autre mere, fraîchement échappée des eaux avec son époux ; ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé, c'est pour son enfant ; vois comme elle le serre contre son sein ; vois comme elle le baise. O Dieu ! reconnois les eaux que tu a créées ; reconnois-les, & lorsque ton souffle les agite, & lorsque ta main les appaise ; reconnois les sombres nuages que tu avois rassemblés, & qu'il t'a plu de dissiper ; déja ils se séparent, ils s'éloignent ; déja la lueur de l'Astre du jour renaît sur la surface des eaux ; je présage le calme, à cet horizon rougeâtre. Qu'il est loin cet horizon ! il ne confine point avec la mer ; le ciel descend au dessous, & semble tourner autour du globe. Achève d'éclaircir ce ciel, acheve de rendre à la mer sa tranquillité. Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué ; seconde leur travail ; donne-leur des forces, & laisse-moi mon tableau. Laisse-le moi, comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déja ce n'est plus moi qu'on visite, qu'on vient entendre ; c'est Vernet, qu'on vient admirer chez moi ; le Peintre a humilié le Philosophe,

O mon Ami, le beau Vernet que je possede ! Le sujet est la fin d'une tempête, sans catastrophe fâcheuse. Les flots sont encore agités, le Ciel couvert de nuages; les Matelots s'occupent sur leur navire échoué; les habitans accourent des montagnes voisines. Que cet Artiste a d'esprit ! il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales, pour rendre toutes les circonstances de l'instant qu'il a choisi; comme toute cette scene est vraie, comme tout est peint avec légéreté, facilité & vigueur ! Je veux garder ce témoignage de son amitié; je veux que mon gendre le transmette à ses enfans, ses enfans aux leurs, & ceux-ci aux enfans qui naîtront d'eux.

Si vous voyïez le bel ensemble de ce morceau, comme tout y est harmonieux; comme les effets s'y enchaînent; comme tout se fait valoir sans effort & sans apprêt; comme ces montagnes de la droite sont vaporeuses; comme ces rochers & les édifices surimposés sont beaux; comme cet arbre est pittoresque; comme cette terrasse est éclairée, comme la lumiere s'y dégrade, comme les figures sont disposées, vraies, agissantes, naturelles, vivantes; comme elles intéressent; la force dont elles sont peintes; la pureté dont elles sont dessinées; comme elles se détachent du fond; l'énorme étendue de cet espace; la vérité de ces eaux; ces nuées, ce ciel, cet horizon! ici le fond est privé de lumiere, & le devant éclairé, au contraire, du technique commun. Venez voir mon Vernet; mais ne me l'ôtez pas!

Avec le tems les dettes s'acquitteront, le remord s'appaisera, & j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser de belles choses me prenne; les amis que j'avois, je les ai,

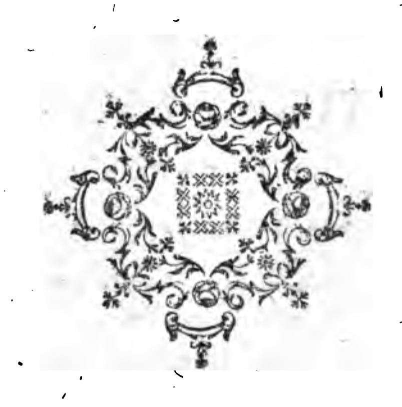
& le nombre n'en eſt point augmenté. J'ai Laïs ; mais Laïs ne m'a pas ; heureux entre ſes bras, je ſuis prêt à la céder à celui que j'aimerai, & qu'elle rendroit plus heureux que moi ; & pour vous dire mon ſecret à l'oreille, cette Laïs qui ſe vend ſi cher aux autres, ne m'a rien coûté.

FIN.

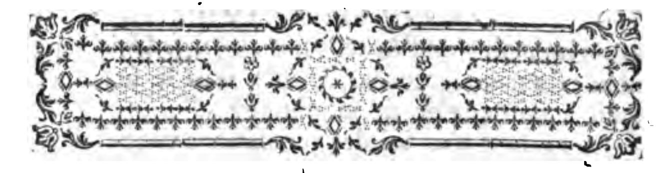


AVERTISSEMENT.

Des raisons dont le détail intéresseroit peu le Public, ont empêché que cet Ouvrage ne parût plutôt. Je croirois cependant, malgré ce retard, avoir atteint le but que je me suis proposé, si je pouvois persuader à quelques-uns de mes Lecteurs, qu'un grand Géometre *n'est jamais un* Athée; *qu'un* Critique *est quelquefois un* sot, *& que la cabale est toujours* injuste.



JUSTIFICATION



JUSTIFICATION DE PLUSIEURS ARTICLES DU DICTIONNAIRE *ENCYCLOPÉDIQUE*, OU *PRÉJUGÉS LÉGITIMES* CONTRE ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Qui semel mentitus est, etiam si verum dicat, omnem amittit fidem. PHÆD. Fab.



PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

PLUS l'accusation que M. Chaumeix a intentée contre l'*Encyclopédie*, est grave, plus elle mérite d'être pesée. Le zele le plus pur semble avoir

armé les mains de l'Auteur des *Préjugés Légitimes* : mais comment accorder ce zele avec le fiel amer qu'il a fait couler de sa plume ?

Ce ne sont plus ici des accusations vagues d'irréligion & d'impiété ; ce ne sont plus les froides satyres d'un Auteur qui s'enveloppe des ombres de la nuit ; c'est l'exposition d'un systême réfléchi d'incrédulité, tiré du Dictionnaire-Encyclopédique même ; c'est Abraham Chaumeix, qui ne craint point de se nommer, & qui joint au mépris le plus superbe pour cet ouvrage célebre, la satyre la plus sanglante contre ceux qui y ont travaillé. Ces noms odieux d'*Athée* & de *Matérialiste* ; ces qualifications injurieuses, que la calomnie se permet souvent, & que la Religion se défend presque toujours, sont prodiguées sans mesure & sans distinction, aux grands hommes dont les noms sont les plus chers à la Littérature, & aux Ecrivains les plus estimables par leur génie. Au milieu de cette proscription générale ; au sein de cet océan immense d'erreurs, découvertes dans les ouvrages les plus connus, le seul Chaumeix semble surnager, Descartes dans une main, & toutes les vérités dans l'autre. Est-ce donc l'intérêt seul de la Religion qui a pu animer cet Ecrivain ? C'est au Public à être son juge ; le défi orgueilleux qu'il fait à la tête de son ouvrage ; le zele inquiet & véhément qu'il témoigne par-tout, semble ôter à sa conduite toute son atrocité ; mais que cette justification est foible, quand on prouve l'infidélité avec laquelle il a présenté à ses lecteurs les Extraits qu'il a tirés du Dictionnaire Encyclopédique ! que sa logique paroît odieuse, quand on expose la foiblesse de la partie métaphysique de son ouvrage !

Qu'un Tribunal auguste ait arrêté le cours du Dictionnaire Encyclopédique, quelles que en aient

été les raiſons, ce n'eſt pas ce que j'examine ici : cette proſcription n'eſt peut-être malheureuſement due qu'aux cris de la multitude, au ſimple ſoupçon, ou au zele prudent que le Magiſtrat politique doit marquer dans les occaſions où la ſeule accuſation en matiere de Foi devient un crime, & la plus légere équivoque un ſcandale dangereux. Comme le Parlement n'a point décidé que M. Chaumeix ne s'eſt point trompé, il eſt permis à tout homme impartial d'examiner les *Préjugés Légitimes*, & de repouſſer vers l'Auteur de cet ouvrage, (s'il trahit la vérité) les traits odieux qu'il a lancés contre les Auteurs Encyclopédiques.

Quand on ne connoît, comme moi, les Auteurs qui ont travaillé à *l'Encyclopédie*, que par leurs ouvrages, le fiel de la ſatyre, la rouille de l'envie, tout cela fait peu d'impreſſion ; placés vis-à-vis d'eux, comme le ſera la poſtérité, on les juge de même ; alors l'ironie devient froide; & l'on peut chercher ſi Mr. Chaumeix n'eſt point dans l'erreur.

J'aime la Religion ; mais je rougirois de la défendre par des impoſtures : le menſonge & les invectives ſont des appuis fragiles ſur leſquels elle ne porte point. Si quelquefois, en parlant des ſublimes vérités qu'elle enſeigne, quelques grands hommes ſe ſont écartés de la route commune, montrons-leur modeſtement leurs erreurs ; mais que ce ſoit avec ce ton timide qu'ordonne la charité, & qui ſied ſi bien aux talens médiocres.

Malgré les cris de la multitude, il eſt très-peu de véritablement grands hommes qui aient inſulté de front à la Religion : les apologies de l'incrédulité & les ſatyres contre les Gens de Lettres ſont ordinairement dues à des Ecrivains obſcurs :

l'existence d'un Dieu, les loix de la saine Morale doivent de nouvelles preuves & de nouveaux argumens, aux *Neuwton*, aux d'*Alembert*, aux *Maupertuis*; & de nouvelles difficultés aux *Hills*, aux *Tindal*, & aux *la Métrie*. Supposer, avec Mr. Chaumeix, que des Ecrivains célebres par leur génie, se soient réunis pour former le projet d'attaquer la Religion, c'est supposer une chose tout-à-fait impossible, puisque ce seroit supposer une société d'hommes qui pensent, ennemis de l'ordre & de la vérité : mais on a souvent taxé de licence cette liberté qui consiste à faire ce que les Loix permettent, & honoré du nom d'Athée des hommes qui ne doivent cette qualification qu'à l'envie, cette rouille qui s'attache aux talens, à cette noble fierté qui est la marque du génie, & à ces efforts mâles & vigoureux qui conduisent à la vérité.

Je crois devoir faire observer ici que je n'ai jamais eu, ni n'aurai peut-être jamais aucune liaison avec les Auteurs Encyclopédiques ; ainsi l'hommage que je rends aux talens de quelques-uns d'entr'eux est pur, & dégagé de tout intérêt.

En lisant les ouvrages immortels des *Buffon*, des *Voltaire*, des d'*Alembert*, des *Rousseau*, tout homme que la basse jalousie n'anime point, se sent pénétré de ce feu qui dévore : en les admirant, on croit pouvoir les égaler ; & cette erreur si chere est toujours la marque d'une sorte de génie, quand la prévention ou l'intérêt n'y entre pour rien.

Les petites haines que portent aux grands hommes les Littérateurs obscurs, sont comme ces cabales formées contre un Général habile, par des hommes qui n'ont ni la force, ni le courage de le suivre : trop foibles pour s'élever jusqu'à

lui ils veulent l'abaisser jusqu'à eux. C'est ainsi que l'envie décourage les talens supérieurs, sans rien mettre à la place. Un Poëte célebre a été déchiré par cent critiques qui n'ont jamais fait que de mauvais vers ; & presque tous les grands hommes ont été accusés d'irréligion par des hommes qui en avoient moins qu'eux. Descartes persécuté fut obligé d'aller finir ses jours loin de sa Patrie, sous un ciel âpre & rigoureux ; & lui qui avoit le mieux prouvé l'existence d'un Dieu, se vit qualifié du titre d'Athée.

Cet exemple célebre devroit retenir tous ceux qui veulent donner à d'autres cette dénomination injurieuse, & les engager à bien peser, avant de former aucune accusation en ce genre. Il faut quelquefois se méfier d'un zele prompt à s'allarmer. Le calcul effrayant & outré du Pere Mersenne, semble avoir aujourd'hui des sectateurs : on crie à l'impiété sans avoir réfléchi ; le soupçon se tourne en certitude ; on extrait des propositions, sans prendre garde à ce qui est à côté ; & on fait un livre pour défendre, dit-on, la Religion. Voilà probablement ce qui est arrivé à Mr. Chaumeix : car je veux bien croire qu'il n'a point été infidele par réflexion : il n'est coupable que par trop de zele : *ses erreurs sont plus de son esprit que de son cœur* ; & je pense assez bien de lui, pour croire qu'il aime assez la vérité pour souffrir qu'on la lui dise.



CHAPITRE I.

De l'Article Athée.

L'Homme porte naturellement au fond de son cœur un principe de curiosité qui lui a fait dans tous les tems rechercher, avec une sorte d'avidité, quelle étoit son origine & celle du monde; ce desir vif & inquiet l'a tantôt élevé jusqu'à la connoissance d'un Etre suprême, & l'a tantôt rabaissé au point de n'admettre qu'une force aveugle, & de confondre l'esprit avec la matiere. Delà, les extravagances de la Cosmogonie des Anciens, & cette foule de croyances insensées répandues sur la surface de la Terre. Dans des siecles plus éclairés, chez des Nations moins barbares, le systême de la nécessité, déguisé sous mille formes, a osé se reproduire revêtu des découvertes qu'on avoit faites dans la Métaphysique, l'Histoire naturelle & la Physique.

Quelques Théologiens, plus zélés qu'éclairés, se sont contentés simplement d'exposer les preuves de l'existence d'un Etre suprême, & ont ensuite regardé les différens Sectateurs de l'Athéïsme, ou comme des furieux insensés, ou comme des hommes dépravés & voluptueux. En partant de ces principes, ils ont nié l'existence d'un Athée persuadé de son systême, & ont négligé de réfuter les différens sophismes sur lesquels il s'appuyoit. Cette faute est la cause que ces monstrueuses erreurs ne se sont malheureusement que trop accréditées; soutenues des noms des Thalès & des Anaxagore, qu'on ne pouvoit ranger au nombre des méchans & des imbécilles, elles n'en eurent

que plus de vogue. Il peut donc y avoir des hommes, qui même en cherchant la vérité, se soient grossiérement trompés, & que l'erreur ait séduits : » Mais il ne sauroit assurément y avoir d'Athée » convaincu de son systême, dit l'Auteur Ency- » clopédique ; car il faudroit pour cela qu'il y » eût une démonstration de la non-existence de » Dieu, ce qui est impossible : mais la conviction » & la persuasion sont deux choses différentes. Il » n'y a que la derniere qui convienne à l'Athée. » Il se persuade ce qui n'est point ; mais rien n'em- » pêche qu'il ne le croie aussi fermement, en ver- » tu de ses sophismes, que le Théiste croit l'exis- » tence de Dieu, en vertu des démonstrations » qu'il en a «.

Ici M. Chaumeix crie à l'impiété, & accuse l'Auteur de dire que la *question de l'existence de Dieu est problématique*. Il est malheureux qu'un Auteur qui veut défendre la Religion, & intenter contre ses prétendus adversaires des accusations aussi graves, ait aussi peu de connoissances des ouvrages des hommes célebres qui ont traité la même matiere, & des aveux qu'ils ont faits. J'ouvre Clarke, & je lis : » Ce ne sont donc que les Athées » de la troisieme espece que j'ai en vue ; c'est-à- » dire, ceux qui le sont par la voie de raisonne- » ment, & qui, fondés sur les principes de la Phi- » losophie, soutiennent que leurs argumens con- » tre l'existence de Dieu, leur paroissent, après » l'examen le plus exact & le plus sévere, & plus » forts & plus concluans que ceux par lesquels » on s'efforce de prouver ces grandes vérités. » Ces Athées sont les seuls que je puisse prendre » à partie dans ce discours, puisque ce sont les » seuls avec lesquels on puisse raisonner (1) «. Ainsi

[1] *Traité de l'Existence de Dieu.* Pag. 5.

voilà Clarke rangé au nombre des Athées, & M. Chaumeix peut dire de lui ce qu'il dit de l'Auteur Encyclopédique : » Ce n'eſt pas aſſez d'avancer » ces horreurs ; il faut encore faire entendre » qu'elles ne sont que des aveux de ceux qui » croient l'exiſtence de Dieu «.

Je crois inutile de chercher à juſtifier ce que l'Auteur de l'Article ajoute ſur la méthode qui ſéduit les Athées. Ils mettent en theſe ce qui eſt en objection, & font de leurs ſophiſmes un corps de preuves. Alors quelqu'accablantes que ſoient les difficultés qu'on leur propoſe, malgré la force victorieuſe des argùmens dont ils ne peuvent ſe débarraſſer, ils perſiſtent dans leurs ſentimens. C'eſt la marche qu'ont ſuivie tous les Athées de ſyſtême, & ce qui les rend quelquefois difficiles à bien réfuter ; parce qu'ils emploient, tout à la fois, l'entêtement & l'apparence du raiſonnement. Tel eſt le ſyſtême de Spinoſa, qui, malgré qu'il ait été ſi bien réfuté, a encore ſéduit des hommes qui ſe paroient du nom de Philoſophe. Il n'eſt donc pas égal de commencer par l'affirmative ou la négative d'une propoſition, quand on ne veut pas s'expoſer à l'égarement ; c'eſt une regle de Logique, qui a ſa ſource dans le cœur de l'homme. » Celui qui a pris parti dans une queſtion, » n'eſt occupé que des raiſons qui le favoriſent, » & donne peu d'attention à celles qui le com- » battent : il eſt, ſelon Bacon, ſemblable à ces » ſuperſtitieux entêtés de la ſcience des préſages » & de l'Aſtrologie, qui voient très-bien un fait » qui leur eſt favorable, qui le citent comme une » démonſtration, & qui comptent pour rien » mille faits qui la démentent «.

Je ne ſais où Mr. Chaumeix va prendre que

l'Abbé Yvon, dit dans le passage que j'ai cité, » que la question de l'existence de Dieu est problématique; que les alternatives sont également incertaines; qu'il n'y a pas plus de raison pour affirmer que Dieu existe, que pour le nier (1) «. Enfin Mr. Chaumeix conclut par regarder l'Auteur de l'Article *Athée*, comme un Athée lui-même. Quelles horreurs! je n'ose croire que Mr. Chaumeix sente tout l'odieux de cette qualification, qu'on ne doit jamais donner à qui que ce soit sans un aveu formel de sa part. Je crains que sa Logique ne l'ait induit en erreur; & qu'ayant trouvé égal de commencer par une proposition affirmative ou négative, il n'ait malheureusement pris pour these: *Tous les Auteurs Encyclopédiques sont des Athées.* Mais poursuivons: cet article est trop intéressant pour ne pas dévoiler ici toutes les infidélités & les bévues de l'Auteur des *Préjugés Légitimes.* » Ici, dit l'Auteur Encyclopédique, se présente la célebre question; » savoir si les *Lettrés de la Chine* sont véritablement Athées? « Alors il examine les différentes Sectes répandues dans cette vaste contrée, & principalement celle de *Fo* ou *Foé.* » Ce Foé » mourut âgé de 79 ans; & pour mettre le comble à son impiété, après avoir établi l'idolâtrie » durant sa vie, il chercha à inspirer l'Athéisme » après sa mort. Pour lors il déclara à ses Disciples qu'il n'avoit parlé que par énigmes durant sa vie..... Cela a donné naissance, parmi » les Bonzes, à une Secte particuliere d'Athées, » fondée sur les dernieres paroles de leur maître... Cette derniere Secte ne reconnoît d'au-

[1] *Préjugés légitimes.* Pag. 295.

» tre Divinité que la matiere, ou plutôt la Natu-
» re ; & sous ce nom, source de beaucoup d'er-
» reurs & d'équivoques, elle entend je ne sais
» quelle ame invisible du monde, je ne sais
» quelle force, qui produit & arrange les parties
» de l'Univers ; c'est, disent-ils, un principe
» très-pur & très-parfait qui n'a ni commence-
» ment ni fin ; c'est la source de toute chose, l'es-
» sence de chaque être, & ce qui en fait la vé-
» ritable différence. Ils se servent de ces magni-
» fiques expressions pour ne pas abandonner en
» apparence l'ancienne Doctrine ; mais au fond
» ils s'en font une nouvelle. Quand on l'examine
» de près, ce n'est plus ce Souverain Maître du
» Ciel, juste, tout-puissant, le premier des es-
» prits & l'arbitre de toutes les créatures ; on ne
» voit chez eux qu'un Athéisme raffiné, & un
» éloignement de tout culte Religieux «.

Mr. Chaumeix a encore coupé ce morceau, parce qu'il étoit nécessaire pour son plan, que le Lecteur ignorât qu'il étoit question de la Doctrine des Chinois, & commence par ces mots, *ils se servent de magnifiques expressions*. Il confond la relation du Cap de Bonne-Espérance avec celle des Peuples de la Floride, mêle le récit d'un Ecrivain Anglois avec le sentiment de l'Abbé Yvon ; & de cet assemblage bizarre & monstrueux, il tire cette conséquence, plus monstrueuse encore : *vous êtes des Encyclopédistes* ; c'est-à-dire, suivant le sens de M. Chaumeix, des *Athées*. Quoi ! est-on Athée pour dire que les Chinois sont Fatalistes ? Je trouve dans le sixieme volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* : » Les Chinois ne connoissent
» aucune différence réelle entre les différentes
» substances dont l'assemblage compose l'Univers.
» Ainsi, à prendre ce mot à la rigueur, & au sens

» que lui donne notre Philoſophie, ils ne recon-
» noiſſent qu'une ſubſtance..... Dans le ſyſtê-
» me Chinois tout eſt éternel ; rien ne commence
» ni ne ceſſe d'exiſter «. Ainſi voilà M. Freret, les P. P. Maffeï & Couplet, Athées, & l'ouvrage d'une Académie célebre, digne de proſcription.

Quoi ! eſt-on Athée parce qu'on rapporte les difficultés que font les Chinois, contre l'exiſtence d'un Etre ſuprême ? Ces objeċtions, au contraire, nous font voir que les différens Peuples de la terre, unis & raſſemblés, n'ont pu encore former un ſeul raiſonnement qui ſoit capable d'ébranler cette importante vérité. » Les Pandets ou Sa-
» vans de l'Inde, regardent la création comme
» une extenſion que Dieu fait de ſa propre ſubſ-
» tance. Selon eux, la deſtruċtion n'eſt autre choſe
» qu'une repriſe qu'il fait de cette ſubſtance :
» mais demandez-leur comment ſe fait cette re-
» priſe de ſubſtance, ils vous répondront que
» Dieu eſt comme un océan immenſe, dans le-
» quel ſe mouvroient pluſieurs fioles d'eau ; que
» ces fioles, quelque part qu'elles puſſent aller,
» ſe trouveroient toujours dans le même océan,
» dans la même eau ; & que venant à ſe rompre,
» leurs eaux ſe trouveroient en même tems unies
» à leur tout : ou bien ils vous diront, qu'il en
» eſt de Dieu comme de la lumiere, qui eſt la
» même par tout l'Univers. Ils ne vous paie-
» ront jamais que de pareilles comparaiſons,
» &c. « Ainſi, voilà donc Bernier encore au nombre des Athées, & tous les Auteurs qui rapportent ſes paſſages.

Je croirois n'avoir pas encore aſſez juſtifié l'Auteur de l'Article *Athée*, ſi je n'ajoutois ici ce qu'il dit pour purger les Chinois de l'Athéiſ-

me qu'on leur impute, & pour ôter toute ressource même à ceux qui voudroient s'appuyer de l'autorité de ce Peuple célebre.

» Il ne faut pas trop faire de fond, dit notre » Auteur, sur le témoignage des Missionnaires ; » la difficulté d'apprendre la Langue des Chi- » nois, & de lire leurs livres, est une grande rai- » son de suspendre son jugement. D'ailleurs, en » accusant, sans doute à tort, les Jésuites de » souffrir les superstitions des Chinois, on a, » sans y penser, détruit l'accusation de leur » Athéisme ; on dit qu'ils reconnoissent le Ciel » matériel pour l'Etre suprême ; mais ils pour- » roient reconnoître le Ciel matériel (si tant est » qu'ils aient un mot dans leur Langue qui ré- » ponde au mot de matériel), & croire néanmoins » qu'il y a quelque intelligence qui l'habite, puis- » qu'ils demandent de la pluie, &c. «

Après ce que je viens d'exposer, comment se peut-il que M. Chaumeix soit venu à bout de se persuader que l'Auteur de l'Article que je viens d'examiner, fût Athée ; comment a-t-il pu attacher cette note injurieuse à un Ecrivain qui prouve contre Bayle, dans l'Article *Athéisme*, » qu'il » est impossible qu'une Société d'Athées vive » paisiblement dans l'état de nature « ? Comment M. Chaumeix a-t-il pu taxer de suivre des erreurs monstrueuses, un homme qui établit comme principe, » que l'Athéisme avilit & dégrade la Na- » ture humaine « ? Comment M. Chaumeix a-t-il pu soupçonner que des Ecrivains respectables aient eu le projet d'établir un systême affreux dans un livre où on lit : » Que l'Athéisme est punissable, » suivant le Droit naturel ? « Je me garderai bien de hasarder là-dessus aucune réflexion ; la cause que je défends y gagneroit peu de chose : je me

contenterai seulement de dire qu'il seroit bien essentiel qu'il existât un Tribunal tout à la fois juste & actif, où toutes les accusations vagues d'irréligion fussent portées. On a sévi plusieurs fois contre les incrédules : il est à naître que le calomniateur d'un homme faussement accusé d'irréligion, ait été puni. Un pareil Tribunal seroit bien essentiel à nos mœurs. Il existe l'Histoire des grands Hommes accusés de magie ; on devroit bien faire celle des grands Hommes injustement accusés d'Athéisme : c'est un morceau qui manque à notre Littérature.



CHAPITRE II.

De l'Article Bonheur.

MR. *Chaumeix* dans l'examen de l'Article *Bonheur*, semble redoubler de zele ; ici se reproduisent, sous de nouvelles formes, les titres de Matérialistes & d'Athées, qu'il a si libéralement prodigués dans le cours de son ouvrage : » Cherchons, dit-il, en quoi les Encyclopédistes font » consister le Bonheur ; demandons à ces nouveaux Philosophes, ou à l'Abbé, Auteur de » cet Article, ce qu'il faut pour se rendre heureux ; les choses apparemment que la sagesse & » la vérité même nous enseignent devoir rendre » heureux ses disciples, dans ces béatitudes connues de tous les Chrétiens : non, c'est pour lui » un triste bonheur que celui-là ; écoutons sa réponse (1) «. Eh bien, M. Chaumeix, écoutez

[1] *Prejugés légitimes*. Tome 2, pag. 71

la réponse de l'Auteur de l'Article ; elle est claire ; & vous pouviez la copier, vous qui avez copié tant de choses. La voici : » La source des plaisirs » légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien » que pour l'homme profane : mais dans l'ordre » de la Grace, il est infiniment plus heureux par » ce qu'il espere, que par ce qu'il possede : le » bonheur qu'il goûte ici bas, devient pour lui » le germe d'un bonheur éternel : ses plaisirs sont » ceux de la modération, de la bienfaisance, de » la tempérance, de la conscience ; plaisirs purs, » nobles, spirituels, & fort supérieurs aux plai- » sirs des sens (1) «.

Ce morceau valoit bien la peine d'être copié : mais il renversoit, de fond en comble, les erreurs qu'on vouloit trouver dans l'Article *Bonheur* : on ne pouvoit plus dire, après cela : » Le » Chrétien qui voudroit savoir en quoi consiste » le vrai Bonheur, ne doit point avoir recours » aux Auteurs Encyclopédiques, puisqu'il n'y » trouveroit qu'un alliage bizarre d'Epicure & » d'Epictete, au lieu d'y trouver l'Evangile (2) «. Il falloit encore lire, & on y auroit trouvé :

» JESUS-CHRIST, notre Législateur & en même- » tems notre Dieu, n'est point venu pour anéan- » tir la Nature, mais pour la perfectionner. Il ne » nous fait point renoncer à l'amour du plaisir, » & ne condamne point la vertu à être malheu- » reuse ici bas. Sa Loi est pleine de charmes & » d'attraits ; elle est toute comprise dans l'amour » de Dieu & du Prochain (3) «.

Ces passages ne sont point équivoques, & ne

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Art. *Bonheur*.

(2) *Préjugés légitimes*. Tome 2, pag. 6.

(3) *Diction. Encyclop*. Art. *Bonheur*.

respirent que l'amour de la Religion : aussi M. Chaumeix les a-t-il retranchés. Est-ce mauvaise foi ? Est-ce précipitation ? Est-ce défaut de lumieres qui lui fait dire, » que les Auteurs Encyclo-» pédiques enseignent que le plaisir ou la volupté, » comme parloit Epicure, peut seul rendre l'hom-» me heureux (1) « ? Il ne me convient pas de donner des qualifications quelconques à cet Auteur, qui paroît avoir du zele ; c'est au Public à juger. Je serai obligé souvent, dans le cours de cette petite brochure, de taxer M. Chaumeix d'infidélité. Comme je prouverai toujours par des faits, j'éviterai, autant que je pourrai, le ton injurieux qui dépare toujours la vérité. Les contradictions, en ce genre, marquent toujours la foiblesse de la cause qu'on défend. M. Chaumeix ne s'en est pas quelquefois garanti. Il fait un crime aux Auteurs Encyclopédiques d'avoir cité Montesquieu, & il n'a point rougi d'aller chercher dans des archives de mensonges les traits qu'il a voulu lancer contre ses ennemis. Il n'a pas même épargné un Journaliste estimable à bien des égards, qui n'a commis d'autre crime que celui que je commets ici, & dont le principal grief est de porter le titre d'*Encyclopédique*.

(1) *Préjugés légitimes*. Tome 2, pag. 10.



CHAPITRE III.

De l'Article Fanatisme.

L'Auteur de l'Article *Fanatisme* jette un coup d'œil rapide sur les différentes Sectes, éteintes ou subsistantes, dont les illusions & les égaremens ont produit toutes les horreurs dont l'espece humaine est capable.

» Mais, avant d'aller plus loin, écartons de nous, » dit-il, toutes les fausses applications, les allu- » sions injurieuses, & les conséquences malignes » dont l'impiété pourroit s'applaudir, & qu'un » zele trop prompt à s'allarmer nous attribue- » roit peut-être, si quelques Lecteurs avoient » l'injustice de confondre les abus de la vraie » Religion avec les principes monstrueux de la » superstition : nous rejettons sur lui d'avance » tout l'odieux de sa pernicieuse Logique. Mal- » heur à l'Ecrivain téméraire & scandaleux qui, » profanant l'usage & le nom de la liberté, peut » avoir d'autres vues que celles de dire la vé- » rité par amour pour elle, & de détromper les » hommes des préjugés funestes qui les détrui- » sent (1) « !

M. Chaumeix a encore retranché ce morceau; je laisse au Lecteur à faire l'application du portrait.

Après un court détail des sacrifices sanglans en usage chez les Getes, les Carthaginois & les autres Idolâtres, l'Auteur dit, » que les Gymnoso- » phistes Indiens se brûlent eux-mêmes, afin que

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Article *Fanatisme*.

» leur

» leur ame arrive pure au Ciel; comme ils » attendent que la vieillesse, ou quelque maladie violente leur ait ôté toute espérance de » vivre, c'est choisir le genre de sa mort, & non » en prévenir le terme : mais qu'une jeune épouse » se jette dans le bûcher de son époux; que les » esclaves suivent leur Maître, & les courtisans » leur Roi, jusqu'au milieu des flammes; voilà ce » dont on ne peut attribuer la cause qu'à l'extravagance de l'imagination, poussée hors des bornes naturelles de la raison & de la vie, par une » maladie inconcevable. Quand on est entêté de » ses Dieux, & frappé d'une vaine terreur jusqu'à mourir pour leur plaire, ménagera-t-on » beaucoup leurs ennemis ? Delà ces siecles de » persécutions qui acheverent de rendre le nom » Romain odieux à toute la terre, & qui feront à » jamais l'horreur du Paganisme (1) «.

Voilà le passage tel qu'il se trouve dans le Dictionnaire Encyclopédique. On voit que l'Auteur de l'Article *Fanatisme* ne parle que des Dieux de l'idolâtrie ; de la fureur des Getes, qui se disputent le barbare honneur d'aller porter à Zamolxis les vœux de la Patrie ; des Indiens qui se jettent au milieu des flammes : il n'y avoit point d'impiété à dire, que ces Peuples sont entêtés de leurs Dieux, & frappés d'une vaine terreur. Il falloit cependant trouver de l'irréligion dans ce morceau : qu'a fait M. Chaumeix ? Il a retranché tout ce qui pouvoit le gêner, & commence ainsi : » Quand on est entêté de ses Dieux jusqu'à mourir pour leur plaire, ménage-t-on beaucoup » leurs ennemis ? Delà ces siecles de persécu- » tions « ; & sans ajouter ce qui suit, il fait une

[1] *Dictionnaire Encyclopédique. Art. Fanatisme.*

vigoureuse sortie sur l'Auteur, en lui imputant d'insulter à l'attache des premiers Chrétiens pour Jesus-Christ, qui alloit jusqu'à mourir pour lui plaire. M. Chaumeix joint une ironie assez grossiere à cette imputation odieuse, & finit par un autre morceau qu'il tronque encore. Je crois que tout homme impartial verra, au premier coup d'œil, qu'il n'est là question ni de Martyres ni de Chrétiens, comme le prétend M. Chaumeix. Cet Auteur transporté, ne prend qu'une phrase, qu'un mot des articles qu'il veut censurer. Tout le monde sait qu'en usant de cette méthode, on pourroit trouver dans le livre le plus orthodoxe, des propositions qui paroîtroient condamnables au premier coup d'œil. L'infidélité saute encore aux yeux dans le morceau qui suit.

» Mais voici d'autres fureurs, continue l'Historien du Fanatisme : Pardonne, Religion sainte, si je rouvre ici tes plaies, & la source de tes larmes «. Il fait ensuite la peinture des horreurs commises par les Croisés; détail que nous ne lisons point dans nos Historiens, sans déplorer le funeste aveuglement de ce siecle barbare; il passe ensuite aux excès commis dans le Nouveau-Monde par ces Conquérans farouches, qui firent trembler l'Amérique, & l'inonderent de sang.

» Quand le plus humain des Législateurs envoya des Pêcheurs pour annoncer sa Doctrine à toute la Terre, comme une bonne nouvelle, pensoit-il qu'on abuseroit un jour de sa parole pour bouleverser l'Univers ? .... Le Christianisme est la meilleure école d'humanité. Une Loi, dit un Auteur, qu'aucun parti ne désavouera, quelle que fut sa croyance; une Loi qui ordonne à ses Disciples d'aimer tous les hommes, sans en excepter même leurs ennemis; qui leur défend

» de persécuter ceux qui les haïssent, & de haïr » ceux qui les persécutent, ne leur permet pas » de maudire ceux qui bénissent Dieu dans une » autre Langue : ce n'est point à elle qu'on im» putera ces fleuves de sang que le Fanatisme a » fait couler. Cette fausse idée de Dieu & de la » Religion, dit Tillotson, que nous ne crain» drons pas de citer encore, les dépouille l'un » & l'autre de toute leur gloire & de toute leur » majesté. Séparer de la Divinité la bonté & la » miséricorde, & de la Religion la compassion & » la charité, c'est rendre inutiles les deux meil» leures choses du monde, la Divinité & la Re» ligion. En effet, lorsque la Religion nous pousse » à faire mourir les hommes pour l'amour de » Dieu ; lorsqu'elle ne sert qu'à nous rendre en» fans de la colere & de la cruauté, ce n'est plus » une Religion, mais une impiété. Il vaudroit » mieux qu'il n'y eût point de révélation «.

M. Chaumeix auroit dû faire observer à ses Lecteurs, que les Auteurs Encyclopédiques ne font ici que rapporter les paroles de Tillotson, Archevêque de Cantorbery ; chose qu'il n'a pas faite : mais le comble de la mauvaise foi est d'avoir dit, d'après l'Auteur de l'Article *Fanatisme*, que les Païens furent étonnés quand ils virent les Chrétiens devenus plus nombreux, se déclarer une guerre implacable, &, au défaut d'armes, s'attaquer *par la calomnie* ; Nicolaïtes, Carpocratiens, Montanistes, &c. tous connus sous le nom de Chrétiens, donner aux Idolâtres la plus mauvaise idée de la Religion des Saints. Quelle conclusion allez-vous tirer de cet exposé, dit M. Chaumeix ? » Il vaudroit mieux qu'il n'y eût pas de révéla» tion «. L'infidélité, je le répete, saute aux yeux. Il n'y a qu'à confronter les deux textes,

pour découvrir la vérité. Qui ne doit être étonné, après cet extrait fidele, de la hardiesse de M. Chaumeix, qui ne craint point de dire :

» Il est clair que l'intention des Encyclopédistes, dans l'Article que j'examine ici, est de faire » entendre que le Fanatisme ou la Religion, est » la même chose ; c'est pourquoi, après nous avoir » montré que la Religion chrétienne est un Fanatisme ... (1) «. Mais j'ai honte moi-même de rapporter de pareilles accusations.



CHAPITRE IV.

De l'Article Forme.

MR. *Chaumeix* accuse ici *M. d'Alembert* d'avoir *confondu l'homme avec la brute*, & cela pour avoir dit : » Si les bêtes sentent, comme l'expérience paroît le prouver, elles ont donc en » elles un principe distingué de la matiere : car ce » seroit renverser les preuves de la spiritualité de » l'ame, que de croire que Dieu puisse accorder » à une substance étendue le sentiment & la pensée : ou si l'ame des bêtes n'est point matiere, » pourquoi s'éteint-elle à la destruction de leur » corps ? La Philosophie de l'Ecole n'a pu trouver à cette difficulté d'autre réponse, sinon que » l'ame des bêtes étoit matérielle sans être matiere ; au lieu que l'ame de l'homme étoit spirituelle : comme si une absurdité pouvoit résoudre une objection ; & comme si nous pouvions concevoir un Etre spirituel sous une au-

[1] *Essai de réfutation de l'Encyclopédie.* Liv. 2, pag. 275.

» tre idée que sous l'idée négative d'un Etre qui » n'est point matiere (1) «.

» Les Philosophes modernes, plus raisonnables, » conviennent de la spiritualité de l'ame des bê» tes, & se bornent à dire qu'elle n'est pas im» mortelle, parce que Dieu l'a voulu ainsi «.

Mais croire que les bêtes sentent, & par conséquent qu'elles souffrent, n'est-ce pas enlever à la Religion le grand argument que S. Augustin tire des souffrances de l'homme, pour prouver le péché originel ? Sous un Dieu juste, dit ce Pere, *toute créature qui souffre, doit avoir péché.*

» Descartes, le plus hardi, mais le plus consé» quent des Philosophes, n'a trouvé qu'une ré» ponse à cette objection terrible : ça été de re» fuser absolument tout sentiment aux animaux; de » soutenir qu'ils ne souffrent point, & de les re» garder comme de purs automates, &c. «

» Quel parti faut-il donc prendre sur la ques» tion de l'ame des bêtes ? Croire, d'après le sens » commun, que les bêtes souffrent ; croire en » même tems, d'après la Religion, que notre ame » est spirituelle ; que Dieu est toujours sage, tou» jours juste, & savoir ignorer le reste «.

Cette sage retenue, ce ton philosophique de M. d'Alémbert lui a valu, de la part de M. Chaumeix, les reproches les plus vifs. On peut voir comment cet illustre Académicien a répondu dans le tome 4e. de *ses Mêlanges de Littérature & de Philosophie*, à toutes ces accusations. Je me bornerai ici seulement à faire quelques réflexions sur la critique de M. Chaumeix.

Si les bêtes ne sont que de purs automates ; si l'on peut expliquer, par le méchanisme des nerfs,

[1] Tome II, pag. 176.

comment une ſubſtance matérielle peut avoir des ſenſations, peut haïr, aimer, ſe reſſouvenir, j'avoue qu'on ôte à la raiſon l'argument le plus fort qu'elle puiſſe apporter de la ſpiritualité de l'ame; car je ſuis intimement perſuadé que la faculté de ſentir ne peut être l'attribut de la matiere, (comme je le prouverai par la ſuite) & que cette faculté ne peut réſider que dans une ſubſtance ſimple, indiviſible, ſpirituelle par conſéquent; dans une ame, en un mot.

» Mais comment, avec des organes pareils aux » nôtres, avec des ſenſations ſemblables, & ſou» vent plus vives, les bêtes reſtent-elles bornées » à ces mêmes ſenſations, ſans en tirer, comme » nous, une foule d'idées abſtraites & réfléchies, » les notions métaphyſiques, les Loix, les Scien» ces & les Arts. C'eſt ce qu'il faut nous réſou» dre à ignorer «. C'eſt un triſte ſort pour notre curioſité & notre amour-propre; mais c'eſt le ſort de l'humanité. En vain voudrions-nous arracher le voile que l'intelligence ſuprême a mis devant notre foible vue. La raiſon nous force à croire que la faculté de ſentir ne peut être l'attribut d'une ſubſtance matérielle; les bêtes ont donc une ame: mais la certitude parfaite que nous avons de l'immortalité de la nôtre, ſe fonde principalement ſur ce que Dieu l'a révélé. Or, la même révélation qui nous apprend que l'ame humaine eſt immortelle, nous apprend auſſi que l'ame des bêtes n'a pas le même privilege. Elle doit donc périr avec leur corps. Voilà, je penſe, la ſeule profeſſion de foi ſur cette matiere, que l'orthodoxie la plus ſcrupuleuſe ſoit en droit d'exiger.

Pour ce qui regarde le paſſage de S. Auguſtin, que M. d'Alembert traduit par *toute créature*, & M. Chaumeix par *aucun homme*, il ne valoit pas la

peine de chicaner là-dessus ; & je donne à Mr. Chaumeix ce passage-ci du même Pere à traduire : *Omnis pœna si justa est, est pœna peccati.* Lib. 1. Retract. Cap. 9. Num. 5.

M. d'Alembert dit que nous ne pouvons avoir d'autre idée de spiritualité qu'une idée négative ; ce qui est assurément très-vrai & très-orthodoxe ; mais M. Chaumeix, Métaphysicien plus sublime, prétend en avoir une autre idée. Voici son raisonnement.

» Tous les objets qui ont frappé mes sens, & » par conséquent, tous les objets que je connois, » sont matériels ; ainsi l'idée d'un Etre spirituel, » & la seule que je puisse en avoir, est une idée » négative, c'est-à-dire, qu'en niant les idées de » tout ce que je connois, j'aurai l'idée d'esprit : » mais comme c'est aussi la seule idée que j'aie du » néant, le néant ou l'esprit sont la même chose. » Je vous défie, continue-t-il, de vous commen» ter plus fidellement (1) «.

La seule réponse que mérite ici ce Commentaire, est celle-ci : le néant est la négation de l'être ; l'esprit est la négation de la matiere & de l'étendue. Un homme qui auroit, d'une substance simple & indivisible, une autre idée que celle d'une substance qui n'a point de parties, & ne peut point être divisée, seroit assurément un phénomene. Ce qui ne peut être divisé n'est pas matiere ; & tout ce qui n'est pas matiere, ne peut être divisé : mon ame n'est ni matiere, ni étendue, & cependant c'est une *substance* : voilà tout ce qu'il m'est permis d'en savoir. Mais M Chaumeix est bien un autre homme, lui qui nous assure qu'il a une idée claire & distincte d'une figure de mille

(1) Chaumeix. Tome II, pag. 248.

angles; que tous les gens instruits ont décidé que les bêtes sont de pures machines; qu'il a de l'esprit une autre idée qu'une idée négative; qu'il soutient de plus, » que les devoirs de la morale ne » peuvent être connus par la raison; que l'existen- » ce des corps, est une vérité révélée, & que l'ame » est immortelle de *sa nature* «. Je me garderai bien de donner à cette derniere proposition la qualification qu'elle mérite; la charité me le défend.



CHAPITRE V.

De l'Article Foi.

M*R. Chaumeix* commence l'examen de l'Article *Foi*, par une Satyre contre M. Morellet. Je croirois me rendre complice de sa mauvaise intention, si j'entreprenois même de le réfuter à cet égard: au reste, M. Morellet & les Auteurs Encyclopédiques doivent être bien contens, que dans un article de près de vingt pages *in-folio*; que dans une matiere métaphysique, & qui tient à toute la Théologie, M. Chaumeix, malgré son talent à découvrir de prétendues impiétés à chaque page, n'ait pu présenter à ses Lecteurs, que quelques propositions détachées, & que sa censure l'ait lui-même induit en erreur; entrons dans l'examen de sa critique.

Tout le monde sait qu'on regarde comme de foi en Théologie, les dogmes rigoureux de la nécessité absolue de la foi; au lieu qu'on traite de sentimens pieux les principes qui peuvent lui servir de correctif. C'est ainsi qu'on dit que la volonté de Dieu

de sauver tous les hommes, & la concession des moyens suffisans pour le salut, sont des sentimens pieux, & qui approchent de la Foi.

» La Doctrine de l'Eglise Chrétienne n'est pas, » dit M. Morellet, que, hors ceux qui sont visible- » ment de l'Eglise, & qui ont entendu & reçu la » parole de l'Evangile, tous les autres périssent » éternellement; c'est seulement que celui qui ne » croit pas, sera condamné; que celui qui ne sera » pas de l'Eglise par la Foi, n'entrera point dans » le Royaume des Cieux; mais elle ne décide pas » que, hors ceux qui sont visiblement de l'Eglise, » & qui ont reçu, par les moyens ordinaires, la » prédication de l'Evangile, aucun n'ait la Foi. En » un mot, cette proposition: *Hors de l'Eglise, & » sans la Foi, point de salut*, n'est pas la même » que celle-ci: *Hors de l'Eglise visible point de Foi* «.

» Le dogme de la nécessité de la Foi ne reçoit » donc aucune atteinte de l'opinion de ceux qui » disent, que des Païens & des Sauvages se sont » sauvés par la Foi «.

» Mais, dit-on, ces gens-là ne peuvent pas » croire, selon ce passage de S. Paul: *Quomodò » credent, si non audierunt? Quomodò audient, sine » prædicante*: ils sont donc sauvés sans la Foi. Les » Théologiens répondent, que les Païens & les » Sauvages en question, ne peuvent pas croire » par les voies ordinaires; mais que rien n'empê- » che que Dieu n'éclaire leur esprit extraordinai- » rement; que personne ne peut borner la puis- » sance & la bonté de Dieu, jusqu'à décider qu'il » n'accorde jamais ces secours extraordinaires: » cependant, on voit que l'hypothese de ce se- » cours est absolument gratuite «.

Voilà le passage comme auroit dû le présenter M. Chaumeix. Voici actuellement sa réponse: j'en

élague encore les invectives & les allusions froides.

„ *Jesus-Christ* a dit à ses Disciples : *Allez, instruisez toutes les Nations ; quiconque croira, & sera baptisé, sera sauvé.* Il est clair, continue M. Chaumeix, que Jesus-Christ vouloit que toutes les Nations ne fussent sauvées que par le moyen de l'instruction de ses Apôtres & de leurs successeurs, & que le Baptême fût le sceau de la promesse du salut qu'il faisoit au monde, justement condamné à une punition éternelle. Quelle difficulté trouvez-vous à ce que la plus grande partie du genre-humain périsse éternellement ? Le nombre des Elus doit-il être celui de la plus grande partie des hommes (1) « ?

Ce raisonnement peut se réduire à l'une de ces deux prétentions.

1°. Ou qu'aucune Créature n'a jamais été, & ne sera jamais éclairée extraordinairement ; & que les Infideles ne peuvent jamais avoir des moyens dont le bon usage puisse les conduire infailliblement à la grace de la Foi, quoique ces moyens ne soient pas naturels : dans ce cas, la proposition est téméraire.

2°. Ou que l'infidélité même négative est un péché : erreur que l'Eglise a condamnée dans Baïus. *Infidelitas purè negativa in his quibus Christus non est prædicatus, peccatum est.* Num. 68.

C'est à M. Chaumeix à choisir ; car il faut qu'il soutienne l'une de ces deux propositions, pour trouver répréhensible le passage que j'ai rapporté ; autrement, il n'auroit pas entendu l'état de la question. Qu'on juge par-là combien la critique de cet Auteur est juste, & la science théologique profon-

(1) *Préjugés légitimes.* Tome 2, pag. 339.

de : mais, continuons. M. Morellet se fait, & résout ensuite les objections sur la nécessité de la Foi, qu'on trouve dans tous les Traités de Théologie.

„ Mais si un Infidele a des moyens suffisans „ pour observer la Loi naturelle, dit M. Morellet ; „ s'il a le secours de la grace pour cela, il peut fort „ bien arriver qu'il l'observe effectivement ; c'est „ ce que prouve clairement l'hypothese que fait „ Collius, &c. St. Thomas répond, que si cet „ homme observoit la Loi naturelle, Dieu lui en- „ verroit plutôt un Ange du Ciel, pour lui annon- „ cer les vérités qu'il est nécessaire qu'il croie, „ pour arriver au salut, ou qu'il useroit de quel- „ que moyen extraordinaire pour le conduire à la „ Foi ; & qu'ainsi il ne se sauveroit pas sans la Foi, „ ou s'il fermoit les yeux à la vérité, après l'avoir „ entrevue, son infidélité cesseroit d'être pure- „ ment négative.

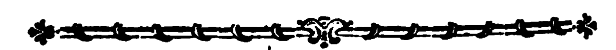
» Il est faux, répond M. Chaumeix, que S. Tho- „ mas convienne de la possibilité de l'hypothese, „ (1) «. Voilà qui est formel. Cependant voici le passage de ce Docteur ! *Si aliquis in silvis, vel inter bruta animantia nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni & fugâ mali, certissimè est tenendum quòd ei Deus, vel per internam inspirationem, revelaret ea quae sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei praedicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium.* Quæst. 14 de Verit. Art. II.

On peut juger actuellement de la Foi qu'il convient d'ajouter aux démentis formels de l'Auteur des *Préjugés légitimes*.

Je ne réfuterai point ce qu'il ajoute ensuite : comme ce ne sont que des reproches vagues, &

(2) *Préjugés légitimes.* Tome 2, pag. 241.

des déclamations vaines, assaisonnées du fiel qu'il répand toujours sur les Auteurs Encyclopédiques, je ne m'y arrêterai pas.



CHAPITRE VI.

De l'Article Christianisme.

„ LE Christianisme, dit l'Auteur de cet Arti-
„ cle, (1) peut être considéré dans son rapport,
„ ou avec des vérités sublimes & révélées, ou avec
„ des intérêts politiques, c'est-à-dire, dans son
„ rapport ou avec les félicités d'une autre vie, ou
„ avec le bonheur qu'il peut procurer en celle-ci.
„ Envisagé sous le premier aspect, il est entre tou-
„ tes les Religions qui se disent révélées, la seule
„ qui le soit effectivement, & par conséquent la
„ seule qu'il faut embrasser. Les titres de sa divi-
„ nité sont contenus dans les livres de l'Ancien &
„ du Nouveau Testament: la critique la plus sé-
„ vere reconnoît l'authenticité de ces Livres: la
„ raison la plus fiere respecte la vérité des faits
„ qu'ils rapportent; & la saine Philosophie s'ap-
„ puyant sur leur authenticité & sur leur vérité,
„ conclut de l'un & de l'autre que ces livres sont
„ divinement inspirés, &c. «

» Mais la morale du Christianisme est non-seu-
„ lement la seule vraie; mais elle est encore la plus
„ utile, suivant cette regle invariable, qu'il n'y a
„ rien d'universellement utile, qui ne soit exacte-
„ ment vrai; ces deux choses marchant toujours
„ de front, & agissant en même tems sur les es-

(3) *Diction. Encyclop.* Tome III, pag. 384.

„ prits. Jesus-Christ en apportant au monde sa re-
„ ligion, s'est proposé, pour fin, d'instruire les
„ hommes, & de les rendre meilleurs. « Sa morale, à ne la considérer même que dans le rapport qu'elle peut avoir avec notre bonheur ici-bas, est encore la plus utile, parce qu'elle est la plus vraie.

„ Les autres Législateurs, pour imprimer aux
„ peuples le respect envers les Loix qu'ils leur don-
„ noient, ont aspiré à l'honneur d'en être regar-
„ dés comme les organes de la Divinité... Ainsi,
„ Amasis chez les Egyptiens, prétendoit avoir
„ reçu ses Loix de Mercure, de Lycurgue, d'Ap-
„ pollon; Numa, de la Déesse Egérie, &c. «

„ Mais en faisant descendre du ciel en terre,
„ comme d'une machine, tous ces Dieux, pour
„ leur inspirer les Loix qu'ils devoient dicter aux
„ hommes, les Législateurs nous montrent dans
„ leurs personnes des fourbes & des imposteurs,
„ qui, pour se rendre utiles au genre-humain en
„ cette vie, ne pensoient guere à le rendre heu-
„ reux dans l'autre. Jesus-Christ, animé d'un esprit
„ bien différent de celui de tous les Législateurs
„ dont j'ai parlé, commença par détruire les er-
„ reurs qui tyrannisoient le monde. Afin de ren-
„ dre sa religion plus utile, en lui donnant, pour
„ premier objet, la félicité d'une autre vie, il vou-
„ lut encore qu'elle fit notre bonheur en celle-ci.
„ Sur la ruine des idoles, dont le culte superstitieux
„ entraînoit mille désordres, il fonda le Christia-
„ nisme, qui adore en esprit & en vérité un seul
„ Dieu, juste rémunérateur de la vertu. Il réta-
„ blit dans sa splendeur primitive la Loi natu-
„ relle, que les passions avoient obscurcie. Il révéla
„ aux hommes une morale jusqu'alors inconnue
„ dans les autres Religions. Il leur apprit à se haïr

„ soi-même, à renoncer à ses plus cheres inclinations. Il grava dans les esprits ce sentiment profond d'humilité, qui détruit & anéantit toutes les ressources de l'amour-propre, en le poursuivant jusques dans les replis les plus cachés de l'ame. Il ne renferma pas le pardon des injures dans une indifférence stoïque, qui n'est qu'un mépris orgueilleux de la personne qui a outragé; mais il le porta jusqu'à l'amour même pour les plus cruels ennemis. Il commanda d'allier la modestie avec les plus rares talens. Il réprima, par une sévérité *prudente*, le crime jusques dans la volonté même, pour empêcher de se produire au dehors, & d'y causer de funestes ravages (1)«.

J'ai cru devoir rapporter ce passage en entier, quoiqu'un peu long, parce que M. Chaumeix en a tiré des conséquences injurieuses à la religion de l'Auteur, & que la seule inspection du texte tranchera la difficulté, & servira à mettre dans tout tout son jour la mauvaise foi du Critique.

„ Quoique les Auteurs Encyclopédistes, dit M. Chaumeix, ne mettent pas d'ordinaire leurs impiétés dans les articles où l'on pourroit aisément les trouver, néanmoins à l'article *Christianisme*, ils n'ont pu éviter de se trahir... Ils ont conclu que nous ne devons regarder Jesus-Christ que comme un Législateur.... Ceux-ci, de même que Jesus-Christ, ont-ils avancé, ont appuyé leurs Loix du dogme des peines & des récompenses d'une autre vie. Tous les Législateurs se sont tous dits inspirés pour annoncer la vérité aux hommes; donc, vous n'avez regardé Jesus-Christ que comme un Législateur; & la preuve, continue M. Chaumeix, c'est que

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Tome III, pag. 384.

„ vous avez osé prononcer que la conduite de Je-
„ sus-Christ vous paroissoit prudente (1) «.

Voilà les pieces du procès, c'est au Lecteur à juger : mais assurément il n'est personne qui, au premier coup d'œil, ne voie qu'il n'y a pas un mot de tout cela.

Mais ce n'est pas tout. L'Auteur de l'article *Christianisme*, après avoir confondu ceux qui veulent attaquer la morale de Jesus-Christ, du côté de sa perfection, combat après, ceux qui se retranchent à dire que cette perfection même est nuisible aux Etats ; distillent leur fiel contre le célibat, que la Religion Chrétienne conseille à un certain ordre d'hommes, pour une plus grande perfection, & contre le luxe qu'elle défend. L'Auteur s'éleve contre ces deux reproches, & conclut, à l'égard du luxe, que puisque le Christianisme permet les dépenses à proportion de l'inégalité des fortunes, il n'est point un obstacle aux progrès des Arts, du commerce & de l'industrie, toutes choses qui concourent à la splendeur des Etats.

Mais il est des hommes qui cherchant toujours des prétextes plausibles pour se livrer à leurs passions, portent tout à l'excès en matiere de morale, & aiment spéculativement tout ce qui tient d'une dureté farouche, & de mœurs féroces ; les différentes hérésies en fournissent plusieurs exemples : tels furent les Novatiens & les Montanistes, qui reprochoient à l'Eglise son extrême indulgence, dans le tems même, où pleine encore de sa premiere ferveur, elle imposoit aux Pécheurs publics des pénitences canoniques, dont la peinture seroit capable d'effrayer aujourd'hui les solitaires de la *Trappe*. Tels ont été les Hussites qui ont

(1) *Préj. lég.* Tom. II, pag. 277.

préparé les voies à la réformation des Proteſtans.
» Dans l'Egliſe même Catholique, ajoute l'Au-
» teur de l'Article *Chriſtianiſme*, il ſe trouve de
» ces prétendus ſpirituels qui, ſoit hypocriſie,
» ſoit miſanthropie, condamnent comme abus
» tout uſage des biens de la Providence, qui va
» au delà du ſtrict néceſſaire, &c. «

Ici M. Chaumeix accuſe l'Auteur d'invectiver contre ceux qui nous prêchent la morale de l'Evangile. » Nous ne devons prendre des créatu-
» res, (ajoute-il dogmatiquement) que ce dont
» nous ne pouvons abſolument nous paſſer «.
Cela ſeroit excellent, ſi l'Encyclopédie n'étoit faite que pour des *Chartreux*, & ſi les conſeils de l'Evangile étoient autant de préceptes.

» Je ne prétends point condamner, dit un Pré-
» dicateur célebre, les diſtinctions des dignités
» & de naiſſance, que les vêtemens & les équi-
» pages peuvent marquer, & qui ont beſoin, en
» quelque maniere, de certain faſte extérieur,
» pour ſe ſoutenir, pour attirer le reſpect dû à
» leur condition : telle eſt la foibleſſe humaine;
» elle a beſoin d'un dehors qui frappe, ſoit pour
» maintenir le commandement, ſoit pour adou-
» cir l'obéiſſance. Vivez, Chrétiens, paroiſſez
» d'une maniere convenable à votre état ; ce
» n'eſt point ce que j'ai à vous reprocher ; ſur
» quoi je ſuis obligé de vous blâmer, c'eſt ſur
» ces excès qui vont au delà de votre condition,
» de vos revenus, &c. «

On voit que tous les Prédicateurs ne ſont pas auſſi rigides que M. Chaumeix.

CHAPITRE VII.

De l'Article Eclectique.

MR. *Chaumeix* n'a pas craint de mettre sur le compte des Auteurs Encyclopédiques, ce qu'ils ont dit de la Doctrine d'Epicure. Il a fait un crime à M. Diderot d'avoir rapporté le systême de ce Philosophe. Quoi, l'honneur & l'intérêt de la Religion exigeroient-ils qu'on supprimât ces détails ? Les dogmes de l'Evangile, après avoir subjugué les plus grands hommes, viendroient-ils échouer contre la Philosophie d'Epicure & de Platon ? Non : le croire c'est montrer une pusillanimité coupable, ou une ignorance honteuse. Qu'on étale aux yeux du Chrétien les systêmes du Paganisme les mieux liés, il saura en démêler tous les détours. L'Ecole de Jesus-Christ peut combattre à découvert & confondre l'Ecole de Platon. On peut donc, on doit même, dans un Ouvrage philosophique, comme l'Encyclopédie, retracer sous nos yeux les erreurs & les vérités qu'ont enseigné les anciens Philosophes, sur-tout quand les faits déposés dans ces archives de l'esprit humain, sont avérés, & prouvés par l'Histoire : ainsi, sans être accusés d'une audace coupable, plusieurs grands hommes nous ont donné l'Histoire des mœurs & des sentimens des anciens Philosophes. Nous vivons dans un siecle trop éclairé, & la vérité de la Religion Chrétienne est trop bien étayée, pour chercher à détruire, par un zele indiscret, les monumens de l'Antiquité, qui sont échappés à la fureur des tems.

Cependant un excès aussi blâmable semble avoir porté M. Chaumeix à faire aux Auteurs Encyclopédiques les reproches les plus vifs, dans l'examen qu'il a fait de l'Article *Ecléctisme* : quelle autre raison, en effet, auroit pu l'y déterminer ? Ces Auteurs n'ont fait que rapporter ce que Bruker, Deslandes, & tant d'autres ont dit.

» *L'Eclectisme*, qui avoit été la Philosophie des » bons esprits depuis la naissance du monde, ne » forma une Secte, & n'eut un nom que vers la » fin du second siecle (1) «.

» Quoi, dit M. Chaumeix, tous ceux qui » croyoient aux vérités que Dieu avoit révélées » à nos premiers Peres ; enfin, tous ceux qui par » leur foi mériterent que leurs actions leur fus» sent imputées à justice, qui assurément n'étoient » pas des *Eclectiques*, n'étoient pas aussi de bons » esprits [2] « !

Il n'est assurément ici question ni d'Abraham ni de Jacob ; c'est de la Philosophie *Eclectique* dont parlent les Auteurs Encyclopédiques. M. Chaumeix veut-il pousser la barbarie ou l'ignorance jusqu'au point de refuser à quelques Philosophes Païens le titre de bons esprits, dans le sens qu'on l'entend ordinairement : qu'il voie les aveux qu'en ont fait les Peres de l'Eglise.

Ecoutez les témoignages de vos propres Philosophes (3), disoit Tertullien ; *rendez-vous à leur autorité. Platon ne vous paroît-il pas un Maître solide & intelligent ? Devez-vous craindre de suivre les traces d'un guide si éclairé ?*

Que M. Chaumeix parcoure la liste des *Sages*

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Art. *Eclect.*
[2] *Préjugés légitimes*. Tome II, pag. 150.
[3] Tert. Apol.

qui ont fleuri dans le Paganiſme, & que revendiquent Juſtin, Martyr, & Euſebe. Mais les *Eclectiques* recueillant de tous les Philoſophes ce qu'ils trouvoient de plus conforme à la raiſon, vinrent à bout de former le ſyſtême d'extravagances le plus monſtrueux que l'on pût imaginer. Ils ſuppoſerent des miracles, des extaſes & des Génies. Toutes ces idées puiſées dans le ſyſtême de Platon, ou groſſiérement pillées d'après celles des Chrétiens, donnerent lieu aux extravagances de cette Théurgie dont nous parlent les Peres des premiers ſiecles de l'Egliſe. *Porphyre*, qu'on nommoit, par excellence, *le Philoſophe*, écrivant à *Anebon*, Prêtre Egyptien, agite pluſieurs queſtions ſur la nature de Dieu, ſur la différence des Anges & des Démons, ſur les rangs établis entre ces Démons, ſur le Deſtin, la Magie-pratique, &c.

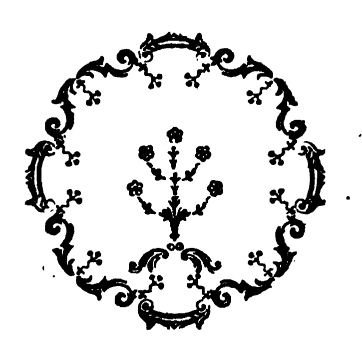
Cependant c'eſt de cet alliage bizarre de Jeſus-Chriſt & de Platon, que l'Auteur Encyclopédique appelle *ſyſtême d'extravagances*, dont M. Chaumeix ſemble vouloir ſe rendre l'apologiſte.

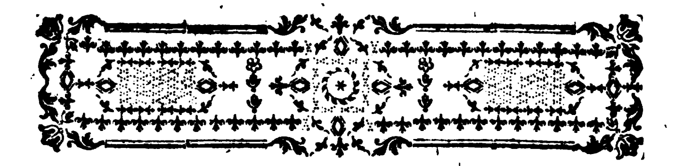
» Quoi, dit-il, vous reprochez aux *Eclectiques* de donner dans un travers inconcevable,
» parce qu'ils admettent les dogmes des Chrétiens;
» & vous appellez le ſyſtême des *Eclectiques*, un
» ſyſtême d'extravagances : falloit-il donc, ajoute-
» t-il, qu'ils fuſſent Encyclopédiques? &c. (1) «

Comment faut-il appeller un ſyſtême qui ne faiſoit que parodier (qu'on me paſſe cette expreſſion) les dogmes des Chrétiens, ſinon, un ſyſtême d'extravagances? Quel apologiſte de la Religion des Saints que M. Chaumeix! Quel défenſeur des dogmes du Chriſtianiſme, qu'un homme qui

[1] *Préjugés légitimes*. Tom. II, pag. 151.

trouve mauvais qu'on blâme les *Eclectiques* d'avoir voulu imiter, par leurs mysteres théurgiques, les dogmes de la Religion ! *Je ne vous demande point, disoit Arnobe, aux Païens, si vous avez des Génies qui vous inspirent ; mais si ces Génies sont dignes du culte que vous leur rendez.* Lib. 7.





JUSTIFICATION
DE PLUSIEURS ARTICLES
DU
DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
PRÉJUGÉS LÉGITIMES
CONTRE
ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Quoniam noluisset committere ut Athenienses bis peccarent in Philosophiam. DIOG. LAERT. in Arist.



SECONDE PARTIE.

TOUTES nos idées viennent des sens ; cette premiere donnée de la métaphysique, respectée pendant plusieurs siecles, fut proscrite à la renaissance de la Philosophie. Cette vérité se trouvant dans le

voisinage des qualités occultes & des formes substantielles, fut aisément méconnue par ceux qui vouloient renverser les extravagances & les systêmes chimériques du Péripatétisme.

Aristote, que les Scholastiques encensoient par reconnoissance, puisqu'ils appuyoient toutes leurs erreurs de son autorité, étoit encore de plus, protégé par les Théologiens. Le fanatisme des sectateurs de ce grand homme, tenoit enchaînés au pied de l'idole, ceux qui osoient le contredire : ainsi Ramus, Bitaud Villon & de Claves furent traités, comme des ennemis de l'Etat & de la Religion, pour avoir osé tenter cette espece de révolte. On étoit si peu persuadé que l'opinion que nos idées viennent des sens, fût dangereuse, que dans l'Arrêt du Parlement, rendu contre Villon, en faveur d'Aristote, on défendit, sous peine de la vie, d'enseigner aucunes maximes contraires. Il étoit bien triste sans doute, pour la vérité, d'être défendue avec un appareil si imposant ; mais il étoit encore bien plus humiliant pour elle, de voir soutenir, avec la même force, les questions sur la matiere premiere, sur les formes substantielles, & sur la transmutation des élémens. Ce cortége, tout avilissant qu'il étoit, ne la fit cependant pas méconnoître par Bacon. Ce grand homme fut un des premiers qui osa faire pénétrer quelques rayons de lumiere dans le labyrinthe obscur où s'égaroient les Péripatéticiens. Pour connoître la vérité, il falloit s'élever au dessus des opinions, & soumettre à un examen rigoureux, les axiomes & les notions communes. Un doute général fut donc la base de la méthode qu'employa Bacon.

Dans ce naufrage général de toutes ses opinions & de toutes ses idées, il reconnut deux guides, nos sens & l'expérience. Toutes nos idées naissent des

sens ; toutes nos connoissances ne sont donc que des manieres de réunir, de comparer les faits qu'ils nous indiquent. Cette vérité, paroissant seule & sans être obscurcie par l'alliage des erreurs & des préjugés scholastiques, en devenoit plus lumineuse.

» Enfin Descartes vint ; le doute qu'enseignoit Bacon lui parut un fil propre à le guider dans la recherche de la vérité : mais Descartes, né avec une imagination vive & féconde, se mit dans un point de vue encore plus élevé que n'avoit fait Bacon : tout s'anéantit à ses yeux, excepté lui-même. Son existence lui parut le premier chaînon de cette chaîne immense qui devoit le conduire à la vérité. Bacon étoit remonté des faits aux principes ; Descartes descendit des principes aux faits. *Je pense, donc j'existe*, fut le premier de ses principes ; mais son ame, cet être pensant, flottant seul sur le chaos des opinions & des connoissances humaines, devoit donc avoir des idées ; » car qu'est-ce qu'un être spirituel sans idées ? » L'ame a donc des idées dès l'instant qu'elle commence d'être ; il y a donc des idées innées. « De la spiritualité de l'ame, Descartes avoit conclu les idées innées ; c'étoit descendre des principes aux faits ; mais des idées innées, il n'avoit pas conclu la spiritualité de l'ame ; il auroit contredit la méthode qu'il avoit employée pour base de son systême, & seroit remonté des faits aux principes.

» Le sort des chefs de Sectes, est d'avoir pour successeurs des enthousiastes qui abusent des principes de leur maître, & font schisme. La méthode de Bacon & de Descartes, donna naissance à deux systêmes d'impiété. Bacon fut précurseur de Hobbes, & Descartes le fut de Spinosa. «

» Les idées innées jouissoient de toute la fortune que leur avoient procurée la célébrité de Descar-

tes, & l'attrait de la nouveauté, quand Locke parut. Il combattit cette opinion en Logicien exact, & en homme qui savoit faire des expériences sur l'ame, & rassembler des faits.

Nos idées viennent des sens ; l'expérience le prouve. Notre ame est une substance spirituelle & immortelle; la révélation nous en assure. Voilà le point où Locke devoit s'arrêter ; mais il mit l'histoire de ses opinions à côté de celle de ses connoissances. Il est un terme où la Métaphysique nous laisse ; & c'est à ce terme-là même, que la révélation nous prend : nous devons alors nous laisser conduire ; & notre foible vue ne doit point chercher à percer le voile dont elle nous couvre : tout nous dit qu'il faut savoir nous taire, & ignorer ce qu'elle ne daigne pas même nous apprendre.

Locke, accoutumé à détruire des opinions reçues, & à rabaisser l'orgueil de l'esprit humain, s'avança jusqu'à dire que » nous ne serions peut-
» être jamais capables de connoître si un être ma-
» tériel pense ou non ; par la raison qu'il nous est
» impossible de découvrir, par la contemplation
» de nos propres idées, sans la révélation, si Dieu
» n'a point donné à quelque amas de matiere,
» disposée comme il le trouve à propos, la puis-
» sance d'appercevoir & de penser ; ou s'il n'a
» point uni & joint à la matiere ainsi disposée,
» une substance immatérielle qui pense : car, par
» rapport à nos notions, il ne nous est pas plus
» mal-aisé de concevoir que Dieu peut, s'il lui
» plaît, ajouter à notre idée de la matiere la fa-
» culté de penser, que de comprendre qu'il y
» joigne une autre substance avec la faculté de pen-
» ser ; puisque nous ignorons en quoi consiste la
» pensée, & à quelle espece de substance cet être
» tout-puissant a trouvé à propos d'accorder,

» cette puiſſance, qui ne ſauroit être dans aucun » être créé, qu'en vertu du bon plaiſir & de la » bonté du Créateur. «

Malgré la circonſpection de Locke, le Docteur Stillingflet l'attaqua, & cette diſpute ne finit qu'à la mort du Prélat Anglois. Locke fut accuſé de matérialiſme; mais il ſuffit de dire ici, pour ſa juſtification, qu'il n'avoit point prétendu attaquer les fondemens de la Religion; qu'il ſeroit aiſé de prouver que perſonne n'a peut-être mieux établi que lui la ſpiritualité de l'Etre ſuprême, & qu'il n'eſt tombé en contradiction avec lui-même, que par haine pour le ſyſtême Cartéſien, avec lequel il étoit difficile de réſoudre les difficultés qu'il propoſoit. Au reſte, cette queſtion eſt étrangere à mon ſujet, puiſqu'elle n'eſt point une conſéquence des principes de Locke contre les idées innées. Qu'on ait abuſé de quelques paſſages de ce grand homme; que quelques-uns de ſes partiſans aient paſſé les bornes où il s'étoit arrêté, il a eu le ſort de tous les Métaphyſiciens qui ont paſſé pour Légiſlateurs. *Mallebranche* a fait naître le ſyſtême de *Berkeley*.

La Métaphyſique ſemble toujours marcher entre le Scepticiſme & le Fataliſme; il n'y a que la révélation qui puiſſe nous guider: auſſi arrêta-t-elle Mallebranche ſur le bord du précipice où il étoit prêt à tomber. Il ne faut donc pas rejetter des principes sûrs & évidens, parce qu'on en a abuſé. Cette méthode n'eſt pas bonne, quoique M. Chaumeix l'ait ſouvent pratiquée: il ne ceſſe de répéter, dans le cours de ſon ouvrage, que tous les Matérialiſtes n'admettent point d'idées innées. Je me contenterai de répondre ici, que les Egoïſtes ont formé leur ſyſtême des principes de Deſcartes & de Mallebranche. Le principe que nos

idées viennent des sens, n'est point contraire à la Religion; & M. Chaumeix n'a pas réfuté Locke, comme il voudroit le faire croire: c'est ce que je vais prouver ici.

CHAPITRE PREMIER.

Que le systême que nos idées viennent des sens, n'est point contraire à la Religion.

» ON peut diviser toutes nos connoissances en » directes & en réfléchies. Les directes sont celles » que nous recevons immédiatement, sans aucune » opération de notre volonté, qui trouvant ou- » vertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes » de notre ame, y entrent sans effort. Les con- » noissances réfléchies sont celles que l'esprit ac- » quiert en opérant sur les directes, en les unissant » & en les combinant.

» Toutes nos connoissances directes se rédui- » sent à celles que nous recevons par les sens; » d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que » nous devons toutes nos idées. »

C'est ainsi que l'illustre d'Alembert s'est exprimé dans la Préface du premier Volume de l'*Encyclopédie*. Ce sentiment, que tous les Théologiens ont cru vrai, jusqu'à la renaissance du systême Cartésien, ne méritoit pas, de la part de M. Chaumeix, par cette seule raison, ni le titre d'*impie*, ni le titre d'*extravagant*. On peut être très-orthodoxe, & ne point croire aux idées innées. Ce dernier sentiment n'est pas érigé en article de foi; aussi peut-on le rejetter, sans pour cela, être soupçonné de matérialisme.

Que l'ame, avant le péché, ait été dans un systême différent de celui où elle est aujourd'hui; qu'exerçant un empire absolu sur ses sens, elle ait pu en suspendre l'action à son gré; qu'elle ait eu des idées antérieures à leur usage, ce n'est pas ce dont il est question ici. M. d'Alembert abandonne judicieusement à M. Chaumeix les réflexions qu'il pourroit faire sur cet état heureux, qui n'a malheureusement pour nous existé que quelques instans. Dans l'état d'ignorance où il a plu à l'Etre suprême de nous laisser dans l'état actuel, nos sens sont la source occasionnelle de nos connoissances; & l'ame est aussi dépendante des sens, que s'ils étoient la cause physique de ce qu'ils ne font qu'occasionner. C'est une vérité dure, mais qui est d'expérience. Rien ne prouve peut-être mieux que nous sommes déchus d'un état plus parfait par notre désobéissance, que cette dépendance servile où se trouve notre ame. Ainsi le systême que nos idées viennent des sens, est peut-être plus propre à expliquer le péché originel, que celui des idées innées.

Mais dans l'hypothese que nos idées viennent des sens, comment l'ame pensera-t-elle après sa séparation du corps? Quel sera l'ordre de ses idées? Questions que M. Chaumeix fait fiérement aux Auteurs Encyclopédiques, pour prouver (nous assure-t-il) qu'ils sont matérialistes. A cela il suffit de répondre que le *comment* n'est du ressort, ni des Auteurs Encyclopédiques, ni de M. Chaumeix. Notre ame est spirituelle, & immortelle; voilà ce que la raison & la révélation nous enseignent: unie ici bas à un corps, elle en est dépendante pendant le tems qu'elle y est enfermée. Voilà l'état sur lequel il est permis au Philosophe de raisonner; & l'on peut dire, sans être *Mystéria-*

liste, avec M. Diderot, » quelle que soit la maniere » dont nous penserons quand notre ame sera dé» barrassée de son enveloppe & sortira de l'état de » Chrysalide, il est certain que cette coque mé» prisable, dans laquelle elle reste détenue pour » un tems, influe prodigieusement sur l'ordre des » pensées qui constituent son être. »

M. Chaumeix trouve dans ce passage une *raillerie* amere; pour moi, je n'y vois que le ton qui convient à un Philosophe, qui parle d'un état sur lequel il n'a pas plu à Dieu de nous éclairer davantage : & sur la *maniere dont nous penserons* quand notre ame sera débarrassée de son enveloppe, M. Chaumeix n'en sait sûrement pas plus que moi; quand bien même il me fourniroit le catalogue des idées innées.

Le sentiment que nous devons toutes nos idées à nos sensations, étant une vérité d'expérience, d'après laquelle sont partis les Auteurs du *Dictionnaire Encyclopédique*, il n'est pas étonnant que cete prétendue *impiété* se soit reproduite dans un nombre prodigieux d'articles. M. Chaumeix devoit donc s'attacher à prouver que ce principe est contraire à la Religion. Je me garderai bien de le suivre chapitre par chapitre. Pour lire une pareille réfutation, il faudroit avoir lu la Critique. Eh! qui a eu, comme moi, le courage de parcourir un recueil d'injures, sous le titre d'Apologie de la Religion, où l'Auteur, à mille infidélités, a joint encore les contradictions les plus grossieres, comme : *les Encyclopédistes sont Matérialistes*; & puis, dans le volume suivant, *M. d'Alembert* est accusé d'avoir donné une ame spirituelle aux bêtes, & injurié en conséquence.

On est indigné, (qu'on passe ce terme à un homme qui aime la vérité.) on est indigné, dis-je,

de voir intenter, à la tête de chaque chapitre de l'ouvrage de M. Chaumeix, les accusations les plus graves & les plus inouies, & de trouver ses preuves uniquement appuyées sur des passages tronqués, comme je l'ai déja fait voir, & sur la prétendue erreur que nos idées viennent des sens.

Faut-il être Cartésien pour être rangé au nombre des Chrétiens ? Je vais tâcher au moins de rendre la chose problématique pour M. Chaumeix; car je ne prétends pas le convertir.

Si l'ame pouvoit penser indépendamment des organes du corps, dans l'état actuel (1); ce seroit par une force d'action & de réaction sur elle-même : d'où il s'ensuivroit.

1°. Que cette force seroit plus grande, quand les organes du corps seroient affoiblis; & que les principes innés devroient paroître avec plus de vivacité dans l'état de sommeil : or, l'expérience nous prouve le contraire; car l'ame, dans cet état, ne peut seulement pas suppléer par elle-même aux idées dont elles est privée par l'interception de l'exercice de la mémoire. De-là nulle distinction du présent & du passé; nulle liaison, nul rapport entre les idées chimériques d'un homme qui dort.

2°. Que l'ame connoîtroit intuitivement le principe actif qui la meut, puisqu'elle seroit tout à la fois le sujet, la source & la cause de ses idées; & qu'elle n'auroit, par de telles idées, aucun rapport avec les Etres que nous connoissons. Or, il est de fait que ces connoissances sont inaccessibles à nos lumieres actuelles.

(1) On doit observer que je dis dans l'état actuel, & qu'il n'est pas question ici de l'état d'innocence, qui ne subsiste plus, ni de l'état où se trouvera l'ame après la mort.

3°. Que l'objet sur lequel l'ame porteroit son action, seroit apperçu par elle sous toutes les faces possibles, puisque rien ne pourroit ni la distraire, ni la retarder dans son opération. Or, cet attribut n'est l'appanage que de l'Etre suprême, ou des Etres auxquels il peut l'accorder d'une façon plus ou moins étendue, par un effet simple de sa volonté : mais il est toujours vrai de dire que dans notre situation présente, nous ne jouissons pas de cette prérogative.

4°. Que l'idée que l'ame pourroit avoir, ne seroit point une idée représentative ; d'où il faut conclure que le principe, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*, ne peut être un principe inné ou habituel à l'ame, puisqu'il n'est que le résultat de deux sensations.

5°. Que si l'ame pouvoit avoir des principes innés, ce seroit dans tous les cas possibles ; car ce qui est séparable d'un Etre dans une hypothese quelconque, n'est point essentiel à cet Etre : or, dans l'hypothese qu'un homme n'ait jamais eu qu'une sensation ; celle d'odeur de rose, par exemple, toujours dans le même degré de force, il ne pourroit jamais avoir l'idée de ce principe, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems* : car, 1°. il croiroit être odeur de rose. 2°. Il n'auroit aucune idée de la succession du tems. 3°. N'ayant jamais éprouvé l'absence de l'odeur de rose, il lui seroit impossible de savoir ce que c'est que ne pas être. 4°. Il ne pourroit avoir aucune idée des termes abstraits contenus dans la proposition énoncée ci-dessus, puisque les abstractions ne sont que le résultat de plusieurs sensations ; d'où il faut conclure que le principe, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems*, n'est point un principe inné.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres preuves également décisives, si mon dessein étoit de faire un Traité de Métaphysique ; mais les raisons que j'ai alléguées suffisent, pour faire voir à *M. Chaumeix* que le systême des idées innées n'est pas à l'abri de toutes objections.

Si vous admettez une fois que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées, répete sans cesse l'Auteur des *Préjugés Légitimes*, vous êtes *Matérialistes*. Le systême Cartésien est plus propre à établir la spiritualité de l'ame ; vous devez donc le recevoir, & croire fermement aux six méditations de Descartes. C'est à peu près comme si un homme vouloit me forcer à adopter les principes de Cudworth ou de Berkeley, parce qu'ils sont plus propres qu'aucuns autres à expliquer le mystere de la présence réelle.

Si les principes qu'ont posés, d'après l'expérience, *Locke*, d'*Alembert*, l'Abbé *Yvon*, &c. conduisoient infailliblement au Matérialisme, sans doute il seroit prudent de les rejetter ; mais soit que je suive le sentiment des Auteurs que je viens de citer, soit que je suive celui de M. Chaumeix, je trouve également des deux côtés des argumens qui établissent la spiritualité de l'ame : il m'est donc permis de choisir.

Je vais tâcher de prouver ce que j'avance ici ; mais j'avertis en même tems que les preuves, soit directes, soit indirectes, de la spiritualité de l'ame ou de sa liberté, sont toutes tirées des Auteurs que M. Chaumeix a si libéralement accusés de Matérialisme.

L'ame resteroit probablement toujours attachée à la même idée, si elle n'étoit tirée à chaque moment de cet état d'*inertie*, par quelque chose d'extérieur à elle : mais dans quelque instant que je la

considere, je la trouve assaillie par une foule de sensations différentes; telles sont celles de son, d'odeur, de chaud, de froid, &c.

Les objets extérieurs agiroient envain sur les sens, si l'ame n'étoit point avertie de leur présence, & si elle n'avoit pas la faculté de sentir; d'où il résulte :

1°. Que la propriété de sentir est une propriété passive, & que cette propriété passive forme l'essence de l'Etre sensitif, puisque les formes ou les affections accidentelles ne peuvent ajouter à l'Etre sensitif que des qualités accidentelles.

2°. Que cette propriété ne peut dépendre de l'organisation du corps; l'organisation n'étant pas l'état primitif de la matiere; car elle ne consiste que dans les formes qu'elle peut recevoir. Il est vrai que nous recevons nos sensations par l'entremise de l'organisation de notre corps; mais l'organisation n'est que cause conditionnelle, & non pas propriété radicale.

3°. Que la propriété de l'Etre sensitif étant une faculté passive, il n'est pas en son pouvoir de se donner des sensations; comme, par exemple, quand il sent du froid, se donner la sensation du chaud.

4°. Que n'étant que le sujet passif de ses sensations, il doit les recevoir telles qu'elles sont; d'où il résulte que les appréhensions sont toujours vraies.

Nos erreurs ne viennent jamais que de nos jugemens.

Toutes les sensations qui viennent assiéger l'ame n'étant pas dans une égale force, l'ame reste plus particuliérement occupée de celle qui a plus de vivacité : mais l'impression de la sensation passée se conservant, comme l'expérience le prouve, la capacité

capacité de sentir se partage entre une sensation que nous avons eue, & une sensation que nous avons : la premiere s'appelle sensation rémémorative, ou mémoire, & l'autre sensation actuelle ; d'où il suit :

1°. Que sans la mémoire, l'Etre sensitif n'auroit nulle combinaison d'idées du présent & du passé, & qu'il n'auroit que la sensation de l'instant présent.

2°. Que le ressouvenir d'une sensation n'est que la réproduction de la sensation même.

3°. Que la mémoire n'appartient pas essentiellement à l'Etre sensitif, puisque ce n'est qu'une faculté conditionnelle ; & qu'elle peut être troublée, ou affoiblie par les maladies, le délire, l'imbécillité, &c.

4°. Que l'exercice alternatif des sens & de la mémoire, est la source de la certitude que nous avons de la durée successive de notre existence, & de celle des objets de nos sensations. La mémoire, par exemple, me rappelle fréquemment le ressouvenir du lit qui est dans ma chambre ; & ce ressouvenir est vérifié toutes les fois que j'entre dans ma chambre : mes sens m'assurent donc de la fidélité de ma mémoire.

Mais la mémoire peut nous rappeller les sensations dans un autre ordre, & sous d'autres formes que nous ne les avons reçues par l'usage des sens : ainsi les Peintres, en joignant des parties du corps humain à des parties des corps des bêtes, ont formé des satyres, des sphinx, &c. d'où il résulte : Que l'Etre sensitif, purement passif dans la réception de toutes ses sensations, diversement rapportées, combinées, ou totalement changées par la mémoire, a cependant la faculté de saisir, de joindre, ou de séparer les différens rapports des

objets qu'elle lui présente : d'où naissent toutes les abstractions possibles. Les abstractions générales n'étant que l'idée particuliere d'un attribut commun à plusieurs objets déja connus par des sensations, il faut conclure :

1°. Que ne pouvant être affectés que de très-peu de sensations distinctes à la fois, c'est uniquement notre imperfection qui nous force à avoir des idées abstraites générales & particulieres.

2°. Que c'est aux idées abstraites générales que nous devons attribuer la cause de nos erreurs; parce que les hommes livrés à des idées abstraites générales, & à des idées telles qu'ils les ont reçues par l'usage des sens, tirent de ces diverses idées, des conséquences qui se contrarient.

De la double attention qui provient de l'exercice actuel des sens, & de la mémoire qui rappelle une sensation que j'ai éprouvée, résulte une comparaison : or, comparer, c'est juger; car porter un jugement n'est autre chose que reconnoître & appercevoir les rapports, les qualités ou les façons d'être des objets. Mais ces attributs font partie des sensations représentatives des objets. La sensation devient donc successivement *attention*, *comparaison* ou *jugement*.

J'ai dit que l'Etre sensitif ayant deux perceptions, l'une passée & rappellée par la mémoire, l'autre actuelle & donnée par l'exercice des sens, il y avoit toujours comparaison entre les différens rapports apperçus dans les objets des deux sensations. Or, cette comparaison ne peut se faire dans un point étendu : » car supposons que *A*, » qui est une des parties dans la composition de » ce corps, ait eu la perception du rouge; & » que *B*, qui est une partie différente, ait eu la » perception du verd; je demande où se fera la

» comparaiſon ; elle ne peut pas ſe faire en *A*,
» puiſque cette partie ne peut comparer une per-
» ception qu'elle a avec une perception qu'elle
» n'a pas ; elle ne peut point non plus ſe faire en
» *B*, par la même raiſon : donc il faut admettre
» un point de réunion, une ſubſtance qui ſoit en
» même-tems un ſujet ſimple & indiviſible, diſ-
» tincte par conſéquent du corps, une ame ſpi-
» rituelle, en un mot «.

Je joins à cette preuve celle qui ſe trouve dans l'Article *Evidence*, d'où j'ai tiré une partie de ce que j'ai dit plus haut. L'Auteur a été trop maltraité par M. Chaumeix, pour ne pas rapporter ce qu'il dit de la ſpiritualité de l'ame ; c'eſt la maniere la plus propre à confondre les ridicules imputations de *Matérialiſme*, dont l'a chargé l'Auteur des *Préjugés Légitimes*.

» On ne peut ſuppoſer, dit l'Auteur de l'Ar-
» ticle *Evidence*, un aſſemblage d'Etres, qui
» aient la propriété de ſentir, ſans reconnoître
» qu'ils ont chacun en particulier cette propriété
» à part, privativement & excluſivement à tout
» autre ; que leurs ſenſations ſont réciproquement
» incommunicables par elles-mêmes, de l'un à
» l'autre ; qu'un tout composé de parties ſenſiti-
» ves, ne peut pas former une ame ou un Etre
» ſenſitif individuel ; parce que chacune de ces
» parties penſeroit ſéparément & privativement
» les unes aux autres ; que les ſenſations de ces
» Etres ſenſitifs n'étant point communicables de
» l'un à l'autre, il ne pourroit y avoir de réu-
» nion ou de combinaiſon intime d'idées dans un
» aſſemblage d'Etres ſenſitifs, dont les divers
» états ou poſitions varieroient les ſenſations, &
» dont les diverſes ſenſations de chacun d'eux, ſe-
» roient inconnues aux autres. De-là il eſt évident

» qu'une portion de matiere composée de parties
» réellement distinctes, ne peut pas former une
» ame. Or, toute matiere étant composée de
» parties réellement distinctes les unes des autres,
» les Etres sensitifs individuels ne peuvent pas
» être des substances matérielles. » (1)

S'il n'existoit pour l'homme que des sensations douloureuses, continuelles & inévitables, son existence lui seroit à charge; le néant vaudroit mieux pour lui que l'Etre : s'il étoit également sans sensations de douleur & de plaisir, l'Etre ne seroit pas pour lui un bien : s'il étoit sans mémoire, il se tromperoit à chaque instant dans la recherche de son bonheur; il éprouveroit sans cesse des maux auxquels il ne s'étoit point attendu. Mais l'homme a tout à la fois l'avantage de ne point éprouver toujours des sensations désagréables; il ressent du plaisir; la mémoire qui lui rappelle les sensations passées, les lui rappelle avec des circonstances qui y sont jointes. L'homme se souvient donc qu'au moment qu'il s'est livré à l'objet qui l'affectoit agréablement, quelquefois il s'ensuivoit un mal-être, ou une situation douloureuse. Il éloigne alors de lui la jouissance momentanée, agréable, de cet objet apperçu sous ce nouveau rapport; il se détermine, par ses sensations mêmes, à examiner avant que de se fixer décisivement à la jouissance des objets qui lui sont avantageux ou nuisibles; il peut donc donner son acquiescement ou son désistement à des sensations plus ou moins agréables, & choisir entre les objets qui procurent des sensations, ceux qui peuvent lui être plus ou moins avantageux, ou plus ou moins nuisibles. Mais il est des hommes qui, portés au déréglement

(3) *Diction. Encyclop.* Tome VI, pag. 154.

ment par des passions qui n'ont point été réprimées, suivent avec impétuosité, sans choix, sans attention, les différentes impressions des objets qui contrarient le plus leurs intérêts, le bon ordre, la regle des devoirs, & leur bonheur. Leur ame, alors dominée par des sensations affectives, perverses, n'écoute plus la voix des sensations instructives. De-là l'obligation d'avoir recours aux châtimens pour réprimer les désordres des hommes rebelles & méchans.

» Cette liberté animale, ou ce conflit de sensa-
» tions affectives, doit être distinguée de la li-
» berté morale ou d'intelligence, qui n'est pas
» obsédée par des affections déréglées; qui rap-
» pelle à chacun ses devoirs envers Dieu, en-
» vers soi-même, envers les autres; qui fait ap-
» percevoir toute l'indignité du mal moral, de
» l'iniquité du crime, du déréglement; qui a
» pour objet le bien moral, le bon ordre, la pro-
» bité, les bonnes œuvres, l'intérêt bien en-
» tendu. C'est cette liberté qui fait connoître l'é-
» quité, les avantages de la regle; qui fait chérir
» l'honneur, la vertu, & qui porte dans l'homme
» l'image de la Divinité : car la liberté divine
» n'est qu'une pure liberté d'intelligence. C'est
» dans l'idée d'une telle liberté, à laquelle l'hom-
» me est élevé par son union avec l'intelligence
» Divine, que nous appercevons que nous som-
» mes réellement libres; & que dans l'ordre na-
» turel, nous ne sommes libres effectivement,
» qu'autant que nous pouvons, par notre intelli-
» gence, diriger nos déterminations morales; ap-
» percevoir, examiner, apprécier les motifs lici-
» tes qui nous portent à remplir nos devoirs, & à
» résister aux affections qui tendent à nous jetter
» dans le déréglement : aussi convient-on que

» dans l'ordre moral, les enfans, les fous, les
» imbécilles, ne sont pas libres. Ces premieres
» vérités évidentes sont la base des connoissan-
» ces surnaturelles, les premiers développemens
» des connoissances naturelles, les vérités fonda-
» mentales des sciences, les loix qui dirigent l'es-
» prit dans le progrès des connoissances, &c «.

La foi vient encore nous éclairer, nous apprendre à nous connoître nous-mêmes, & nous assurer qu'il ne tient qu'à nous de réprimer nos affections déréglées : » C'est elle qui nous enseigne
» que la sagesse suprême est elle-même la lumiere
» qui *éclaire tout homme venant en ce monde ;* que
» l'homme ; par son union avec l'intelligence par
» essence, est élevé à un plus haut degré de con-
» noissance, qui le distingue des bêtes ; à la con-
» noissance du bien & du mal moral, par la-
» quelle il peut se diriger avec raison & équité
» dans l'exercice de sa liberté ; par laquelle il
» reconnoît le mérite & le démérite de ses ac-
» tions ; & par laquelle il se juge lui-même dans
» les déterminations de son libre arbitre, & dans
» les décisions de sa volonté, &c. (1) «

Voilà comme l'Auteur de l'Article *Evidence* s'est expliqué, ou à peu près, sur l'origine de nos sensations, la spiritualité de l'ame & la liberté. Que M. Chaumeix ne pense pas comme lui sur le premier point, c'est un malheur pour la vérité, dont le sort ordinaire est d'être méconnue par la plupart des hommes. Les principes les plus lumineux ont été quelquefois combattus : on a vu des hommes qui se paroient du titre de Philosophes, nier l'existence du mouvement ; mais sur la spiritualité de l'ame & la liberté, M. Chaumeix ne

[1] *Dictionnaire Encyclopédique.* Art. *Evidence.*

peut penser autrement que l'Auteur de l'Article que j'ai cité. Mais pourquoi M. Chaumeix a-t-il accusé de *Matérialisme* l'Auteur Encyclopédique ? Je crois en avoir trouvé la cause dans cette idolâtrie que tous les hommes ont pour leurs opinions. La vérité coûte tant de peine à découvrir, que quand on croit l'avoir saisie, on voudroit la faire reconnoître de tous les hommes : mais cette vérité tant desirée, ressemble à la lumiere ; ses rayons sont rompus, brisés par l'atmosphere des préjugés. Combien peu de gens savent se placer de façon à les recevoir directement !



CHAPITRE II.

Réponses à quelques objections de M. Chaumeix.

APrès avoir fait voir combien les accusations de M. Chaumeix sont injustes, je crois devoir rapporter quelques-unes de ses objections, pour faire sentir combien elles sont peu solides. Ce Chapitre pourroit presque tenir lieu de réponse au volumineux cours de Métaphysique de ce nouveau Cartésien. Comme il n'a fait que répéter sans cesse les mêmes difficultés, je serai fort court.

» Quel est l'organe, demande M. Chaumeix, » qui peut être affecté de l'idée de justice ?.... » Cette idée est-elle lumineuse, colorée ou sonore, pour être entrée par les yeux ou par l'odorat ? «

Je réponds à cette question, que l'ame, purement passive dans la réception des idées simples, puisqu'elle ne peut se donner l'idée d'une couleur

qu'elle n'a jamais vue, a cependant la faculté de pouvoir former des idées abstraites, factices, relatives, morales & physiques; que l'idée de justice, par exemple, tient à des objets sensibles & correlatifs ; & que je défie M. Chaumeix d'avoir l'idée de justice, sans avoir en même tems l'idée de quelque chose de juste en particulier. Dans la longue dispute de l'Auteur des *Préjugés Légitimes* avec M. Locke, le principe, *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems*, qu'il veut faire passer pour un principe inné, n'est reconnu vrai par tous ceux qui y font attention, que parce qu'il n'est que le résultat de plusieurs idées simples, telles que nous les avons reçues par les sensations ; & que ces mêmes sensations sont toujours vraies, completes & entiérement conformes aux objets.

» Mais, dit M. Chaumeix, en quelqu'instant » de ma vie que j'aie pu réfléchir, & dont je puisse » me souvenir, j'ai trouvé en moi telle & telle » notion : si j'avois acquis ces notions, il y au» roit un tems où je ne les aurois pas eues : ce» pendant je ne vois pas de tems dans lequel je » puisse dire que je ne les avois pas, ni que je les » aie acquises : donc ces idées sont innées en moi «.

Je demande à M. Chaumeix s'il se souvient du tems où il s'est formé l'idée de corps, d'étendue, de durée, &c. Tout ce que je sais, c'est que ce sont sûrement des idées acquises, & que j'aimerois autant qu'on demandât à un homme quelle est la premiere sensation qu'il a eue. Comme on n'a pas encore vu qui que ce soit totalement privé du sens du toucher, il est à présumer que l'existence des corps extérieurs, la distinction de ce qui est *nôtre*, d'avec ce qui nous environne, sont des connoissances acquises de fort bonne-heure ; parce

qu'elles ne ſont que le réſultat de nos premieres ſenſations. Car pour établir la différence qu'il y a entre le *moi* & les corps qui m'environnent, je n'ai eu qu'à porter la main ſur une partie de mon corps ; alors ma ſenſation a été double; elle n'a été au contraire que ſimple, quand j'ai touché un corps étranger. D'où il réſulte :

1°. Que le ſens du toucher que j'ai exercé depuis que j'exiſte, m'a toujours donné pluſieurs ſenſations; puiſqu'il n'eſt pas d'inſtant dont je puiſſe me ſouvenir, où je n'aie touché mon corps, & où je n'aie été touché.

2°. Que deux ſenſations de cette nature ont ſuffi pour me donner la connoiſſance du principe : le corps A n'eſt pas le corps B.

3°. Que quand j'ai fait uſage de ma raiſon, toutes les fois qu'on a réveillé en moi l'idée de ce principe, j'y ai donné mon acquieſcement ; parce qu'il n'eſt que le réſultat de deux perceptions ſimples, & toujours élémentaires.

» Locke a dit, un enfant connoît la vérité » de cette propoſition : Trois & quatre ſont » égaux à ſept ; ſur les mêmes fondemens & de » la même maniere qu'il ſavoit que la *verge* & la » *ceriſe* ne ſont pas la même choſe, & qu'il ſaura » dans la ſuite, *qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit » & ne ſoit point en même-tems.*

Voici comme répond M. Chaumeix. » Si vous » mettez devant un enfant ſept boules d'un côté, » & trois & quatre de l'autre, il prononcera à la » ſeule vue attentive, que trois & quatre ſont » égaux à ſept, ſans même ſavoir ce que ſignifie » ni ſept, ni quatre, ni trois : mais il prononce » intérieurement cette égalité, parce qu'il a con- » noiſſance du principe que vous vous efforcez » de combattre, & qu'il applique, en cette rencon-

» tre, de cette maniere : ces choses étant égales ;
» elles ne sont point différentes. Vous êtes le maî-
» tre de l'exprimer en maximes philosophiques :
» *ce qui est, est*, ou *il est impossible qu'une chose soit &*
» *ne soit pas en même tems* «.

Cette réponse bien analysée ne signifie rien de plus que ce que j'ai déja dit ailleurs, qui est, qu'il n'est pas en notre pouvoir de dénaturer nos premieres perceptions, qui sont toujours vraies, claires & distinctes. Quand un enfant prononce intérieurement qu'un & trois sont égaux à quatre, sans savoir ce que signifie ni trois ni quatre, il ne fait qu'avoir la perception d'*un*, *un*, *un*; & puis ensuite la perception d'*un* & *un*, ainsi jusqu'à quatre. S'il vient ensuite à prononcer qu'un & trois sont égaux à quatre, c'est uniquement en donnant son attention aux perceptions qu'il a éprouvées, & qu'il juge être les mêmes.

Il n'y a personne, je crois, qui puisse avoir l'idée des nombres deux & trois, qu'autant qu'il se représente deux & trois objets différens. Quand on passe au nombre six, on est obligé d'en mettre trois d'un côté, & trois de l'autre; mais si l'on cherche à aller plus loin, il faut inventer des signes, & les réunir pour cet effet à plusieurs objets; car il ne faut pas croire qu'il y ait dans l'esprit rien autre chose qui puisse réunir plusieurs unités, que les noms mêmes auxquels on les a attachées. De-là l'ignorance de certains Peuples qui, manquant de chiffres, ou de signes quelconques, ne peuvent compter jusqu'à vingt; ou qui n'en ayant que de fort incommodes, ne peuvent même aller si loin; tel est, par exemple, le Peuple dont parle M. de la Condamine, qui n'a point d'autre signe pour exprimer le nombre trois, que le mot *Poellarrarorincourac*. Supposons que je mette

devant un enfant mille boules d'un côté, & de l'autre côté neuf cens quatre-vingt-onze & neuf; je dis que sans l'usage d'aucun chiffre quelconque, il ne pourra prononcer sur l'égalité de ce nombre; car il ne pourroit le faire qu'en répétant toujours un, un, &c. ainsi jusqu'à mille; & de même de l'autre côté. Or, il est impossible qu'il puisse être assuré en procédant ainsi, qu'il ne s'est pas trompé, & qu'il a toujours répété les unités: donc, sans l'usage des signes, il ne pourroit prononcer que neuf cent quatre-vingt-onze & neuf, sont égaux à mille, quand même je mettrois mille boules d'un côté & mille boules de l'autre; parce qu'il est impossible à l'esprit de pouvoir rassembler en même-tems un aussi grand nombre de perceptions. Qu'on ne dise point que cet exemple est trop compliqué; car si c'est en vertu d'un principe quelconque, qu'un enfant, sans l'usage d'aucun signe, en voyant sept boules d'un côté, & trois & quatre de l'autre, prononce que trois & quatre sont égaux à sept, (ce que je n'affirme pas) on doit lui faire prononcer ensuite, & dans le même instant, que sept, trois & quatre sont égaux à quatorze, & ainsi jusqu'à mille; ce que je crois démontré impossible. D'où il faut conclure que ce n'est point en vertu d'aucun principe, qu'un enfant pourroit prononcer en voyant trois boules d'un côté, & une & deux de l'autre, qu'un & deux sont égaux à trois; mais parce qu'il est peut-être possible de rassembler & réunir ce petit nombre de perceptions à la fois.

» Mais, répete sans cesse M. Chaumeix, qu'est-
» ce qu'un Etre spirituel qui n'a point d'idées dès
» l'instant qu'il existe? Locke & tous ses Disci-
» ples soutiennent que toutes les connoissances
» de l'homme lui viennent des sens: c'est-à-dire,

» que l'esprit sans corps n'auroit aucune connois-
» sance : comment peut-on reconnoître un esprit
» où on n'admet point de connoissances ? &c. «

Il est facile de répondre à toutes ces questions. 1°. N'ayant point d'idée distincte de la nature de l'ame, il ne me convient point de décider s'il est de la nature d'un Etre spirituel de penser toujours. M. Chaumeix connoît-il assez parfaitement l'essence de l'ame, ou ses différentes modifications, pour oser affirmer qu'elle doit toujours penser ? 2°. Il est vrai que les Disciples de Locke soutiennent que nous devons toutes nos idées à nos sensations ; mais il est faux qu'ils soutiennent que l'esprit sans corps, n'auroit aucunes connoissances. Ils disent, ces Disciples, & que M. Chaumeix le retienne bien, qu'en vertu des loix de l'union de l'ame & du corps, dans l'état actuel, en un mot, » l'ame a des propriétés qu'elle n'auroit pas, si » elle n'étoit qu'un pur esprit, un esprit non uni » à un corps « : qu'ayant plu à l'Etre suprême d'unir deux substances aussi différentes que le corps & l'ame, il a donné à cette union toute la perfection possible : que l'action & la réaction de ces deux substances, unies par la volonté du Créateur ; que leur dépendance réciproque est aussi entiere que la nature de l'ame & du corps a pu le permettre ; qu'en conséquence, l'ame reçoit par le canal des sens, les perceptions produites par la présence des objets ; qu'en unissant, combinant, à son tour, ces différentes perceptions, elle vient à bout de former toutes les idées abstraites possibles. Mais quelles sont les propriétés que l'ame pourra recouvrer après sa séparation du corps ? Quel sera l'ordre de ses idées ? Quelles seront ses connoissances ? Elles seront sûrement d'une nature différente de celles qu'elle a actuellement.

Voilà ſur quoi les Diſciples de Locke, & ſur-tout ceux que critique M. Chaumeix, n'ont jamais oſé prononcer.

» L'ame eſt immortelle, ont-ils dit, ces préten-» dus *Matérialiſtes*; la Philoſophie fournit des ar-» gumens preſſans de la réalité d'une autre vie; » nous avons de très-fortes raiſons de croire que » notre ame ſubſiſtera éternellement, parce que » Dieu ne pourroit la détruire ſans l'anéantir; » & que l'anéantiſſement de ce qu'il a produit une » fois, ne paroît pas être dans les vues de ſa ſa-» geſſe, & que les corps même ne ſe détruiſent » qu'en ſe transformant. D'un autre côté, l'exem-» ple des animaux, dans leſquels la ſubſtance im-» matérielle périt avec eux, & ce grand principe » que rien de tout ce qui eſt créé n'eſt immortel » de ſa nature, ſuffiſent pour nous faire ſentir » que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour » un tems: ainſi l'impénétrabilité des decrets éter-» nels nous laiſſeroit toujours quelque eſpece » d'incertitude ſur cet important objet, ſi la Re-» ligion révélée ne venoit au ſecours de nos lu-» mieres, non pour y ſuppléer entiérement, mais » pour y ajouter le peu qui leur manque: d'un » côté, la vertu ſouvent malheureuſe en ce mon-» de, exige de l'Etre ſuprême des récompenſes » après la mort: de l'autre, la révélation nous a » fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des ré-» compenſes à la vertu, ne les lui accorde pas dès » cette vie même, & ſouffre qu'elle ſoit malheu-» reuſe ſans l'avoir mérité. La Religion ſeule, dit » Paſcal, empêche l'état de l'homme en cette vie, » d'être une énigme. Voilà ce que le Philoſophe » ne doit point perdre de vue, en traitant la » queſtion de l'immortalité de l'ame, pour diſ-» tinguer, comme dans l'exiſtence de Dieu, les

» preuves directes qui sont du ressort de la rai-
» son, d'avec les objections dont la révélation
» fournit la réponse «.

Voilà ce que M. Chaumeix devoit lire, avant de décider sur l'orthodoxie des prétendus Disciples de Locke. M. d'Alembert lui auroit encore appris que dans l'homme il n'y a que l'ame qui soit capable de sentiment, & que tout sentiment considéré dans l'ame, est quelque chose de spirituel; & que » pour qu'un Etre ne soit pas maté-
» riel, il suffit même qu'il soit capable de sentir;
» cette faculté ne pouvant appartenir (de l'aveu
» de tous les Théologiens) qu'à une substance
» spirituelle «.

Je ne continuerai point à examiner les autres objections de M. Chaumeix, qui s'est répété sans cesse, parce qu'il vouloit faire un livre. Ces objections sont en partie résolues dans ce Chapitre, ou dans le précédent.



CHAPITRE III.

Du Systême de M. de Buffon.

M*R. de Buffon* semble avoir découvert dans l'action de l'intelligence qui a produit l'Univers & les animaux, la plus grande simplicité de moyens, & la plus grande variété dans les effets; mais ces loix générales, ces preuves sublimes sont celles de Newton: tout le monde n'est pas à même de trouver, dans le premier verset du Pseaume 18, *Cœli enarrant gloriam Dei*, la conviction la plus intime de l'existence de l'Etre suprême. Quelle loi plus simple & plus générale que celle qui établit,

que le même moyen qui porte l'animal à se nourrir, le rend fécond, & qu'il trouve dans tout ce qui le nourrit de quoi se perpétuer.

Voilà le point de vue sous lequel un Ecrivain respectable, judicieux, & partisan zélé de la Religion qu'il a si bien défendue, a considéré le systême de M. de Buffon, & principalement celui des molécules organiques. Il n'a point, comme M. Chaumeix, traité l'Historien de la nature d'*impie*, & ses opinions d'*extravagantes* (1). » Dans le systême des Molécules organiques, a-t-il dit, la » réproduction de l'animal est une suite de sa nu- » trition & de son développement. Après que le » corps a reçu tout l'accroissement dont il est ca- » pable, le superflu du suc qui le nourrit, est » renvoyé de toutes les parties du corps dans un » réservoir commun .... Lorsqu'on envisage ce » systême sous ce point de vue, on découvre » dans l'action de l'intelligence qui a produit les » animaux, la plus grande simplicité de moyens, » & la plus grande variété dans les effets. Elle a » créé une multitude infinie de Molécules organi- » ques ; avec ces Molécules organiques elle a » formé les animaux, dans lesquels elle a placé » un réservoir propre à contenir les Molécules » superflues qui, renvoyées de toutes les parties » du corps, arrivent dans le réservoir, chacune » avec les directions, les figures & le degré de » mouvement qu'elles ont reçus de chacune des » parties du corps de l'animal ; & par consé- » quent, toutes avec la force & la détermina- » tion nécessaires pour se ranger entre elles dans » l'ordre qu'elles avoient dans l'animal. Voilà, par » cette organisation si simple, la génération des

(1) *Préj. lég.* Tom. II, pag. 123.

» animaux assurée pour l'éternité. Le même moyen » qui porte l'animal à se nourrir, le rend fécond. » Voilà certainement la loi la plus générale, la » plus simple, la plus féconde & la plus bel- » le (1) «. En voilà assez pour faire voir à M. Chaumeix que *tout Chrétien* ne regarde point les opinions de M. de Buffon, comme *impies & extravagantes*. Cet ouvrage est autant au dessus d'une justification de ma part, qu'il est au dessus de la critique de l'Auteur des *Préjugés Légitimes*.



CHAPITRE IV.

Du Droit naturel.

» SI j'avois un plan Encyclopédique à tracer, » dit gravement *M. Chaumeix* (1), & qu'il fallût » y faire entrer l'exposition de la maniere dont » la société a été établie chez les hommes, j'a- » voue que je n'en saurois pas davantage que de » dire tout simplement : Dieu a créé l'homme, » & lui a donné une compagne semblable à lui. » Ce premier homme instruit par Dieu même, a » imposé à ses descendans l'obligation d'habiter » avec leurs femmes ; & telle est l'origine de la » société. Je crois même qu'il ne se trouveroit » personne assez savant dans le monde, pour en » dire davantage. Je ne connois point de sources » desquelles on puisse tirer d'autres connoissances » à ce sujet «.

Si une *Encyclopédie* formée & exécutée sur un pareil plan, avoit le malheur de passer à la posté-

(1) *Examen du Fatal.* Tome III, pag. 82.

(1) *Préjugés légitimes.* Tome II, pag. 48.

rité,

rité, & qu'on pût ignorer qu'elle eût été écrite au sein d'une Nation instruite, polie & Philosophe, on attribueroit sûrement cette production informe à quelques-uns de ces siecles d'ignorance & de barbarie, où il étoit défendu même d'examiner la vérité; où l'on regardoit comme un crime de se frayer une route pour s'instruire de ses devoirs, & de faire écouter la raison par laquelle le premier Etre intelligent a parlé à l'Univers.

L'Etre suprême a sans doute serré les premiers nœuds de la société; mais l'homme a bientôt après rompu ces liens formés pour son bonheur. Que M. Chaumeix jette seulement les yeux sur les plaines de Sennaar; il verra les Architectes de *Babel* désunis, & ne parlant plus le même langage, se séparer, & se répandre dans différens climats, pour remplir les vues de l'Etre suprême, qui venoit de rompre le seul lien qui les unissoit. Toutes ces familles ainsi dispersées & isolées, ne tarderent point à tomber dans l'ignorance la plus profonde & la plus affreuse. » On vit alors les hommes errer, » dispersés dans les bois, sans police & sans chef. » Leur férocité devint si grande, que plusieurs » se porterent au point de se manger les uns les » autres. Ils négligerent tellement d'entretenir les » connoissances les plus communes, que quel- » ques-uns oublierent jusqu'à l'usage du feu (1) «.

En parcourant les différentes relations des Voyageurs, nous voyons qu'il existe même encore dans certaines parties du monde des hommes nés avec un caractere si féroce, qu'ils n'ont entre eux ni commerce, ni société, abandonnés à eux-mêmes, peu différens des bêtes brutes, dénués des notions les plus communes, n'ayant de l'homme que

(1) *Origine des Loix*, 1 Vol.

la figure. Ces Sauvages, pour comble de barbarie, se détruisent en se mangeant les uns les autres.

» Les Barbares que la Providence m'a chargé » de cultiver, dit le P. *Stanislas Artel* (1), se nom» ment Canisiens ; ce sont des hommes tous Sau» vages & peu différens des bêtes pour la ma» niere de vivre & de se conduire. Ils vont nuds, » hommes & femmes ; ils n'ont point de demeu» res fixes, point de loix, point de gouverne» ment. Egalement éloignés de la Religion, ils » ne rendent aucun honneur à Dieu, ni aux Dé» mons, quoiqu'ils aient quelques idées grossieres » de la Divinité «.

Cet état honteux pour l'humanité, & qui subsiste encore pour quelques familles isolées, n'a probablement pas duré long-tems pour la plus grande partie du genre-humain. Mais quels sont les motifs qui ont concouru à rapprocher les hommes ainsi dispersés ? Comment cette réunion s'est-elle faite ? Alors se présente la grande question sur l'origine des sociétés. Comme il ne reste guere de monumens certains de ces premiers événemens, le Philosophe ne peut former que des conjectures, & établir des hypotheses plus ou moins ingénieuses, sans pour cela être taxé d'*impie* & d'*extravagant* ; puisqu'il n'a pas plu à l'Etre suprême de faire un miracle à la réunion de chaque famille, depuis la dispersion des hommes. Cependant M. Chaumeix s'éleve aujourd'hui contre ces principes, & veut interdire à tout homme le pouvoir de faire des recherches sur l'origine des sociétés, ou de considérer ce que seroit devenu l'homme abandonné à lui-même ; comme si l'histoire hypothétique du genre-humain ne pouvoit pas servir elle-même à nous conduire à re-

(1) *Lettres Edif.* Tome II, pag. 374.

mercier l'Etre ſuprême des bienfaits qu'il nous a accordés, particuliérement en corrigeant nos inclinations perverſes, & en donnant une aſſiette inébranlable à un Etat qui fait tout à la fois notre bonheur & celui des autres.

Après l'introduction de M. Chaumeix, qui vient de donner matiere à cette digreſſion, ſuit immédiatement l'examen critique de l'Article *Droit Naturel.* Je vais donner ici le réſumé des huit paragraphes de *M. Diderot.* On ne doit point attendre de moi que j'aille réfuter M. Chaumeix article par article; cette forme ſeroit trop longue, & ſûrement ennuyeuſe: mais j'attends cependant de l'équité de mon Lecteur, qu'il voudra bien faire attention que ce réſumé contient exactement les conſéquences immédiates de l'Article de *M. Diderot.*

De toutes les notions de morale, celle du *Droit Naturel* eſt une des plus compliquées, & des plus difficiles à déterminer. Qu'eſt-ce que le Droit? Le Philoſophe interrogé, répond à cette queſtion: *le Droit eſt le fondement ou la raiſon premiere de la juſtice*: mais qu'eſt-ce que la Juſtice? C'eſt l'obligation de *rendre à chacun ce qui lui appartient*: mais qu'eſt-ce qui appartient à l'un plutôt qu'à l'autre, dans un état de choſes où *tout ſeroit à tous*, & où peut-être l'idée diſtincte d'obligation n'exiſteroit pas encore, & que devroit aux autres celui qui leur permettroit tout? C'eſt ici que le Philoſophe commence à ſentir la néceſſité d'établir des principes à l'aide deſquels il puiſſe réſoudre les difficultés les plus conſidérables, qu'on a coutume de propoſer contre le *Droit Naturel*; mais pour éviter les contradictions qui regnent entre les Ecrivains qui ont traité cette importante matiere, il faut néceſſairement faire découler les principes

de la ſcience du *Droit Naturel*, de la Nature même de l'homme, & des idées relatives à la conſtitution d'un être moral libre & intelligent.

L'étude de l'homme originel eſt donc la plus convenable pour nous guider dans la recherche de la collection des regles auxquelles on a donné le nom de *Loi naturelle*. Cette connoiſſance eſt plus compliquée qu'on ne l'imagine ; & malgré les mauvaiſes plaiſanteries de M. Chaumeix, il eſt aſſez difficile, dans l'état actuel de dépravation cauſée par nos inclinations perverſes, & celles de nos ſemblables, de reconnoître dans la collection des Loix qui nous obligent, celles qui parlent immédiatement par la voix de la Nature.

Nous voulons être heureux : mais l'homme injuſte & paſſionné ſe ſent porté, à chaque inſtant, à faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît. En vain, pour obtenir le pouvoir de ſatisfaire ſes paſſions, accorderoit-il le même droit aux autres ; en vain leur permettroit-il même de ſe défaire de ſon exiſtence, ſi elle leur étoit importune, pour acquérir à ſon tour le droit de ſe défaire de celle des autres individus ; il faut toujours qu'il convienne que quand ſa vie ſeroit un bien dont il pût diſpoſer à ſon gré, cet échange de ſa vie contre celle de tous, ſeroit à peine équitable, s'il n'y avoit que lui & un autre méchant ſur la terre : qu'il eſt abſurde de faire vouloir aux autres ce que l'on veut : qu'il ſe conſtitue juge & partie dans la queſtion du *Droit Naturel*, & que c'eſt au tribunal de la raiſon, qui s'explique dans le ſilence des paſſions, qu'il faut porter cette grande queſtion; ſans quoi il faut l'étouffer ſans lui répondre. Mais l'uſage que chaque individu peut faire de ſa raiſon, étant proportionné au degré d'amour qu'il a pour l'équité, au degré de force qu'il oppoſe à

ses passions; sa rectitude naturelle étant sans cesse oblitérée par ses inclinations perverses; sa conscience *décisive*, ou sa raison pouvant être bonne ou mauvaise, inquiete ou erronnée; enfin, étant décidé qu'il n'y a point d'avantage à ce que l'individu soit tout à la fois le juge & le vengeur des torts qu'il pourroit prétendre avoir reçus; à qui donc appartiendra le droit de décider définitivement sur la notion du juste & de l'injuste? Où devra-t-on porter cette question importante? Où? Devant le genre-humain, parce que le bien de tous est la seule passion qu'il ait; parce que les volontés particulieres sont suspectes; parce qu'en un mot, ce qui est accordé par l'espece entiere est vraiment juste.

Si l'on demande, où est le dépôt de cette volonté générale? Où peut-on la consulter? .... Dans les principes du Droit écrit des Nations policées, dans les actions des Peuples sauvages & barbares, *qui possédent dans un degré plus vif que nous, ce sens moral* qui n'est point corrompu par les vices des sociétés, & qui est le premier don que nous ayons reçu, comme dit *Burlamaqui*, pour discerner le *bien* & le *mal* moral, & que la raison vérifie, quand elle n'est point abâtardie par les passions: enfin, dans les conventions tacites des ennemis du genre-humain entr'eux. *M. Diderot* a dit, dans les conventions tacites; car il ne faut pas croire que les *Loix Naturelles*, dans les principes de cet Auteur, soient le fruit de quelques délibérations confirmées par des actes solemnels. Les conventions tacites sont le moyen le plus simple & le plus universel que les hommes emploient pour s'engager à l'exécution d'une loi quelconque; l'autorité politique ne s'est elle-même établie que de cette façon. Ainsi tombent les mauvaises plai-

santeries que fait M. Chaumeix sur la maniere dont devroit *voter* le genre-humain assemblé, pour décider sur la notion du *juste* & de l'*injuste*. Des principes que je viens de rapporter, & qui sont répandus dans les huit paragraphes de l'Article *Droit Naturel*, *M. Diderot* a conclu (& je conserve ici ses expressions) que celui qui veut raisonner doit être convaincu,

» 1°. Que l'homme qui n'écoute que sa volonté » particuliere est, l'ennemi du genre-humain (1) «.

» 2°. Que la volonté générale est dans chaque » individu un acte pur de l'entendement, qui rai- » sonne dans le silence des passions, sur ce que » l'homme peut exiger de son semblable, & sur ce » que son semblable est en droit d'exiger de lui.

» 3°. Que cette considération de la volonté » générale de l'espece & du desir commun, est » la regle de la conduite relative d'un particulier » envers la société dont il est membre, & de la » société dont il est membre, envers les autres » sociétés.

» 4°. Que la soumission à la volonté générale » est le lien de toutes les sociétés, sans en excep- » ter celles qui sont formées par le crime. Hélas ! » la vertu est si belle que les voleurs en respec- » tent l'image dans le fond même de leurs ca- » vernes.

» 5°. Que les loix doivent être faites pour » tous, & non pour un; autrement cet être soli- » taire ressembleroit au raisonneur violent que » nous avons étouffé dans le paragraphe V.

» 6°. Que puisque de deux volontés, l'une » générale, & l'autre particuliere, la volonté gé- » nérale n'erre jamais ; il n'est pas difficile de

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Art. *Droit nat.*

» voir à laquelle il faudroit, pour le bonheur
» du genre-humain, que la puissance législative
» appartînt, & quelle vénération l'on doit aux
» mortels augustes, dont la volonté particuliere
» réunit l'autorité & l'infaillibilité de la volonté
» générale.

» 7°. Que quand on supposeroit la notion des
» especes dans un flux perpétuel, la nature du
» *Droit Naturel* ne changeroit pas, puisqu'elle se-
» roit toujours relative à la volonté générale &
» au desir commun de l'espece entiere.

» 8°. Que l'équité est à la *Justice*, comme la
» cause est à son effet, ou que la *Justice* ne peut
» être rien autre chose que l'équité déclarée.

» 9°. Enfin, que toutes ces conséquences sont
» évidentes pour celui qui raisonne; & que celui
» qui ne veut pas raisonner, renonçant à la qua-
» lité d'homme, doit être traité comme un être
» dénaturé. «

M. Chaumeix s'est dispensé de rapporter ce résumé de M. Diderot; il a sans doute eu ses raisons; & il n'est pas difficile de les deviner. Au reste, quelles qu'elles soient, je garderai là-dessus un silence rigoureux, ainsi que sur les plaisanteries grossieres, & sur les jeux de mots qu'il a opposés pour réponse aux quatre premiers Paragraphes de *M. Diderot*. Je vais tâcher de tirer de ce fatras d'injures les raisons que l'Auteur des *Préjugés Légitimes* a opposées à l'Auteur *Encyclopédique*. Je vais exposer les principes avec lesquels M. Chaumeix a combattu *M. Diderot*. Je ne renfermerai point la justification de ce dernier dans une simple défense; j'attaquerai même l'agresseur, quand je croirai qu'il le mérite.

Si vous êtes curieux, dit M. Chaumeix, de savoir ce que je pense sur le *Droit Naturel*, le voici:

10. Ce n'est ni à l'individu, ni à l'espece que je donne le pouvoir législatif sur cette matiere. (1) Ce n'est point à l'individu, parce qu'il faudroit accorder l'infaillibilité à chaque homme sur ce point; ce n'est pas non plus à l'espece, parce que je défie au genre-humain de prononcer aucune loi à cet égard, puisqu'il faudroit: 1°. Que cette loi fût proposée par une volonté particuliere, qui peut se tromper; qu'elle fût approuvée par des volontés particulieres, & cela successivement. 2°. Parce qu'il est impossible qu'on soit assuré que tous les hommes de tous les siecles se réuniront à convenir de telle loi.

Avant de répondre à M. Chaumeix, on doit observer: 1°. Qu'il n'est pas ici question, ni dans l'Article de *M. Diderot*, des devoirs que nous devons à Dieu: c'est l'objet de la Théologie *Naturelle*, qui est elle-même insuffisante à cet égard, puisqu'il a plu à Dieu de nous indiquer d'autres regles de conduite par une révélation particuliere. Il n'est donc question ici que de cette morale universelle qui est uniforme chez tous les peuples, & qui est une suite nécessaire des sociétés, puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or, c'est sur cette morale que M. Chaumeix prétend que l'individu ne peut pas prononcer.

1°. Je réponds que cette proposition est fausse, puisque tout homme qui veut faire usage de sa raison, parviendra infailliblement à découvrir ce qu'il doit aux autres. Ainsi les Païens, les Sectes de Philosophes qui nioient l'existence de l'Etre suprême, ont pratiqué quelques vertus *morales*: & *Zénon*, chef des Stoïciens, qui n'admettoit

(2) *Préjugés légitimes*. Tome II, pag. 73 & 74.

d'autre Dieu que l'Univers, enseignoit la morale la plus pure que la lumiere naturelle ait pu inspirer aux hommes.

2°. En ôtant à l'individu le pouvoir de *prononcer* sur le *Droit Naturel*, ou sur la morale de l'homme, M. Chaumeix ne s'apperçoit pas qu'il pose un principe destructif de toutes sociétés : je m'explique.

Dieu a mis en nous deux moyens de discerner le *juste* & *l'injuste*; l'un est un *instinct moral* qui nous porte à regarder une chose comme bonne ou mauvaise, indépendamment de toute réflexion. Ainsi, à la vue d'un homme qui souffre, avons-nous un sentiment de compassion qui nous fait trouver beau de le secourir. Ce sentiment est plus vif & plus vrai dans l'homme sauvage, que dans l'homme policé. Les animaux mêmes semblent partager avec nous, au moins jusqu'à un certain degré, ce sentiment toujours plus prompt que le raisonnement ou la réflexion.

Le second moyen, & qui est plus sûr, est la raison, quand elle s'explique dans le silence des passions, comme l'a dit *M. Diderot*. Il entre dans le plan d'un Etre souverainement bon & sage, de créer un Etre capable d'un bonheur aussi parfait que le comporte sa nature. Mais l'homme ne peut-être heureux qu'en calculant sans cesse les biens qu'il doit se procurer, & les maux qu'il doit éviter; ce n'est qu'en méditant sur ces différentes façons d'être; ce n'est qu'en connoissant les différens rapports, les convenances, ou les disconvenances des choses avec sa félicité, qu'il peut se rendre heureux. Or, ces différens calculs, ces différentes méditations, ne sont rien autre chose que raisonner. La raison est donc, à cet égard, le seul moyen de parvenir au bonheur, qui est la fin

que nous nous proposons sans cesse. C'est donc à elle à nous indiquer la vraie regle des actions humaines, ou si l'on veut, la regle primitive, & les principes du *Droit Naturel*, qui n'est rien autre chose que la collection de ces regles, que la raison regarde comme essentielles à notre bonheur, & qu'elle approuve comme telles.

Nous avons des besoins, & les autres hommes en ont de semblables aux nôtres. C'est donc sur ces besoins réciproques, qu'est fondée la connoissance de nos devoirs envers la collection des êtres qui nous environnent. Ainsi la définition de l'*injuste est tout ce qui tend à nuire à la société, en troublant le bien-être physique de ses membres.*

Si quelqu'un nie cette vérité, comme l'observe *un Savant* de nos jours (1); qu'il suppose un instant l'homme impassible, & qu'il lui fasse acquérir la notion de l'*injuste*. Ce n'est que successivement, & en calculant les différens rapports que nous pouvons avoir avec les autres hommes, que se sont développées les premieres loix dans l'origine des sociétés. Mais ces loix ne pouvoient être suffisantes pour procurer à tous le bonheur & la tranquillité, parce que l'homme abandonné à lui-même écoute ses passions, & qu'il est sujet à se tromper, soit dans l'application, soit dans l'exécution de la *Loi*. D'ailleurs, il est à craindre, & l'expérience nous le prouve, que l'homme qui est tout à la fois le juge & le vengeur d'un tort qu'il a reçu, transgresse la regle, & passe les bornes de l'*équité*. Les *Loix Naturelles* ne pouvoient donc servir que foiblement au bonheur des sociétés. Delà l'homme, quoique né libre, a compris que, pour son propre intérêt, il devoit renoncer à l'usage

(1) D'Alemb. *Elémens de Philos.* Tome IV.

illimité de sa volonté, & qu'il falloit qu'une certaine portion de la société se rendît dépendante de l'autre. C'est à ces principes que les différentes formes de Gouvernement doivent leur naissance. Mais les hommes en confiant à *un*, ou à *plusieurs*, le dépôt de la *volonté générale*, n'ont pu se soumettre ainsi, que parce que chaque individu a trouvé que cet abandon d'une partie de ses droits étoit essentiel à son bonheur, & que sa raison l'approuvoit. Cette approbation n'a point été le fruit d'une délibération tumultueuse du genre-humain (proposition chimérique que M. Chaumeix combat) ; mais les premieres conventions ont été purement tacites ; & c'est ainsi que se sont liés les hommes lors de la réunion des familles. Ainsi, croire que l'homme qui fait usage de sa raison, ne puisse pas établir les principes du *Droit Naturel*, c'est croire qu'un être peut être *obligé* sans connoître la nature de l'*obligation* ; c'est croire que nous ne pouvons pas remonter, à l'aide de la raison, aux premiers principes qui sont la base sur laquelle porte toute société, tout gouvernement ; c'est croire enfin, que Dieu nous a donné un desir vif pour notre bonheur, sans nous avoir mis en main le flambeau qui doit nous guider dans nos recherches, & qu'il ne s'explique jamais à l'homme par le canal de la raison ; ce qui est évidemment faux, & répugne à la bonté de l'Etre suprême.

L'individu dont la raison est quelquefois altérée par des passions, ou dégradée par des vices étrangers à sa nature, doit être privé du droit de décider sur la notion du *juste* & de l'*injuste*. Il faut donc qu'il y ait, dans tous les tems, dans toutes les circonstances, & pour tous les hommes, un tribunal exempt de corruption, & sans cesse existant, où la

grande queſtion du *Droit Naturel* puiſſe être portée.
Ce tribunal, dit M. Diderot, c'eſt la *volonté* générale, comme toujours vraie, parce que tout ce qui eſt accordé par l'eſpece entiere, eſt toujours *juſte*.

M. Chaumeix n'a point fait difficulté de traiter cette aſſertion d'erreur, même *monſtrueuſe*. Que lui répondre ? Qu'il ſe trompe groſſiérement; & oppoſer en même tems à ſes prétendus principes, des principes vrais & avoués de tout le monde.

En effet, tous ceux qui ont traité la queſtion du *Droit Naturel* conviennent, & il y auroit de l'*imbécillité* à le nier :

1°. Que l'utilité univerſelle & commune ſe trouve toujours d'accord avec la *juſtice*.

2°. Que fondée ſur la raiſon, elle ne ſe borne pas au préſent, elle s'étend auſſi à l'avenir.

3°. Que la raiſon ne conſidere comme vraiment utile, que ce qui eſt tel à tous égards.

4°. Que la volonté générale n'étant que la raiſon, qui ne ſuit pas l'inſtinct aveugle des paſſions, la volonté particuliere ne peut être dans tous les cas la regle ſûre de notre conduite envers les autres.

» Je crois, pourſuit M. Chaumeix, que le *Droit*
» *Naturel* eſt éternel, immuable ; qu'il a précédé
» non-ſeulement toute ſociété, & toute conven-
» tion, mais encore l'exiſtence du premier homme,
» &c. «

C'eſt aſſurément une prétention frivole que de faire exiſter le *juſte* ou l'*injuſte* depuis toute éternité, & antécédemment à toute loi, comme ſi le *juſte* & l'*injuſte* n'étoient pas des idées abſtraites, & qu'il eſt impoſſible de réaliſer, qu'en les combinant avec des actions humaines. Or, les actions humaines ſuppoſent manifeſtement l'exiſtence de

l'homme ; autrement l'effet seroit antérieur à la cause ; ce qui est absurde.

La Loi Naturelle est aussi ancienne que la nature humaine, puisqu'il y a eu quelque chose de *juste* & d'*injuste*, dès qu'il y a eu un sujet capable d'admettre ce *prédicat*, c'est-à-dire, dès qu'il y a eu des actions humaines.

» Vouloir donc appeller quelque chose *juste* ou » *injuste* indépendamment de toute loi, c'est vouloir » déterminer les propriétés d'un château en l'air. » Car ce n'est pas dire beaucoup que de dire que » l'idée du *juste* & de l'*injuste* a existé depuis toute » éternité dans l'entendement divin. L'on en peut » dire autant, non-seulement de tout ce qui existe, » mais encore de tout ce qui est possible. (1) «

» Je ne dis pas (ajoute l'Auteur des *Préjugés* » *Légitimes*) (2) que telle loi est juste, parce qu'elle » est approuvée par tous les hommes ; mais que » tous les hommes ont été obligés de l'approuver, » parce qu'elle étoit de *Droit Naturel* «. C'est à peu près comme si M. Chaumeix avoit dit : je ne crois point que telle *loi* soit raisonnable, parce qu'elle est approuvée par la raison, mais que la raison l'a approuvée, parce qu'elle étoit raisonnable. Ce *galimatias* porte en lui-même sa réfutation. J'ai cependant une question à faire à M. Chaumeix. Pour interdire l'étude de l'homme *originel*, il a dit plus haut que l'état de société étoit aussi ancien que l'humanité, & qu'il s'étoit toujours conservé depuis, tel qu'il nous le dépeint, c'est-à-dire, dans la dépendance d'un être à un autre être : la dépendance ou le droit d'*inégalité* est donc de même date. Si je lui demande ensuite, si le *Droit d'inégalité* est

(1) *Essais sur l'Hist. du Droit nat.* 1 Vol.

(2) *Préjugés légitimes*, Tome II, pag. 73.

de *Droit Naturel*, & qu'il me réponde *oui*; il dira assurément une fausseté. S'il me répond que ce *Droit* est *juste*, parce qu'il est fondé sur la raison, & approuvé par tous les hommes, comme un lien essentiel à leur bonheur, il se contredit. Je le laisse le maître de choisir, & le renvoie encore pour son instruction, à l'Article *Economie politique* du *Dictionnaire*, qu'il a si injustement critiqué, pour savoir mettre une différence entre les *Loix naturelles* qui regardent l'état originel de l'homme, & son état accessoire; & sur-tout pour avoir une explication détaillée de ce qu'entend M. Diderot par volonté générale.

M. Chaumeix ne s'est pas contenté de nier des principes avoués par tous ceux qui ont traité la question du *Droit Naturel*; il s'est avancé même, dans son sixieme volume, jusqu'à soutenir qu'il étoit impossible de démontrer les premieres maximes de morale; proposition évidemment fausse, pour ne rien dire de plus.

» Pour en venir, dit-il, à démontrer cette proposition : (1) *ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même*, il faut nécessairement avoir recours à quelque principe général dont convienne celui à qui on veut la démontrer : sans cela il ne se rendra pas, & ne devra pas même se rendre. Mais où trouver ce principe, s'il n'y en a aucun dont les hommes soient obligés de convenir, à moins qu'on ne le leur démontre. Il faudra encore nécessairement faire voir la *vérité* de celui-ci, & puis nous n'en serons pas plus avancés, puisqu'il y aura encore la même difficulté à l'égard de celui qu'on apportera pour preuve de l'autre «.

[1] Tome VI, pag. 130.

Que répondre à M. Chaumeix ? Ce que Locke, qu'il a si libéralement critiqué, va lui répondre ici pour moi.

» On peut définir parfaitement, & avec la der» niere exactitude, les modes mixtes qui appar» tiennent à la morale ; car ces modes étant des » combinaisons de différentes idées que l'esprit a » rassemblées arbitrairement, sans rapport à au» cun *Archétype*, les hommes peuvent connoître » exactement, s'ils veulent, les diverses idées » qui entrent dans chaque combinaison, & ainsi » employer ces mots dans un sens fixe & assuré, » & déclarer parfaitement ce qu'ils signifient, » lorsque l'occasion s'en présente... C'est sur ce » fondement que j'ose me persuader que la morale » est capable de démonstrations, aussi-bien que » les Mathématiques, puisque l'on peut connoî» tre parfaitement & précisément l'essence réelle » des choses que les termes de *morale* signifient, » &c. (1) «

Il faut assurément avoir la raison bien obscurcie pour ne pas, à son aide, pouvoir parvenir à connoître les premieres maximes de morale.

» La *Loi naturelle*, dit Burlamaqui (1), » est celle qui convient tellement à la nature » de l'homme, que sans l'observation de ses » maximes, ni les particuliers, ni la société ne » sauroient se maintenir dans un état honnête & » avantageux ; & comme cette loi a une conve» nance essentielle avec la constitution de la na» ture humaine, on peut parvenir à la connoître » par les seules lumieres de la raison : c'est pour » cela qu'on l'appelle *naturelle* «.

[2] Locke, pag. 419.

[1] Pag. 192.

Ce premier principe que cherche M. Chaumeix, est celui-ci : *Nous ne faisons rien qu'en vertu de notre bonheur.* Principe aussi rigoureusement démontrable que la premiere des vérités mathématiques. En effet, telle est la nature de l'homme, qu'il s'aime nécessairement lui-même ; qu'il cherche en tout & par-tout son avantage ; qu'il ne sauroit s'en détacher ; & que ce principe est le mobile de toutes ses déterminations.

» Ce systême de la Providence s'étend à tous » les Etres doués de connoissance & de sentiment. Les animaux mêmes ont un pareil instinct ; car ils s'aiment tous eux-mêmes, & tâchent de se conserver par toutes sortes de moyens. Le même penchant se trouve dans l'homme, non-seulement comme un instinct, mais comme une inclination raisonnable que la réflexion approuve & fortifie. Ce desir de félicité, qui est de l'essence de l'homme, l'oblige, comme Etre raisonnable & intelligent, d'agir toujours dans une certaine vue & pour une certaine fin (1) «.

O homme ! nous dit sans cesse la raison, quand nous la consultons dans le silence de nos passions, tu veux être heureux ; tout annonce en toi ce desir ; toutes tes déterminations tendent à ce but ; il est de la nature de tout Etre vivant de partager ce privilege avec toi. La lumiere vive & pure qui m'accompagne, & dont l'Etre suprême t'a doué particuliérement, te servira à connoître ce sentiment, & à te guider dans la recherche de ton bonheur. Mais s'il est de ton essence de tendre à la félicité, tous ayant la même nature, & le même auteur de leur être, tous ont aussi un droit

[1] *Princ. du Droit. nat.* pag. 82.

égal

égal au tien. Garde-toi d'enfreindre ce droit, & de porter le trouble au milieu de ceux qui t'environnent. La *réaction* de tous les êtres sur toi ne tarderoit pas à te faire sentir qu'on est malheureux quand on est *méchant*. Il faut que tu te dises sans cesse à toi-même : j'aurai indistinctement pour tous ce sentiment de *bienveillance* que je desire que tous aient pour moi ; je ne ferai donc à autrui que ce que je voudrois qu'il me fût fait, & j'écarterai par-là de moi, l'épithete de *méchant*, c'est-à-dire, celle de *malheureux* : état qui répugne à ma nature. Quoique libre & indépendant, je renoncerai à une partie de mes droits ; & l'usage de ma volonté, loin d'être sans bornes & illimité, sera toujours d'accord avec celle de mes semblables, & restreint par la volonté générale, qui est toujours bonne & *juste*, puisqu'elle est fondée sur la *raison*.

Je ne sais si M. Chaumeix regarde ces principes comme *non-démontrables* ; quant à moi, je les regarde comme *démontrés* ; & je pense, de plus, que pour le croire, il ne faut qu'être raisonnable, faire taire nos passions & nos préjugés, c'est-à-dire, ne pas chercher toujours à contredire le sentiment des autres, précisément parce qu'ils ne pensent pas comme nous.





CHAPITRE V.

De quelques autres erreurs de M. Chaumeix.

CET Article seroit un des plus longs de cet ouvrage, si je voulois réfuter toutes les erreurs que M. Chaumeix a commises; je vais seulement indiquer ici les principales bévues de l'Auteur des *Préjugés légitimes*. Leur simple exposition suffit pour les faire trouver condamnables; ainsi mes raisonnemens seront courts.

Les Auteurs Encyclopédiques ont dit, Tome III, pag. 459 : » Que quelques Peres de l'Eglise ont » jugé à propos d'ajouter quelques réflexions au » récit du Législateur des Juifs; les uns pour » mieux faire connoître la Toute-puissance de » Dieu, les autres prévenus de je ne sais quelle » propriété des nombres. Quand Moïse assure, » dit S. Augustin, *Lib.* 2, *de Civit. Dei*, que le » Monde fut créé en six jours, on auroit tort de » s'imaginer que ce tems fut nécessaire à Dieu, » & qu'il n'ait pu le créer tout à la fois : mais » on a seulement voulu par-là marquer la solemnité de ses ouvrages.... Il y a même des » Juifs qui ont adopté ce sentiment : & Philon, » Auteur d'une assez grande réputation, a traité » de ridicule l'opinion qui admet la distinction » des journées, qui n'est rapportée par Moïse » que pour marquer quelqu'ordre qui donne une » idée de génération.

» C'est ainsi, dit M. Chaumeix (1), que les

[1] *Préjugés légitimes*. Tom. II, pag. 124.

» Encyclopédistes commentent l'Ecriture. Tout ce » que nous lisons dans le premier Chapitre de la » *Genese*, au sujet de la création & de la division » des œuvres du Tout-puissant en six jours, n'est » qu'une fiction pour donner aux hommes une » idée de génération «. Il est faux, 1°., que les Auteurs Encyclopédiques disent que la distinction de six jours soit une *fiction*. 2°. Quand bien même ils auroient dit que Moïse n'a parlé d'une création successive, que pour nous donner une idée plus distincte du développement & de l'arrangement des parties du chaos, ils n'auroient rien avancé d'absurde, puisque ce sentiment a été soutenu par des hommes dont l'autorité est capable assurément de contrebalancer celle de M. Chaumeix. Voici la liste des principaux Auteurs qui ont pensé que la création successive étoit contraire à la Toute-puissance du Créateur. *Phil. Alleg. Lib.* 1, *de Mundi Opif. pag.* 6 *&* 41. *Orig. Lib.* 6, *contra Celsum. August. Lib.* 4, *de Genesi. de Civit. Dei.* 6, 7. *Cajet. Melch. Canus. & interp. passim.*

» La maniere d'adorer le vrai Dieu, dit M. » Diderot (1), ne doit jamais s'écarter de la rai- » son, parce que Dieu est l'Auteur de la raison, » & qu'il a voulu qu'on s'en servît, même dans » les jugemens de ce qu'il convient de faire, ou » ne pas faire à son égard.

» Les Encyclopédistes croient que la raison, » objecte M. Chaumeix (2), est le seul flambeau » qui doive nous éclairer. Voilà, selon eux, le » *guide* que nous devons suivre pour rendre à » Dieu le culte que nous lui devons «.

(1) *Dict.* I Vol. pag. 144.

[2] *Préjugés légitimes.* Tome II, pag. 108.

Quoi ! ce culte intérieur fondé sur l'admiration que cause en nous l'idée de la grandeur de Dieu, & le ressentiment de ses bienfaits, n'est pas une suite des lumieres de la raison ? Quoi ! ce n'est point son flambeau qui nous guide, pour nous faire connoître même que tout culte extérieur, insensé, ou fondé sur un alliage impur de superstition & de sang, doit être réprouvé ? Ce seroit donc en vain que S. Paul nous auroit dit, rendez à Dieu un culte raisonnable, *rationabile obsequium* (1). Quelle ignorance, ou quelle impiété !

Tout le monde sait qu'il se trouve des difficultés à accorder la Chronologie sacrée avec la Chronologie profane ; mais la raison nous obligeant à regarder la Chronologie profane, ou comme fabuleuse, ou comme réductible à la Chronologie des Livres sacrés, l'Ecriture-Sainte doit être notre guide. Quelques différences que l'on trouve, à cet égard, dans les trois textes, ont fait naître plusieurs systêmes. Tels sont ceux d'Eusebe, de Jule Africain, de S. Epiphane, du P. Petau, de Marsham, de Pezeron, de l'Abbé de Prades (Systême censuré par la Faculté de Théologie de Paris, & combattu par les Auteurs Encyclopédiques), & enfin celui que M. d'Alembert expose dans l'Article *Chronologie Sacrée*. Je n'entrerai point dans le détail de ce systême ingénieux ; cela est inutile à la cause que je défends ; mais ce qu'il est nécessaire de savoir ici, c'est que M. Chaumeix renvoie sans cesse M. d'Alembert à la *Vulgate*, & l'accuse de manquer au respect qu'il doit aux Livres sacrés, en cherchant à corriger un texte par l'autre. M. Chaumeix ignore, sans doute, que, quoique le Concile de Trente ait déclaré la *Vul-*

[1] *Ep. B. P. ad Rom. Cap.* 1, 2.

gate authentique, il ne s'enſuit pas delà qu'il l'ait préférée aux originaux, ni qu'il ait voulu autoriſer les fautes qui y étoient alors, & qui y ſont encore aujourd'hui. La déciſion du Concile de Trente ne tombe que ſur le corps entier de la *Vulgate*, & non pas ſur tous les mots. On peut la confronter aux originaux, & les originaux entre eux. Voilà ce qui eſt permis à ceux qui cherchent à accorder la Chronologie ſacrée avec la Chronologie profane.

M. Chaumeix accuſe les Auteurs Encyclopédiques de ſoutenir » que tout le récit de Moïſe *n'eſt* » *pas différent* de ce qu'Ovide nous débite « : mais ſur quel fondement eſt appuyée cette accuſation grave ? Le voici. » Vous oſez nous aſſurer, dit-il, » 1°. que quelques Savans ont cru que dans le » premier verſet de la Geneſe, il faut lire, ſui- » vant l'Hébreu, *formavit*, *diſpoſuit*, au lieu de » *creavit* : 2°. que c'eſt une choſe permiſe que de » ſoutenir, ſuivant le récit même de Moïſe, que » le chaos a exiſté avant la ſéparation que Dieu » a faite de ſes différentes parties : 3°. que cette » idée n'a rien d'hétérodoxe «.

Parmi la quantité de raiſons que je pourrois apporter contre le ridicule de la critique de M. Chaumeix, je me bornerai à dire : 1°. que la traduction du mot Hébreu *Bara*, a exercé pluſieurs Savans, & qu'Oleaſter, habile dans la langue Hébraïque, & Inquiſiteur de la Foi à Lisbonne, l'a traduit par *dividere*, *diviſer* : ainſi les Auteurs Encyclopédiques n'ont avancé rien de *nouveau*, *ni d'impie*.

2°. Qu'il eſt permis de ſoutenir que le chaos a exiſté avant la ſéparation que Dieu a faite de ſes différentes parties, & que le P. Calmet, après avoir traduit, *Terra autem erat inanis & vacua*,

par, *la Terre étoit sans ornement*, dit que rien ne revient mieux à l'idée de Moïse que le chaos des Anciens : *Rudis indigestaque moles* : passage qu'il rapporte lui-même. 3°. Que cette idée n'a rien d'hétérodoxe ; que Descartes, Auteur favori de M. Chaumeix, soutenoit que les Planetes & la Terre avoient été des Soleils, qui s'étoient ensuite encroutés : que la Religion abandonne à nos disputes tous systêmes de Physique à cet égard, pourvu qu'on admette Dieu comme Créateur de la matiere & du mouvement ; que je conseille à M. Chaumeix de lire l'Article *Création* dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, & qu'il y voie les efforts heureux que ces Auteurs ont faits pour arracher jusqu'aux racines de l'Athéisme, & qu'il daigne mettre sa Métaphysique en parallele avec celle de M. de Formey.



CHAPITRE VI.

Conclusion.

COmme il s'agissoit de l'accusation la plus grave contre les Auteurs Encyclopédiques, j'ai cherché leur justification dans les Articles mêmes qui ont paru à M. Chaumeix les plus repréhensibles : j'ai rapporté les passages qu'il lui avoit plu de travestir en autant d'*impiétés*, pour faire voir jusqu'à quel point il les avoit altérés. C'est au Public actuellement à être juge entre le Censeur de l'*Encyclopédie* & moi.

Je crois devoir faire observer ici que je n'ai réfuté de l'ouvrage de M. Chaumeix que les endroits qui intéressent le plus la Religion, ou ceux où il a

joint à des ſoupçons hardis quelque apparence de raiſonnement ; j'oſe affirmer (& je ſuis à même de le démontrer) qu'il n'eſt pas un ſeul Article extrait du *Dictionnaire Encyclopédique*, où M. Chaumeix n'ait commis les mêmes infidélités & les mêmes erreurs que je lui ai déja reprochées.

On ne m'accuſera point non plus de m'être ſervi de la méthode que l'Auteur des *Préjugés Légitimes* a jugé *néceſſaire* pour mettre ſes Lecteurs dans le cas de l'écouter. Des plaiſanteries ameres peuvent échapper à l'Auteur d'une Satyre ; mais tout honnête homme ſait ce qu'il doit aux autres, ce qu'il ſe doit à lui même, quand il annonce la vérité.

Qu'importoit, en effet, à la cauſe que défendoit M. Chaumeix, que les ouvrages de *Mr. de Marmontel lui fuſſent inconnus*, que les Tragédies de M. de Voltaire fuſſent *ennuyeuſes à la lecture*, & que le Journaliſte de Liege fût un *Ecrivailleur obſcur* & *refugié* ? Ces traits odieux ne ſont pas faits pour être lancés par un homme qui s'annonce comme un Apologiſte de la Religion. D'ailleurs, les lauriers poétiques de M. de Voltaire ſont placés trop haut pour être actuellement flétris par le ſouffle impur de tout critique obſcur & jaloux. Pour Mrs. de Marmontel & Rouſſeau de Toulouſe, ils doivent ſe conſoler d'être maltraités dans un ouvrage où les d'Alembert, les Buffon, ſont traités d'ignorans, & Locke de mauvais raiſonneur.

Je ſais qu'un zele impétueux & véhément peut emporter celui qui s'y livre au delà du cercle étroit où le circonſcrit la Charité ; mais ce zele, quelqu'ardent qu'il ſoit, ne nous mene pas encore ſi loin que cette fureur que nous avons d'ériger en dogmes nos opinions, ou nos erreurs.

Que d'hommes imitent, à bien des égards, les excès coupables de cet Arabe imposteur, qui, l'*Alcoran* dans une main, & le glaive dans l'autre, disoit à qui osoit le contredire, *lis*, *crois ou meurs*.

Le zele qui outrage, est un zele barbare. Plus la vérité que nous défendons nous est chere, plus nous devons être indulgens pour ceux qui la combattent : » Que ceux-là vous traitent avec rigueur, » dit S. Augustin, qui ignorent combien il est pé- » nible de faire cesser les fantômes de l'imagina- » tion ; que ceux-là vous traitent avec rigueur, » qui ne connoissent point avec quelle difficulté » on rend l'homme capable de voir son soleil, » c'est-à-dire, la vérité «. *Aug. Cont. Epist. Fund. Cap.* 2, *t.* 8. *Edit. Benedict.*

Fin du quatrieme Volume.



TABLE DES MATIERES.

Contenues dans le quatrieme Volume.

LES BIJOUX INDISCRETS.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du quatrieme Volume.







